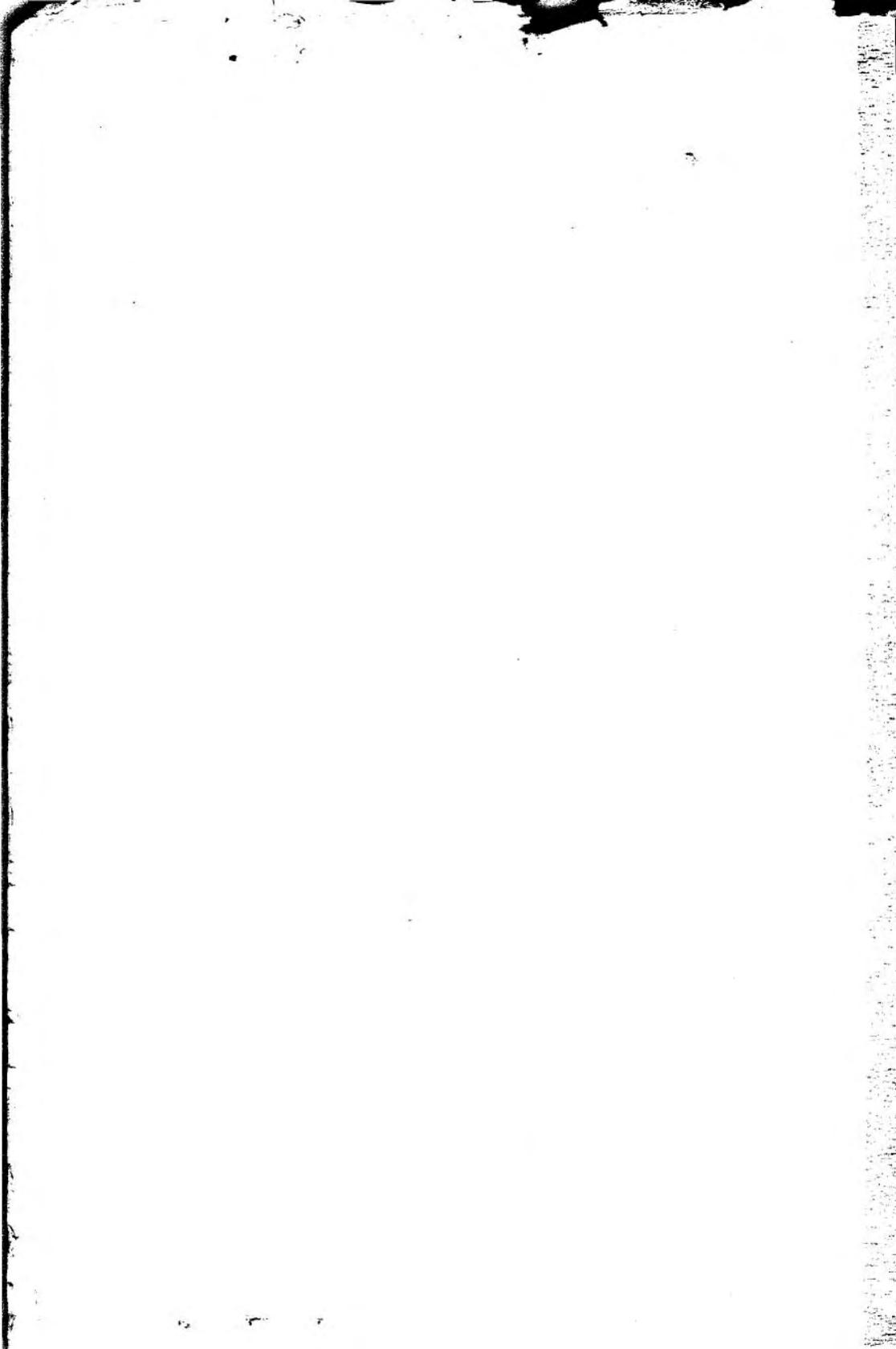




**LE TROISIEME  
CENTENAIRE  
DE SAINT-SULPICE**



**Montréal  
1941**



32048

# Le Troisième Centenaire de Saint-Sulpice



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

**Cédé Par**

**BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE  
COLLÈGE SAINT-BERNARD  
25, AVE DES FRÈRES  
DRUMMONDVILLE — P.Q.**

*Don de*



**Fondation Raymond-Beaudet**

449, rue Notre-Dame  
Drummondville  
(Québec) J2B 2K9  
(819) 478-2519

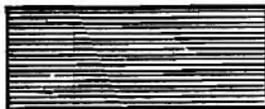
Il a été tiré de cet ouvrage  
à part l'édition ordinaire :

Un exemplaire unique  
marque "A", sur papier  
Japon offert en hommage  
par *Le Devoir* à

M. J.-E. MOREAU, P.S.S.,  
supérieur provincial de  
Saint-Sulpice.

Quinze exemplaires numé-  
rotés à la main, de 1 à 15,  
sur papier Antique vergé,  
gracieuseté du *Devoir* et  
paraphés en son nom,

N. L.



Tous droits réservés  
Décembre 1941



LE TROISIEME  
CENTENAIRE  
DE SAINT-SULPICE



Montréal  
1941

372,24  
M 4537

## AVERTISSEMENT

Cette brochure est composée:

1. Des discours et sermons dans l'ordre du programme des manifestations qui marqueront, à Montréal, la célébration du Troisième Centenaire de la fondation de Saint-Sulpice:

— le dimanche 16 novembre, au poste CKAC, causeries à la radio par S. H. le maire Adhémar Raynault, Mgr Philippe Perrier, V.G. et Mgr Olivier Maurault, P.D., P.S.S.

— le vendredi 21, au Grand Séminaire, sermon de S. Ex. Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique, et discours de M. J.-E. Moreau, P.S.S., supérieur provincial de Saint-Sulpice.

— le samedi 22, à la grand'messe, à Notre-Dame, pour les maisons d'éducation, sermon de M. Henri Garrouteight, P.S.S.

— le dimanche 23, à la grand'messe pontificale à Notre-Dame, présentation par M. Arthur Dubeau, P.S.S., curé, et sermon de Mgr Camille Roy, V.G.;

— le même jour au déjeuner au Cercle Universitaire, présentation par M. J.-E. Moreau, P.S.S., discours de M. Frs Fauteux, avocat, président des Anciens du Collège de Montréal, et de S. Em. le cardinal Rodrigue Villeneuve, O.M.I.

2. Des articles (sauf deux textes en anglais) empruntés au journal le *Devoir* et publiés les 22 et 29 novembre, à l'occasion des fêtes sulpiciennes.

39007

## PREFACE

•

La famille sulpicienne, émue des témoignages d'estime, d'affection et de gratitude qu'on lui a prodigués, à l'occasion des fêtes du Troisième centenaire de sa fondation, n'a pas voulu les laisser épars dans les feuilles, si hospitalières soient-elles, d'un grand journal. Grâce à la libéralité de ce journal et grâce aux dons généreux de quelques confrères, nous avons réuni les articles et les sermons parus dans le *Devoir* des samedis 22 et 29 novembre, et nous en avons fait une brochure qui constituera un numéro spécial de la revue le *Séminaire* et du *Bulletin des Anciens Elèves du Collège de Montréal*. Un certain nombre d'exemplaires porteront le simple titre de *Troisième centenaire de Saint-Sulpice*. Ainsi tous les anciens élèves de nos maisons d'éducation et tous nos amis pourront savourer à loisir le parfum qui s'échappe de ce magnifique bouquet de fête.

Elle est, en effet, d'une qualité rare, cette gerbe d'hommages dont notre petite Compagnie a été l'objet. Ce n'est pas tous les jours que Son Éminence le cardinal Villeneuve, Son Excellence le Délégué Apostolique, Son Excellence Mgr l'Archevêque de Montréal, Mgr le Supérieur du Séminaire de Québec, des Vicaires généraux, des Ministres d'État, des Sénateurs, des Juges,

des Maires de ville, des historiens, des professeurs d'Université, des artistes et des journalistes de renom s'appliquent ensemble à un même sujet, y choisissent l'aspect qui leur plaît davantage et l'apprécient en toute liberté, pour notre joie et notre édification. C'est leur pensée que nous retrouverons dans ces pages, mêlée à celle, plus humble, de nombreux Sulpiciens, à qui on a fait l'honneur de demander une collaboration filiale.

A l'adresse de tous, cette préface veut être un remerciement. Au nom du Supérieur provincial de Saint-Sulpice du Canada, au nom des confrères de la Compagnie, au nom de nos Anciens Élèves et de tous nos amis, nous prions les éminents et distingués auteurs de ce recueil, d'agréer l'expression de notre vive et profonde gratitude.

Olivier MAURALT, P.S.S., P.D.

FÉLICITATIONS ET BÉNÉDICTION  
DE S.S. PIE XII

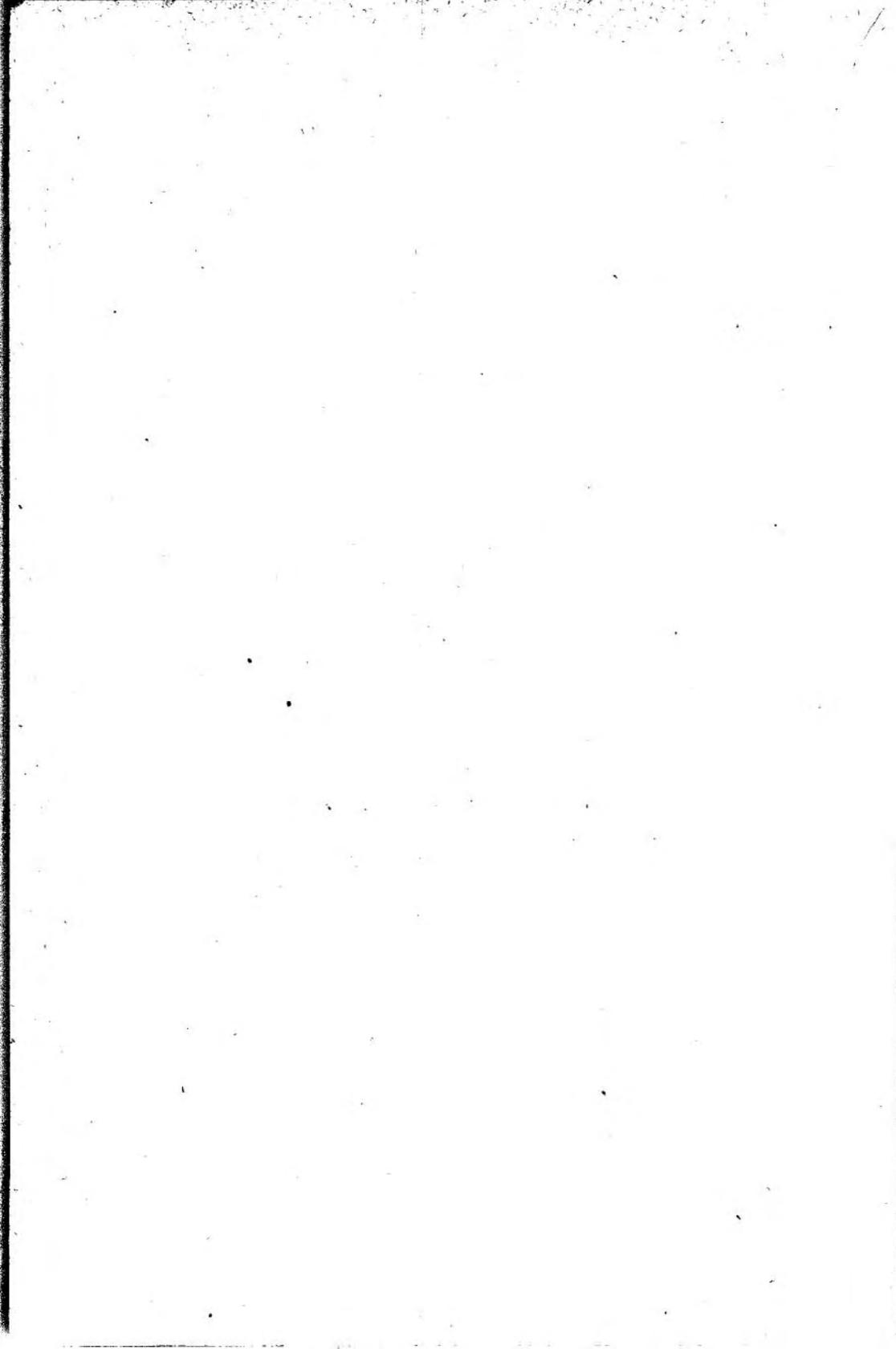


Cittadelvaticano 17 1400

NLT DÉLÉGUÉ  
APOSTOLIQUE OTTAWA

OCCASION CÉRÉMONIES TRICEN-  
TENAIRE SA SAINTETÉ ADRESSE  
SULPICIENS CANADA PATERNELLES  
FÉLICITATIONS GÉNÉREUX TRAVAIL  
APOSTOLIQUE ACCOMPLI INVOQUE  
ABONDANTES GRÂCES ENVOIE PAR-  
TICULIERE BÉNÉDICTION.

CARDINAL MAGLIONE



## SAINT-SULPICE ET MONTREAL

**MONTREAL, SAINT-SULPICE.** Deux noms intimement liés dont le souvenir ne peut se séparer dans notre mémoire. Deux fondations qui remontent à des dates si rapprochées qu'elles paraissent nées l'une pour l'autre. Si notre Métropole et la Compagnie de Saint-Sulpice doivent se rencontrer dans ce souvenir commun, notre population trouve des raisons multiples de s'en féliciter.

Les citoyens de Montréal ne peuvent se rappeler le troisième centenaire de la fondation de leur ville sans évoquer le nom de Jérôme le Royer de la Dauversière et d'un jeune prêtre, Jean-Jacques Olier, nommé, en 1642, curé de la paroisse Saint-Sulpice à Paris.

Les Messieurs de Saint-Sulpice, arrivent ici en 1657 prêter main-forte aux Révérends Pères Jésuites, mais dès 1642, avec Monsieur Olier, ils s'emploient à définir le tout même de la fondation de notre ville: "établir et développer un centre et une école de missions" (1)

Si certains de nos historiens se sont plu à souligner l'originalité de notre fondation, "oeuvre d'une société particulière, distincte, autonome" (1), les Messieurs de Saint-Sulpice peuvent en revendiquer une large part.

Au cours de ces trois cents années, nous ne pouvons être surpris qu'il se soit rencontré un nombre restreint de Montréalais, convaincus que les Sulpiciens ont contribué à développer Montréal, en prenant soin de leurs propres affaires, puisqu'en 1663, ils devenaient Seigneurs de l'Île de Montréal.

Il nous est impossible d'ignorer aujourd'hui que nos seigneurs du

temps eurent à payer d'abord près de deux millions de francs et que pendant le premier demi-siècle de notre existence, leur contribution s'éleva à plus de sept millions de francs.

Au cours de 1765, les Messieurs de Saint-Sulpice de Paris cèdent simplement au Séminaire de Montréal la Seigneurie de l'Île de Montréal. D'autres souligneront comme il convient le rôle magnifique de Saint-Sulpice dans l'établissement et le développement des paroisses les plus anciennes de notre ville, depuis Lachine jusqu'à Pointe-aux-Trembles.

### Centre de vie spirituelle

L'église mère, Notre-Dame, que chaque citoyen connaît, demeure comme un centre de vie spirituelle intense. A l'ancienneté de sa fondation, au cachet grandiose de son architecture, à la simplicité même des services infatigables de l'humble Monsieur de Saint-Sulpice, s'ajoutent combien de fêtes inoubliables qui trouvent comme leur couronnement à Notre-Dame, combien de fêtes non moins appréciables et bienfaisantes où les Maîtres de l'éloquence de la chaire viennent continuer à Montréal l'éclat des conférences de Notre-Dame de Paris. C'est dans un presbytère de Saint-Sulpice que prend naissance, avec Monsieur l'abbé Curateau, le collège de Montréal.

Les citoyens de Montréal ne sauraient saluer sans fierté l'institution d'enseignement, dont les milliers d'élèves portent aujourd'hui le nom de notre Métropole par tout le Canada, dans toute l'Amérique, dans toutes les parties du monde. Monsieur Olier a pu rêver pour

(1) Abbé Lionel Groulx.

Montréal d'une colonie apôtre, où les colons deviendraient autant de propagandistes des vérités chrétiennes.

L'oeuvre éducationnelle de Saint-Sulpice s'élève au centre même de notre ville, comme un témoignage on ne peut plus éloquent de la clairvoyance de ses fondateurs, du désintéressement, de l'héroïsme, de l'ardente charité de ceux qui la continuent depuis.

L'Université de Montréal leur doit une large part de sa fondation, de ses développements.

La bibliothèque de Saint-Sulpice, qu'une autorité, dont la bienveillance a lieu de nous réjouir, rendra bientôt à la vie et à la lumière, cette grande bibliothèque, oeuvre totale de la munificence des Messieurs de Saint-Sulpice, demeure comme l'un des plus beaux fleurons de leur couronne d'éducateurs. Les citoyens de Montréal se doivent de reconnaître les sacrifices de toutes sortes que cette bibliothèque a coûtés aux Sulpiciens et de souhaiter que leur oeuvre éducationnelle, historique, même artistique puisse se développer constamment, rencontrer les concours nécessaires pour continuer à faire bénéficiaire notre population de leur dévouement qui sait ne jamais vieillir, même s'il est trois fois centenaire.

La contribution de Messieurs de Saint-Sulpice dans d'autres domaines mérite d'être soulignée.

Ils coopèrent à l'établissement du canal Lachine. Dollier de Casson en trace les plans qui servent de base au canal actuel. Les Sulpiciens dotent en même temps Montréal de son premier aqueduc; c'est vers 1700.

### Artisans du progrès

Jusqu'en 1833, date où notre ville est érigée en municipalité, les Messieurs de Saint-Sulpice prennent une part même prépondérante à toutes les grandes entreprises de bienfaisance, de charité, de reli-

gion, de progrès national de notre Métropole.

Ceux qui, à Montréal, se réjouissent de notre allégeance présente au drapeau britannique peuvent remercier les Messieurs de Saint-Sulpice, alors Seigneurs de cette ville, qui en 1812 renvoient sans compromis les envoyés du gouvernement américain. Ils rappellent aux fidèles leur devoir envers la couronne britannique. Ils mettent leurs revenus même à la disposition du gouvernement anglais pour contribuer à conserver le pays au gouvernement établi.

Les Sulpiciens encouragent la fondation de banques, l'ouverture des chemins, puis des rues de la Métropole, ils concèdent les terrains où nos parcs les plus connus viennent embellir notre ville.

L'activité bienfaisante de Saint-Sulpice a souvent dépassé nos frontières. Permettez-moi de souligner la fondation du Collège Canadien à Rome, prolongement combien apprécié de l'oeuvre éducationnelle et religieuse de Saint-Sulpice à Montréal.

Si Saint-Sulpice connaît toute une vie qui s'épanouit largement hors de notre Métropole, nous ne pouvons assez reconnaître jusqu'à quel point les citoyens de Montréal ont bénéficié de son esprit apostolique et sainement national.

L'on me pardonnera d'avoir rappelé bien brièvement, en ces quelques minutes, ce que notre grande ville doit à cette Compagnie de Prêtres. Leur fondation trois fois centenaire semble s'être confondue avec l'établissement de Montréal pour que Saint-Sulpice en demeure l'un des protecteurs et des bienfaiteurs les plus appréciables.

La vie des institutions tient de la vie même des peuples, elle ne décroît pas en raison de l'âge, elle peut même s'intensifier par l'expérience du passé.

Les citoyens de Montréal rendent hommage à Saint-Sulpice, pour les oeuvres insignes qu'ils

doivent à son esprit apostolique; ils souhaitent que la vie de Saint-Sulpice s'épanouisse dans tous les domaines et que la bienveillance toujours magnifiques de Saint-

Sulpice continue à veiller généreusement au progrès de Montréal, tout comme le coeur même de Montréal demeure profondément attaché à Saint-Sulpice.

**Adhémar RAYNAULT**  
maire de Montréal.

## M. OLIER ET LES SEMINAIRES

On ne peut guère prononcer le nom de M. Olier sans penser aux séminaires qu'il a créés et d'où sont sortis tant de prêtres pieux et zélés, répandus dans le monde entier. C'est une oeuvre capitale qu'il a fondée il y a trois cents ans, pour former les prêtres. Il n'y avait pas alors, pour eux, comme pour les religieux, l'asile du cloître, du silence et de la règle. Par un mandement du 21 février 1631, l'archevêque de Paris, Jean François de Gondy, prescrit à tous les aspirants aux ordres sacrés de son diocèse de se préparer par une retraite de dix jours. S. Vincent de Paul était l'âme de ces exercices. M. Olier se pénètre de ses exhortations enflammées: "Or sus, Messieurs et mes Frères, nous voici donc à la veille de cette grande oeuvre que Dieu nous a mise entre les mains: c'est demain, mon Dieu, que nous devons recevoir ceux que votre Providence a résolu de nous envoyer, afin de nous faire contribuer avec vous à les rendre meilleurs. Oh, Messieurs et mes frères, former de bons ecclésiastiques, c'est l'ouvrage le plus difficile, le plus relevé et le plus important pour le salut des âmes et pour l'avancement du christianisme."

L'abbé Olier recueille ces paroles. Il les médite. Plus tard, il fréquentera les conférences où Messieurs les ecclésiastiques conféreront ensemble des vertus et des fonctions propres à leur ministère, sous la direction de M. Vincent; il demeurera quatre ans sous cette direction. Il participera aux missions des campagnes que les disciples de Monsieur Vincent organisent dans les diverses provinces de la France. Mais Dieu le destinait à jeter les fondements des séminaires du royaume de France.

Le Père de Condren avait préparé des instructions sur la fondation des séminaires. Il était mort sans les avoir complétées. M. Olier devait s'en servir avec profit. Mais comment entreprendre cette oeuvre? Quelle forme lui donner? Où pourrait-on l'entreprendre?

On se dirigea vers la région de Chartres. Un vague sentiment d'espérance faisait croire que le clergé chartrain, stimulé par le zèle des missionnaires, faciliterait la création tant désirée. Mais le projet de séminaire ne réussit pas; après la retraite des ordinands de septembre 1641, pas un clerc ne se décide à rester, comme ils l'espéraient.

Mais au moment où tout semble perdu, une pieuse femme, Marie Lhuillier, dame de Villeneuve, met à leur disposition dans le village de Vaugirard, aux environs de Paris, une petite maison à un seul étage pour y essayer leur oeuvre.

Le 29 décembre 1641 trois prêtres, "en forme de Trinité", selon le mot de Bourdoise, vont s'installer à Vaugirard. M. du Ferrier sera le supérieur de la maison, et MM. Olier et de Foix ses auxiliaires. M. Picoté ne tardera pas à se joindre à eux.

### Dans un vieux colombier

La maison est bien pauvre, car c'est dans un vieux colombier qu'il faut pratiquer les cellules des futurs séminaristes.

Conformément aux vues de Bourdoise qu'approuvait saint Vincent de Paul et que suivit toujours M. Olier, le séminaire sera une communauté intimement associée à la vie paroissiale. Mais l'oeuvre devait se développer dans Paris.

Le 15 août 1642, fête de l'Assomption, le séminaire de Vaugrard, se composant de douze personnes dont huit séminaristes, vient s'installer à Saint-Sulpice, au presbytère même. M. Olier préside lui-même, au milieu de son clergé, à l'office et à la procession solennelle. Il entre dans sa double fonction de curé de la paroisse Saint-Sulpice et de supérieur du Séminaire, où il va pouvoir donner toute sa mesure d'homme d'action, déployer une activité qui prend sa source dans une vie intérieure profonde.

Pour mieux assurer l'avenir de son oeuvre du séminaire, M. Olier crée une société de prêtres uniquement consacrée à la direction des séminaires.

Dans la conception primitive de M. Olier, cette société a "un chef ou supérieur, qui est comme un autre Jésus-Christ au milieu d'elle, et ensuite douze sujets en l'honneur des douze apôtres que Jésus-Christ se choisit pour former le corps de son Eglise: c'est sur eux que subsiste et en quoi consiste le corps essentiel de la maison." Il ne songe nullement à fonder une congrégation, mais seulement une société de forme toute sacerdotale et séculière, une réunion d'hommes de Dieu associés pour cette grande oeuvre: le séminaire.

Cette société purement cléricale n'est elle-même qu'un séminaire où se forment de dignes et saints prêtres, qui, à leur tour, rendront service dans leurs diocèses au gré de leurs évêques, soit dans les emplois ordinaires, soit même dans la conduite des séminaires diocésains.

Les clercs doivent acquérir les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour exercer dignement le saint ministère. Entendons M. Olier lui-même: "Dans le confessionnal, dit-il, n'auront-ils pas à rendre promptement, sans secours et sans consulte, des arrêts sur les matières les plus importantes qui soient jamais tombées entre les mains d'aucuns juges, dont il n'y a point d'appel et

sur quoi les hommes se fondent pour l'éternité? Dans les chaires, ne devront-ils point parler pour les savants et les ignorants, soutenir les vérités de l'Evangile, combattre les vices, résister au torrent de l'opinion, confondre l'hérésie et découvrir ses détours, ses impostures et ses fausses conséquences? Ce qui suppose nécessairement une science plus élevée, plus profonde et plus étendue que celle du commun; une science d'une trempe plus forte que ne le donne l'étude particulière; une science, enfin, qui ait été éprouvée dans les écoles et dans les académies".

### Le dosage des disciplines

Mais il s'agit de doser les disciplines intellectuels et les disciplines morales et religieuses. Il faut étudier chrétiennement en esprit de pénitence et d'humilité, pour la gloire de Dieu et le service de l'Eglise. Il faut soumettre les clercs à un régime de vie qui permette l'éclosion de toutes les vertus sacerdotales.

L'enseignement n'est pas tout dans les séminaires. S'il en était ainsi, jamais le saint Concile de Trente n'aurait pensé à les établir: les anciennes universités pouvaient suffire. Ce qui fait le fond du séminaire, c'est une sainte discipline, un ensemble de règles et de pieux exercices, de communications intimes avec des maîtres expérimentés, capables d'ouvrir, d'élever l'âme des jeunes élèves, de leur communiquer cette sève de vie sacerdotale qui en fait des hommes de Dieu formés pour toutes sortes de bien.

Le monde a besoin de prêtres, de prêtres nombreux, de prêtres instruits, de prêtres pour les campagnes, de prêtres pour les villes, de prêtres pour l'éducation des enfants, de prêtres pour le ministère paroissial, de prêtres pour toutes les bonnes oeuvres.

Il faut les soumettre à une discipline intellectuelle, morale et religieuse. Toute l'espérance de la

moisson est dans la semence, selon la belle parole du pieux Olier: "Spes messis in semine". "Si vous semez beaucoup, vous recueillerez beaucoup, si vous semez peu, vous recueillerez peu". L'Eglise doit suffire à rendre à la société tous les services que celle-ci réclame d'elle.

L'oeuvre de M. Olier devait essaimer de son vivant. Il fonde les séminaires de Viviers, du Puy et de Clermont. Il fait les premières démarches pour l'établissement de la maison de Montréal. Son oeuvre, qui était de jeter les premiers fondements des séminaires de France, est accomplie. Il a mis M. de Bretonvilliers à la tête de la paroisse de Saint-Sulpice, placé M. Raguiet de Poussé à la direction du séminaire, envoyé M. de Queylus à Montréal.

### M. Olier instrument de Dieu

M. Olier avait été dans les mains de Dieu l'instrument de l'oeuvre, excellente entre toutes, de la formation du clergé. Il fallait auparavant qu'il sentit sa faiblesse, son impuissance, son néant, au point de devenir incapable de s'en attribuer aucun mérite. Les épreuves ne lui ont pas manqué.

Purifié de toute recherche d'amour-propre, Olier s'est ensuite livré tout entier à l'amour divin et il pouvait dire comme saint Paul: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vis en moi". Il est mûr à trente-trois ans pour donner au Séminaire qu'il va fonder sa conception fondamentale de la vie intérieure, qui consiste à "faire régner en soi l'esprit de Jésus-Christ dans le double sentiment d'anéantissement de nous-mêmes et de confiance absolue en Dieu, base de toute vraie sainteté."

L'oeuvre des séminaires est fondée. M. Olier, en mourant, lègue son esprit à ses disciples. Bretonvilliers, son successeur immédiat, a vécu quinze ans dans son intimité. Tronson, son troisième successeur, sera le législateur de la Compagnie et de ses séminaires. Régu-

lateur, pondérateur, conciliateur, pacificateur dans la fermeté et dans la douceur: tel est M. Tronson. "Quoique le supérieur ait toute l'autorité dans une maison, écrit-il à son directeur intérimaire de Montréal, il doit néanmoins se servir rarement de tout son pouvoir; rien ne cabre davantage les esprits que de vouloir emporter les choses de hauteur et de les faire faire avec empire. Quand on ne se précipite point, que l'on sait prendre son temps, que l'on se possède pour attendre en paix les occasions favorables, on attire bien de la grâce sur soi et sur les autres, et Dieu bénit cette conduite."

En 1789, la Compagnie dirige une vingtaine d'établissements. L'épreuve va fondre sur elle comme sur tout ce qui est religieux en France. L'épreuve, c'est la pierre de touche de la fermeté des principes et de la force des caractères. Elle devait permettre à M. Emery de jouer son rôle de conservateur et de restaurateur de la petite compagnie et des séminaires.

Napoléon veut consommer la ruine politique de la papauté et ne lui laisser que l'apparence du pouvoir spirituel. Aussi bien il s'attache à une société connue par son attachement au Saint-Siège. "Il convient que le séminaire de Saint-Sulpice change tout à fait de main et de nature; à dater d'après-demain, il faut qu'il ne soit autre chose qu'un séminaire du diocèse de Paris. Qu'on n'y emploie aucun Sulpicien et que M. Emery cesse sur-le-champ d'y remplir aucune fonction: qu'on s'empare de leur maison. Lorsque le séminaire qu'on prépare sera établi, le séminaire de Saint-Sulpice subsistera comme petit séminaire."

### En vue de la dispersion

Prévoyant la prochaine dispersion de la Compagnie, M. Emery fait part à sa communauté de son projet, doublement avantageux, d'établir un séminaire dans le nouveau diocèse de Baltimore. On y

formerait des ouvriers, évangéliques pour tous les Etats-Unis, et on pourrait y trouver asile en cas de nécessité; il a d'ailleurs l'approbation du nonce. L'assemblée lui donne pleins pouvoirs; un des directeurs, M. Nagot, va conférer à Londres avec Mgr Carroll qui remercie la Providence d'avoir "inspiré à ces excellents prêtres l'idée de lui apporter une aide particulièrement précieuse, à un moment où son diocèse a un si pressant besoin de leurs services."

Le 3 octobre 1791, les Sulpiciens ouvraient les cours pour les cinq séminaristes d'alors. C'est un double anniversaire que l'on célèbre avec tant de solennité chez nos voisins des Etats-Unis: le troisième centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice et le cent cinquantième anniversaire du premier séminaire américain.

Des centaines de prêtres retournent au vieux séminaire de Sainte-Marie pour parler avec leurs vieux professeurs, s'asseoir sur les bancs de leur classe. Il y aura des archevêques et plus de quatre-vingts évêques. C'est le plus ancien séminaire des Etats-Unis.

Lors de la dédicace du nouveau séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, le gouverneur du Maryland parle ainsi: "Notre Etat est petit, mais il s'enorgueillit d'avoir été l'initiateur de la liberté religieuse en Amérique; il n'en est pas moins fier d'avoir envoyé plus de trois mille prêtres à tous les coins de notre république, pour prêcher la doctrine de ceux qui fondèrent cet Etat, parmi lesquels lord Baltimore. Nous sommes heureux, ajoute le maire de la ville, qu'une maison, comme cette école de prêtres pour toute l'Amérique soit chez nous."

On s'est plu à reconnaître qu'une grande part du développement de l'Eglise dans ce grand pays est due à la Compagnie de Saint-Sulpice; le rameau que Saint-Sulpice planta sur le sol américain est devenu le grand arbre que nous admirons aujourd'hui. Dieu en soit remercié!

*In domo Patris mei, multae mansiones sunt*, Saint-Sulpice n'a pas le monopole dans la formation des prêtres. D'autres séminaires qui ne sont pas sous son influence y réussissent bien; mais l'esprit de Saint-Sulpice a prouvé qu'il est bon en France, en Amérique et en Indochine. Son premier élément est la vie intérieure; le second, l'union entre l'évêque et ses prêtres; en outre, il y a un je ne sais quoi qui distingue ceux qui ont été élevés dans des séminaires sulpiciens et qui leur donne une marque aisément reconnaissable.

A San-Francisco, nous trouvons le grand séminaire de Saint-Patrice de Menlo Park, créé par les Sulpiciens en 1903.

Ils dirigent aussi un Petit Séminaire: le Collège Saint-Joseph de Mountain View, en Californie.

Récemment les Sulpiciens ont pris la direction de Saint-Edouard de Seattle, qui n'est qu'une maison préparatoire au Grand Séminaire.

Le zèle de l'abbé Olier ne se bornait donc pas à l'évangélisation des provinces de France. Il s'étendait aussi à ces régions lointaines d'Amérique.

### Don de l'île de Montréal

Il aurait voulu partir lui-même pour le Canada. Mais l'oeuvre qu'il devait accomplir exigeait qu'il restât en France. Il aura, du moins, la consolation d'envoyer à Montréal, en 1656, quatre prêtres de sa communauté. Après sa mort, en 1659, d'autres sulpiciens partiront pour Ville-Marie. De ces derniers, deux, MM. Le Maître et Vignal, seront martyrisés par les Iroquois. Enfin, en 1663, la Compagnie de Montréal, en reconnaissance du zèle et de la générosité de M. Olier pour la colonie canadienne, fera don de l'île de Montréal au Séminaire de Saint-Sulpice de Paris.

Ce que les Sulpiciens ont fait à Montréal, au point de vue charitable, social et intellectuel, est considérable. Seigneurs de toute l'île sous le régime français, ayant con-

servé leurs titres de propriété après la cession de 1763, richement pourvus longtemps de biens matériels, ils n'ont jamais été avarés de leurs richesses et ils ont largement donné pour les oeuvres.

Montréal leur doit l'ouverture de son grand Séminaire en 1840. Mgr Bourget prenait possession de son siège épiscopal. Sa première occupation fut d'assurer la formation du clergé. Quatre mois après son accession, il avait obtenu l'ouverture d'un grand Séminaire. Il exprime toute sa gratitude pour ce joyeux événement qui devait être fécond en riches résultats.

Il dit:

"Depuis deux cents ans que votre Séminaire est établi dans ce pays, il a fait sans doute et il fait encore beaucoup de bonnes oeuvres, mais il ne faisait pas la sienne. Le voici maintenant en possession de son bien et de son héritage. Dieu en soit loué et Marie glorifiée!"

Le Séminaire de Montréal a célébré l'an dernier son centenaire. On a dit alors que 83 anciens ont été honorés de la plénitude du sacerdoce. Il y a quelque sept à huit mille prêtres qui, depuis un siècle, ont porté, dans toutes les sphères de l'activité apostolique et dans tous les coins de la surface du globe, la flamme de l'idéal sacerdotal puisée dans notre Séminaire de Montréal.

Recueillons au passage ce témoignage de Mgr Mathieu dans son discours prononcé le 14 mai 1895, au Grand Séminaire d'Angers: "Je compris aussi pourquoi toutes les espérances de réforme cléricale dans les pays qui en ont besoin, comme le Portugal et le Brésil, se rattachent à la fondation des séminaires, et comment, par contraste, c'est le Séminaire de Montréal qui a fait du Canada le pays le plus véritablement chrétien du monde".

#### M. Olier incarné dans M. Emery

Au cours de la révolution l'oeuvre des séminaires avait été

secouée, mais "l'esprit de Saint-Sulpice" a donné toute sa mesure, incarné dans son neuvième supérieur général, M. Emery. Celui-ci, par sa sagesse et sa fermeté, domine les événements; en toutes circonstances, il s'impose comme ligne de conduite, de ne se mêler en rien aux passions politiques, de n'avoir en vue, dans tous ses actes, que le soin des âmes et l'intérêt de la religion.

Aussi bien, l'oeuvre des séminaires, fondée par M. Olier, continuée par M. de Bretonvilliers, établie solidement sous M. Tronson, fut en état de se soutenir et de se développer dans la mesure que lui a assignée son fondateur.

La réputation du séminaire avait attiré un grand nombre de sujets des meilleurs familles: des auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle l'appellent "une pépinière féconde d'illustres et savants prélats, d'ecclésiastiques distingués par leur piété et par leur zèle pour le service de l'Eglise".

Cette oeuvre, ébranlée par la Révolution, devait se continuer dans le mois même de la rentrée des Bourbons. Le Séminaire de Saint-Sulpice est rendu à la compagnie le 19 avril 1814; les directeurs, après avoir embrassé tous les jeunes gens, les conduisirent à la chapelle où l'on chante le *Te Deum*. En province, les Sulpiciens ne tardent pas non plus à être réintégrés dans leurs séminaires. L'assemblée générale, qui se tient à Issy en septembre, élit pour supérieur général, M. Duclaux, qui obtient la restauration légale de la Compagnie par une ordonnance royale du 3 avril 1816.

Et là-bas, au même moment, commence l'expiation de Napoléon, prisonnier, seul sur le rocher de Sainte-Hélène!... Saisissante illustration des paroles de la Très Sainte Vierge, célébrant Dieu et sa Providence: *Dispersit superbos, exaltavit humiles*.

Cent ans s'écoulent. Malgré les épreuves et les révolutions, la Compagnie de Saint-Sulpice n'en

a pas moins continué, durant tout le cours du dix-neuvième siècle, sa mission éducative en France et en Amérique. Au début du XXe siècle, le Séminaire de Paris, à la fois diocésain, interdiocésain et international, est vraiment le centre le plus important pour la formation de l'élite du clergé catholique.

Malgré ce rayonnement des Sulpiciens à l'étranger, la loi du 1er juillet 1901 sur les congrégations enseignantes ne les en atteint pas moins indirectement, malgré la très vive opposition du directeur des cultes, qui a été à même d'apprécier leur loyalisme.

La Compagnie reçoit l'ordre de laisser aux menses épiscopales les Séminaires qu'elle dirige dans les diocèses, de rappeler ses professeurs et de concentrer son enseignement à Saint-Sulpice de Paris, qui devient dès lors le séminaire diocésain.

Le ministre Combes force les évêques à renvoyer leurs Sulpiciens, mais les évêques de leur diocèse d'origine les placent dans leurs propres séminaires.

Il y a ainsi plus de quarante séminaires français dont toute la direction doit être brusquement et complètement renouvelée en 1905, par suite de la dispartion du personnel congréganiste, appartenant surtout aux communautés de Saint-Lazare et de Saint-Sulpice.

On fut moins respectueux des droits de Saint-Sulpice que ne l'avaient été les Allemands en 1871. En effet, après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, le Séminaire de Saint-Sulpice à Metz a continué de recevoir, malgré des difficultés de toutes sortes, il est vrai, les clercs alsaciens et lorrains. Ils ont dirigé ce séminaire pendant toute la durée du régime allemand.

### Les séminaires ne meurent pas

Mais les séminaires ne sauraient mourir. C'est l'action du Christ formant ses prêtres, nécessaires

dans son Eglise immortelle. Olier, du haut du ciel, doit se réjouir. Son oeuvre subsiste. Son vieux rêve missionnaire s'accomplit. Après l'Amérique, c'est la Chine et le Japon qui voient venir ses fils. Installés d'abord au Tonkin, à Hanoï (1933), ils apportent "au clergé annamite la richesse de leur exceptionnelle formation, toute la chaleur, toute la générosité et la beauté intellectuelle aussi dont s'honore le clergé de France". C'est le Japon qui sera bénéficiaire d'un séminaire sulpicien qui dépend de la province du Canada. Ces nouveaux séminaires formeront des prêtres et des évêques pour tous les diocèses de là-bas, répondant ainsi au désir du Souverain Pontife, qui considère la formation du clergé indigène comme une besogne urgente, et l'un des buts principaux de l'apostolat missionnaire à l'heure actuelle.

Aussi bien nous comprenons la flatteuse appréciation du cardinal Vannutelli, dans son discours du 10 décembre 1923: "Elle est bien belle, bien digne d'admiration, la grande et salutaire mission qu'exercent les membres de la Compagnie de Saint-Sulpice, humblement accomplie sous le regard de Dieu, dans l'abnégation de soi-même et tout entière dirigée depuis près de trois siècles à préparer de bons prêtres, à les former pour être le sel de la terre par leur religieuse piété, leur zèle apostolique, leur science évangélique et chrétienne.

"En vérité, si l'on doit juger l'arbre par ses fruits, les effets de la bénédiction céleste sur cet apostolat apparaissent de plus en plus évidents; j'ai pu voir par moi-même, au Canada et aux Etats-Unis, leurs oeuvres si prospères et si fécondes au profit d'une belle jeunesse qui remplit les séminaires, au profit de florissantes institutions religieuses et pour le bien général de la sainte Eglise, mais je l'ai constaté surtout en France où l'action apostolique des prêtres de Saint-Sulpice s'est particulièrement

développée: bien des diocèses les ont appelés à la direction immédiate de leurs séminaires et dans combien d'autres leur influence s'exerce, soit par leurs anciens disciples, soit par les méthodes de formation qui leur sont empruntées.

"Il n'y a pas alors lieu de nous étonner si, en toutes les graves circonstances où les intérêts de la religion étaient en jeu, Saint-Sulpice s'est trouvé en première ligne; pour ne citer qu'un exemple: aux tristes temps de la Révolution, quand la haine de Satan s'acharnait le plus contre l'Eglise, ces évêques, ces prêtres qui ont si noblement et si courageusement résisté jusqu'à verser leur sang pour la foi n'étaient-ils pas en grand nombre des athlètes formés à Saint-Sulpice, cet Institut toujours fidèle au Saint-Siège, toujours dévoué au vicaire de Jésus-Christ?"

#### Témoignages des Souverains Pontifes

Elle a reçu des témoignages flatteurs des Souverains Pontifes eux-mêmes. "*Congregatio Sulpitianorum fuit salus Galliae*", disait Pie X au curé de Saint-Sulpice à la fin de 1904. Sans doute, le Saint Père faisait-il allusion aux services rendus par eux à la France pendant et après la Révolution? En tout cas, la société contemporaine, autant que de soldats, de magistrats, de médecins et de professeurs, a besoin d'hommes de tradition, d'hommes de vie intérieure, d'éducateurs de forces morales; en un mot, elle a besoin de prêtres.

L'influence exercée par les Sulpiciens depuis près de trois cents ans garde encore sa vertu, et sous des formes renouvelées les pré-

tres auront, dans l'élaboration du monde nouveau qui s'annonce, par la formation et l'instruction de ses chefs et de ses élites, un rôle de premier plan à remplir.

"C'est votre Compagnie tout entière, disait un jour Pie XI, que nous voulons honorer, cette Compagnie qui à aucun moment n'a cessé de bien mériter de l'Eglise".

Le nonce Cerretti ajoute que, lui aussi, il a connu Saint-Sulpice en Amérique, qu'il y a retrouvé aussi cet esprit traditionnel de dévouement, d'apostolat, d'amour ardent du Saint-Siège qui le caractérise; et il salue, dans le Séminaire de Saint-Sulpice, "l'espérance et l'avenir de l'Eglise de France".

Saint-Sulpice! C'est une grande école professionnelle de vertu sacerdotale. Le Sulpiciens? C'est un type de prêtre pieux, menant une vie calme, uniforme et modeste; de prêtre instruit, grave, bien élevé, prêt à tous les devoirs de la direction des séminaires, qui a bien mérité de l'Eglise et qui s'est imposé au respect du monde.

Le mobile de cette vie, c'est l'admiration et l'amour passionné du sacerdoce: "Former de saints prêtres, voilà leur but, a dit Mgr Mathieu; ils s'enfermeront toute leur vie dans le cénacle où ils verront se renouveler plusieurs générations de jeunes clercs, leur prodiguant à toutes le même dévouement, leur montrant à toutes la même sagesse souriante, restant les hommes d'une seule tâche, d'une seule idée, gardant quelquefois sous les cheveux blancs la candeur touchante de l'enfance. On sourit quelquefois des Sulpiciens, mais toujours avec respect, avec admiration; car ils ont élevé le niveau moral du clergé, lui ont indiqué les moyens de persévérer et préparé les moyens de se relever."

Philippe PERRIER, V.G.

## SAINT-SULPICE ET LES MISSIONS

La Compagnie de Saint-Sulpice est le produit d'une double inspiration de son fondateur: travailler aux missions, fonder des séminaires. La vision qu'il eut le jour de la Purification de 1636 lui montra son oeuvre sous ces deux aspects. Il se vit soutenant comme un pilier deux églises, ou deux voûtes d'églises, l'une ancienne et menaçant ruine, l'autre neuve et inconnue. La suite devait montrer que par les séminaires, il sauverait la paroisse Saint-Sulpice et l'Eglise de France; et par les missions, il aiderait à former la Nouvelle-France, en particulier Ville-Marie.

Cette intention missionnaire fut si réelle et si vive chez M. Olier, que, dès son ordination, il entreprit l'évangélisation de certaines provinces négligées du centre de la France, et que, après s'être adjoint des collaborateurs, il aurait voulu qu'ils fussent connus sous le nom de Compagnie de Missionnaires.

La Providence en décida autrement. De 1642, date de la fondation de Montréal, à 1657, date de la mort de M. Olier, les prêtres de Saint-Sulpice s'occupèrent de leurs séminaires de Paris et de la paroisse Saint-Sulpice, où les séminaristes s'exerçaient à leur futur ministère. Mais M. Olier avait promis jadis à M. de la Dauversière des prêtres pour Ville-Marie. Dans les derniers mois de sa vie, il se rappela sa promesse et envoya quatre sujets en Nouvelle-France. Ces Messieurs avaient pour mission "d'instruire les peuples sauvages dans la connaissance de Dieu et de les attirer à une vie civile".

Pendant une dizaine d'années les Sulpiciens de Ville-Marie se bornèrent à évangéliser les Indiens qui venaient s'établir auprès d'eux, Mgr de Laval leur ayant interdit les

missions lointaines. Mais en 1668, l'évêque leva cette défense et les Sulpiciens, sous la direction de M. Trouvé, entreprirent tout de suite un établissement chez les Indiens du lac Ontario, dans la péninsule de Kenté.

C'était un point stratégique de la colonie. Dix sulpiciens y vécurent de 1668 à 1680, parcourant toute la région au nord du grand lac jusqu'à la baie où s'étend de nos jours la ville de Hamilton.

L'impossibilité de fixer les tribus en un seul lieu, — impossibilité qui devait amener l'abandon de Kenté, — fut cause que l'on essaya d'une nouvelle méthode. Vers 1674, MM. de Fénelon et d'Urfé fondèrent une seconde mission dans les îles de Gentilly, en face de Dorval: là, ils tentèrent d'habituer des enfants indiens à la vie sédentaire, sans succès d'ailleurs.

Une autre tentative d'évangélisation s'était faite en 1669. M. Dollier de Casson et M. de Galinée, en compagnie de Robert Cavalier de la Salle, étaient allés à la recherche des Putéotamites, Indiens habitant la région des grands lacs et qui désiraient connaître la "robe noire". Privés de tous leurs bagages par une tempête, au bord du lac Erié, ils rentrèrent à Montréal après un an d'absence.

### La célèbre mission de la Montagne

C'est à Montréal que devait prospérer la seule mission sédentaire sulpicienne de la région. Dès 1671, des Indiens de diverses nations s'étaient fixés en une bourgade, sur le flanc du mont Royal, à une demi-lieue de Ville-Marie. Un prêtre de la ville allait les visiter. En 1676, un missionnaire commença à vivre avec eux. Ce fut bientôt la cé-

lère mission de la Montagne, où s'illustra M. Vachon de Belmont. Les deux tours de pierre du jardin de notre Grand Séminaire sont les seuls vestiges de cet établissement: elles datent de 1694. Bientôt, hélas! on dut éloigner les Indiens de la ville, et les loger au fort de la Visitation, au Sault-au-Récollet, puis en 1721, les éloigner encore, et les fixer à Oka, sur le bord du lac des Deux-Montagnes.

La mission d'Oka a une longue histoire.

Pendant 150 ans, les Iroquois et les Algonquins se partagèrent l'affection et le dévouement d'hommes comme M. Gay, 34 ans missionnaire, M. Guen, qui le fut 50 ans, M. Quéré de Tréguron, 56 ans, et M. François Picquet. C'est pour ces nations que fut érigé le pittoresque chemin de la croix de la Montagne. Des querelles religieuses devaient malheureusement mettre leur belle mission à deux doigts de la ruine, en 1877. Après cette date, sa population diminua. Elle dure encore cependant, mais encadrée dans un gros village canadien.

Quand Oka fut fondé, une autre mission indienne, celle-là pour les Nipissingues, s'était déjà établie dans l'île aux Tourtes, près des rives de Vaudreuil. M. de Breslay, le missionnaire, s'y maintint aussi longtemps qu'il put, mais dut finalement céder devant les obstacles que dressait autour de lui la traite frauduleuse des pelleteries.

Il convient sans doute de faire ici mémoire du sulpicien Jean Cavalier. Venu au Canada en 1666, il accompagna son célèbre frère, l'explorateur Robert Cavalier de la Salle, quand celui-ci, en 1684, voulut fonder une colonie aux bouches du Mississippi. On sait qu'il manqua son but et atterrit au Texas, où il construisit le fort Saint-Louis. Ce fort fut détruit après l'assassinat du fondateur. L'abbé retourna en France.

### Plus d'un demi siècle en Acadie

Un autre champ d'évangélisation vit à l'oeuvre, à deux époques dif-

férentes, les missionnaires sulpiciens. De 1686 à 1704, l'Acadie profita du dévouement et du courage de M. Geoffroy, de M. Trouvé; de M. Beaudoin à Beaubassin et aux Mines (c'est M. Beaudoin qui accompagnera Iberville à Terre-neuve). Après le traité d'Utrecht, en 1713, les sulpiciens revinrent en Acadie. Ils y restèrent jusqu'au Grand Dérangement. M. de Breslay est à l'île Saint-Jean en 1720, puis à Beaubassin et à Port-Royal. M. de la Goudaille passe plus de 30 ans à Grand-Pré, de 1729 à 1752. A la Rivière aux Canards, M. de Miniac se fixe de 1740 à 1749. Deux sulpiciens, au moins, consolèrent l'agonie de ce peuple martyr, ce sont MM. de Chauvreux et Desenclaves. Le premier est à Pégouit en 1732 et à Grand-Pré en 1749; le second, à Beaubassin en 1737 et à Port-Royal en 1742. Tous deux seront faits prisonniers. Un jour viendra, sans doute, où les Acadiens, qui ont le culte du souvenir, écriront sur un monument de granit ou de bronze les noms de ces prêtres héroïques.

Des missionnaires sulpiciens avaient assisté à la fin de l'Acadie française, des missionnaires sulpiciens se trouvèrent aussi sur la brèche quand tomba la Nouvelle-France. On sait que les Iroquois étaient depuis longtemps les alliés des Anglais. C'était le rêve du sulpicien François Picquet de les attacher à la France. Pour cela, il fallait aller les trouver dans leurs propres cantons du sud du lac Ontario. Dans ce but, on avait établi, en 1728, une mission, dans l'île de la Galette, sur le fleuve Saint-Laurent, près de Prescott. En 1749, M. Picquet fonda le fort de la Présentation, sur la rive maintenant américaine du fleuve, à Ogdensburg. Chef militaire en même temps que religieux, surnommé par Montcalm "le patriarche des Cinq-Nations", il remplit un rôle qui tient de l'épopée.

Après la Cession, on compte quelques missionnaires sulpiciens, isolés, sorte de francs-tireurs, à l'allure assez vagabonde: M. François Ciquart, qui, de 1792 à 1815, voya-

gea de la Louisiane au Nouveau-Brunswick; M. Huet de la Valinière, expulsé du pays en 1779, et qui, jusqu'à son retour en 1792, exerça son ministère chez les Français et les Canadiens de New-York, de Philadelphie, de Charleston et de Split-Rock, sur le Mississipi.

Le XIXe siècle est presque vide de nouvelles missions sulpiciennes au Canada. Il faut cependant signaler celle de M. de Bellefeuille qui, en 1836 et 1837, visita les Indiens, éparpillés dans le Témiscamingue et l'Abitibi.

### Fondations en Extrême-Orient

Le XXe siècle connut, à la fin de son premier quart, un grand mouvement missionnaire, auquel le Pape Pie XI donna l'impulsion. Saint-Sulpice ne voulut pas en être absent. La province de France aussi bien que la province de Montréal, essayèrent en Extrême-Orient. La France fonda deux séminaires, l'un en Indo-Chine, à Hanoi, l'autre en Chine, à Yunnanfu. Montréal se chargea du séminaire de Fukuoka, au Japon.

C'est en septembre 1933 que M. Paul-Emile Léger (maintenant vicaire général de Valleyfield), et M. Charles Prévost quittèrent le Ca-

nada pour jeter les bases de la nouvelle fondation. Quatre sulpiciens y travaillent encore malgré la situation difficile et incertaine.

Un missionnaire isolé a porté le nom de Saint-Sulpice dans des régions inattendues. Forcé de quitter nos climats à cause de sa santé, M. Pierre Trudel s'établit, il y a plus de trente ans, dans le Colorado. Il y est devenu, d'abord, à Fort-Collins, puis à Denver, la providence des Mexicains chassés de leur pays et abandonnés.

Enfin, il convenait que le Grand Séminaire de Montréal fit sa part dans cette tâche éminemment sacerdotale des missions. M. Henri Jeannotte y fonda, en 1925, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, pour la formation des clergés indigènes. L'entreprise prit bientôt une telle envergure qu'on jugea nécessaire de la mettre dans ses meubles. C'est ainsi qu'un sulpicien, honoré depuis deux ans de la prélature romaine, est en ce moment directeur de la Propagation de la Foi dans notre diocèse et directeur de l'oeuvre de formation des prêtres indigènes dans les missions.

On ne pouvait désirer plus digne couronnement de l'effort missionnaire de la petite Compagnie de Saint-Sulpice, en ce trois centième anniversaire de sa fondation.

Olivier MAURALT, P.D., P.S.S.

## SERMON DE S. Ex. Mgr ANTONIUTTI

Sicut oliva fructifera in domo Domini (Comme un olivier fructifiant dans la maison du Seigneur). Ps. 51. 10.

Excellence Révérendissime, (1)  
Messieurs, Messieurs du clergé,  
Mes très chers séminaristes,

Aux origines de la Compagnie de Saint-Sulpice, son vénérable fondateur, Monsieur Olier, pour qui le Pape était, d'après sa belle définition, "l'image visible de Dieu", adressait à ses disciples les paroles suivantes, comme une profession de foi et un programme de vie: "Le vrai supérieur de Saint-Sulpice est Notre très Saint Père le Pape... le séminaire de Saint-Sulpice est lié, par l'ordre de Dieu, au divin apostolat de Saint Pierre pour pulser en lui son esprit et goûter quelque chose de cette vie capitale, de cette plénitude qui est dans son successeur, pour la distribuer à tout le monde..."

Inspiré par ces sentiments, qui ont dirigé et soutenu tout son apostolat, M. Olier voulut que son séminaire fût béni par le Nonce apostolique de France et que sa Compagnie, qu'il appelait, en toute humilité, l'"Ancillula Cleri", la petite servante du clergé, fut heureuse de se sentir liée au Siège de Pierre à l'aurore même de son existence.

Lorsque, soucieux de trouver les moyens les plus pratiques pour la sanctification des prêtres, il introduisit dans son séminaire la coutume de renouveler publiquement les promesses sacerdotales, en la fête de

la Présentation, c'est encore le Nonce du Pape à Paris qui est invité à présider la cérémonie si suggestive et si bienfaisante pour les âmes et les coeurs.

Messieurs de Saint-Sulpice,

Cet esprit romain, qui féconda l'oeuvre sulpicienne à sa naissance, est resté la note caractéristique de votre bien méritante Compagnie; vous venez de l'affirmer aujourd'hui d'une manière bien expressive et bien touchante.

Aussi, est-ce avec une grande joie et une profonde admiration que nous rappelons les éminents services que vous avez rendus, au premier rang des légions de l'Eglise militante, dans les saints combats pour la vraie réforme chrétienne, sous la dépendance du Vicaire du Christ sur terre. Et si je prends la parole, c'est pour vous répéter, à trois siècles de distance, l'éloge que le cardinal Bagni, Nonce du Pape, faisait de M. Olier et de son oeuvre apostolique, au moment où votre Compagnie s'érigeait comme un rempart solide de la foi catholique contre le protestantisme, une citadelle pour la défense de la religion, une école de vertus pour les ministres des autels. C'est aussi pour vous redire l'hommage que le premier évêque du Canada rendait à vos confrères de la première heure, écrivant au Saint-Siège ces paroles que nous faisons nôtres aujourd'hui: "Les Messieurs de Saint-Sulpice sont toujours recommandables par la pureté de leur foi, le désintéressement de leur zèle, dignes d'être proposés comme modèles à tout le clergé".

En considérant tout ce que le Divin Maître de la moisson a daigné accomplir par votre intermédiaire,

(1) S. E. Mgr Charbonneau, archevêque de Montréal.

au cours de ces trois cents ans, dans le pays des rêves apostoliques de votre fondateur, nous aimons à joindre, d'un coeur ému, nos actions de grâces aux vôtres. Car vous avez été les fidèles interprètes de la pensée et les dévoués réalisateurs du programme de M. Olier: prêtres du Christ, missionnaires de Son Evangile, apôtres de la Sainte Eglise Romaine, éducateurs modèles du clergé, protecteurs de la culture chrétienne, ministres de charité, amis et serviteurs du peuple, bienfaiteurs de la société.

Rien ne saurait être plus agréable pour moi, en ce Troisième Centenaire, que de rappeler les gloires de Saint-Sulpice et de présenter la figure apostolique de M. Olier, comme un modèle de vie sacerdotale, au clergé réuni sous les regards de la Vierge, pour renouveler ses promesses, dans ce temple où il a été présenté au Seigneur et formé à l'apostolat.

Je me propose donc de vous entretenir sur:

- 1o La vie et l'oeuvre de M. Olier;
- 2o L'esprit d'apostolat de sa compagnie;
- 3o Les enseignements que nous pouvons puiser à son école.

## I

### La vie et l'oeuvre de M. Olier

"Dieu prépare en la personne de ce bon enfant un grand serviteur de son Eglise". C'est par ces paroles prophétiques que saint François de Sales, avec son intuition profonde des âmes, avait prédit la vocation de M. Olier, en présence de sa mère, affligée de la conduite un peu déréglée de cet enfant. Posant la main sur la tête du jeune Olier, saint François le bénit tendrement. La bénédiction d'un saint marque le commencement de cette vie extraordinaire; la bénédiction d'un autre saint, Vincent de Paul, devait sceller

le cours de son existence ici-bas. Entre ces deux bénédictions, se déroule une vie des plus fécondes pour l'Eglise.

Après avoir été victime des ambitions et des vanités du siècle, au cours d'une jeunesse dominée par les influences mondaines, Olier, répondant généreusement à la grâce, entreprend un pèlerinage de pénitence au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, pour chercher la protection et la lumière de la Vierge. Dans la sainte maison de Marie, il se sent transformé, il consacre sa vie au service de Dieu et s'y achemine à pas de géant, "sicut gigas ad currendam viam" (Ps. XVIII, 6), dans les sentiers de la droiture et de la pureté, s'élevant aux ascensions sublimes de l'apostolat et de la sainteté, et fructifiant abondamment, "sicut oliva fructifera in domo Domini" (Ps. LI, 10). J'aime à contempler M. Olier sous cette image expressive de l'olivier symbolique, aux feuilles toujours vertes, riche d'un fruit substantiel et à l'odeur fortifiante. Bossuet n'a-t-il pas dit de lui "qu'il était destiné à embau-mer la France et l'Eglise de l'odeur de sa sainteté"? Il a répandu, en effet, "la bonne odeur du Christ" (II, Cor. II, 15) dans toutes les entreprises de son zélé ministère; et ses rejetons, "sicut novellae olivarum" (Ps. CXXVII, 3), ont gardé la fraîcheur et la substance de cette première source "in odorem suavitatis" (Eph. V, 2) dans un apostolat des plus éclairés et des plus inlassables.

### Les missions

Elevé à la prêtrise en 1631, sur l'ordre de saint Vincent de Paul, auquel il restera uni par les liens d'une parfaite amitié surnaturelle, tout désireux de vivre seulement de l'esprit du Christ et de le répandre, il s'éloigne des postes les plus en vue de la cour et renonce même à l'épiscopat qui lui avait été offert à plusieurs reprises. Sa plus ardente aspiration était de se consacrer aux missions pour sauver les âmes en les

amenant à la connaissance et à l'amour du Christ.

On était à une époque où la France se relevait d'une crise religieuse très profonde. L'hérésie triomphante, les guerres extérieures et les luttes intérieures avaient brisé la communion des fidèles. Les bons gémissaient sur cet état de la sainte Eglise, ravagée par ses adversaires et affaiblie par les discordes de ses membres. A cette heure, ses meilleurs enfants sentaient l'irrésistible besoin de restaurer l'apostolat missionnaire dans leur patrie.

De Bérulle fonda l'Oratoire, S. Vincent de Paul édifiait la France par la charité de sa Congrégation, S. François Régis évangélisait le Midi et S. Jean Eudes, l'Auvergne, tandis que d'autres apôtres reconduisaient un peu partout le peuple à une réforme évangélique de la vie.

C'est dans cette glorieuse période du plus éclatant renouveau chrétien que M. Olier, "abandonné au S. Esprit pour prêcher en sa vertu", consacre ses énergies aux missions parmi les hérétiques et le peuple qui était l'objet de sa plus constante et plus affectueuse préoccupation; les résultats furent grands et consolants.

Mais c'étaient surtout les Missions étrangères qui exerçaient sur son âme une influence captivante. Il désirait ardemment aller parmi les infidèles, car, disait-il, "il faut bien revendiquer pour Dieu le droit d'être connu et aimé de tous". Ce furent successivement les rêves de la Perse, de l'Indochine, de la Chine, dont la réalisation fut toujours empêchée. Des circonstances providentielles réservaient son zèle et ses activités pour un autre pays: le Canada. Il éprouvait une peine indicible en constatant qu'après un siècle de domination française, la religion catholique avait fait bien peu de progrès dans ce pays. En la solennité de la Purification, l'an 1636, tout spécialement inspiré, il résolut de fonder une Compagnie, dévouée au salut spirituel de cette nation et dont le programme se-

rait la constitution d'un siège d'activité missionnaire et d'un centre d'irradiation d'apostolat catholique dans l'île de Montréal.

Alors que le projet de Ville-Marie n'était encore qu'un rêve dans son âme, la Providence lui fit rencontrer, au château de Meudon, M. de la Dauversière, qui caressait le même idéal apostolique, dont la réalisation devait être si féconde pour l'Eglise et la civilisation.

Les relations si étroites de M. Olier et des Fondateurs de Montréal, à ses origines mystiques, n'étaient qu'un symbole de l'oeuvre qui devait assurer à cette ville son extraordinaire agrandissement sous l'influence bienfaisante des fils du Fondateur de Saint-Sulpice.

### La paroisse

Cependant, l'apostolat actif de M. Olier devait se dérouler surtout dans le ministère paroissial. En présence du choix de postes honorifiques, le P. Condren, qui exerça sur son âme une influence décisive, lui disait: "Dieu a d'autres desseins sur vous; ils ne sont pas si éclatants et si honorables, mais l'Eglise en retirera plus de fruits".

Dans un songe mystérieux, il avait vu les grands Pontifes S. Grégoire et S. Ambroise, assis sur leurs trônes; plus bas, plusieurs Chartreux, ravis dans une attitude de contemplation; au milieu, une place de curé vacante. Il comprit que ce poste vacant lui était réservé et une voix secrète l'assurait que, l'occupant avec zèle et dignité, il aurait pu rendre des services plus fructueux qu'en siégeant sur un trône épiscopal ou en se cachant dans le silence sacré d'un monastère.

Aussi est-ce avec un élan tout surnaturel qu'il se donnera à l'assistance des âmes, sans tenir compte des reproches de sa famille, qui le voulait voir élevé à la prélature, sans se soucier des jugements humains, sans crainte des puissances hostiles à la réforme chrétienne,

avec un abandon total à Dieu. Le ministère paroissial était alors méprisé et réservé aux clercs d'humble condition, bien souvent dépourvus de formation religieuse, ou encore soucieux seulement du temporel. Olier fut le premier d'un rang social élevé qui en acceptât la charge et il se prépara par une longue et fructueuse retraite "ut exhiberet Ecclesiam immaculatam sine ruga" (Eph. V, 27).

Il trouva une paroisse abandonnée, "une vigne tombée en friche", où l'hérésie, l'impiété et le libéralisme dominaient, refuge de protestants et d'athées, où les crimes publics se répétaient avec une fréquence déconcertante.

Olier, "forma gregis factus ex animo" (I Pet. V, 3), commence l'oeuvre de réforme, s'inspirant des instructions données par le Saint Concile de Trente. Il introduit la vie de communauté pour tous les prêtres auxiliaires de la paroisse; il s'efforce d'obtenir l'unité d'esprit, la simplicité de la maison, le renoncement aux biens de la terre. La paroisse fut divisée en quartiers, le "status animarum" commandé par le Pape Paul V introduit la visite de tous les paroissiens organisée avec méthode et pour toutes les classes sociales.

Dans sa prédication, M. Olier allait droit à ce qui est proprement la doctrine chrétienne; il explique constamment le catéchisme, invite les fidèles à la participation active à la liturgie; il introduit les confréries et consacre les enfants à Notre-Dame, surtout pour affermir la dévotion au Très Saint Sacrement et à la Très Sainte Vierge; il établit les oeuvres de charité en accord avec les directives de son conseiller, saint Vincent de Paul; il s'adresse aux égarés par la voie de la persuasion, obtenant beaucoup de conversions.

En dépit de tant de zèle, les résultats étaient visiblement bien limités. Une opposition sournoise se faisait contre lui de la part des seigneurs et même du clergé et des fi-

dèles, jusqu'à être trahi par ses serviteurs et chassé de son presbytère. Toutefois, sous l'influence de sa charité compatissante et de son amour surnaturel pour les âmes, il réussit à retourner parmi ses fidèles qui étaient obligés d'admirer en lui la magnanimité unie à la simplicité du coeur, la prudence de sa conduite et la douceur des moyens employés.

### Le Séminaire

Mais, pour assurer une régénération stable et générale de la paroisse, il avait jugé indispensable de pourvoir à une communauté de prêtres. La réforme des peuples par la sanctification du clergé était son idéal constant, convaincu qu'on ne pouvait pas rétablir les paroisses sans la constitution des séminaires. Le renouvellement de l'esprit sacerdotal, dans une génération de lévites tièdes et scandaleux, était la première condition pour renouveler l'esprit chrétien des fidèles.

Depuis 80 ans, le Concile de Trente avait ordonné l'érection des séminaires; mais les tentatives avaient échoué en plusieurs diocèses. M. Olier cependant ne se laissait pas décourager par les énormes difficultés qui s'opposaient à la réalisation de son programme. Il se rendait compte que les multiples besoins de l'Eglise de France, souffrant des effroyables dévastations de la guerre religieuse, qui l'avait bouleversée quarante ans durant, demandaient d'urgence une réforme énergique, car le peuple était confié à un clergé abandonné de ses chefs, rivalisant avec lui d'ignorance, souvent indigne des ministères sacrés. Il fallait donc assurer de bons ecclésiastiques pour reconduire le peuple à la pratique de la religion, pour rendre la fécondité des beaux jours au sol stérilisé par l'hérésie. Il fallait fortifier la discipline, réformer les moeurs et manifester à tous l'indéfectible sainteté de l'Eglise.

Olier, s'inspirant des testaments des vénérables prêtres de Bérulle et Condren, qui étaient morts sans pouvoir réaliser leurs projets, établit sa Compagnie à Vaugirard, fruit de ses prières, de ses larmes et de son zèle. "C'est Dieu qui a formé cette Compagnie, pouvait-il dire: Dieu qui, dans la complaisance qu'il a pour elle, lui procure mille soutiens qu'elle ne cherche point, n'attendant rien que de sa main et ne voulant connaître aucun auteur de cet ouvrage que lui seul. Dieu a fondé cette maison. *Et ipse fundavit eam Altissimus.* (Ps. LXXXVI, 5).

## II

### Esprit de la Compagnie de St-Sulpice

L'ampleur grandiose de l'oeuvre de M. Olier ne laisse pas soupçonner la brièveté de son existence, terminée avant ses quarante ans, au cours des solennités pascales de 1659, sous les regards de S. Vincent de Paul. Sa mission ici-bas était remplie.

Les Evêques de France l'appelaient, auprès du Pape Clément XII, "l'ornement et la gloire insigne du clergé"; et Fénelon, qui aimait à dire "de ne rien vénérer plus que St-Sulpice", ajoutait que "M. Olier devait laisser une source de grâces pour tout le clergé". En effet, l'Eglise de France, suivant la belle expression du Père Hilarion de Nolay, "envisageait le Séminaire de Saint-Sulpice comme une école de sainteté".

C'était la reconnaissance la plus expressive pour l'esprit qui avait animé le grand réformateur du clergé: "non spiritus hujus mundi, sed spiritus qui ex Deo est" (Rom. VIII, 35). Pour proclamer la primauté de cet esprit dans sa nouvelle Société, M. Olier avait fait voeu de servitude complète à Notre-Seigneur; et quand le nouvel édifice était construit comme par miracle, il en offrit les clefs à No-

tre-Dame de Chartres, avec cette touchante proclamation: "J'espère que le saint Nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison; et tout mon désir est de l'imprimer dans l'esprit de mes frères; Elle en est la Conseillère, la Présidente, la Trésorière, la Princesse, la Reine, la toutes choses".

La Vierge accueillit cette offrande, et par une de ses gracieuses merveilles dont est fleurie la vie d'Olier, à la fin de la première rénovation des promesses. Elle lui disait: "Prépare-moi des coeurs". M. Olier fonde tout le programme de sa vie dans la préparation des coeurs et des âmes sacerdotales, "par le crucifiement du vieil homme et la formation de la nouvelle créature dans l'amour de Dieu". "Je devais m'occuper à gagner les coeurs, disait-il, et à les porter à Dieu par l'exemple de toutes les vertus, surtout l'humilité et la douceur".

### Esprit évangélique

Il suffit de lire ses instructions sur la vie intérieure de Notre-Seigneur et l'invitation pauline "à avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ" (Phil. II, 6), pour comprendre l'esprit surnaturel de son travail: "Omnia Christus est in nobis, signaculum in fronte ut semper confiteamur; signaculum in corde ut semper diligamus; signaculum in brachio ut semper opere-mur" (Lit.)

Il dirige ses disciples à l'exercice d'une rude et constante lutte contre le mal et il les lance à une sublime élévation spirituelle, car il y a une guerre à combattre contre le monde et une paix à obtenir pour vivre unis à Notre-Seigneur. Pour soutenir les combats de la vie, il demande une force généreuse et ardente; pour maintenir la paix de l'esprit, il exige une charité sans limites. C'était la réalisation du principe posé par saint Paul à son disciple Timothée: "Sachez que Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et d'amour:

"Non dedit nobis Dominus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis". (II, Tim., I, 7).

A ce principe, M. Olier informe toute son oeuvre d'apôtre, de réformateur et d'éducateur, et sur ce principe, "tout l'édifice bien ordonné s'élève pour former au Seigneur un temple saint, demeure de Dieu par l'esprit"; "In quo omnis aedificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino, in quo et vos coedificamini in habitaculum Dei in spiritu". (Eph. II, 21-22).

C'est à cette école qui faisait revivre la chaude atmosphère de la Sainte Famille de Nazareth et l'amour ardent du Cénacle, que devait se former la nouvelle génération de prêtres, les "alter Christus" pour les diocèses de France et de l'Eglise.

Le programme, encore en vigueur aujourd'hui, a été précisé par son fondateur: "Le Séminaire de Saint-Sulpice est un lieu préparé pour donner l'esprit de respect, d'amour et de servitude à tout le clergé envers l'Eglise, dont la souveraineté réside dans la personne du successeur de Pierre et, avec proportion, dans Messieurs les Prélats".

Le milieu sulpicien, c'est un milieu de famille, où la fraternelle communion des esprits facilite la formation des intelligences et l'éducation des cœurs.

Le Sulpicien ne cherche autre chose que d'être le modèle de ses élèves, dans la prière, les études, les exercices quotidiens. Cette constante tradition de régularité et d'élévation religieuse a assuré à l'Eglise une armée de prêtres, remarquables par la qualité solide de leur formation intégralement catholique.

Aussi est-ce après la crise du gallicanisme que l'Eglise pouvait encore compter sur leur fidélité inébranlable; et si, successivement, la Révolution a pu fermer les Séminaires et disperser ses membres, l'esprit de M. Olier restait intact, tandis que ses enfants allaient continuer leur oeuvre dans de nouvelles régions. La législation sectaire de France, au com-

mencement de ce siècle, pouvait encore les atteindre, mais elle les trouvait préparés à la nouvelle tourmente, dont ils devaient sortir avec gloire et mériter cet éloge de la part du saint Pontife Pie X: "La Société de Saint-Sulpice a été le salut de la France".

"Et le salut du Canada", ajoutons-nous. Car même ici, si l'Eglise a résisté sur ses positions, elle le doit en grande partie au dévouement et au zèle de ses pasteurs d'âmes, dont plus de 7,000 ont été formés à l'école des Sulpiciens, et qui ont gardé le Christ vivant dans les églises et la foi dans les âmes des fidèles, les protégeant à l'ombre de la croix, au milieu des tempêtes déchaînées par les forces adversaires de l'hérésie, de l'irréligion et de la puissance de l'or...

### Charité apostolique

Un aspect spécial de la vie et de l'oeuvre de M. Olier nous apparaît dans son esprit de charité. Dans sa paroisse, il avait distribué généreusement tous ses revenus pour l'assistance des pauvres. Voulant se détacher de toute chose, un jour de Vendredi Saint, il renonça joyeusement, dans les mains du Pape, à l'Abbaye de Cercanceau et aux Prieurés de Clisson et de Bazainville. "Chers Messieurs, disait-il, donnez tout, donnez généreusement... détachez-vous des trésors de la terre pour être dignes de distribuer les trésors du ciel; ne laissez pas d'héritage temporel, laissez l'héritage de vos vertus et de votre charité."

Administrateur de fortunes considérables, obtenues pour les oeuvres et pour la fondation missionnaire de Montréal, il vivait complètement détaché d'elles, cherchant seuls les trésors inépuisables du ciel, "qui non veterascunt" (Luc, XII, 33).

Telle était la consigne donnée à ses enfants qui venaient travailler dans la Nouvelle-France et occuper le poste qu'il avait si vivement désiré. Les Sulpiciens, fidèles à leur

Fondateur, devinrent ici les pères spirituels avant d'être les seigneurs de la colonie. Mais ils devaient être surtout des seigneurs de l'aristocratie de l'esprit, en imitant fidèlement leur Fondateur dans l'emploi de leurs biens pour le peuple, pour l'assistance aux pauvres. l'organisation des oeuvres religieuses et sociales, de charité et d'éducation, par une administration faite de générosité et de dévouement pour le public. Ils avaient conscience que les fortunes sont données pour le bien de la collectivité et, se faisant les administrateurs sages des richesses dont ils disposaient, ils conservèrent le vrai esprit de la pauvreté évangélique et de la charité chrétienne.

Par leur conduite sage et clairvoyante, les Sulpiciens ont démontré que la richesse est un don de Dieu, qui ne doit pas être méprisé. Quand elle est employée chrétiennement, elle s'élève à la dignité que le Christ reconnaît à la pauvreté pratiquée selon l'esprit de la première béatitude. Quand le Christ a déclaré "heureux les pauvres", il n'entendait pas ceux qui se trouvent tout simplement sans ressources matérielles; pour mériter cet éloge, il faut que les pauvres transforment leur misère en vertu; car souvent, sous les apparences de la pauvreté, ils cachent la cupidité insatiable des richesses. Mais celui qui, au milieu des biens de la terre et, même sous les apparences d'un décor imposant, en a le coeur tellement détaché qu'il est prêt à renoncer à toute chose, celui-là est le vrai pauvre d'esprit.

L'oeuvre du ministre de l'Eglise est de conduire l'humanité au Christ en expliquant la réalité de la condition des hommes, vivant dans une inégalité nécessaire, avec des obligations réciproques. Qu'on n'oublie pas cependant le point de tout départ dans l'ordre spirituel, car nous sommes ici-bas pour assurer les trésors de la rédemption à un monde bouleversé par la chute originelle. Alors, le "Misereor super turbam" du Sauveur sera pratiqué par une charité agissante qui fera

du prêtre le distributeur de tout ce que la Providence lui envoie.

### Pénitence exemplaire

Dans les enseignements de M. Olier, nous trouvons enfin un sage équilibre qui est évidemment le fruit de l'esprit de Dieu dont il était rempli.

Par sa doctrine et ses exemples, il apparaît comme un réformateur idéal de la vie religieuse et cléricale, la reconduisant aux sources pures de la pratique des vertus chrétiennes. Mais, en même temps, il s'oppose nettement à tous ceux qui, luttant contre le laxisme, envisageaient la réforme sous un aspect insidieux de rigorisme contrastant avec l'esprit de l'Evangile.

Un détail fort caractéristique de la vie religieuse de M. Olier et qu'on ne saurait passer sous silence, c'est son attitude vis-à-vis du Jansénisme, qui introduisait la pénitence publique comme conclusion de la rigueur de ses principes de réforme extrémiste. M. Olier, dont la vie mortifiée, suivant le vrai esprit de l'Evangile, était d'édification exemplaire à tous, saisit le danger du courant. Je voudrais vous lire en entier le discours qu'il prononça à Saint-Sulpice contre la prétendue nécessité de la pénitence publique et contre la théorie de l'inutilité de l'absolution lorsqu'elle n'est point précédée de la satisfaction et de la contrition parfaite.

"Mes très chers frères, dit-il, que je vous éclaircisse cette matière de la pénitence, qui fait tant de bruit et si peu de fruit, puisque les discours inutiles, contentieux, injurieux qu'on tient là-dessus tendent à dissiper ce qu'il y a de pénitence dans les âmes... Par les termes si universels; "si vous ne faites pénitence, vous périrez tous", Jésus-Christ ne peut pas parler de cette pénitence extérieure qui fait dire de nos jours à plusieurs qu'il faut quitter les villes, le trafic et le négoce nécessaires à la vie". ...Et le saint prédicateur, après avoir expliqué la nature et la nécessité de la péniten-

ce sacramentelle, de conclure: "Il faut donc tenir le milieu et n'aller ni dans une extrémité ni dans une autre, si vous ne voulez périr. Il y a de l'abus dans l'indulgence et la facilité de plusieurs ministres, et il y a de l'excès dans la rigueur des autres..." cf. *M. Faillon, P.S.S., Vie de M. Olier, Vol. II, pp. 446 et 450.*

Nous lisons dans sa vie que des hommes artificieux, qui formaient secrètement une nouvelle secte, sous le prétexte spécieux de faire revivre les moeurs austères des anciens solitaires et de la vie des premiers chrétiens, employaient de leur côté tout ce qu'ils avaient de pouvoir pour se mettre en relation de piété avec les jeunes ecclésiastiques du Séminaire et, par ce moyen, les attirer insensiblement à leur parti.

M. Olier s'opposa avec fermeté à cet esprit. Seul, M. de Gondrin voulut s'en faire le défenseur, couchant sur la dure et affectant les dehors d'une vie austère et mortifiée, contre l'obéissance qu'il devait à ses supérieurs. Ce n'était que chaînes de fer, cilices et disciplines. On lui déclara qu'au Séminaire on ne voulait rien de singulier et qu'il devait obéir. Comme il ne voulait pas renoncer à ses mortifications de fantaisie, il fut congédié par M. Olier, qui ne le jugea pas propre à l'état ecclésiastique. L'histoire nous apprend que ce Monsieur est devenu dans la suite un protecteur des jansénistes. cf. *M. Faillon, P.S.S., Vie de M. Olier, Vol. III, p.p. 34-35.*

On arrive parfois à dire que ceux qui ne veulent pas des mortifications éclatantes renoncent à l'esprit du christianisme. Souvenons-nous au contraire des paroles du Christ: "Ne faites pas comme les hypocrites.... afin d'être vus des hommes.... qu'il n'apparaisse pas aux hommes que tu jeûnes, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. (Mat. VI, 16).

M. Olier soutenait donc et il recommandait la mortification extérieure, mais réglée par l'obéissance. Il en donnait avant tout l'exemple édifiant, mais il exigeait sur-

tout la mortification intérieure. "En crucifiant le coeur, disait-il, on crucifie la source universelle des inclinations et des appétits. Quiconque met le feu à la racine d'un arbre fait mourir en même temps les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits de cet arbre; ainsi, celui qui travaille à mortifier l'esprit et le coeur mortifie en même temps toute la vieille créature". Il demandait donc à ses disciples l'abnégation du jugement et de la volonté propres, la fidélité constante au règlement, suggérant, au nom de Dieu, d'éviter l'extraordinaire, à l'extérieur, et de regarder comme fausse toute inspiration qui contrarie les ordres d'un supérieur.

Il y a toujours eu dans l'Eglise des rigoristes qui lui ont demandé d'être plus sévère. De Tertullien à Hippolyte jusqu'aux Jansénistes, pour ne pas parler des temps présents, il y a toujours eu des personnes qui ont considéré la pratique de la vertu non comme un soulagement et une élévation purifiante de l'âme, mais plutôt comme un simple châtement.

Mais l'Eglise, implacable contre le péché, a été toujours et est encore placable et miséricordieuse pour le pécheur. Elle est médiatrice de grâces avant d'être ministre de justice. Comme au temps de M. Olier, il y en a encore qui reprochent à l'Eglise sa facilité à pardonner dans la confession fréquente. L'Eglise obéit cependant non à ces censeurs, mais à Celui qui est venu "querere et salvum facere quod perierat". (Luc, XIX, 10)

Notre-Seigneur n'a pas imposé indistinctement à tous toutes ses paroles, comme loi indispensable de vie chrétienne. Quelques-unes, les plus élevées, restaient et restent des conseils. Son joug est suave.... mais, dans un amour plus grand, il se fait plus grave et, en même temps, plus léger. Une aile d'aigle serait un poids insupportable pour une hirondelle, mais pour l'aigle, elle est un moyen de vol plus large et plus élevé.

BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE  
COLLÈGE SAINT-BERNARD  
25, AVE DES FRÈRES  
DRUMMONDVILLE — P.Q.

## III

## Enseignements

Dans la troisième partie de son discours, S. E. le Délégué a proposé les conclusions pratiques et les enseignements qui découlent de la vie et de l'oeuvre de M. Olier pour les prêtres: esprit de prière, zèle inlassable pour les âmes, charité généreuse pour tous, détachement des biens de la terre, esprit de vraie mortification chrétienne.

Il a invité les curés à être les gardiens vigilants de la foi et des

traditions chrétiennes des paroisses. "Préparez-vous, dit-il, à la période qui vous attend après cette guerre affreuse, pour assurer une solide reconstruction religieuse de la société sur les bases de l'Evangile, suivant les enseignements et les directives du Pape et celles de vos Evêques, si soucieux de l'ordre religieux, moral et civil de leurs diocèses. Soyez dès maintenant les apôtres de la vraie paix du Christ pour pouvoir la faire fructifier, après les souffrances de l'heure présente, dans l'âme du peuple qui a soif de justice et de charité."

## Une rencontre providentielle

M. de la Dauversière et M. Olier ne s'étaient jamais rencontrés, ils n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre; mais la pensée du Canada, — forme concrète que prenait chez tous deux l'idée de servir Dieu, — créait entre eux des liens, insoupçonnés d'eux-mêmes, dans cet arrière-plan des âmes qui est le mystérieux domaine d'une certaine télépathie spirituelle. Il advint, en 1640, que le jour même où M. de la Dauversière, promenant dans Paris son rêve obstiné, allait jusqu'à Meudon pour le confier à M. le Chancelier Séguier, M. Olier se présentait de son côté, pour entretenir de cette affaire cette haute personnalité. Et dans la galerie où ils se croisaient, ils furent eux-mêmes tout étonnés de se saluer mutuellement par leur nom, "ainsi qu'autrefois au désert saint Paul l'ermite et saint Antoine"; et comme s'ils "n'étaient qu'un même coeur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre". Monsieur, dit M. Olier, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu au saint autel. "Il s'en fut célébrer la messe: son interlocuteur y communia. Trois heures durant, ils causèrent dans le parc de Meudon. L'entretien s'acheva par un geste de M. Olier remettant à M. de la Dauversière un rouleau de cent louis, en lui disant: "Voilà, monsieur, pour commencer à Montréal l'ouvrage de Dieu." Cet ouvrage ne comportait pas de détails.

(Georges Goyau,  
"Les Origines religieuses  
du Canada")

# SAINT-SULPICE • VILLE-MARIE

Choeur à quatre voix égales

Robert Provost, eccl.

Clément Morin, p.s.s.

Très doux et méditatif

For - tés en soi un ré - ve tout cé - les - te, Pour l'u - ni -  
Ré - ver aus - si de mis - sions très loin - ta - nes; Vou - loir por -

vers vou - loir des pré - tres saints. Ré - ve de foi dans une é - me mo  
ter la Croix au Ca - na - da. Ré - ve di - vin sur des lê - vres hu -

des - te, Un monde ou - vert à d'in - fi - nis des - seins. On  
mai - nes, Vas - te pro - jet que Dieu n'ou - blier - ra pas. On

Joie intime

ré - ve dans la gloi - re Ray - on - ne sou - ri - ant. Les  
voit de la cam - pa - gne La ville aux cent clo - chers, La

pa - ges de l'his - toi - re Le chan - tent dou - ce - ment. Et  
croix de la mon - te - gne Brill - lant sur le ro - cher La

Au clavier, la main gauche jouera une octave plus haut.

l'hum-ble Sé - mi - nai - re, Le grain de sé - ne - vé Gran-  
Ro - me ca - na - dien - ne Ray - onne au loin des mers. Son

dit dans la lu - miè - re au souf - fle des Le (etc)  
à - me très chré - tien - ne En - bras - se l'u ni - vers. Le

Solennel

Sa - cer - dotes en chœur Chan - te ton oen - te - nai - re L'ou-

vra - ge de ton cœur, O - lier! Le Sé - mi - nai - re. Et

dans un même é - lan De fé - te, la Pa - tri - e

Rit.

Chan - te ces trois cents ans, O - lier! Vil - le Ma - ri - el

## DISCOURS DE M. MOREAU

Excellence, (1)

Daignez accepter, avec l'hommage de nos sentiments profondément respectueux, l'expression de notre gratitude pour la part que vous avez bien voulu prendre à nos fêtes.

M. Olier assurément se réjouit avec nous de la présence du représentant du Souverain Pontife. Quel respect ne manifestait-il pas au Pape, de quelle affection ne l'entourait-il pas, avec quel zèle ne faisait-il pas passer ses propres dispositions dans le coeur de ses disciples. C'est un héritage que nos supérieurs ont soigneusement conservé. Je me rappelle encore et mes confrères du séminaire ne l'ont pas oublié, avec quelle émotion M. Colin nous racontait, à son retour, son séjour à Rome. Après nous avoir dit les détails de l'audience qu'il avait eu le bonheur d'obtenir, il concluait par ces simples mots: "J'ai vu Pierre". Puis, après une pause qui nous permettait d'entrer davantage dans ses sentiments, il nous prêchait la dévotion au Pape. M. Colin avait doublé son éloquence et, nous, nous nous sentions tendrement attachés au Vicaire de Jésus-Christ.

En votre personne, Excellence, nous vénérons le Pape, et nous apprécions religieusement la faveur que vous nous faites en ce jour. Nous vous remercions de plus de l'allocation où vous avez fait luire à nos yeux un idéal bien haut. L'hommage que vous avez rendu à notre fondateur nous a profondément émus. vos paroles, nous n'en doutons pas, étaient une prière pour que son esprit puisse demeurer en nous et produire des fruits

de vie sacerdotale, que la Compagnie de Saint-Sulpice, entièrement dévouée à l'Eglise, soit toujours à la disposition de NN. SS. les Evêques; que le Sulpicien mort à lui-même, suivant le mot de M. Olier, puisse vivre de l'Esprit de Jésus, souverain prêtre, pour le bien du clergé. *Summe vivere Deo in Christo Jesu.*

Monseigneur l'Archevêque, ce séminaire est votre séminaire; vous y êtes chez vous. Nous sommes heureux de profiter de cette réunion pour vous redire notre tendre affection, notre respectueuse et entière soumission.

L'empressement de l'épiscopat à venir à nos fêtes jubilaires nous honore beaucoup, et nous est un précieux encouragement. Excellences, soyez-en assurées, nous sommes heureux de faire nôtres ces paroles qu'écrivait M. Olier en présentant son "Projet de Séminaire":

"L'écrivain fait profession de reconnaître les évêques comme ses vrais supérieurs et de se soumettre à eux en toutes choses, s'étant jusqu'à présent voué et consacré à Dieu pour leur service et leur préparer des prêtres qui puissent les aider utilement et travailler sous eux, avec fidélité, vertu, capacité et dépendance. Si ce projet pouvait contribuer en quelque chose à faciliter ce dessein et à seconder le zèle de Messieurs les Prélats, il croirait avoir employé heureusement ses jours, disant avec l'apôtre: "Libentissime impendam et superimpendar"; il donnera sa vie avec plaisir et la consumera avec joie à leur service et à celui de leur clergé.

Oui, ce sont là nos dispositions et nous y trouvons le moyen d'honorer la mémoire de M. Olier et de

(1) S. Ex. Mgr Antonutti.

vous remercier de votre bienveillance.

Nous désirons aussi remercier les prélats distingués et les supérieurs de communautés qui nous honorent de leur présence. Nous sentons encore plus le besoin d'être reconnaissants à Notre Seigneur d'avoir fondé l'Eglise, quand nous nous trouvons groupés, partageant le même idéal, le même amour.

Vénérés et chers anciens, c'est votre fête que nous célébrons. La Compagnie de Saint-Sulpice vous appartient autant qu'à nous, vous êtes notre raison d'être. Nous ne sommes pas surpris de vous revoir nombreux. Nous connaissons votre attachement à l'Alma Mater; la grande générosité que vous lui avez exprimée de bien des manières et que vous lui continuez en est une preuve évidente.

Mais ce qui fera toujours notre joie, c'est de vous voir vivre de l'esprit du séminaire, dire par votre vie sacerdotale à M. Olier et surtout à Dieu, merci pour l'institution du Séminaire.

Donner de saints prêtres à l'Eglise, vivre pleinement son sacerdoce, quelle plus noble ambition pouvons-nous avoir; quelle gloire plus grande pouvons-nous donner à Dieu.

Aussi la résolution que nous prenons tous de perfectionner chaque jour notre vie sacerdotale, de travailler toujours plus à la sanctification de nos frères dans le sacerdoce sera le plus beau souvenir que nous emporterons de ce III<sup>e</sup> centenaire de la fondation du Séminaire Saint-Sulpice.

J.-E. MOREAU, P.S.S.

## L'OEUVRE DE M. OLIER

La naissance de Montréal et la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice eurent lieu à quelques mois de distance, mai 1642 pour la première, décembre 1641 pour la seconde, comme si Dieu avait voulu créer ensemble ces deux entreprises, dont les destinées devaient se mêler et souvent se confondre pendant trois siècles. Mon dessein est de rappeler la fondation de Saint-Sulpice à Paris, et d'en montrer les conséquences pour Montréal.

### I. — Fondation à Paris

Pour expliquer les origines de Saint-Sulpice, il faut brièvement remonter jusqu'au commencement même de l'Eglise.

Pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ a établi une hiérarchie spirituelle chargée d'enseigner, de gouverner et de sanctifier les fidèles. Il en a choisi lui-même les chefs dans la personne des apôtres. Il les a séparés du monde en leur demandant de renoncer à tout, pour le suivre. Il les a préparés à leur mission par son enseignement divin, qui peut se résumer en ces deux mots: "Vous êtes la lumière du monde... vous êtes le sel de la terre." Lumière pour chasser l'erreur ténébreuse et faire luire la science du salut; sel, pour préserver les âmes de la corruption. C'était une oeuvre divine, qui devait se faire par des hommes. Il n'est donc pas étonnant qu'au cours des siècles les successeurs des apôtres aient parfois laissé la lumière se voiler, et le sel s'affadir.

Au XVIIe siècle, c'est-à-dire dans la période qui a précédé les événements dont nous rappelons le souvenir, l'Eglise gémissait sur de déplorables abus. Le souffle païen de

la Renaissance avait passé sur elle, et la révolte du Protestantisme l'avait durement secouée. Pour remédier au mal, le Concile œcuménique réuni à Trente, avait défini le dogme contre les hérétiques, et porté des décrets de réforme destinés à refaire de l'Eglise, cette Epouse du Christ, que saint Paul veut sans tache et sans ride.

Jusque-là, les aspirants à la prêtrise, étaient les uns dispersés dans les collèges des Universités, les autres groupés dans des écoles épiscopales ou monastiques, mais cette organisation, quelque bonne qu'elle pût être, s'était révélée insuffisante à produire un clergé en tout conforme aux besoins de l'Eglise. D'ailleurs, au XVIIe siècle, collèges et écoles étaient éteints ou en décadence.

Le Concile, dirigé par l'Esprit-Saint, comprit que la réforme devait commencer par une création. C'est en séparant du monde les futurs pasteurs, en s'assurant de leur vocation, en leur inculquant des principes d'une vie profondément ecclésiastique, que l'on ferait pénétrer dans la masse des fidèles le levain qui la soulèverait. L'institution des séminaires fut décidée, en 1563, et après avoir porté ce décret, les évêques croyaient avoir fait si bonne besogne, qu'ils s'embrasaient en pleurant.

La tâche était noble et belle, mais, demeurée difficile, elle se heurta à des obstacles qu'on ne savait plus comment vaincre. L'histoire nous rapporte, en effet, que plusieurs essais restèrent infructueux. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, des hommes de Dieu tels que le Cardinal de Bérulle, le Père de Condren et saint Vincent de Paul, tentèrent des efforts qui portèrent des fruits. Mais il était réservé à M. Olier, leur dis-

ciple, de donner à l'institution sa forme précise et en grande partie définitive.

Jean-Jacques Olier est né à Paris, en 1608, d'une famille de magistrats. Orienté de bonne heure vers l'Etat ecclésiastique, il inspirait à sa mère de sérieuses inquiétudes, à cause de sa turbulence. Celle-ci présentant un jour ses enfants à saint François de Sales, fut contrainte de lui révéler que Jean-Jacques, le plus jeune, n'était pas sage, mais "discolé" comme on disait alors. A quoi le saint évêque de Genève, éclairé de Dieu, répondit: "Hé, Madame, un peu de patience, et ne vous affligez pas, car Dieu prépare eu la personne de ce bon enfant un grand serviteur en son Eglise". Et, ayant mis les mains sur la tête de l'enfant, il le bénit.

Cette bénédiction d'un saint suivit Monsieur Olier toute sa vie, mais elle ne devait porter ses fruits qu'après avoir longtemps germé. Nous voyons, en effet, le jeune abbé rouler carrosse dans Paris, et mener une vie non pas désordonnée, mais mondaine. Un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette opéra en lui ce qu'on a pu appeler sa conversion. Venu pour obtenir la guérison d'une maladie des yeux du corps, il sentit s'ouvrir les yeux de son âme, et, à partir de ce jour, il fut tout entier à sa vocation sacerdotale dont la sainte Vierge lui avait fait comprendre la sublimité. De retour à Paris, il se met sous la direction de saint Vincent de Paul, puis du Père de Condren, supérieur de l'Oratoire, et sous l'influence de ces saints personnages, il résout de se consacrer à la formation du clergé.

Comme toutes les oeuvres de Dieu, celle-ci eut d'humbles commencements. En décembre 1641, Monsieur Olier s'établit avec deux compagnons dans la banlieue de Paris, à Vaugirard, dans une maison mise à sa disposition par la pieuse dame de Villeneuve. Cette maison est si pauvre qu'on est obligé d'installer les cellules des séminaristes dans un vieux colombier.

C'est presque le dénuement de Bethléem. Mais la ferveur des directeurs et de leurs élèves n'y voit qu'un moyen de se détacher du monde, et de tendre à la perfection de leur état. Bientôt les circonstances amènent un déplacement. Monsieur Olier est nommé curé de Saint-Sulpice, à Paris. Toute sa famille spirituelle le suit, et dans ce nouveau champ d'action, elle va poursuivre avec lui la double tâche de la réforme de la paroisse et de l'établissement du séminaire. Peu à peu, l'humble semence devient un arbre: les jeunes gens affluent de Paris et de la province. D'autres séminaires sont ouverts à travers la France: Saint-Sulpice a revêtu la forme qu'il a gardée depuis trois siècles.

Au cours de son histoire déjà longue, la Compagnie de Monsieur Olier a subi bien des vicissitudes, mais si elle a contribué au relèvement de l'ordre ecclésiastique; si elle a combattu les erreurs du Jansénisme; si, pendant la Révolution, tous ses membres, sans exception, sont restés fidèles au Pape en refusant de prêter le serment schismatique à la Constitution civile du clergé; et si huit d'entre eux sont morts martyrs de leur foi; si aujourd'hui elle continue son oeuvre en France dans une trentaine de séminaires, elle le doit à son fondateur qui, par son enseignement et ses actes, a montré ce que c'est qu'un prêtre M. Olier, je l'ai rappelé, a été guidé dans son oeuvre par les plus saints personnages de son époque. S'inspirer de l'esprit d'un Bérulle, à qui le Pape Urbain VIII a décerné le titre magnifique "d'apôtre du Verbe incarné"; profiter des avis d'un saint Vincent de Paul, image de la charité du Christ et rénovateur de l'esprit sacerdotal, est un incomparable avantage. Toutefois, le plus grand mérite de ces hommes n'a pas été d'avoir des idées personnelles, quelque sublimes qu'elles fussent, mais bien de refléter dans leur doctrine celle de l'Eglise, gardienne et interprète du dépôt de la foi. Et la plus pure gloire de M. Olier a été

de rejoindre par eux la volonté du Concile de Trente, et par le Concile, l'enseignement de Notre-Seigneur prescrivant à ses Apôtres d'être la lumière du monde et le sel de la terre.

## II. — Conséquences de la fondation de Saint-Sulpice pour Montréal

Le fondateur de Saint-Sulpice n'a pas borné son zèle à l'établissement d'une compagnie pour la formation du clergé de son pays. Il appartenait à une époque où une vague du mysticisme le plus orthodoxe entraînait les âmes d'élite. J'ai nommé les hommes auxquels il faut ajouter saint Jean Eudes, ami de M. Olier; et parmi les femmes, je mentionnerai une Marie de l'Incarnation, une Jeanne de Chantal, une Louise de Marillac. Ces mystiques n'étaient pas des rêveurs, ils trouvaient dans leur union avec Dieu l'inspiration d'un zèle ardent, qui, en même temps que la France, embrassait les pays les plus lointains.

Monsieur Olier, qui partageait les sentiments de ces grandes âmes, pensait au Canada, soumis à la France depuis plus d'un siècle. A côté des sociétés de commerce qu'on y avait établies, il désirait envoyer une compagnie dont le dessein serait de convertir les Indiens. Certes, Québec existait, et les missionnaires jésuites avaient rayonné de ce centre pour accomplir une apostolique et souvent héroïque besogne. Mais les sauvages du Haut-Canada ne pouvaient y descendre facilement pour leur commerce, de sorte que l'oeuvre de leur conversion ne pouvait pas prendre l'ampleur désirable.

C'est l'île de Montréal qui offrirait le lieu de ralliement souhaité pour cette conquête spirituelle. On y bâtirait une ville qui serait à la fois centre de missions, barrière aux incursions des sauvages, et rendez-vous de commerce. Cette ville serait consacrée à la sainte Vierge: elle s'appellerait Ville-Marie. Pendant qu'il méditait ces

grands projets, M. Olier fit inopinément la rencontre de Jérôme Le Royer de la Dauversière. Ce pieux laïque de La Flèche, en Anjou, qui, avec Marie de la Ferre, devait être le fondateur des Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu, avait conçu un plan semblable, et il était venu à Meudon, près Paris, pour commencer à l'exécuter en sollicitant du Garde des sceaux des secours destinés à la future colonie.

Par une sorte d'inspiration, les deux hommes, qui ne se connaissaient pas, se saluèrent mutuellement par leur nom, se communiquèrent leurs idées, et, à partir de ce jour, s'unirent étroitement dans la poursuite de leur projet. De concert avec son nouvel ami, M. Olier forma la Société de Notre-Dame de Montréal, composée de personnes zélées et opulentes, et dont La Dauversière ne veut être que le procureur. Par ce même La Dauversière, il obtient de Monsieur de Lauzon la cession de l'île de Montréal, et dès lors, le plan d'action se précise. On enverrait quarante hommes pour défricher, puis on établirait un séminaire — école pour les garçons des sauvages et des colons français —, puis une école pour les filles, enfin un hôpital. Déjà les deux amis avaient envoyé des vivres et autres objets nécessaires à la colonie. L'année suivante, ils font partir trente familles pour le Canada. Le chef de cette expédition est Maisonneuve, admirable chevalier, qui n'a en vue que les intérêts de la religion et du roi. Jeanne Mance est venue offrir son dévouement, dont l'Hôtel-Dieu redit le souvenir. La courageuse troupe met à la voile en juin 1641, et elle aborde heureusement à Québec où elle passera l'hiver.

Pendant ce temps, M. Olier, animé du plus pur esprit de foi, veut mettre l'entreprise sous la protection du ciel: En février 1642, il réunit à Notre-Dame de Paris les membres de la Société de Montréal. Là, au coeur même de la France, il célèbre la messe, et consacre l'île à la Sainte Famille, sous la protec-

tion spéciale de la Sainte Vierge. Cette scène de foi et de confiance est reproduite dans le vitrail placé en face de cette chaire.

Le 17 mai de cette même année 1642, la petite troupe, qui avait hiverné à Québec, arrive dans cette île. Le Père Vimont, supérieur des jésuites de Québec, célèbre la première messe sur le sol de la ville future, à quelques pas de cette église (le vitrail voisin du premier le rappelle.) Les fondements de l'édifice sont posés. Pendant quelques années, la petite communauté chrétienne est desservie par des jésuites qui, à cause de leurs nombreuses missions, ne peuvent y établir leur séjour. Le moment est venu de doter la colonie d'un clergé résident. Dans ce but, Maisonneuve passe en France et prie M. Olier de lui donner plusieurs de ses prêtres pour Ville-Marie. Après avoir fourni colons et ressources, le fondateur de Saint-Sulpice accepte d'envoyer ses fils dans cette terre lointaine. Détail touchant, c'est l'année même de sa mort, 1657, et en exprimant une de ses dernières volontés, qu'il donne ce suprême témoignage de zèle à cette Ville-Marie dont il avait voulu faire un centre de foi et de sainteté. Sur son ordre, quatre sulpiciens partent de France pour inaugurer l'oeuvre dont la Providence assurera pendant trois cents ans la continuité et le fruit.

Quelques années plus tard, en 1663, la Société de Montréal en décadence cède l'île aux Sulpiciens, qui en deviennent les seigneurs. Honneur, sans doute, mais surtout fardeau, puisque Saint-Sulpice s'engage à subir les charges de l'entreprise, et que M. de Bretonvilliers, successeur de M. Olier, y met quatre cent mille livres de sa fortune personnelle, ce qui, surtout pour l'époque, représente un beau denier.

Peu à peu, la paroisse se développe au milieu de dures épreuves. Nous voyons le premier curé de

Ville-Marie, Gabriel Souart, se faire maître d'école pour les garçons, nous suivons Jeanne Mance et les Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu dans leur dévouement aux malades, nous admirons Marguerite Bourgeoys dans ses écoles de filles, et dans l'institution de sa Congrégation, la première fondée au pays.

Puis ce sera la guerre, le régime anglais, la fondation du Collège de Montréal, en 1767, du Grand Séminaire, en 1840, et aujourd'hui les douze cents élèves de nos séminaires et collèges, auxquels il faut ajouter l'immense armée des écoles réunie ici ce matin sous la conduite des Religieux et Religieuses, des instituteurs et institutrices laïques qui continuent l'oeuvre des premiers éducateurs.

Cette opulente végétation le fruit du grain de senevé dont parlait le Père Vimont en célébrant la première messe dans cette île sainte. Elle nous rappelle qu'il est impossible de trouver pour une ville des origines plus pures, plus chevaleresques, plus apostoliques que celles de Montréal. Nous avons le droit d'en être fiers.

Saint-Sulpice ne se donne pas le ridicule de se vanter de ses oeuvres: il remercie la Providence de lui avoir permis de les faire. Il a voulu travailler au bien de la religion et de la cité. Pendant trois siècles, il s'est associé aux peines et aux joies du pays. Les pouvoirs publics l'ont maintes fois reconnu, et les citoyens qui savent leur histoire et ont la mémoire du coeur se plaisent à en rendre témoignage. Et si les hommes se taisaient, les pierres parleraient. Saint-Sulpice tient aux entrailles du sol, et il aime profondément, tendrement, ce Montréal qu'il a contribué à fonder. Comme son fondateur, comme tous ses membres, Canadiens et Français, qui ont ici creusé leur sillon, il ne garde au coeur qu'une ambition, une seule, celle de se dévouer et de servir.

Henri GARROUTEIGT, P.S.S.

## PRESENTATION PAR M. DUBEAU

Il y a 300 ans, après avoir beaucoup réfléchi, consulté et prié, M. Olier, secondé par deux compagnons, fondait, dans la banlieue de Paris, une société qui devait prendre plus tard le nom de Compagnie de Saint-Sulpice, et dont le but principal était de travailler à la préparation des futurs prêtres.

Inspirée par la foi et par l'amour de Dieu et des âmes, placée dès son origine sous la protection de la Vierge Marie, l'oeuvre nouvelle ne pouvait manquer de prospérer. Aussi, au cours des trois siècles écoulés, la Compagnie de Saint-Sulpice a été remarquablement favorisée des bénédictions célestes: elle tient à le reconnaître en ce remarquable anniversaire et à faire monter vers l'auteur des bienfaits reçus l'hommage de sa vive et profonde gratitude.

Nous ne pouvons ignorer que par le ministère de notre modeste Compagnie, le bras puissant de Dieu a opéré des oeuvres remarquables dans ce nouveau monde qui occupait une si grande place dans l'âme apostolique de notre vénéré fondateur, et la splendeur de la fête religieuse à laquelle nous assistons ce matin rend témoignage à la reconnaissance du Canada pour les multiples bienfaits accordés à ce pays par l'intermédiaire de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Eminence, nous apprécions hautement l'honneur que vous nous faites en présidant cette cérémonie: vous nous donnez aujourd'hui un gage nouveau de votre grande bienveillance à notre égard, et en retour, nous prions Votre Eminence d'agréer l'hommage de notre très vive gratitude.

Reconnaissance à Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Montréal. Excellence, vous êtes des nôtres à plus d'un titre: Saint-Sulpice a l'honneur de vous compter

au nombre de ses plus distingués disciples et anciens professeurs: aujourd'hui, il est heureux de déposer à vos pieds l'hommage de son profond respect et de sa parfaite soumission.

Reconnaissance respectueuse à NN. SS. les archevêques et évêques avec lesquels Saint-Sulpice est si heureux de collaborer après avoir consacré ses faibles ressources à l'oeuvre de leur formation cléricale.

Nos remerciements bien sincères s'adressent aux prélats et à tous nos frères dans le sacerdoce; aux représentants de la Vieille et de la Nouvelle-France, aux dépositaires de l'autorité civile, aux représentants des corps publics, à tous les membres de cette vaste et imposante assemblée.

Il y a trois siècles, M. Olier consacrait son oeuvre à la Sainte Vierge dans Notre-Dame de Paris. C'est de Notre-Dame de Ville-Marie que monte aujourd'hui vers Dieu l'hymne de la reconnaissance. Nous essaierons de reproduire en nos âmes les dispositions de nos précurseurs afin d'attirer par l'intercession de Marie, la continuation des bénédictions divines sur nos oeuvres et sur notre pays.

Il n'est pas nécessaire de vous présenter le prédicateur de ce jour. En 1915, Mgr Camille Roy prêchait ici même un Carême dont nous conservons un impérissable souvenir. Remarquablement versé dans l'histoire de notre pays, préposé, comme Supérieur du Séminaire de Québec, à la formation des clercs, Monseigneur est on ne peut mieux qualifié pour dégager les leçons de cette cérémonie.

Monseigneur, au nom de Saint-Sulpice, au nom de cette nombreuse assistance, j'ai l'agréable devoir de vous dire le plus cordial merci.

Arthur DUBEAU, P.S.S.

## SERMON DE Mgr CAMILLE ROY

Le troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice est un anniversaire qui appartient à la fois à la Compagnie et à l'Eglise. Il appartient aussi à l'Histoire du Canada, en particulier à l'histoire de Montréal, puisqu'à bien des égards la Compagnie de Saint-Sulpice et Ville-Marie ont des origines communes.

Il convenait donc de célébrer ici, au foyer de la vie sulpicienne en Canada, le glorieux centenaire.

Si l'on a voulu qu'une voix du Séminaire de Québec s'unît ce matin à celle de Saint-Sulpice pour rendre grâce à Dieu, c'est que la Compagnie et le Séminaire de Québec sont liés depuis près de trois siècles d'un lien d'amitié spirituelle que le temps n'a fait que renforcer. Amitié spirituelle, amitié fraternelle aussi, qui a marqué de relations étroites l'histoire séculaire de nos deux maisons. La Société des Prêtres des Missions Etrangères de Paris, à qui Mgr de Laval confia le soin d'établir notre Séminaire de Québec, ne va-t-elle pas rejoindre elle-même, à l'époque si féconde des fondations sacerdotales du XVII<sup>e</sup> siècle, sa grande aînée qui fut la Compagnie de Saint-Sulpice?

Des oeuvres semblables d'éducation et d'apostolat ont sans cesse rapproché Saint-Sulpice de Montréal et le Séminaire de Québec. Ce matin j'apporte à la Compagnie jubilaire l'hommage de ma maison de Québec, et tous les vœux que forment les fils de Mgr de Laval pour les fils de Monsieur Olier.

Comment exprimer convenablement cet hommage, le vôtre, messieurs, et celui du Séminaire de Québec, et celui du Canada tout entier, quand il s'adresse à une Société de prêtres qui a identifié sa mission sacerdotale avec celle du

Christ éducateur de ses premiers prêtres, quand il s'adresse à un Séminaire qui dès l'origine de ce pays a confondu sa vie avec nos destinées religieuses et nationales?

Je ne ferai qu'effleurer un si vaste sujet en vous rappelant ce matin que la Compagnie fondée par Monsieur Olier, en 1641, fut à la fois, en France et en Canada, une école de haute spiritualité et une école d'apostolat.

### I

Une école de haute spiritualité. Saint-Sulpice le fut en un temps où à Paris, en France, se multiplièrent les fondations sacerdotales et laïques qui portèrent vers des sommets de vertus des âmes d'élite.

1641! A cette époque, la France est magnifiquement travaillée par son propre génie et par les influences qui depuis un siècle s'exercent sur elle et sur l'Europe occidentale.

Depuis le Concile de Trente, c'est une renaissance religieuse, à la fois disciplinaire et spirituelle, qui renouvelle l'esprit chrétien. Depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est une autre renaissance qui déploie sur les esprits la splendeur retrouvée des arts classiques de l'antiquité. Celle-ci, la renaissance gréco-romaine, fécondait, non sans danger de perversion païenne, le génie magnifique de la France. L'autre, la renaissance religieuse, corrigeait de toutes les mystiques qui s'établirent dans le clergé et dans le monde les dangers du culte artistique des anciens.

Ce fut donc une haute spiritualité qui opposa les chefs-d'oeuvre de la grâce aux chefs-d'oeuvre de

l'art, ou plutôt qui voulut répandre jusque dans les travaux de l'art l'inspiration surnaturelle du christianisme.

Je ne ferai que nommer ici les principaux chefs des grandes écoles de spiritualité, qui font à Monsieur Olier la plus noble compagnie. C'est M. de Bérulle qui, en 1611, fonde l'Oratoire et, par lui, restaure le sens pratique de la religion; c'est Vincent de Paul qui fonde les Prêtres de la Mission, et par leurs prédications et par leurs Séminaires restaure à la fois chez les fidèles la dignité des moeurs, et dans le clergé la régularité sacerdotale; c'est Jean Eudes, qui, un an après M. Olier, en 1642, établit son Institut de Jésus et Marie, et qui lui aussi, comme Vincent de Paul, fait refluer vers le clergé le zèle qu'il dépensa d'abord pour la sanctification des fidèles.

Séminaires de l'Oratoire, Séminaires des Lazaristes, Séminaires des Eudistes; ce sont autant d'écoles de spiritualité qui répandent sur le clergé de France l'influence de leurs doctrines et de leur piété.

Une flamme semblable d'apostolat spirituel anime aussi des âmes de laïcs qui à cette époque ont été étonnés par la hardiesse ou par l'ingéniosité de leur zèle. Le duc de Ventadour fonde la Congrégation fameuse du Saint-Sacrement. M. de Bernières groupe dans sa solitude de Caen des laïcs et même des ecclésiastiques, et qui se placent avec humilité sous sa conduite spirituelle. Un jour, on trouvera dans ces groupes le jeune Montmorency-Laval, se préparant aux responsabilités de l'épiscopat. C'est M. de la Dauversière qui, en vue de la fondation de Ville-Marie au Canada, établit une vaillante communauté d'hospitalières qui ira y faire école de charité et de sacrifices.

Une sorte de rivalité dans l'effort pour régénérer une société qui avait besoin de régénération, fit surgir partout des institutions qui pouvaient la sauver. Splendide épanouissement qui montre bien la richesse exceptionnellement féconde du terroir spirituel de la France.

C'est au milieu de cette floraison qui ressemble à un printemps, qu'apparaît la Compagnie de Saint-Sulpice.

M. Olier la fonde en 1641, à Vaugirard d'abord; et il l'amène avec lui dans Paris, à Saint-Sulpice, lorsqu'en 1642 on lui confia la direction de cette immense paroisse. C'est la paroisse qui donna son nom à la Compagnie.

La Compagnie de Saint-Sulpice devait concentrer tout son principal effort dans l'oeuvre des Séminaires ou de la formation des clercs. M. Olier rejoignait sur le vaste terrain de la formation du clergé M. de Bérulle, Vincent de Paul, Jean Eudes. Aussi bien cette oeuvre était-elle capitale et importait souverainement à la qualité du christianisme que l'on voulait renouveler.

Le Concile de Trente avait lui-même ordonné que pour la préparation des jeunes gens au sacerdoce, on établit des Séminaires où les clercs viendraient apprendre et pratiquer l'esprit ecclésiastique. Saint Charles Borromée avait été en Italie le grand initiateur de cette oeuvre nouvelle. Les fondateurs des Séminaires de France ne faisaient que transposer dans leur pays le magnifique apostolat du Cardinal de Milan.

Si des règles générales de spiritualité et un esprit commun ont pu servir de base à l'établissement des séminaires des différents Instituts religieux, il faut bien reconnaître que Saint-Sulpice voulut donner à son oeuvre un caractère propre.

Définir ce caractère est chose assez difficile; mais ne pourrait-on pas le retrouver dans ce qui caractérise la spiritualité même de M. Olier, l'illustre et saint fondateur? Or, cette spiritualité fut avant tout une vie intérieure de l'âme unie à Dieu par l'oraison. Vivre avec Dieu, avant de vivre ou pour mieux vivre avec les hommes, c'est la formule sacerdotale presque textuelle de M. Olier.

"Primarius et ultimus finis hujus Instituti erit vivere summe Deo in

Christo Jesu Domino nostro, ita ut interiora Filii ejus intima cordis nostri penetrent... Vita vivere Christi interioris, eamque operibus manifestare in nostro mortali corpore." (1) "La fin première et ultime de cet Institut, a-t-il écrit en parlant de sa Compagnie, c'est de vivre absolument pour Dieu dans le Christ Notre Seigneur, de telle sorte que la vie intérieure de son Fils pénètre jusqu'au fond de notre cœur... Vivre intérieurement de la vie du Christ, et manifester cette vie par des œuvres dans notre corps mortel."

Puisque le prêtre participe au sacerdoce éternel du Christ et continue sa mission de rédempteur parmi les hommes, c'est en quelque sorte l'esprit de Notre Seigneur que doit à nouveau incarner le prêtre. C'est tout au moins la vie intérieure du Christ qui doit se retrouver dans l'âme du prêtre. Aussi la Compagnie de Saint-Sulpice, éducatrice du sacerdoce, eut-elle toujours une dévotion spéciale et très chère à la vie intérieure de Jésus. Une fête liturgique de cette vie intérieure est inscrite dans l'ordo sulpicien.

Mais une telle vie intérieure chez le prêtre ne peut se former et se soutenir que par l'oraison. Aussi la pratique de l'oraison ou de la méditation est-elle à la base des règlements de Saint-Sulpice. Elle y est représentée, avec raison, comme une condition essentielle de la persévérance du prêtre dans la dignité de son sacerdoce, et une condition de l'union étroite de son âme avec Dieu. M. Olier, qui voulut pour ses prêtres une dévotion si assidue à l'eucharistie, estimant que l'oraison est un supplément nécessaire de ce sacrement: Jésus eucharistique doit être, en effet, à chaque instant, le modèle et le soutien du prêtre. Mais l'eucharistie ne pouvant être reçue qu'une fois le jour, l'oraison permet de renouveler aussi souvent qu'on le veut la communion au Christ, afin de pouvoir à loisir regarder en soi-même

Jésus, adorer avec lui, communier à ses dons divins pour travailler ensuite comme lui.

M. Olier faisait lui-même oraison plusieurs fois par jour. Repliant ainsi son âme sur elle-même et l'unissant à Notre Seigneur, il l'éleva jusqu'à cette union pleine extatique, transformante, qui fit du fondateur de Saint-Sulpice un grand mystique, un prêtre élevé à une haute sainteté.

Contempleteur assidu du Christ, et dans le Christ, de la Trinité Sainte, il invita à cette contemplation les prêtres de sa Compagnie. Il voulut les placer dans ce chemin d'ascension spirituelle. C'est dans cet esprit d'oraison, dans ce commerce spirituel avec Dieu que la Compagnie de Saint-Sulpice trouvera la garantie de son unité. Suivant la forte expression de M. Olier, "elle n'aura pas d'autre lien que le noeud des trois Personnes divines." (Dict. des connaissances religieuses).

A cette pratique de l'oraison qui fait affluer dans l'âme l'abondance de la vie intérieure, M. Olier voulut joindre, comme moyen de sanctification sacerdotale, le culte filial à la Vierge, gardienne du sacerdoce. C'est sur le modèle de la Présentation de Marie au Temple qu'il voulut établir la consécration du Séminariste et du prêtre à Dieu. De là, dans les Séminaires de Saint-Sulpice, la célébration si fervente de cette fête de la Présentation qu'accompagne la renouveau salutaire des promesses cléricales.

Le Sulpicien, directeur des âmes sacerdotales, doit donc régler sa vie sur toutes ces consignes de vie spirituelle, et très particulièrement sur la pratique de la fidélité à l'oraison. Il doit s'isoler du monde et du siècle pour garder toutes ses attaches avec Dieu. Si cet isolement, cette séparation d'avec le monde le prive de contacts extérieurs, que d'aucuns estiment trop facilement nécessaires, cela lui permet d'imprimer en plus grande profondeur dans son âme et dans l'âme des séminaristes ce sceau d'amitié divine, ce besoin de com-

(1) Sous la conduite de M. Olier, par G. Létourneau, p. 1.

merces divins, sans lesquels la vie du prêtre risque de n'être plus bientôt qu'une agitation extérieure tout humaine, un zèle qui est une forme de l'égoïsme ou un apostolat qui n'est qu'un bruit de cymbales retentissantes.

L'union étroite du prêtre avec Dieu, telle qu'établie par la formation sulpicienne, sera toujours le point de départ et le point de retour de toute l'action extérieure que peut imposer, qu'impose nécessairement le ministère sacerdotal. Elle sera la garantie d'un ministère qui sera toujours surnaturel, toujours capable de s'isoler du danger, et qui n'ira aux âmes que pour les donner à Dieu.

Un tel idéal, traduit dans la vie des premiers sulpiciens, aperçu dans les premiers prêtres formés par les séminaires, faisait dire à M. de Condren, directeur de conscience de M. Olier, et successeur de M. de Bérulle comme supérieur de l'Oratoire: "Je ne crois pas que l'Eglise ait eu un plus grand nombre de belles âmes que celles que je vois dans mon entourage."

N'est-ce pas Renan, disciple infidèle de Saint-Sulpice, qui garda du Séminaire un souvenir si profond qu'il écrivit un jour: "J'ai connu à Saint-Sulpice l'absolu de la vertu."

Mais une telle vertu, une spiritualité si haute, mêlée à toutes les infirmités de la nature, a besoin pour être constante d'être protégée par un inflexible règlement de vie.

Le règlement doit être tel, au Séminaire, qu'il subjugué la vie à Dieu, et qu'il persuade le séminariste de prolonger après le Séminaire, tout le long de la vie sacerdotale, sa régularité protectrice. Il faut donc qu'il crée chez le séminariste non seulement l'habitude, mais le besoin du règlement. Et comment y arriver si le règlement ne crée pas d'abord, par sa rigueur, par son exactitude, par les sacrifices dont il est l'occasion, la générosité d'âme qui le fait observer et aimer?

Aussi cette rigueur d'observance, éducatrice de la volonté est-elle

chaque jour exigée du Séminariste. Elle est peut-être le trait caractéristique de la régie de Saint-Sulpice. C'est M. Baudrand, 3ème successeur de M. Olier à la cure de Saint-Sulpice, qui disait lui-même: "Il n'y a rien d'extraordinaire dans les règlements de Saint-Sulpice que l'exactitude avec laquelle on les observe et qui ne peut être plus grande."

M. Tronson, dans ses *Examens particuliers*, a suffisamment marqué l'esprit de la règle sulpicienne, avec toutes les minuties mortifiantes qu'elle comporte, et tout le souci d'exactitude qui la garde. L'esprit de saint François de Sales tempéra, cependant, même chez M. Tronson, l'austérité des règles. Et le mélange des deux esprits représente assez bien la discipline de Saint-Sulpice.

C'est pour assurer la rigide observance du règlement que la méthode sulpicienne mêle étroitement à celle des élèves la vie des directeurs du Séminaire. Ceux-ci ne vivent pas, comme dans d'autres Séminaires, en marge de la communauté; ils s'associent à tous les exercices et ils portent jusque dans les recreations, passées avec les séminaristes, le souci d'identifier leur vie avec la leur et d'apparaître constamment au regard des élèves comme des personnalités d'une règle qu'il faut observer.

Une telle assiduité crée aussi l'esprit de famille. Elle permet des compénétrations de vie qui ne sont pas sans risques d'espiègleries, mais qui comportent surtout une intimité surnaturelle qui reste comme une force et un très doux souvenir dans l'âme des anciens élèves de Saint-Sulpice.

Voilà, Messieurs, sans y insister davantage, quelle Ecole de spiritualité établit M. Olier quand il fonda Saint-Sulpice. Cette école se multiplia dans les diocèses de France et y forma un clergé qui fut toujours l'un des plus remarquables par sa régularité et son apostolat. D'illustres directeurs, depuis M. Olier, depuis M. Tronson, depuis

les Emery, Icard, Captier, Guibert, Létourneau et jusqu'à l'illustre et tant regretté Cardinal Verdier, pour ne rappeler ici que les noms les plus familiers, ont régné, depuis trois siècles, avec une autorité bienfaisante, sur le clergé de la France. C'est par sa forte spiritualité que Saint-Sulpice a échappé à tant de périls qui l'ont parfois menacé. Au moment de la grande révolution, aucune défection dans ses rangs, aucun sulpicien ne prêta le serment à la constitution civile du clergé. Et la Compagnie eut l'honneur, en ces années douloureuses, d'inscrire ses victimes au catalogue des Martyrs.

A peine établie à Paris, la Compagnie de Saint-Sulpice vint en Amérique prolonger son action sacerdotale. Après Montréal, en Canada, ce furent, aux Etats-Unis, les Séminaires de Baltimore, de Washington, de Boston, de San-Francisco, de Seattle — et j'en oublie sans doute — qui ont procuré au clergé américain le bénéfice de la formation sulpicienne. Ni les distances, ni les difficultés des relations internationales n'ont pu détacher du tronc français les rameaux américains. Une même sève circule toujours dans l'arbre vigoureux de la Compagnie et fait s'épanouir en riches frondaisons, partout où elle s'est implantée en Amérique, la vie de Saint-Sulpice.

## II

Mais une âme sacerdotale formée aux fortes disciplines de M. Olier ne peut pas ne pas être à la fois une âme de vie intérieure et une âme d'apôtre. Une vie intérieure animée par l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ ne peut pas ne pas se répandre en œuvres de rédemption, et même en des œuvres missionnaires.

M. Olier lui-même eut ce double tempérament spirituel qui le portait à la fois à l'oraison et à l'action.

Il fonda sa Compagnie au moment où l'Amérique attirait à elle les puissances politiques de l'Europe et élargissait de tous ses territoires immenses les champs de l'apostolat missionnaire. Dès 1636, M. Olier fut pris du désir de missions lointaines, désir que dut contenir son directeur spirituel, le Père de Condren, qui avait sur lui d'autres vues. M. Olier rêvait d'apostolat chez les sauvages du Nouveau-Monde, estimant que leur conversion consoliderait l'Eglise de la corruption du Vieux-Monde. "Je voudrais, écrivait-il, avoir des bras qui puissent embrasser le monde entier pour le porter à Dieu et le remplir de son amour". (La Compagnie de Saint-Sulpice, par Henri Joly, p. 12).

Il advint que la fondation même de la Compagnie de Saint-Sulpice fut mêlée aux desseins d'évangélisation de l'Amérique qui hantaient en France tant d'âmes de haute spiritualité. Ce fut en 1639 que M. Olier rencontra à Meudon, M. de la Dauversière, si préoccupé lui-même de la conversion des Indiens. Tous deux collaborèrent pour jeter les bases de cette compagnie de Montréal qui devait singulièrement et si largement pourvoir à la fondation de Ville-Marie. C'était en prévision de cet établissement que déjà M. de la Dauversière, associé au zèle d'une pieuse femme, Marie de la Ferre, avait fondé en 1636 la Communauté des Hospitalières de Saint-Joseph.

La Société de Montréal se proposait d'établir sur l'Île de Montréal un Hôpital et un Séminaire. L'Île elle-même deviendrait un fief de la Vierge, où s'érigerait Ville-Marie. M. Olier déclarait qu'une telle oeuvre était "d'une merveilleuse importance."

Aux religieuses de M. de la Dauversière serait donc confié l'hôpital; à la Compagnie de prêtres que devait fonder M. Olier serait réservé le soin d'établir un Séminaire.

Ainsi se construisaient dans l'âme missionnaire de M. Olier les plus vastes projets d'apostolat. Lui-même, empêché de s'employer à

la conversion des infidèles, fut appelé à satisfaire par le ministère paroissial son besoin de donner des âmes à Dieu.

En 1642, un an après la fondation de sa Compagnie, l'archevêque de Paris demanda à M. Olier de diriger la paroisse de Saint-Sulpice. L'immense paroisse, qui donnait à Paris le triste spectacle de ses misères morales, fut à M. Olier l'occasion de multiplier son zèle. Le curé, missionnaire au milieu de chrétiens infidèles, transforma en paroisse modèle la paroisse de Saint-Sulpice. M. Olier fit aussi servir aux fins sacerdotales de sa Compagnie une telle oeuvre paroissiale. Saint-Sulpice devenait pour le Séminaire de Paris, pour les directeurs et pour les séminaristes, une sorte de champ d'expérience ou de laboratoire spirituel où l'on apprenait comment il faut travailler, dans la paroisse, à la conversion et à la sanctification des âmes.

Mais voici que les circonstances de l'établissement de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada allaient vouer les Sulpiciens et aux oeuvres du ministère paroissial et aux oeuvres missionnaires qui avaient tant de fois hanté l'esprit de M. Olier.

Venus ici en 1657 (débarqués à Québec le 29 juillet 1657), quelques mois après la mort de M. Olier (2 avril 1657), les premiers sulpiciens que le fondateur avait désignés lui-même pour la mission du Canada trouvèrent à Ville-Marie un groupe de fidèles dont ils devinrent aussitôt les pasteurs. La chapelle de l'Hôtel-Dieu fut le premier foyer de leur ministère. Plus tard, la chapelle ne suffisant plus, une église fut construite que remplacera, en 1829, cette magnifique Notre-Dame où nous sommes assemblés aujourd'hui et qui reste comme le centre traditionnel de la vie spirituelle de Montréal.

On sait comment des succursales de Notre-Dame furent successivement établies dans l'Île de Montréal, pour suppléer à l'insuffisance de la paroisse mère. Les Sulpiciens, devenus en 1663 les successeurs

de la Société de Montréal et seigneurs de l'Île, ayant à accomplir désormais un rôle à la fois civil et religieux, portèrent sur tous les points de leur territoire leur zèle sacerdotal: ce zèle refluant toujours des succursales vers Notre-Dame, comme à sa source unique, jusqu'à cette date de 1865, où Mgr Bourget érigea en paroisses distinctes tous ces centres florissants de vie religieuse.

Mais la pensée missionnaire de M. Olier accompagnait au Canada ses fils établis à Ville-Marie. Et c'est de Ville-Marie que rayonna vers les Grands Lacs et jusque sur l'Acadie l'apostolat sulpicien.

Au nord et au sud du lac Ontario, à Détroit, à Ogdensburg, chez les Nipissing, on vit passer les missionnaires de Saint-Sulpice visitant les Indiens et les Blancs, établissant des missions, portant aux âmes les secours du ministère évangélique.

L'Acadie fut le champ lointain et préféré des missionnaires sulpiciens. On les vit à Port-Royal rejoindre leur ministère à celui des prêtres du Séminaire de Québec. Ils sont allés jusque dans l'Île Saint-Jean. On les trouve à Beaubassin et Louisbourg. Longtemps ils eurent charge de la cure de Saint-Charles des Mines ou Grand-Pré. Ils assisteront à la dispersion douloureuse du peuple acadien et selon le mot de l'abbé Raymond Casgrain, ils ont été à cette heure suprême ses derniers consolateurs.

En même temps qu'ils écrivaient à Montréal une page illustre de ministère paroissial, les prêtres de Saint-Sulpice ajoutaient donc aux annales des missions canadiennes et acadiennes des pages d'épopée missionnaire, quelquefois teintes de leur sang, et qui leur sont une gloire incomparable.

Mais il leur fallut aussi, au moment opportun, revenir à l'oeuvre essentielle des Séminaires pour laquelle existe principalement Saint-Sulpice.

Après 1760, alors que tant de liens furent coupés qui rattachaient la Nouvelle-France à l'Ancienne, et

aussi Saint-Sulpice de Montréal à la Maison-Mère de Paris, les prêtres de Saint-Sulpice de Montréal consacrèrent à l'oeuvre d'un Petit Séminaire d'abord, leurs ressources, coopérant ainsi avec le Séminaire de Québec à la formation classique de la jeunesse. C'est de ce dessein que surgit en 1773, le Collège Saint-Raphaël devenu ensuite le Collège de Montréal.

Ce ne fut que bien plus tard, après que de longues tractations avec Londres furent terminées, qui garantirent à Saint-Sulpice la possession de ses biens, ce ne fut qu'en 1840 que fut établi, à la demande de Mgr Bourget, le Grand Séminaire.

Ce Séminaire fut à Montréal une nouvelle école de haute spiritualité où s'est retrouvée si fervente la pensée de M. Olier, et celle-là aussi des grands éducateurs de vie sacerdotale qui ont illustré la Compagnie.

De tous les points du Canada et des Etats-Unis sont venus se mettre sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice tant de jeunes gens appelés par Dieu au sacerdoce, épris d'un bel idéal de vie ecclésiastique et qui sont venus en chercher au Grand Séminaire de Montréal la formule sulpicienne. Aussi, de ce Séminaire sont sortis pour le service de ce diocèse de Montréal, pour celui de tant de diocèses canadiens et américains, tant de prêtres zélés, tant de chefs spirituels, tant de Pontifes qui ont porté partout en Canada et aux Etats-Unis, et jusque dans les missions étrangères, l'âme spirituelle,

fervente, qu'ils avaient formée au foyer sulpicien de Montréal.

L'oeuvre du Séminaire de Montréal devait s'accroître en ces dernières années de la fondation au Japon d'un Séminaire pour le recrutement du clergé indigène. Cette fondation, entreprise par les Messieurs de Montréal, répondant ainsi de façon si généreuse aux sollicitudes apostoliques de Sa Sainteté Pie XI relativement à la Propagation de la Foi, rejoint dans sa fin missionnaire les plus hautes pensées de M. Olier.

\* \* \*

C'est sur cette note de fidélité à leurs origines que je termine ce discours sur l'oeuvre séculaire de la Compagnie de Saint-Sulpice. Nos vénérés Sulpiciens de Montréal se réjouissent aujourd'hui, avec combien de raison, de leur histoire si conforme à l'esprit de la Compagnie. Nous mêlons à leur fierté jubilatoire notre joie fraternelle. Nous y joignons notre gratitude pour eux-mêmes et nos actions de grâces envers Marie et envers Dieu. Nous y ajoutons tous les voeux que nous formons pour que sur cette terre privilégiée de Ville-Marie, sur toute la terre d'Amérique, sur cette terre de France qui fut le berceau de la Compagnie et qui est aujourd'hui si affligée par les malheurs de la guerre, les fils de M. Olier continuent de faire l'oeuvre sacerdotale de N. S. J. C., qu'ils prolongent pendant des siècles encore une histoire si honorable pour eux-mêmes, si féconde, si glorieuse pour l'Eglise!

Mgr Camille ROY, V.G.  
recteur de l'Université Laval.

## PRESENTATION PAR M. MOREAU

Eminence (1)

M. le curé de Notre-Dame vous a dit combien nous nous sentons honorés de votre présence, et reconnaissants. J'ajoute que cette fête n'aurait pas été complète sans vous.

Vous êtes le primat de l'Eglise canadienne; M. Olier a été un ouvrier de la première heure. Dans l'établissement de Ville-Marie, une de ses dernières pensées a été sûrement pour le Canada; il mourait quelques heures après avoir béni ses premiers prêtres en partance pour Ville-Marie.

Vous êtes le premier supérieur du Séminaire de Québec; le Séminaire de Québec et le Séminaire de Montréal, voilà bien deux compagnons de route qu'il ne faut pas séparer. Ajouterai-je une autre raison? Dans les familles on aime à remonter le cours des âges pour y retrouver des parents riches, valeureux, au nom chargé de gloire.

Nous avons agi de même et avons trouvé que, dans la première partie du siècle dernier, se formait en terre bien sulpicienne, au Séminaire de Paris, un séminariste fervent parmi les fervents que le supérieur du temps aurait bien volontiers agrégé à sa compagnie. Dieu avait sur Charles-Eugène de Mazenod des vues bien hautes.

Le séminariste deviendra évêque et fondateur d'une grande famille dont les fils se répandront sur toute la terre, d'un pôle à l'autre, pour porter la lumière de l'Evangile et la vraie civilisation, aux peuples les plus abandonnés.

"Evangelizare pauperibus misit me", voilà une devise qui nous est devenue familière par les hauts faits des Oblats de Marie Immaculée.

(1) S. Em. le cardinal Villeneuve.

Eminence, vous êtes Oblat; avec tout le respect que je puis y mettre, j'ajoute: petit-fils de Saint-Sulpice.

Oblat de Marie Immaculée, vous avez formé au Scolasticat Saint-Joseph des centaines de religieux hardis, désintéressés qui se sont élancés à la suite des pionniers qui, il y a cent ans, commençaient en notre beau pays leur apostolat ardu, dans les circonstances les plus pénibles.

Eminence permettez que je vous offre et, en votre personne, à l'Institut des Oblats de Marie-Immaculée, l'hommage de nos félicitations respectueuses et de grande reconnaissance pour ce travail de géant accompli en notre terre canadienne.

C'est un centenaire que tous les Canadiens se doivent de célébrer fièrement.

Monseigneur l'Archevêque, vous avez résumé nos actions de grâces en offrant le Saint-Sacrifice en l'église Notre-Dame. Vous nous avez donné un nouveau témoignage de votre bonté envers nous. Veuillez accepter nos remerciements respectueux.

Monseigneur le Supérieur du Séminaire de Québec, vous êtes un vétéran de la chaire de Notre-Dame, vous y êtes revenu fraterniser avec nous. Nous en sommes honorés et reconnaissons.

La vue de cette phalange d'archevêques et d'évêques, entourés de prélats et de prêtres nombreux nous a rappelé que nous avons l'honneur de travailler en dépendance de l'Episcopat. Nous sommes heureux de redire notre respect et notre désir d'être entièrement à leur service.

M. le maire, les premiers sulpiciens débarqués sur l'île de Mont-

réal en Canada, auraient été heureux de vous présenter leurs hommages. Vous êtes arrivé trop tard de trois siècles. A moi l'honneur de vous offrir ce tribut. J'en suis enchanté.

S. E. le lieutenant-gouverneur a voulu prendre part à nos fêtes. Nous lui adressons nos sentiments de reconnaissance, et nous remercions le chef d'escadrille Cantin de représenter Son Excellence.

Si M. Olier avait une grande vénération pour la hiérarchie ecclésiastique, il était plein de déférence pour le gouvernement civil. Le soir, dans nos séminaires nous récitons une belle prière où il est fait mention de nos supérieurs tant spirituels que temporels. Aussi restons-nous dans la tradition quand nous nous disons honorés de la présence de messieurs les sénateurs, les ministres, les députés fédéraux, de l'honorable premier ministre de la province, M. Adélar Godbout et, ici il n'y a point de frontière, de M. Maurice Duplessis; d'ailleurs il y a des noms que la gratitude nous défend de taire. Nous aimons aussi à saluer messieurs les ministres, les conseillers législatifs, les députés de notre province.

L'Université, l'Instruction publique, la magistrature, le barreau ont

ici leurs représentants, de même le commerce, les banques, l'industrie; comment ne pas remercier ces hôtes distingués?

M. le consul de France, ce IIIe centenaire n'est possible que parce que quatre prêtres envoyés par M. Olier et bien d'autres à leur suite nous sont venus de France; la France est coutumière de nobles gestes. En votre personne, je remercie la France. Je voudrais que notre reconnaissance fut assez puissante pour rendre à votre noble patrie, sa splendeur et lui faire continuer dans le monde son action bienfaisante; nous saurons en profiter.

Comment ne pas remercier tous les amis de Saint-Sulpice, tous nos chers anciens. Vous m'en voudriez de m'arrêter à chacun d'eux. Je veux les atteindre tous dans un large merci, et je charge le bon Dieu de l'entendre. Nous avons vu le passé réapparaître; Saint-Sulpice a reçu des témoignages flatteurs. Si nous en retenions la gloire, nous serions ingrats et perfides. C'est Dieu qui façonne et l'ouvrier est l'outil. L'ouvrier est à ses ordres. C'est à Dieu que revient la gloire.

Reste l'avenir. Quel sera-t-il? Qui le sait? Dans l'avenir Saint-Sulpice désire être utile: il demande l'honneur de servir.

J.-E. MOREAU, P.S.S.

## DISCOURS DE M. FRs FAUTEUX

"..... et les élèves marcheront en silence et en bon ordre".

Règlement, Petit Séminaire de la Montagne, article 14.

Eminence, (1)

Excellence, (2)

Messieurs,

Pour oser élever la voix dans une aussi auguste assemblée, en présence d'aussi éminents personnages, devant des supérieurs, des directeurs, des professeurs, — vous en conviendrez — il fallait un texte au président de l'Amicale des Anciens Elèves du Collège de Montréal, à un ancien élève qui se rappelle encore la lecture si émouvante et si passionnante du règlement de la maison.

"En silence" ... et j'ose parler.

"En bon ordre" ... et je viens rompre le charme et la belle ordonnance de cette assemblée.

De cette grave infraction au règlement, humblement je fais ma coule et suis convaincu que, comme cela se faisait dans le passé déjà lointain, pour me pardonner vous baisserez les yeux et lèverez les mains, redisant pour la millième fois cette phrase classique: "Ne recommencez pas, mon enfant".

Vos anciens élèves, monsieur le supérieur, sont heureux de vous présenter aujourd'hui leurs hommages et le tribut sincère de leur reconnaissance émue.

De quelles pensées, de quels sentiments nos coeurs et nos âmes sont remplis en songeant au travail

immense, à l'oeuvre admirable que, depuis au-delà d'un siècle et demi, vous avez accomplis dans le Collège de Montréal; en se rappelant les noms de ces directeurs éclairés, de ces savants professeurs, de ces maîtres dévoués qui ont donné leur science, leur savoir, leur énergie, leur coeur, leur âme, leur vie entière à ces générations qui se sont succédées dans cette maison, et en faisant cela humblement, simplement, se conformant, les jours, les semaines, les années, au règlement commun avec la régularité du métronome, avec la seule satisfaction de remplir une mission, celle de former des hommes qui, bien souvent, hélas! vous ont donné plus d'ennuis que de consolations et d'espoir.

Le Collège de Montréal, le Grand Séminaire, le Séminaire de Philosophie, le Collège Canadien à Rome, l'Externat classique Saint-Sulpice, la Bibliothèque Saint-Sulpice, les maisons des Etats-Unis, Notre-Dame, les missions, vos actes vous suivent et proclament votre gloire, actes plus éloquents que toute parole que je pourrais prononcer.

Permettez cependant, messieurs, qu'aujourd'hui vos anciens élèves s'unissent aux autorités civiles et religieuses, à tous ces prélats, à tous ces prêtres que vous avez formés, au maire de Montréal, aux journalistes, aux citoyens de toute race et de toute nationalité, à tous ces milliers et milliers d'hommes qui sont passés dans ces maisons, à cette foule, pour chanter avec eux le Te Deum d'actions de grâces et le Magnificat de reconnaissance.

**FRs FAUTEUX**

président de l'Association  
des anciens élèves du  
Collège de Montréal.

(1) S. Em. le cardinal Villeneuve.

(2) S. Ex. Mgr Charbonneau.

## DISCOURS DE S. Em. LE CARDINAL VILLENEUVE

Le troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice est, à un titre spécial, une fête de l'Eglise du Canada. Je sais bien que la Société fut instituée en France; mais dans le coeur de Monsieur Olier, son fondateur, on peut se demander si Ville-Marie ne trouva point sa place avant même la Compagnie; et, en tout cas, Saint-Sulpice de Paris vécut et travailla de bonne heure, beaucoup et longtemps, pour nous.

Au surplus, si l'apostolat sulpicien au Canada s'appuya toujours sur Ville-Marie, il acquit toutefois tant de force et de rayonnement qu'il faut admettre que toute l'Eglise canadienne s'en est ressentie. Voilà pourquoi toute l'Eglise canadienne lui doit hommage, l'Eglise-mère de Québec en particulier, et voilà pourquoi aussi, Messieurs, je parle en ce moment.

\* \* \*

Car d'abord, les Sulpiciens nous ont donné une doctrine spirituelle, celle de l'Ecole française, comme on s'est habitué à l'appeler. Peut-être les ouvrages de M. Olier, assez nombreux pourtant, et d'importance, ont-ils été peu répandus parmi nous, mais son *Traité des Saints Ordres* a pénétré en tous nos séminaires, et depuis longtemps tous nos prêtres l'ont lu, tous nos clercs l'ont médité. L'ouvrage de Monsieur Faillon, "Vie intérieure de la très Sainte Vierge", extrait des Mémoires de Monsieur Olier, a été assez connu. Et, par les Sulpiciens en général, par les disciples extérieurs

de Saint-Sulpice venus à Québec, en particulier, Monseigneur de Saint-Vallier et autres personnages, nous avons beaucoup plus reçu qu'on ne le pense, par le canal de Saint-Sulpice, de la spiritualité de l'Ecole française, sans exclure ce qui nous en est venu par les Jésuites, Monseigneur de Laval, les Ursulines et les Hospitalières, et le reste. A une époque où, dans la colonie, les livres étaient rares, mais où l'on s'en nourrissait d'autant plus avidement, et les lettres, voire les conversations, étaient fréquemment des communications qui, par une sorte d'osmose et d'endosmose, tendaient à pénétrer les âmes réciproquement de leurs connaissances religieuses et de leur vie intérieure, on pourrait difficilement démêler tous les courants et toutes les sources qui abreuvèrent nos spirituels, au début de la colonie; mais il est certain, à mon avis, que la tradition Bérulle, Condren, Olier déversa abondamment ses flots sur nous. Cette doctrine n'était sans doute que la doctrine évangélique, mais avec un caractère théocentrique bien accusé, très paulinien et johannique; l'adhésion à Notre-Seigneur dans ses mystères et dans ses états, qu'on trouve plutôt fréquemment chez nos pieux écrivains du dix-septième siècle m'en paraît être le fidèle écho. Et je pense qu'on aura bientôt démontré comment la vénérable Marguerite Bourgeoys en porta l'empreinte manifeste. Car ce seront les états de Notre-Dame qu'elle voudra pratiquer elle-même et faire comprendre et vivre par ses filles. Notre dévotion à l'Enfant-Jésus, à saint Joseph, à la Sainte Famille, nous viennent sans doute

de toute la dévotion française, mais pour une part considérable par Saint-Sulpice. Que ne se lève-t-il quelque Brémond de chez nous pour faire le partage des divers apports. Je m'excuse d'avoir l'air d'en savoir quelque chose, car ce ne sont là, je l'avoue, que des soupçons et comme des impressions que j'éprouve, mais qu'une science plus érudite saurait à préciser.

Quoi qu'il en soit, les Sulpiciens nous ont donné le *Séminaire*, je veux dire d'abord une communauté de prêtres sans vœux, vivant d'une piété commune, et s'appliquant ensemble au ministère sacerdotal. Ils ne furent pas les seuls; Monseigneur de Laval avait commencé à Québec, on sait avec quelle conviction et quelle ferveur. Qui dira la force qui en résulta chez ces prêtres, appelés aux travaux apostoliques les plus généreux, les plus ingrats, les plus féconds. Et quelles traditions curieuses ils gravèrent ainsi dans le ministère de notre clergé. Ne devons-nous pas à cette conduite l'institution maintenue de la vie commune en nos presbytères, et de l'attachement du prêtre canadien à son Séminaire où il sait qu'il peut revenir facilement et entrer sans autre avis, comme à la maison de famille.

\* \* \*

Voilà bien aussi comment chez nous les Sulpiciens nous ont donné *La Paroisse*, ainsi qu'on disait encore à Montréal quand j'étais jeune. Il ne s'agit point évidemment de revenir sur le côté juridique de cette question, mais d'en admirer l'incontestable beauté et fécondité pastorale. Pendant qu'à Québec le Séminaire s'occupait des âmes du premier établissement en Nouvelle-France, à Montréal les Sulpiciens le faisaient aussi de leur part avec un zèle, un dévouement, un savoir-faire, un esprit de suite, une efficacité, sur lesquels toutes nos paroisses depuis lors auraient à prendre modèle.

Et c'est par la paroisse qu'ils continuèrent de fonder Ville-Marie. On en devait sans doute la conception mystique à Jérôme Le Royer de la Dauversière, mais qui pourrait contester l'influence que Monsieur Olier, personnel, déterminé, ardent, apôtre, vertueux, mystique, put avoir sur le premier, quel prestige il eut dans la Société de Ville-Marie, quel rôle il y remplit. On devrait signaler ensuite la forte direction de Monsieur Tronson sur le Séminaire de Ville-Marie. Et conséquemment quelle impulsion ils donnèrent aux disciples qu'ils nous envoyèrent l'un et l'autre. Aussi fut-elle grande, — parfois, on en devint inquiet —, l'influence de leur supérieur à Montréal: de Quey-lus, Souart, Dollier de Casson, de Belmont, Montgolfier... Et je ne parle que des temps anciens. Les Sulpiciens façonnèrent pendant longtemps toute la vie chrétienne de Montréal, surtout dans les couvents, à la Congrégation Notre-Dame, à l'Hôtel-Dieu, etc., chez nos *Mères* de l'Hôtel-Dieu, nos *Soeurs* de la Congrégation, nos *Filles* de la Charité, et nos *Petites Filles* de Saint-Joseph.

\* \* \*

Enfin, les Sulpiciens nous ont donné le *Grand Séminaire*, où ils apprirent aux clercs à vivre de Jésus-Christ, leur oeuvre directe et propre, comme on a écrit, leur oeuvre personnelle, s'astreignant à vivre au milieu de leurs clercs et pour eux, y trouvant leur ascétisme purificateur et leur échelle pour gravir jusqu'à la plus haute vertu. Ne revenons pas sur des faits et des chiffres divulgués l'an passé, lors du centenaire de la fondation du Grand Séminaire de Montréal. Soulignons toutefois comment tous nos Séminaires, petits et grands, se sont ressentis de ceux de Saint-Sulpice, qu'ils ont copiés littéralement la plupart du temps, et même aussi les noviciats des Congrégations et Sociétés religieuses de prêtres venues depuis de France ou fondées parmi nous.

Je brûle de rappeler ici l'étrouitesse des liens toujours fidèles que garda le fondateur des Oblats pour la Compagnie de Saint-Sulpice qui l'avait formé dans le sacerdoce, et où il avait eu pour pères et directeurs de conscience les Emery, les Duclaux, et d'autres. Aussi pour sa Congrégation leur emprunta-t-il beaucoup. Mais il appartiendra à quelque autre de le dire, peut-être, un jour.

Depuis le moment où ils eurent non seulement à diriger leurs clercs dans la vertu et le ministère pastoral, mais, éloignés de la Sorbonne, à leur enseigner la théologie, on sait quelle place prirent leurs ouvrages dans nos séminaires et scolasticats, surtout au dernier siècle, avec Tanguerey, Mourret, Vigouroux, Hébert, Farges et Barbedette, sans oublier Guibert, Sauvè, Bacuez et Branchereau, etc.; enfin, tout près et chez nous, Ferland et Duchein. Et je cite au hasard de la mémoire.

J'en ai dit assez, Messieurs, pour esquisser, quoique imparfaitement, le *grand oeuvre* sulpicien qui mérite nos hommages, notre gratitude et nos vœux. L'histoire a manœuvré diversement la Compagnie, elle ne lui a point fait perdre sa raison d'être ni enlevé ses fruits admirables, particulièrement en notre pays. Au contraire, depuis quelques années, une sève neuve la rajeunit et court en ses rameaux. Ma pensée se porte en ce moment à tout Saint-Sulpice, très spécialement à celui de France, à son Supérieur général, au Séminaire d'Issy où je revois, il est vrai bien assombrir, mais encore forte et remplie d'espoir, l'éminente figure du Cardinal Verdier.

De tout coeur, au nom de nos Eglises et en votre nom Messieurs, je lui formule un souhait biblique: *Vinea ista quam plantavit dextera Dei extendat palmites suos ad mare, et usque ad flumen propagnes ejus.* (Ps. LXXIX, 12).

## JEAN-JACQUES OLIER

Les fêtes du IIIe Centenaire de la fondation de Montréal devaient nécessairement rappeler le souvenir de Monsieur Olier. Comme nous le dit en effet son historien M. Faillon, c'est lui qui "conçut le dessein de bâtir, dans l'île de Montréal, une ville qui serait tout à la fois le siège des missions, une barrière aux incursions des sauvages et le centre du commerce pour les peuples voisins; elle serait consacrée à la très Sainte Vierge, et appelée pour cela Ville-Marie".

Remarquons, dès maintenant, chez M. Olier, ce mélange de réalisme pratique et de haut mysticisme: ce fief de Marie sera tout à la fois un rayonnement spirituel par le travail des ouvriers apostoliques, un comptoir commercial où les peuples voisins viendront faire leurs échanges, et enfin un donjon inexpugnable où viendront se briser les hordes des Iroquois. Nous aurons à signaler souvent ce solide équilibre qui est un des aspects saillants de la physionomie morale du fondateur de Saint-Sulpice. Nous n'avons pas à raconter, ici, la rencontre providentielle, pour ne pas dire miraculeuse, de M. Olier avec M. le Royer de la Dauversière, et le résultat, plus merveilleux encore, de leur action. Comme l'écrivait le Père Vimont, jésuite, à son Provincial de France: "Un grand homme de bien (M. Olier), n'ayant jamais vu le Canada que devant Dieu, se sentit fortement inspiré d'y travailler pour sa gloire. Ayant fait rencontre d'une personne de même cœur (M. de la Dauversière) ils envoyèrent... (la lettre donne ici des détails sur les expéditions faites par la Cie de Montréal). Cette entreprise paraîtrait autant téméraire qu'elle est sainte et hardie, si

elle n'avait pas pour base la puissance de Celui qui ne manque jamais à ceux qui n'entreprennent rien qu'au branle de ses volontés..."

Mais au même moment où M. Olier songeait ainsi à l'établissement d'une colonie consacrée à la gloire du Seigneur et de sa très Sainte Mère, il mettait à exécution un autre projet: "Celui de former en communauté les prêtres de la Cure de Saint-Sulpice dont il avait pris possession au moins d'août 1642".

"C'est le propre des grands coeurs, dit Lacordaire, de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer". Monsieur Olier fut certainement "un grand coeur". La nature l'en avait doté. La grâce dilata cette nature riche et sensible, et ne soyons plus surpris de voir ce prêtre accomplir en une dizaine d'années des oeuvres gigantesques dont nous sommes encore les témoins émerveillés: Ville-Marie est devenue la métropole d'un nouveau monde; la petite communauté de prêtres groupés autour de M. Olier s'appelle encore la "petite Compagnie" de Saint-Sulpice, mais, qui pourrait dire tout ce que le clergé du monde entier lui doit! Enfin, après trois cents ans, la paroisse Saint-Sulpice de Paris conserve toujours ce cachet de solide piété que lui donna son curé, et qui en fait un foyer rayonnant de vie chrétienne.

Ce IIIe Centenaire, que les Messieurs de Saint-Sulpice de Montréal vont célébrer par un Triduum de fêtes religieuses les 21, 22 et 23 novembre, a donc une signification plus ample que le troisième centenaire de la fondation de Montréal. Il enveloppe dans un souvenir ému

et reconnaissant toute l'oeuvre de Monsieur Olier. Des voix autorisées glorifieront dignement les mérites de ce "bon et fidèle serviteur" du Seigneur. On m'a demandé d'écrire ces quelques lignes sur la personne du fondateur. J'ai essayé d'y mettre l'admiration que j'ai toujours éprouvée pour l'oeuvre que ce saint prêtre nous a laissée, et la piété d'un coeur qui demeure "filialement" attaché à son esprit.

### L'Homme et les Préparations providentielles

"Oui, ton amour pour nous est grand  
"Comme celui du feu pour la bûche  
[quand il prend.

Ces vers claudéliens expriment une immense réalité. De même que le feu s'attaque à la bûche pour détruire en elle toute cette sève qui l'empêche de flamber, ainsi l'amour de Dieu doit calciner en nous la verdure d'une nature trop "charnelle". Celui qui dira plus tard: "C'est que d'un côté le S. Esprit, qui est en nous, nous porte au mépris, à la pauvreté, aux souffrances, et de l'autre, notre chair désire l'honneur, le plaisir, les richesses", (Catéchisme chrétien) oui, celui qui reprendra ce thème sous toutes ses formes devait vivre d'une manière, pour ainsi dire, "expérimentale" ce travail de la grâce au plus intime de sa nature. Il devait assister à ce "combat stupéfiant que la mort et la vie ont engagé — Mors et vita duello conflixeré mirando", afin de pouvoir écrire dans son beau livre de "La Vie et des Vertus chrétiennes": "La mort doit toujours précéder la vie. Et cette mort n'est autre chose que la ruine entière de tout nous-mêmes, afin que, tout ce qu'il y a d'opposé à Dieu en nous étant détruit, son Esprit s'y établisse dans la pureté et dans la sainteté de ses voies. C'est donc par la mort qu'il faut entrer dans la vie chrétienne."

Jean-Jacques Olier naît le 20 septembre 1608 — deux ans après le grand Corneille — à Paris dans un bel hôtel de la rue du Roi-de-Sicile. On comprend aisément que dans un tel milieu, "la superbe" ait poussé des racines profondes. Sa famille appartenait, depuis quelque cinquante ans, à la noblesse de robe. En 1612 son père est nommé intendant de justice à Lyon, charge qu'il occupera pendant sept ans, avec intelligence et fermeté, sachant à l'occasion rappeler que "Dieu l'avait fait naître de maison", mettre en conséquence "chacun à sa place et se maintenir lui-même à la sienne". Jean-Jacques n'aura pas cette raideur cassante et nous ne trouverons pas chez lui cette morgue arrogante commune aux grands de l'époque.

Mais son caractère sanguin et très vif causait des appréhensions à ses parents, et si le trait suivant est digne de foi nous comprenons les craintes de sa mère: "Je me souviens, nous dit-il lui-même dans ses Mémoires, qu'étant écolier et me jouant avec un oiseau qui s'échappa et s'envola sur les toits, je sautai après avoir dit mon Angele Dei et fail le signe de la croix, d'une fenêtre du troisième étage sur un toit à quartier et plus élevé que la fenêtre même; ce qui donna une telle frayeur à mon maître, qui entendit le saut, que je fus traité par lui-même comme je le méritais". Aussi lorsque en décembre 1622 Madame Olier profita du passage de saint François de Sales à Lyon pour lui présenter ses enfants, elle lui fit part de ses anxiétés au sujet de Jean-Jacques: "Le plus jeune n'est point sage, mais dyscole, et tellement déréglé en ses déportements qu'il donne souvent sujet à son père et à moi-même de pester contre lui...". Nous connaissons la réponse du Saint; elle est de ton "salésien": "Madame, il faut pardonner quelque chose à la jeunesse; les humeurs gaies ne sont pas les plus malignes... Soyez consolée, le ciel l'a choisi pour sa gloire et le bien de son Eglise".

Les saints voient plus loin que la courte sagesse du "monde". Si Madame Olier voulait son Jean-Jacques plus sage, c'était pour lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais ses intentions étaient "charnelles". Aussi le jeune abbé profitait largement de cette sollicitude trop humaine de ses parents, et il accumulait les bénéfices et les honneurs, conformément à la coutume déplorable du temps.

Etudiant à la Sorbonne, Monsieur Olier, comme plusieurs de ses compagnons, devint "la proie de la dissipation du quartier latin". La vivacité de son esprit, ses manières nobles et aisées, les agréments de sa personne le font rechercher dans les sociétés. C'est ainsi qu'il se lie d'amitié avec quatre ou cinq étudiants de son rang, avec lesquels il dissipera les revenus de ses bénéfices en folles dépenses.

Seule la grâce divine pourrait émonder ce qu'il y a d'excessif dans cette vivacité juvénile et dans cette turbulence inquiétante. Pour le moment la voix divine est étouffée par la dissipation d'une vie trop mondaine.

Ne soyons pas trop prompts à blâmer notre jeune étourdi. Il sera l'une des dernières victimes d'un régime néfaste que les prescriptions du S. Concile de Trente essayaient de faire disparaître. Si plus tard Monsieur Olier consacra toutes ses forces à l'institution des Séminaires, au point d'user prématurément sa vie au service de l'Église, c'est qu'il voulait épargner à la jeunesse cléricale les dangers qu'il avait lui-même rencontrés durant le temps de sa formation.

### Dans le creuset de la souffrance

Monsieur Olier possédait une nature droite et loyale; il fut de ceux qui ne "pèchent pas contre la lumière". L'histoire de sa conversion nous le prouve. Le premier trait de lumière pénétra dans son âme un soir de février de l'an 1620, lorsque faisant les cent pas dans les allées de la Foire Saint-Germain, il en-

tend une femme lui dire ainsi qu'à ses compagnons: "Hélas! Messieurs, que vous me donnez de peine! Il y a longtemps que je prie pour votre conversion. J'espère qu'un jour Dieu m'exaucera!" Cette sainte femme dont le nom revient souvent dans les biographies de M. Olier, Marie Rousseau, aura la joie de voir ses désirs réalisés, quand plus tard il sera devenu curé de Saint-Sulpice. Mais l'entière conversion de l'abbé Olier ne tient pas seulement à cette apostrophe sévère. Si la grâce le talonne, il devra cependant passer par le dur creuset de la souffrance avant d'arriver à la pleine lumière. Il ne peut pas encore dire ce qu'il écrira plus tard: "J'accepte dès à présent tout l'état crucifiant qu'il vous plaira d'ordonner sur moi dans la vie présente... en l'honneur et en l'union des douleurs qui vous ont mérité ce beau nom d'homme des douleurs..."

Vers l'année 1630 nous trouvons l'abbé Olier à Rome où il est venu pour compléter ses études. Mais voici que tout à coup il est menacé de cécité. C'est alors qu'il entreprend un pèlerinage à Lorette où il obtient la guérison des yeux. Mais en même temps aussi il "voit" au plus intime de son âme tout le problème chrétien. Comme le jeune Augustin à Milan, il est saisi puissamment par la grâce divine qui l'arrache à lui-même pour le donner irrévocablement au Christ. Aussi, comme tous ces grands convertis qui ont connu comme d'expérience la faiblesse de l'homme, quand il est loin de Dieu, Monsieur Olier étalera dans ses écrits les plaies de la nature humaine déchue. C'est ce que les historiens de la spiritualité ont appelé son pessimisme augustinien.

Rentré à Paris tout changé, M. Olier va vivre selon "l'homme nouveau" et il va s'attacher à "faire mourir le vieil homme, pour ressusciter en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, pour Jésus-Christ. Il va se dépouiller, s'humilier, s'anéantir, victime comme Jésus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes." C'est dans ces saintes dispositions qu'il

reçut l'onction sacerdotale le 21 mai 1633. Durant cinq ans, M. Olier travaillera à réaliser ce programme de vie sacerdotale en prêchant des missions dans les provinces les plus reculées de la France, en introduisant de salutaires réformes dans les monastères placés sous sa juridiction, et surtout en collaborant à l'effort gigantesque des Bérulle, des Condren et des Vincent de Paul qui luttaient vers cette époque pour donner au sacerdoce catholique son apostolique splendeur; "Gigantes autem erant super terram".

La grâce, ce n'est pas simplement un souvenir, c'est avant tout une présence, un compagnon sur la route; on ne le reconnaît pas encore; mais comme les disciples d'Emmaüs, on se sent le coeur ardent tandis qu'il parle au dedans de nous: son nom est Jésus-Christ; Jésus-Christ d'abord caché peut-être, puis manifesté, qui nous appelle, qui nous accompagne, qui nous guide. Mais ces cheminements du Christ dans nos vies ne se font pas sans qu'il en coûte beaucoup à la nature.

Dans les années 1640-1641 l'abbé Olier passa par des peines extraordinaires et des humiliations accablantes dont la description et la nature embarrassent fort les historiens. Les explorations de la médecine contemporaine dans les régions mystérieuses de la psychologie humaine nous permettent de juger ces cas avec plus d'objectivité. L'action de la grâce en nous ne produit pas nécessairement ces "réflexes" et ces "complexes" de nature pathologique qui affectent le système nerveux. Mais les relations intimes du "charnel" et du "spirituel" sont encore inconnues, même de la science, et nous ne pouvons pas juger des repercussions du travail de la grâce sur un organisme désaxé par le péché. Ne nous demandons pas si les tentations terribles par lesquelles M. Olier passera seront cause de sa neurasthénie, ou si ce ne serait pas la neurasthénie commentante qui les aurait fait naître et leur aurait donné une acuité aussi imprévue.

### Dans les mains de Dieu

M. Olier allait devenir, dans les mains de Dieu, l'instrument de l'oeuvre, excellente entre toutes, de la formation du clergé. Or, nous dit Bossuet: "Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, et puis il agit."

Ainsi, durant ces deux années, l'abbé Olier, âgé de trente ans, souffrit d'une sorte d'impuissance dont il nous a fait connaître les symptômes dans ses Mémoires. Sa mémoire lui faisait défaut. Il sentait le vide dans son cerveau, si bien qu'aucune pensée ne lui venait à l'esprit. La conversation lui était presque impossible et ses amis se disaient: "Vous diriez qu'il soit devenu hébété..." Autant de signes d'une névrose aiguë.

Au cours de cette douloureuse épreuve, il semble à chaque instant, quand on en lit dans ses Mémoires le récit tout frémissant encore d'émotion, que l'infortuné va perdre pied et succomber corps et âme sous l'étreinte du mal. On croirait entendre le cri du jeune François de Sales dominant cette marée du mal qui monte: "Eh! plutôt à Dieu que ce ne fussent que des peines et qu'elles pussent durer... toute l'éternité, pourvu que je ne fusse haï de Dieu! Je ne m'en soucierais pas." Et on admire ce duel admirable entre le malade toujours à la veille de sombrer dans les pires ténèbres, et le saint qui profite de toutes les lueurs, de toutes les énergies qui lui restent pour faire tourner sa détresse à la plus grande gloire de Dieu. Les préparations providentielles sont accomplies. M. Olier peut nous enseigner maintenant "les trois branches de la Croix". Écoutons Brémond nous dire cela avec la magie incomparable de son style:

"C'était mieux qu'une guérison. Le J.-J. Olier qui reparaisait au sortir de cette longue éclipse était, en vérité, un homme nouveau, très supérieur au J.-J. Olier d'avant la crise, et deux fois méconnaissable. A l'insu de tous et de lui-même, il n'avait cessé de croître, s'initiant

avec une énergie d'assimilation qui tient du miracle, à la pensée et à la vie de son maître, Charles de Condren. Travail souterrain et sans joie, où la grâce divine aura eu sans doute une large part, mais qui nous révèle aussi les plus rares dons de nature. Regardez-le, au milieu de ses compagnons, assistant, l'oreille tendue, le regard vide, la figure contractée, à ces entretiens sublimes que ni les uns ni les autres ne doivent enfin comprendre qu'après la mort de Condren. Bon gré, mal gré, comme il a voulu rester, on n'a pas eu le courage de le congédier tout à fait; on le tolère, mais comme un néant, on ne lui adresse la parole que pour la forme. Il est là, masse tour à tour inerte ou bruyante, mais également pitoyable. Qui donc alors eût imaginé que pas un atome de la précieuse semence n'était perdu pour lui, et que cette agonie sans nom préparait à l'Eglise un second Condren ?

## II

### L'Ecrivain

"Il nous présente le béruillisme à la manière des poètes".

Ces paroles de Brémond résumé, ou renferment un long traité de critique littéraire sur l'oeuvre de M. Olier.

Héritier de la doctrine si substantielle, si théologique du fondateur de l'Oratoire de France, le Cardinal de Bérulle; disciple fidèle de celui qui était devenu comme un "intérieur vivant de Jésus-Christ", le Père de Condren, Monsieur Olier a su nous présenter leur pensée parfois abstraite, avec une richesse d'imagination et une ferveur que nous retrouvons seulement chez les grands poètes. M. Olier possédait, en plus des éminentes qualités d'homme d'action, celles d'écrivain. Assemblage assez rare, qui dévoile un nouvel aspect de cette nature très riche. Mais M. Olier n'écrira pas en dilettante. C'est un apôtre,

et comme saint François de Sales, il n'a pris la plume que lorsque les intérêts de son ministère l'y ont contraint. Quand il publia son premier ouvrage, *La Journée chrétienne*, en 1665, il était déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter deux ans plus tard. Comme saint François de Sales l'avait fait pour son *Introduction à la Vie dévote*, il puisa les éléments de son livre dans ses lettres de direction. C'est pourquoi ce livre est une petite somme de la doctrine béruillienne et olérienne.

M. Olier veut apprendre à son disciple à agir toujours en chrétien en rapportant tout à Dieu par le Christ, aussi bien "quand on voit le soleil... quand on voit la terre, les herbes, les fleurs et les fruits... quand on va aux champs ou à la promenade... quand on est obligé de sortir en carrosse" que lorsque l'on récite l'office divin.

Le cantique de S. François à notre "frère le soleil" est bien connu. Le passage suivant de la *Journée chrétienne* l'est moins; et cependant que de richesse dans ces strophes:

"Mon Dieu, je vous adore en ce bel astre où vous habitez comme en votre tabernacle..."

"S'il court par tout le monde, c'est pour annoncer partout cette vérité, que vous êtes le Père de toute la création et la source de vie de tout ce qui subsiste..."

"Jésus-Christ, mon soleil, vous remplissez de vertu vos sacrements, qui sont comme des planètes et des astres qui soutiennent le monde."

"Faites, ô beau soleil de justice, que jamais votre lumière ne défaille sur nous, que jamais votre Eglise ne sente votre éclipsée."

qu'à jamais votre clarté et vos saintes influences se répandent sur nous."

"C'est vous, comme dit saint Jean, qui êtes le soleil du paradis..."

"O Seigneur, que je serai content quand je verrai cette splendeur..."

"Faites, ô mon Maître, que ce soit bientôt que vous me soyez toutes choses, et que j'entre dans cette lumière qui ne souffre point d'obscurité".

Et maintenant laissons-nous prendre à la beauté du morceau suivant:

"Dans les temps d'automne et d'hiver, voyant à la campagne les arbres dépouillés de leurs fruits et dénués de leurs feuilles,

le chrétien doit être en vénération pour Dieu, et lui dire:  
 "O! Dieu que votre créature honore par ses états changeants stériles et mourants, la beauté immortelle de votre fécondité.

Toujours le même mouvement béruilien qui s'ouvre par l'adoration.

"Ces arbres, si gais et si verts en leur printemps, faisaient voir votre beauté divine, qui est de toute éternité et ne finit jamais par la révolution des années.

Et devant ces arbres dépouillés voici que le béruilien va s'élever au plus haut de nos mystères, mais cette évocation sera enveloppée dans un symbolisme vraiment claudélien;

"Votre fécondité, mon Dieu, demeure toujours la même, et votre fruit est toujours attaché à vous.

On ne s'attendra pas à trouver ici le texte démodé des "Actes quand on est obligé de sortir en carrosse"... Mais que l'on lise d'abord! On verra qu'à la hauteur où s'élève la pensée de M. Olier, il importe peu que le carrosse soit voiture à chevaux, ou wagon, ou automobile, avion même si l'on veut.

"Je vous adore, mon Dieu, suffisant à vous-même; vous êtes votre monde, et portez en vous toutes nécessités.

"Que vous êtes heureux dans votre indépendance, et que je me réjouis de vous voir au-dessus de la nécessité et de l'indigence de toutes choses.

## De la terre vers les sommets

Et maintenant la "gradation descendante", le contact avec la terre:

"Quand je vois même combien il faut de créatures qui soulagent ma peine et qui travaillent pour me secourir dans l'incommodité que je souffre à aller,

je suis tout couvert de confusion.  
 "Un oiseau vole, un lion marche, un poisson nage, le soleil court... et moi, pauvre misérable, je ne saurais marcher sans des machines et sans l'assemblage d'un nombre de créatures..."

D'un nouveau coup d'aile nous regagnons les sommets et, dans les

créatures mises à notre service, nous reconnaissons Dieu secourant notre infirmité:

"Vous me regardez par mille yeux, vous travaillez pour moi par mille mains..."

Et comme le vrai disciple de Béruille ne peut regarder longtemps ni du côté de la créature, ni du côté de Dieu sans évoquer le divin trait d'union entre l'un et l'autre, à la fin de ces "Actes quand on est obligé de sortir en carrosse" on trouve le souvenir, à la fois inattendu et touchant du Verbe Incarné, le Christ-Jésus:

"Mon Seigneur Jésus, par esprit de sainteté vous n'avez pas voulu être dans la dépendance de tant de choses; Vous avez voulu vous servir vous-même et vous passer de tant de créatures; Vous étiez pauvre en cela aux yeux du monde:  
 Mais, aveugle qu'il était, il ne voyait pas que c'était une marque de vos richesses et de votre indépendance.

Ainsi si Notre Seigneur n'a pas usé de tant de "machines" que nous, ce fut par esprit de pauvreté sans doute, mais bien plus encore — et là se découvre la profondeur de M. Olier — "esprit de sainteté": Notre Seigneur "n'a pas voulu être dans la dépendance de tant de choses créées". Ainsi ce qui pouvait le faire passer pour pauvre aux yeux du monde est, au regard de M. Olier, la meilleure "marque de ses richesses et de son indépendance". Et maintenant je transcrirai cette lettre sur les orgues, afin de faire voir les étonnantes ressources d'écrivain qui permettent à M. Olier d'illustrer, d'enrichir, de renouveler infiniment une seule et même idée:

"Il me semble que les orgues, dans leur arrangement, représentent l'harmonie réglée et ordonnée du ciel. La multiplicité des tuyaux représente la multiplicité des saints, qui chantent tous les louanges divines selon leur rang. Et cette harmonie se fait par le moyen du vent, qui exprime le Saint-Esprit, qui remplit chaque saint selon sa capa-

cité, et qui le fait ainsi résonner à proportion de sa portée, et louer Dieu selon la mesure de sa grandeur et de sa grâce. Le vent est porté par le secours de l'homme qui le pousse, qui signifie Jésus-Christ... Car, soit en la terre, soit au ciel, c'est Jésus-Christ en nous qui pousse les souffles de l'Esprit. "Je vous donnerai l'Esprit, dit-il, qui vous distribuera ses dons selon la mesure que je jugerai à propos".

"Celui qui représente le Père, qui ne remue rien que conformément à l'idée qu'il a conçue en son Esprit, et qui, après avoir préparé et forgé lui-même les instruments de sa louange et de sa gloire, selon son bon plaisir, s'en sert après selon ce qu'il lui plaît, pour composer cette divine musique et cette admirable harmonie de ses louanges..."

Tout le hérullisme n'est-il pas contenu dans ce court "schéma" que le souffle poétique de l'Ecole symbolique" pourrait difficilement porter à plus haute perfection?

\* \* \*

Arrêtons-nous ici, notre dessein n'était pas de faire une étude complète des écrits de M. Olier, mais simplement de rendre son souvenir plus vivant en cet anniversaire qui nous rappelle son oeuvre apostolique. Et c'est par là que je voudrais finir: Monsieur Olier fut un apôtre et un grand apôtre. C'est ce qui explique l'efficacité de son action et le dynamisme de son génie. Dès que M. Olier eut compris la nature de la perfection chrétienne et le mystère de l'Eglise, il sentit son coeur s'embraser d'un zèle ardent qui devait le consumer en peu de temps. Alimenté à la source pure d'une piété eucharistique éclairée et solide, ce zèle dilata son coeur à des dimensions d'univers. Il aurait voulu traverser les mers et porter le nom de Jésus-Christ à tous les peuples infidèles. Il n'était pas dans la destinée de M. Olier de s'en aller au delà des mers, mais ses Sulpiciens devaient travailler un

jour "dans ces quartiers, avec un zèle continuuel d'y mourir pour leur Maître". Ville-Marie-Montréal ne saura jamais ce qu'elle leur doit.

Quand les Sulpiciens ont terminé leur année de "Solitude" et qu'ils ont été admis dans la "Compagnie", le supérieur général de Saint-Sulpice leur fait vénérer le coeur du Fondateur, précieuse relique conservée dans une enveloppe d'or. Au contact de ce "grand coeur", ils reçoivent comme un supplément de grâce sacerdotale, et ils comprennent mieux l'idéal du prêtre, tel que M. Olier se le représentait lorsqu'il sortait des entretiens du Père de Condren:

"Une des raisons qui me porta à la fondation du séminaire fut une lumière dont je fus éclairé dans l'oraison. Je voyais qu'il fallait former des prêtres pleins de zèle pour inspirer partout la dévotion au Saint-Sacrement. Il me fut mis devant les yeux un homme qui serait aux pieds de Notre-Seigneur, pendant que les prêtres, formés et instruits par lui, iraient partout répandre cette dévotion. Je voyais un homme devant Dieu et des prêtres de feu grimant sur les montagnes, et portant jusque dans les lieux les plus pauvres la piété envers la sainte Eucharistie. Le Père de Condren me recommandait d'avoir une grande dévotion à cet ange de l'Apocalypse qui, vers les derniers temps de l'Eglise, prend sur l'autel le feu du ciel avec son encensoir et le répand sur la terre. Il croyait voir en cet ange la figure d'un prêtre qui donnerait à l'Eglise l'amour du très Saint-Sacrement, et il souhaitait beaucoup que je travaillasse à répandre cette dévotion."

Condren et l'Ange de l'Apocalypse, Olier et ses prêtres de feu. Que de glorieuses mémoires à commémorer! Que de beaux modèles à suivre!

**Mgr Paul-Emile LEGER**  
vicaire général du diocèse  
de Valleyfield.

## SAINT-SULPICE ET LA FONDATION DE VILLE-MARIE

Rarement deux fondations contemporaines furent, à leurs origines, baignées d'un tel mysticisme élevé, empreint d'un caractère aussi achevé, si on considère les moyens adoptés, les buts atteints, si profondément marqués du sceau de la contradiction, comme toutes les oeuvres que Dieu bénit.

Aussi bien, le rayonnement spirituel des fondateurs atteignait, éclairait, animait tout. Quel apôtre que Jean-Jacques Olier, si l'on songe aux commencements de Saint-Sulpice; et, si l'on se souvient des débuts de Ville-Marie, quel admirable ouvrier évangélique que Jérôme Le Royer de la Dauversière, auquel vint très tôt se joindre Jean-Jacques Olier lui-même. Chaque geste créateur, chaque élan décisif qui affermissaient les oeuvres nouvelles se revêtaient de la force morale de chacun d'eux, de la ferveur de leurs prières, de la féconde beauté de leurs sacrifices.

Aujourd'hui, nul ne conteste, croyons-nous, à Jérôme Le Royer de la Dauversière la place prépondérante, le rang suprême dans l'oeuvre de la fondation de Montréal. Et c'est précisément le fondateur de Saint-Sulpice, ce premier collaborateur et donateur, aux heures où l'entreprise de Ville-Marie posait ses assises, qui en a rendu le plus clair et le plus authentique des témoignages: "Etant instruit, écrivait-il en 1642, dans ses *Mémoires autographes*, des biens qui se font en Canada, pays habité par des peuples gentils, et me trouvant lié de société comme miraculeuse à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise de

*Ville-Marie*, je me suis toujours senti porté d'aller finir mes jours en ces quartiers avec un zèle continuel d'y mourir pour mon Maître..."

Déclaration de première importance, nous le répétons, en ce qui concerne la reconnaissance, dès 1642, du rôle de premier plan tenu par M. de la Dauversière dans l'établissement de notre ville; mais aussi, aveu qui jette de vives lueurs sur l'action qu'exerce déjà le fondateur de Saint-Sulpice, "lié de société comme miraculeuse, ainsi qu'il le dit lui-même, à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise"...

Suivons donc pas à pas ce préte-fondateur dans sa participation à l'oeuvre du Montréal. Présentons dans un raccourci par ordre chronologique ce que notre ville doit à la Compagnie de Saint-Sulpice dans la personne de son fondateur; puis, dans la suite, plus brièvement, aux Messieurs de Saint-Sulpice pris collectivement. Car ce furent les efforts réunis, longtemps soutenus, toujours surnaturalisés de tous ces artisans durant le premier quart de siècle de fondation de notre ville qui en assurèrent le maintien, l'existence, en un mot. La Dauversière, Olier, les membres de la Société de Notre-Dame de Montréal, Maisonneuve, Jeanne Mance, la Compagnie de Saint-Sulpice, firent de la folle entreprise la plus sage et la plus prévoyante des oeuvres. Ville-Marie leur dut, d'abord, son étonnante survie, nonobstant qu'elles années de détresse et de sanglants holocaustes; puis, peu à peu, cette armature solide, à la fois religieuse et civile, qui en fit très vite une cité importante de la Nouvelle-France.

## 1636 — Le premier appel

Il est intéressant de noter les similitudes surnaturelles qui enveloppent les premiers appels de Dieu autour de l'établissement de Montréal. L'antériorité des communications spirituelles revient, ici encore, à M. de la Dauversière, à sa vision de La Flèche le 2 février 1630, au jour où l'Église célébrait la fête de la Purification de Marie. Date mariale qui va devenir, dorénavant, l'occasion de grâces privilégiées, ou encore, d'avertissements donnant le branle aux volontés des fondateurs.

Ainsi, c'est le 2 février 1636 que M. Olier entend résonner dans son cœur, pour la première fois, une invitation aux lointains apostolats, présage de sa vocation canadienne. "Lumen ad revelationem gentium!" Ces paroles du psaume que l'Église chante et propose à la méditation des fidèles, en la fête de la Purification, se rythmèrent de façon obsédante dans l'âme du jeune prêtre de vingt-huit ans. Pourtant, en ce moment, on lui offrait, non une mission dans des pays infidèles, mais un siège épiscopal, celui de Langres, à la demande du titulaire lui-même, Mgr Sébastien Zamet. Le bon M. Vincent, ce premier directeur du jeune abbé de Pébrac, se montrait fort aise et encourageait le projet. Installer de pieux et doctes évêques dans chaque diocèse de France lui tenait au cœur. "Lumen ad revelationem gentium", être une lumière qui éclaire les gentils, reprenait avec suavité la voix intérieure. Doucement, Jean-Jacques Olier répliquait: "Mais ce diocèse dont on me parle n'est pourtant pas situé chez les gentils" ... Seigneur, illuminez l'entendement de votre serviteur.

Bientôt, le sens des paroles liturgiques commença de se préciser. L'état de perplexité et d'obscurité devint moins pénible. M. Olier entrevit la volonté de Dieu. Son directeur, le Père de Condren, deuxième général de l'Oratoire, lui enjoignit tout d'abord de refuser l'épiscopat. Dieu avait d'autres vœus sur lui. Ce

qui, au fond, étonna peu M. Olier. Il se souvenait. Deux ans auparavant, à Langeac, une moniale au mysticisme transcendant, la Vénérable Mère Agnès de Jésus, dominicaine, avait soulevé un peu le voile de l'avenir autour des volontés divines, et cela avec quels mots directs et bouleversants. "Dieu vous destine à jeter les fondements des séminaires de ce royaume", avait prononcé avec assurance la religieuse, en s'adressant à M. Olier. Mon Dieu! A quelle tâche considérable ne voulait-on pas l'employer, lui, jeune missionnaire inexpérimenté, qui travaillait, non sans crainte, à ranimer le sens chrétien dans les pauvres campagnes de France. Quelle confusion il ressentait chaque fois que le souvenir de la visite au couvent de Langeac se présentait à sa mémoire.

Et voici qu'en cette année 1636, la prédiction de la moniale se répétait sous une autre forme. Car, outre le psaume au verset impératif, une vision préoccupait son âme. Elle lui révélait bien l'existence d'une double vocation, française et extérieure à la France. Une image symbolique envahissait son esprit, et, chaque fois, s'y fixait avec netteté. Il apercevait "un pilier sur lequel venaient se joindre deux églises, dont l'une était vieille et ancienne et l'autre nouvelle".

Il en écrivit lui-même là-dessus: "Je me voyais comme une pierre fondamentale sur laquelle deux arcades ou deux églises venaient se poser, et... je recevais dans mon sein un grand nombre de personnes qui, après, en sortaient tout enflammées pour le service de Dieu et portaient son Saint Nom dans le monde".

Derechef, cependant, le "Lumen ad revelationem gentium" le pénétrait de sa musicalité. La pensée lui vint soudain que l'évangélisation du Canada, dont on parlait avec tant de feu autour de lui, répondrait peut-être à ce commandement intérieur persistant. Il devait se rendre dans ces contrées lointai-

nes, si bien peuplées d'infidèles. N'était-ce pas là "l'Eglise nouvelle" qui lui était apparue dans sa vision? Elle requérait ses services. Bientôt, l'idée de son départ se mua en un désir brûlant. Il en parla avec instances à son directeur, à cet admirable Charles de Condren, lumière de toutes les belles âmes de son époque. Mais la science du discernement des esprits et le vouloir silencieux du grand oratorien savaient contenir, modérer, tout autant qu'éclairer, les coeurs ardents qui s'empresaient, qui couraient à la recherche des tâches sublimes et ardues. Les vœux de M. Olier, touchant le Canada, firent de nouveau hocher la tête au Père de Condren. Pas plus que les charges de l'épiscopat, en France, les travaux des missions, au Canada, ne lui paraissaient "arrêtés dans les desseins du Seigneur" relativement à la vocation de M. Olier. Du moins, ce dernier désir d'apostolat devait mûrir... Mieux valait attendre... D'autres incidents, spirituels ou temporels, apporteraient une confirmation d'un caractère plus absolu que celle obtenue jusqu'ici.

Mais dans le coeur soumis de M. Olier, l'écho du "Lumen ad revelationem gentium" ne cessa pas, ne fit que s'affaiblir. Il s'éteignit lorsque le vœu qu'il contenait implicitement commença de s'exécuter.

Et c'est ainsi que Jean-Jacques Olier entendit le premier appel de sa vocation canadienne. Vocation qui devait, jusqu'à sa mort, à la fois tourmenter et ravir son âme, et dont il allait remplir des mêmes desirs brûlants l'esprit de ses fils. Plus heureux que leur fondateur, ils iraient eux, en personne et en nombre, porter sur les rives du Saint-Laurent le flambeau de la foi et cueillir les palmes du martyre; puis, plus tard, en des temps moins cruels, enseigner et guider les âmes, semer à profusion les bienfaits spirituels et temporels. Avec émotion, tous se souviendraient aux heures de générosité, que le premier don jamais offert à ce Mont-

réal, qui fut jadis Ville-Marie, la Cité sainte, le fut par Jean-Jacques Olier, leur fondateur, au matin de l'entrevue de Meudon, alors qu'il glissait dans la main de M. de la Dauversière un petit rouleau d'or, murmurant, le front transfiguré par la joie: "Voici, Monsieur, pour commencer les oeuvres de Dieu".

Mais nous anticipons légèrement sur l'ordre de notre récit, car nous voici justement parvenue à cet inoubliable entretien de Meudon.

### 1639 — L'entrevue de Meudon et la fondation de la Société de Notre-Dame de Montréal

Trois années s'étaient écoulées. Période d'attente, de prières, de travaux employés par M. Olier aux oeuvres de régénération des âmes. Pour M. de la Dauversière, au contraire, l'ère des réalisations était commencée. En 1636, un institut d'Hospitalières de Saint-Joseph s'était fondé à La Flèche, par ses soins joints à ceux d'une merveilleuse et sainte collaboratrice, Mère Marie de la Ferre. Montréal hantait plus que jamais, maintenant, l'esprit du receveur de tailles. Il fallait coûte que coûte qu'une colonie se fondât dans cette île de Montréal, dont il décrivait avec exactitude la belle forêt sombre. Sur le conseil du Père Chauveau, jésuite, son directeur, qui observait bien qu'il ne tenait plus en place dans sa petite cité angevine, il partit pour Paris.

Dans ce centre où se créaient et s'alimentaient les oeuvres les plus diverses, où florissait une puissante compagnie comme celle du Saint-Sacrement, et combien d'initiatives dirigées par des chefs où brillait le génie de la foi et de la charité, un Vincent de Paul, un Charles de Condren, un Saint-Jure, un Gaston de Renty, il y avait certes place pour un projet missionnaire et civilisateur tel que celui de M. de la Dauversière. Mais arrivé à Paris, et à la suite de sa visi-

te à Notre-Dame de Paris, où une vision nouvelle venait le reconforter, où se dirigeait-il? Vers le couvent des Jésuites. Oui, il y retrouverait ses anciens maîtres du Collège de la Flèche si accueillants, si éclairés, parfaitement informés, quelques-uns, de l'oeuvre, qu'il poursuivait et qu'ils aideraient certes. Mais ensuite? Chez la mystique Marie Rousseau dont la réputation dans le Paris dévot grandissait sans cesse. Pourquoi ne pas croire à cette visite de la part de l'extraordinaire Fléchois, à la recherche des voies et des moyens pour la réussite de son entreprise? Et ce serait Marie Rousseau, idée si plausible après tout, qui l'aurait dirigé vers Meudon, vers le vieux château abandonné de Charles de Lorraine, résidence pour l'instant du garde des sceaux de la Couronne, Pierre Séguier, chancelier de France. La mystique possédait l'estime et l'entière confiance de cet influent personnage. A sa demande, il recevrait avec plaisir ce provincial qui rêvait de lointaines conquêtes apostoliques. Oui, le château de Meudon, à quelques milles seulement de Paris, lui semblait indiqué pour ce courageux Jérôme de la Dauversière.

Et c'est alors que la vision de l'entrevue de Meudon nous remonte à la mémoire. Qui l'ignore vraiment? Deux visiteurs s'engagent dans la galerie du château, en sens inverse, pressés, l'un et l'autre, d'y aller retrouver le chancelier de France. L'un, et c'est M. Olier, cousin des Séguier, doit y traiter d'une affaire personnelle; l'autre, et c'est M. de la Dauversière, désire confier son projet d'outre-mer au puissant Pierre Séguier. Ils approchent l'un de l'autre, se croisent, échangent un regard... L'illumination se produit. Leurs âmes leur sont révélées. Ils sont dans les bras l'un de l'autre. "Je connais votre dessein, Monsieur, s'écrie Jean-Jacques Olier, je veux être de la partie. Allons le recommander à Dieu". La messe se célèbre, l'Eucharistie est reçue par l'un et par l'autre. On peut maintenant deviser en paix

sous les arbres séculaires du parc. Dieu habite les âmes de ces audacieux bâtisseurs de lointaines cités chrétiennes et françaises. On cause en cheminant. Que de projets veulent naître! Un seul retient l'attention et prend une forme définitive. Montréal se fondera, certes, car ces grands coeurs l'ont résolu, mais elle s'appuiera sur une société, un groupement d'élite, auquel ne manqueront, si l'on met tout en commun, ni le prestige, ni l'influence, ni le conseil, ni la puissance de l'or, ni le secours indispensable des prières et des sacrifices. Les mystiques exultent, à cette heure d'entière confiance, de ferveur spirituelle qui féconde chaque résolution. Mais, se demande-t-on, lequel de ces deux hommes de Dieu eut le premier l'idée de la fondation d'une Société, qui allait s'appeler, ou en avait déjà décidé, la Société de Notre-Dame de Montréal? S'était-elle imposée d'abord à l'esprit de M. Olier ou à celui de M. de la Dauversière? L'histoire ne nous le dira sans doute jamais. Mieux vaut l'attribuer aux deux mystiques à la fois. Ne furent-ils pas, à l'égal l'un de l'autre, des organisateurs pleins de ressources, que la prudence et le sens des réalités n'abandonnaient jamais?... Puis, l'on voulut désigner des membres possibles. "Mon disciple et compagnon, qui est ici à Meudon même, Pierre Chevrier, baron de Fancamp, est déjà avec nous, annonça avec enthousiasme M. de la Dauversière.

— Et moi, j'espère décider le baron de Renty à collaborer à l'oeuvre, répliqua M. Olier. Je puis également compter sur l'assentiment de deux compagnons de labeur, que je vous ferai bientôt connaître", ajoutait-il encore.

L'entrevue de Meudon, on le voit, c'est la fondation de Ville-Marie, qui prend corps, devient une saisissante réalité. Elle se concrétisa, ne l'oublions jamais, dans l'esprit de deux grands mystiques et ascètes: La Dauversière et Olier. Le XVII<sup>e</sup> siècle en compta-t-il beaucoup comme eux? Aucun ne fut plus clairvoyant qu'eux, mieux inspiré, d'une

vertu plus sûre et plus humble. Ils eurent l'audace des saints que la prière a fortifiés et une imagination créatrice qu'un mysticisme éclairé maintenait dans un équilibre qui provoquait le succès, en dépit de tous les obstacles.

### 1642 — La Cérémonie du 27 février 1642 à Notre-Dame de Paris

Les six associés de mars 1639 se sont quintuplés. Les voici trentecinq, en février 1642, agenouillés au pied de l'autel de la Vierge, à Notre-Dame de Paris. M. de la Dauversière regarde avec émotion l'assemblée que l'intérêt porté à l'oeuvre pour laquelle il sacrifie tout, aujourd'hui comme hier, a groupée autour de M. Olier. Celui-ci va célébrer la messe, puis présider à la consécration de l'île de Montréal par les *Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*, à la Sainte-Famille, sous la protection spéciale de la Sainte Vierge.

Comment ici encore ne pas voir se réaliser une idée commune à M. de la Dauversière et à M. Olier? Celui-ci, rappelons-le, est devenu, depuis décembre 1641, un des trois fondateurs du Séminaire, pour l'instant installé à Vaugirard, séjour ne précédant que de quelques mois une nouvelle installation à la cure de Saint-Sulpice, d'où le Séminaire tirera le nom qu'il garde depuis ce temps (août 1642). Il y a, à Notre-Dame, des compagnons de M. Olier, Nicolas de Barrault, Brandon du Laurent, Brandon de Bassancourt, celui-ci accouru de Vaugirard avec M. Olier.

L'assurance que tout cela est plus que plausible, et la preuve manifeste d'une union de pensée et d'action entre M. Olier et M. de la Dauversière, nous pouvons la trouver avec quelle facilité dans certains détails de l'émouvante cérémonie de Notre-Dame. Ainsi, l'intention de vouloir mettre la ville future sous la garde de la Sainte Famille,

mais c'est la volonté expresse de M. de la Dauversière qui se révèle. Rappelons-nous ses admirables visions du 2 février 1630 et de février 1639. Et cette protection spéciale de Marie que l'on désire, mais c'est le fidèle pèlerin de toutes les Notre-Dame de France qui en décide ainsi: M. Olier. Serait-ce également lui qui aurait songé à nommer la petite cité des forêts du Nouveau-Monde: Ville-Marie? Nous nous sentons à peine effleurés par le doute sur ce fait marial. Et le choix de février, ce mois cher tout autant à M. Olier qu'à M. de la Dauversière? Et le jour désigné, un jeudi? Ces dévots associés appartenaient presque tous à la Compagnie du Saint-Sacrement, M. Olier, depuis 1636, nous le savons pertinemment, alors quoi de plus justifiable, spirituellement? Du reste, celui-ci allait donner bientôt combien de preuves de son amour du Saint-Sacrement dans cette paroisse de Saint-Sulpice, où il allait instituer aux premières heures de son arrivée les saluts du Saint-Sacrement, le jeudi de chaque semaine. Tout ainsi fait abonder les preuves et explique l'intervention personnelle des deux fondateurs de la Société de Notre-Dame de Montréal.

Oui, admirons l'action concertée de M. de la Dauversière et de M. Olier dans cette cérémonie à Notre-Dame de Paris, unique au monde, peut-être, où l'on voit des fondateurs mettre solennellement sous la protection du Ciel une lointaine petite cité que les périls enveloppent, mais qu'ils fondent quand même pour la plus grande gloire de Dieu et de la patrie. "Dieu y pourvoira bien", répète l'un d'eux.

### 1643 — La publication des "Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France"

Ce célèbre *Mémoire*, paru à Paris, en 1643, durant l'été, comme il en ressort de l'étude des textes et

contextes, ne portait point de nom d'auteur, et, apparemment, se présentait comme l'oeuvre collective des Associés de Montréal. L'examen attentif de ce long plaidoyer de 127 pages in quarto, en faveur de l'action missionnaire et colonisatrice exercée autour de la fondation de Montréal, dont on suspectait les motifs, à Paris, a permis à des historiens d'attribuer la paternité de l'ouvrage à des membres particuliers de la Société de Montréal. M. Faillon y voit la main d'Elie Laisné de la Marguerie, cet ami du baron de Renly et de M. Olier, ce protecteur de la voyante Marie Rousseau, lorsqu'elle devint veuve et chargée de cinq enfants, cet ancien magistrat, ce membre influent de la Compagnie du St-Sacrement qui était entré dans les Ordres après la mort de sa femme, et dont l'aîné des enfants avait épousé la fille de la célèbre Madame de Ville-neuve, cette fondatrice qui avait attiré à Vaugirard M. Olier et ses compagnons, lors de la fondation du Séminaire, le 29 décembre 1641. Pouvons-nous vraiment accepter cette opinion? L'abbé Verreau, président, vers 1880, de la Société historique de Montréal, et qui a réédité au Canada les *Véritables Motifs*, les accompagnant d'une introduction, de notes d'appendices et d'une bibliographie, ne partage point l'avis de M. Faillon. Il en donne des preuves probantes et clôt son argumentation par ces mots peu ambigus: "Jusqu'à preuve du contraire, nous pouvons regarder M. Olier comme l'auteur des *Véritables Motifs*".

Il était donc dans l'ordre, après qu'une telle voix autorisée de chez nous, se fut prononcée, de rappeler ce nouveau témoignage des travaux importants de M. Olier, autour du Montréal naissant.

Peut-être pourrions-nous avouer que, pour notre part, nous trouvons la collaboration étroite de M. Olier et de M. de la Dauversière, encore ici plus que probable. Tous deux désiraient exposer ces *Véritables Motifs*, destinés à éclai-

rer les amis sincères de l'oeuvre apostolique canadienne. Souvenons-nous, pour justifier la collaboration du saint de La Flèche, de la prière de Jeanne Mance à celui-ci, à l'instant de l'embarquement de la recrue, à La Rochelle, à cette invitation de faire connaître par écrit, à d'influents personnages parisiens, le but de la fondation de Montréal. Cet écrit deviendrait un instrument admirable de propagande, pensait la sage Jeanne Mance, et la Société de Montréal, qui ne comptait alors (en juin 1641) que huit membres, verrait ses rangs se grossir de précieuses recrues. M. Olier ne pouvait certes pas ignorer ce petit fait sauveur, ni non plus ne pas se réjouir de ses heureuses conséquences, dont témoignait le chiffre des associés en 1642. Dès lors, M. de la Dauversière devait être consulté. Et comment alors, cela allait de soi, pour lui le grand promoteur de l'oeuvre, ne pas être invité à glisser ici et là, de précieux paragraphes, même s'ils dussent être retouchés pour unifier le ton par M. Olier. Travail habituel, ici, de tous les bons collaborateurs.

C'est donc de nouveau, concluons-nous, une entreprise conjointe de MM. de la Dauversière et Olier, mais dont la part principale revient, incontestablement, au fondateur de Saint-Sulpice, à celui qui savait mieux manier la plume et condenser les textes. Ce mémoire, redisons-le, garde toujours une importance considérable. M. l'abbé Verreau, nous le citons avec plaisir de nouveau, n'a pas fait faute de le déclarer dans l'introduction de son édition des *Véritables Motifs* (Montréal, Berthiaume et Sabourin, 1880), qui sont devenus la neuvième livraison des *Mémoires de la Société historique de Montréal*. Écoutez ce qu'il dit de façon presque lapidaire: "Il (le mémoire des Associés de Montréal) a une valeur qui n'échappera à personne: il est comme l'acte authentique qui atteste à la fois la naissance de notre ville et la noblesse de son origine".

### 1650-1657 — M. Olier directeur de la Société de Notre-Dame de Montréal

Quelles années de détresse connut Ville-Marie à partir de 1649! Tout manquait à la fois aux pauvres Montréalistes: les secours de France et l'aide que ne pouvait vraiment pas leur apporter Québec. Jeanne Mance, à l'arrivée des vaisseaux, durant l'été de 1649, fut bouleversée des nouvelles qu'elle recevait de France. La Société de Notre-Dame de Montréal, lui apprenait un correspondant, s'éteignait peu à peu et ne portait plus aucun intérêt, semblait-il, à la petite colonie, qui se débattait héroïquement dans un coin perdu d'outre-mer. Le correspondant donnait plusieurs autres détails navrants, qui serraient à crier le coeur de l'ardente infirmière. M. de la Dauversière était à la dernière extrémité dans sa maison de La Flèche; le baron de Renty était mort en avril dernier, et M. Elle Laisné de la Marguerie devenait membre du Conseil Privé et se retirait forcément de la Société, où il agissait comme directeur; les Liancourt, si influents en cour, se voyaient puissamment sollicités par d'autres oeuvres; et, enfin, le Père Rapine, ce Récollet qui servait d'intermédiaire entre la "bienfaitrice inconnue", la riche et munificente Angélique Faure de Bullion, et Jeanne Mance, était mort, le 12 décembre de l'année précédente (1648), coupant ainsi toute communication entre la généreuse amie de Montréal et Jeanne Mance, l'exécutrice de ses volontés. Et M. Olier? Et ses compagnons, les Messieurs de Saint-Sulpice, dut aussitôt se demander Jeanne Mance. Ils furent, à cet instant douloureux, n'en doutons pas, surtout M. Olier, le suprême espoir de Jeanne Mance. Elle ne se trompait pas, du reste.

Durant les derniers mois de l'année 1649, Jeanne Mance est à Paris. Elle rencontre M. Olier. Elle plaide chaudement et adroitement à

son ordinaire la cause presque perdue de la petite colonie montréalaise, qui, justement en ces mêmes jours, paie un effroyable impôt du sang. ...M. Olier ne pouvait pas ne pas s'apitoyer, ni refuser la requête qu'était venue lui présenter cette femme héroïque, accourue de si loin pour le voir... le supplier d'étendre sa protection sur l'oeuvre qu'il aimait toujours... Elle mettait en lui une confiance éperdue, absolue, unique. M. Olier l'écoutait et sans doute souriait tristement. Hélas! les années avaient durement compté pour lui. Sa santé fléchissait de plus en plus. Vivrait-il encore de longues années? Mais quand même, déjà, il redressait le front. Pouvait-il songer à abandonner, à se désintéresser d'une oeuvre dont Dieu lui avait un jour commis en partie la garde, et à cette fin, le liait "de société comme miraculeuse à celui à qui avait été inspiré d'abord le mouvement?"... Il promit donc sa collaboration ardente à l'oeuvre en péril du Montréal. Il accepta la direction de la Société de Montréal à peu près inexistante et lui ferait voir, avec l'aide de ses fils de Saint-Sulpice, des jours plus prospères.

Jeanne se retira chancelante, émue, mais les nerfs détendus et l'âme heureuse... M. Olier allait devenir le directeur de l'indispensable Société de Notre-Dame de Montréal! Deo Gratias!

Et soudain, chose curieuse, tout redevint florissant au lendemain de la généreuse acceptation de M. Olier. Guéri, fort inquiet de son oeuvre, M. de la Dauversière accourait à Paris. Les Liancourt reparaissent aux assemblées, manifestant le même dévouement que jadis et promettant de travailler pour la Société à l'exclusion de beaucoup d'autres groupements. D'autres associés suivirent également ces exemples. Un renouvellement des forces vives de la Société rendit moins lourdes les responsabilités qui pesaient sur les épaules de M. Olier vieillissant.

Et, jamais depuis cette date, il ne reprit la parole donnée, ni n'a-

bandonna le poste suprême qu'il n'avait accepté, pourtant, qu'à la prière émouvante de Jeanne Mance. A partir de 1652, malade, paralytique, il s'intéressa quand même aux gestes des sociétaires, ceux du Canada comme ceux de France.

Son dernier geste fut vraiment royal envers les Associés et envers Montréal. Il réalisa le voeu conçu, de concert avec M. de la Dauversière, aux premières heures de la fondation de Ville-Marie: l'envoi d'un clergé séculier, à Montréal, clergé qui serait formé des ecclésiastiques de Saint-Sulpice, des fils de son coeur et de son esprit. M. Olier entendit-il résonner une dernière fois dans son âme, alors qu'il choisissait lui-même les membres de ce clergé, le verset impératif du psaume du jour de la Purification de Marie: "Lumen ad revelationem gentium"? Le sens des paroles liturgiques, du 2 février 1636, lui était enfin révélé dans sa profondeur. Ce seraient ses fils, non lui, qui réaliseraient le voeu de sa jeunesse, et pleinement, et surabondamment. *Nunc dimittis!*

Puis, un matin de mars 1657, M. Olier bénit avec joie ses disciples, qui se mettaient en route pour le Canada: MM. de Queylus, Souart, Galinier et d'Allet.

Il s'éteignit peu de temps après, entre les bras de saint Vincent de Paul. Le lundi de Pâques, 2 avril 1657, à l'heure même où le navire qui conduisait des Sulpiciens vers la Nouvelle-France levait l'ancre, le fondateur expirait doucement.

### 1663 — Les Messieurs de Saint-Sulpice, propriétaires et seigneurs de l'île de Montréal

L'âme de Jean-Jacques Olier sembla planer, de façon presque ostensible, sur les oeuvres qu'il avait aimées et servies, et cela durant plusieurs années après sa mort. Souvenons-nous de la guérison de Jeanne Mance, en la fête du 2 février 1659, alors que sur son bras malade, invalidé, reposait une suprême relique: le coeur de feu de M. Olier.

Montréal, la petite colonie héroïque, allait plus que toute autre éprouver le bienfait de cette présence invisible. Lorsque, en 1663, la Compagnie de Saint-Sulpice, après plusieurs semaines de réflexions, de consultations et de prières, accepta le don de l'île de Montréal par la Société de Notre-Dame de Montréal (les dettes existantes, également. M. de Bretonvilliers, deuxième supérieur de Saint-Sulpice, déboursa à lui seul 130,000 livres), quel argument touchant put enfin vaincre les obstacles, lever les doutes et dissiper les hésitations? Le souvenir de M. Olier, la pensée, qui devenait obsédante, que l'on obéirait ainsi au voeu tacite suprême du fondateur.

Voici, d'ailleurs, ce que l'on peut lire dans le *Contrat de donation* des Associés de Montréal à Saint-Sulpice, le 9 mars 1663, clauses que tous les Montréalais devraient lire les yeux embués et l'âme profondément reconnaissante. N'y voit-on pas ainsi le couronnement de l'admirable vocation canadienne de M. Olier? La perpétuité de celle-ci y est assurée par ses fils, héritiers de son esprit et de ses oeuvres.

"Considérant, disent les associés survivants de la Société de Montréal, le baron de Fancamp, MM. Barillon de Morangis, Duplessis-Montbard, Jean de Garibal et quelques autres, les grandes bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre dans l'île de Montréal, *par les soins de M. l'abbé Olier et autres, et combien MM. du Séminaire de Saint-Sulpice ont travaillé pour soutenir cette bonne oeuvre, ayant exposé leurs personnes et fait de fortes contributions pour le bien de la colonie et l'accroissement de la gloire de Dieu, les Associés [de Montréal], désirant de contribuer de leur part, pour seconder les pieux desseins de MM. du Séminaire et honorant la mémoire de M. l'abbé Olier, donnent par ces présentes à MM. du Séminaire l'île de Montréal".*

Un quart de siècle de luttes héroïques de la part du petit peuple

que dirigeaient Maisonneuve et Jeanne Mance, la bonne conseillère; un quart de siècle de soins vigilants de la part de la Société créée au matin de Meudon, par MM. de la Dauversière et Olier, avait, en effet, assuré le maintien d'une fondation difficile mais que Dieu savait sauver miraculeusement chaque fois que tout semblait bien perdu.

*La Compagnie de Saint-Sulpice et la fondation de Ville-Marie*, quel sujet à traiter d'une main qui frémit souvent. La sainteté et l'héroïsme conditionnent l'atmosphère,

créent l'intensité de vision où l'intelligence prévoit, ordonne, maintient coûte que coûte... Ce fut l'atmosphère où évoluèrent avec aisance ces quatre grands coeurs auxquels Montreal sait-il bien tout ce qu'il doit: La Dauversière, Olier, Maisonneuve, Jeanne Mance. L'âme profonde du fondateur de Saint-Sulpice y ajouta ce bienfait qui dure encore: l'amour vigilant de ses fils spirituels pour notre ville, la leur aussi, de quel droit ancien, incontestable et justifié par des dons et des travaux trois fois séculaires.

Marie-Claire DAVELUY

# THE SULPICIAN OF PARIS AND MONTREAL

## PART I FRANCE

On December 29th, 1941, throughout the world the Sulpicians or the Prêtres de Saint-Sulpice, and the many thousands of those trained in their Seminaries will be commemorating the tercentenary of their institution — their original Seminary of St. Sulpice. In 1942 Montreal will be celebrating its own tercentenary as a permanent settlement, when inevitably and rightly the share in its foundation of Jean-Jacques Olier and his followers, the Sulpicians, will be gratefully recounted as will the story of his and their share in the formation of the Company of Montreal, their support of it and their final saving of it and Montreal, by their taking on the responsibilities of the Seigneurship and government of the Island of Montreal from 1663 onwards. The Sulpicians of Montreal are with us as our oldest and most honored citizens: their ancient Seminary and former Seigneurial Manoir house (1684) is still a landmark in Montreal's most historic public place — the Place d'Armes, so is their famous Church by its side dating from 1829, its predecessor dating from 1672-1683.

On Sherbrooke Street, West, two of the four Martello towers remain to mark the site of the Mountain Mission for savages and behind, there is their Grand Seminary and their Collège de Montréal; on Côte des Neiges Road, there is their College of Philosophy and at Oka on the Lake of the Two Mountains there is their Indian Reserve. All over the Island there are memorials of their career as good citizens and benefactors during the three hundred years of Montreal's civic being.

## The origin of the Sulpician Seminaries

The full narration of their claims for recognition must be left till 1942. Just now what is more important is the story of how the Sulpicians came into being and how they founded their famous Séminaire de Saint-Sulpice in Paris, how they became the Priests of St. Sulpice or the Sulpicians and how they claim as the founder of their Congregation one whom Montreal also hails as one of its own founders — Jean-Jacques Olier de Verneuil.

For the moment we must resist the temptation to consider M. Olier as a citizen *Honoris Causa* of Montreal, but regard him an international figure, one of the founders of a movement which in its day was of high pioneering import — namely the creation of Seminaries for the education and training of aspirants to the ecclesiastical state.

The Fathers of the Council of Trent had seen the necessity of creating ecclesiastical houses of study (*Seminaria*; places where *semina* or seeds are carefully nurtured) where the young saplings preparing for the secular clergy could be prepared for their high dignity. But at the beginning of the 17th century, the movement was not strong. And now to the story of Jean Jacques Olier.

## The story of Olier

He was born in Paris on September 20th, 1608, the fourth child of Jacques Olier, Seigneur de Ver-

neuil, a man of high governmental position. In his ninth year his family went to Lyons and there Jean-Jacques was sent to the classes of the Jesuit Collège de la Trinité finishing his humanities there. He early expressed his desire for the ecclesiastical life and his parents eagerly encouraged him. In 1626 again young Olier is at Paris following at the age of eighteen years a course in philosophy at the Collège d'Harcourt where he obtained the degree of Master of Arts. Then in order to further his advancement Olier's parents had the Abbé Olier inscribed in the Theology College of the Sorbonne; while here he met several other abbés of his own rank, among them being later a co-founder of the Seminary of Saint-Sulpice — the Abbé de Foix, Etienne-François de Caulet.

In 1629, Olier now twenty-one years old, finished his baccalaureat and having to wait for two years according to the rules of the Sorbonne before he could proceed to the licentiate he went to Rome to become a good hebrew scholar. There he suffered with bad eyes and the hebrew suffered also. At this time, the young Abbé began to take his career very seriously. He thought of becoming a chartrouse monk, but this life was too exclusively contemplative for the young man. Moreover, at this time, his father died and he went back to Paris, his mother finding him no longer the somewhat wordly student he had been in Paris. Indeed his piety and his care for the poor of Paris became of alarm to her. He now began to prepare for ecclesiastical orders: In December, 1632, minor orders, in 1633 the subdeaconate and deaconate and on May 21st, 1633, the priesthood.

Before these he went to make retreats at St. Lazare under the guidance of St. Vincent de Paul. Since 1631 by a mandement of February 21st, the Archbishop of Paris had prescribed these retreats of ten days to each aspirant to orders in

his diocese. The Abbé Olier became attached to his saintly director and one of the most assiduous members of his famous weekly Tuesday conferences. In this way, he gained some of the fruits of the spiritual life which a prolonged training in a Seminary was afterwards designed to afford more fully.

### The young missionary

He did not say his first Mass till June 24th. This delay was to allow him to prepare in solitude and prayer for his new life. A few weeks after this, his active life began. St. Vincent de Paul directed him towards the mission of the district of Auvergne. Accordingly the young priest sought out some collaborators from the group of St. Lazare, St. Vincent giving one of his own priests as a director of the mission and in the spring of 1634 after a retreat of ten days at St. Lazare, the young missionary found himself in the mission field but not for long, for he was urgently recalled to Paris by Father Charles de Condren, the second superior of the Oratorians since the death of Cardinal de Berulle in 1629.

Father de Condren had in 1634 grouped around him a little company of ecclesiastics of distinction whom he was forming to become as he hoped leaders for the secular clergy; these were M. Caulet, the Abbé de Foix, a companion of Olier at the Sorbonne, Jean du Ferrier of Toulouse, the two brothers Philibert and Balthazar Brandon, Denis Amelote, doctor of the Sorbonne and Charles Picoté the eldest, born at Orleans. We shall find these friends later closely attached to Olier. But why had Condren called for Olier? What was the cause?

### Bishop or simple Priest?

It seems that de Condren had been induced by St. Vincent de

Paul to put before the young priest a serious consideration — would he accept the nomination as the successor of Monsignor Sebastien Zamet (1583-1655) as his successor to the See of Langres. This prelate felt he needed someone to take his See overburdened with debt; someone active and rich. Olier had the qualifications, so thought the anxious prelate and his advisers.

But the young missionary was filled with misgivings for two years. Was it the will of God that he should be a simple priest or a bishop? He feared the latter alternative. In the meantime he became a follower of the good Oratorian and he joined the celebrated company of the Saint Sacrament of which St. Vincent de Paul and de Condren had been members since 1630, and he followed regularly the meetings of his friends at de Condren's Oratory.

### Canada calls

He loved the missions — even the far off mission of Canada of which the Jesuit Relations were then telling the faithful in France. On the 2nd of February, 1636, he had, says Faillon, retired to the abbey church of St. Germain-des-Prés in Paris to ask God's will. Was it the missions or the Episcopate? The choristers were singing "Lumen ad revelationem gentium". These words he applied to himself; he was to be "a light to the gentiles". Canada seemed to call him. That same day his director, Père de Condren, told him that he thought he was not called to the episcopate. He was all aglow to cross the ocean if his director would consent. He never relinquished the thought. In his mémoires, he says: "I have always felt myself moved to end my days in

Canada with a continual zeal to die there for my Master".

After this in the Spring of 1636, the missions of Auvergne again attracted, and during 1637, but his health was suffering. In February 1639, he was in Paris. Then at the Château de Meudon, where his cousin Pierre Séguier, the chancellor of France, was the keeper of the seals, he met Jérôme le Royer de la Dauversière, a tax receiver of La Flèche in Anjou, who was also on a visit to the Chancellor. Both probably had heard of one another through Marie Rousseau, a famous confidante of spiritual causes in Paris, but they had never met. Dauversière had since 1631 been planning to found a Christian settlement on the Island of Montreal in Canada. He had already founded a group of hospital sisters at La Flèche for the purpose of a Hôtel-Dieu in Montreal, and he was now planning to find a body of clerics who would be the parish clergymen to the colonists he was desirous of sending there.

### The Company of Montreal

He was looking for funds for the latter purpose. We are told that Olier, after conversing for three hours with la Dauversière, put a roll of one hundred golden pistoles into his hand. "This is to commence the work of God, for I want to take my part in it." The company of Montreal was thus started by la Dauversière, a non-profit association to finance a missionary venture in New France, with Olier, Pierre Chevrier, Baron de Fancamp, the Baron de Renty, a well known charitable soul of Paris proposed by Olier as also Claude Leglay and Marie Rousseau being the first members. The Company was begun. Olier would never leave

it and his followers saved it in 1663 and carried it on.

### Anxious years

The years of 1639, 1640, 1641, were years of spiritual and physical anxiety for the young priest. In 1639 he felt he had to refuse the bishopric of Chalons offered by Cardinal Richelieu. He joined de Condren's little band of missionaries to evangelize the district of Chartres and he began to realize that he was called upon to form a Seminary, but his health began to fail and he was also afflicted with spiritual and nervous depression and desolation. He even was not understood by his companions.

On January 7th, 1640, the little group mourned the death of their leader, Père de Condren, who left behind however the desire that they should undertake the work of Seminaries. At the end of January 1640, they took a house near the Cathedral in the parish of Sainte-Foy at Chartres. They led the common life but no permanent candidates for the Seminary appeared although they came for the ordination retreats. Olier's health of mind and body were however restored and he was himself again, active and enthusiastic. He went on the mission field again.

### The first seminary-Vaugirard

But his companions were losing heart in the formation of a Seminary. Amelote, their leader, said: "Let us give up" — du Ferrier, de Foix and Picoté went to Paris. On his return to Chartres on November 12th, Olier found all gone. But Picoté had gone to Vaugirard, a small village near Paris. There a Madame Villeneuve offered a house

and maintenance for a Seminary. Picoté recalled de Foix and du Ferrier, who came to study the new situation. Then they wrote for Olier and Amelote, but only Olier appeared. On the 29th of December, 1641, the "Trinity" was installed in a wretched home but it was near the church. This time the modern Seminary was at last established — the date is a memorable one. A community of priests was established — a permanent body, to become the future Sulpicians. In a few days the trio were invited to co-operate in the work of the Parish; in February, some ecclesiastics came to visit the experiment of the associates of Vaugirard. In the beginning of March, the first Seminarians had arrived to live *en famille* with their masters in the spiritual life.

### Canada calling

In the meantime wonderful things had happened. The Company of Montreal of which Olier was the second member, had secured on December 17th, 1640, letters patent from the famous Canadian Company of one hundred Associates conceding to them the Island of Montreal for a permanent missionary settlement. The associates had sent over to Quebec provisions and tools for the arrival of the colonists for Montreal; next Summer (1641) Jeanne Mance, the future administratrix of the Hôtel or Hospital of Notre-Dame, and Paul de Chomédey de Maisonneuve, the future Governor, had arrived at Quebec with the colonists for Montreal. That Autumn, Maisonneuve had gone to Montreal with Montmagny, the Governor of Quebec, and Père Vimont, the Superior of the Jesuits of New France, to take possession of the site formerly Champlain's Place Royale to be that of Ville Marie.

### Olier at Notre Dame, Paris

That winter the colonists spent at St. Foy near Quebec where they were waiting to go in the spring to Montreal. In Paris, at Notre-Dame, on February 2nd, 1642, a gathering of the Company of Montreal now numbering thirty-five members assembled at ten o'clock in the morning. At the Altar of Our Lady, Olier of Vaugirard celebrated Mass and the lay members communicated at his hands. Other priests of the Company said their Mass at nearby Altars.

That day the associates, who were well known and distinguished persons of high rank in Paris made a subscription of 40,000 livres for a new expedition and all dedicated themselves to the work of God for Montreal, consecrating the Island to the Holy Family of Jesus, Mary and Joseph, desiring that it should be named Notre-Dame de Montréal.

### The call to St. Sulpice

Back to the humble Seminary at Vaugirard went Olier and his associates. It is now May, already there were several permanent seminarists. The three pioneers were joined by the brothers Brandon, one of whom we find later one of the Company of Montreal. Soon the Seminarists were fifteen or sixteen in number. M. Picoté joined the community and so did other priests. There was much enthusiasm and no doubt they thought often of the Montreal Mission which they regarded as their destined spiritual charge. Vaugirard was becoming too small. In April 25th, there was the annual pilgrimage from Paris of the parishioners of St. Sulpice led by their curé, M. de Fiesque. He was delighted at the great spiritual change that had come over Vaugirard. On the 17th

of May following, M. du Ferrier, who was the superior of Vaugirard was visiting M. de Fiesque at St. Sulpice. He was astonished when M. de Fiesque suggested that the Vaugirard group should take their habitat at St. Sulpice. He was serious. He found the Faubourg of St. Germain in which was his parish of St. Sulpice, the sink of Paris, he had struggled ten years in vain to reform it. If the Seminary at Vaugirard was moved there, subjects would come from Paris and St. Germain would begin its reform. That night at Vaugirard, the associates talked: why should not M. Olier, who loved parish work, become the curé and, as he was wealthy, devote one of his previous benefices to reimburse the curé of St. Sulpice, adding a pension of 1700 livres?

### The simple curé

Olier, egged on by the strong-minded Marie Rousseau, consented, and on June 24th, the treaty was concluded and signed. As the parish of St. Sulpice was directly under the Pope, there was no delay. However, Madame Olier was displeased; she had hoped her son would be a bishop and Olier was inducted to this parish as a simple curé on August 11th, no member of the Olier family being present.

### St. Sulpice and its Seminary

On the 15th of August, Olier established the Seminary at the presbytery of St. Sulpice with twelve persons of whom eight were seminarists. These with the former clergy demanded more space and soon two houses contiguous to the presbytery were bought. Olier was now the general head of two communities, that of the Parish, with its priests directed by M. du Fer-

rier, and his Seminary of which M. de Foix became the head. For ten years Olier maintained this double headship. The Seminary of St. Sulpice was founded, the clergy, those of the Séminaire, in time becoming popularly named as today, the Priests of St. Sulpice.

How Olier reformed the district of St. Germain in which his parish was placed is not our story. His Seminary succeeded, was enlarged, was re-constructed in 1649 and blessed on August 15th, 1651, but remained attached to the parish. It became the model for many seminaries. It created a great tradition. M. Olier founded the Seminary of Nantes in 1649, of Viviers en 1650, of Pay in 1652, and of Clermont in 1656. Indirectly, his Seminarists who repassed to their dioceses, were the causes of many other Seminaries on St. Sulpice ideals. Of Olier's works in Canada we can only speak briefly.

He never lost his interest in the Company of Our Lady of Montreal. Nor did many of his distinguished sons whose names appear on the list of members. When Maison-neuve, Jeanne Mance, or Marguerite Bourgeoys came with the troubles of Ville Marie, it was always to Olier and St. Sulpice they turned. He often expressed his wish to join the Montreal group. He ever had in mind the intention of training his priests to undertake the spiritual care of the Montreal Colony.

## PART II MONTREAL

The Seminary did not have a foundation in Montreal till 1657. But seeing that many of its members were also strong supporters of the "Company", the leaders of the colony of Ville Marie at Montreal were frequent beneficiaries of Olier

and his group, either as individuals or as members of the Company. Olier was the first subscriber, he helped in obtaining supporters, he never lost sight of his desire to form missionaries for the colony, he probably was the author in 1643 of the "Veritable Motives" which was a defence to the Parisian opponents of the Montreal venture, his constant desire was eventually to send his followers to form a Seminary and be the parish clergy of Montreal; moreover the associates had desired to erect an episcopal seat at Montreal. At last, Mr. Olier, in 1657, a short time before his early death on April 2nd, 1657, (for he was only 48½ years old) named four Sulpicians to start a Seminary and a Parish in Montreal which had hitherto been a Jesuit missionary post.

The first Sulpicians arrived on July 29th 1657. How they built the first parish church (1672-1683) of which the present (1829) one is the successor, is not our story but rather how in 1663 the Company of Montreal yielded its rights to the Sulpicians at Paris as Seigneurs of the island with Justice, Haute, Basse and Moyenne, how the Montreal Sulpicians acted for their Brethren of Paris till at the English conquest in 1760 their rights to property were challenged, but not ceded, although they were challenged at intervals till 1841 is still another story. It is sufficient to state that a "Seminary" as a dwelling for the first Sulpicians was started at Montreal in 1657; for a time it was lodged in the Hôtel-Dieu, on St. Paul Street. But the first Seigneurial Manor House and Seminary also on St. Paul Street was built about 1664 and in 1683 it was transferred to its present position, on Notre-Dame Street near Place d'Armes. During the French and English Regimes, the Messieurs or Gentlemen of St. Sulpice whether as parish priests, Seigneurs, and administrators, distinguished archi-

pects, artists, musicians, scholars, historians, etc., won the esteem and confidence of their fellow citizens and became benefactors especially in educational establishments. Their Collège de Montréal dates from 1766, at Longue Pointe then in 1773 at the old Château de Vaudreuil (at the lower end of our Jacques Cartier Square) when from after the great fire of 1803, it was moved to the new college (1806), site on College Street (now St. Paul Street, West of McGill Street) and then, in 1862, to the Mountain side where it shared a portion of the Grand Seminary already there since 1857. There it stood till 1870, when another wing was built, at Sherbrooke Street. Until 1840, as the Sulpicians came already trained from France, there was no need of any special Seminary except that which served as the Manorial House and Presbytery for Notre-Dame Church, although individuals were trained there and in their other presbyteries, but their Training Seminary proper was started in a portion of the College on College Street in 1840. This Seminary was transferred as said in 1857 to the present building on Sherbrooke Street, West. Opposite the buildings the visitor may see two of the four martello towers which once marked the four corners of the Indian Mission of which we shall speak later. Another house, the College of Philosophy, now situated since 1896, a conspicuous building on Côte des Neiges Road was originally housed in 1876 with the other two establishments mentioned as situated on Sherbrooke Street.

Since 1888 the Sulpicians of Montreal have held in Rome what is known as the Canadian College — a vast edifice which I have seen on the street of the Four Fountains. There are other buildings in Montreal raised for education belonging to the Sulpicians such as their second "petit Séminaire of

St. Jean the Evangelist", now the student's home of the Holy Cross Fathers. For many years they had supported a library on Notre-Dame Street, opposite the old Seminary named the Cabinet de Lecture paroissial, which became the Bibliothèque Saint-Sulpice. Mention must be made of their collège Grasset, a day classical school. This narration in no way completes the work for education, higher or primary, enterprised by the Gentlemen of the Seminary. It is impossible to turn over the records of our educational ventures without coming across acknowledgements of their numerous and lavish gifts. Everyone knows what they have done for the local colleges and religious communities, and the University of Montreal, especially when it was a branch of Laval.

#### The priests of the "Paroisse" and the Montreal District

Their career as the parish priests of Notre Dame is remarkable. Until 1865, this was known as the only "paroisse", but they had served the whole island and district long before, visiting outside stations which they had erected at Lachine, Longue Pointe, Pointe Claire, the Rivière des Prairies, Sault-au-Récollet, Ste-Geneviève, St-Laurent, and as far away as Boucherville, Laprairie, l'Assomption, Longueuil, Repentigny, St-Benoît, St-Sulpice, Terrebonne, Verdun, and Oka. Named after Sulpicians about the island and district where they served in far off days; there are other parishes where the Sulpicians were not permanent curés but only *en passant*, such as St-Roch-des-Aulnaies, Sainte-Anne de la Pocatière, Sorel, Berthier, Champlain, etc. These names do not exhaust the indebtedness to the Sulpicians around Montreal. As to the confines of the City, although there was only one

Parish, still before 1865, there were numerous succursales or chapels of ease, which were built by and serviced from the Seminary on Notre-Dame Street, such as St. Joseph, Notre-Dame de Grâce, St. James (commenced first as a cathedral in 1823 and served by the Sulpicians since 1852) St. Brigid, St. Ann and St. Patrick, all now flourishing parishes.

Monseigneur Maurault, a distinguished Sulpician, now Rector of the University of Montreal, in his book "La Paroisse de Montréal", tells how before 1865 each morning the priests had to set out to visit their sick parishioners of their extended parishes in their carriages painted with the colours of the Seminary, red and green, with their horses "remarkable for their embonpoint, rather than their eagerness or celerity".

### Sulpician missions in Canada

The vocation of Mr. Oller and his Sulpicians included not only that at Paris and Montreal of the parish clergy of St. Sulpice and the direction of their Seminary of St. Sulpice, but they had started and continued as missionaries. So in Canada their apostolic zeal had full play. Early after their arrival, Dollier de Casson (the first historian of Montreal) and de Gallinée in 1669 left the Seminary on St. Paul Street to make their way towards the Great Lakes, Ontario, Erie, Huron, towards the missions of Kenty and the Nipissings. Other early missionaries were Bailly and Cavalier de la Salle, (brother of the famous explorer), Barthélemy, Trouvé, d'Urfé, de Cicé and François de Salignac Fénelon. From Rivière-du-Loup to Châteauguay, the Sulpician Breul served this immense territory, as did Favard that of the banks of the St. Maurice from

1728-1774. Others were François Ciquart who is to be found at New Orleans, Baltimore, Upper Canada and finally at St-François du Lac among the Abenakis. The mission of the Sulpician Picquet at La Présentation (Ogdensburg) 1749-1760, where a monument was erected to his memory in 1899, is famous.

In 1756 on July 26th, the Marquis de Montcalm visited this fort and solicited Picquet's co-operation and influence with the Indian tribe and in his subsequent letters he calls the Sulpician "the very respectable Patriarch of the Five Nations". From 1737 to 1744, M. Picquet had been stationed at the Lake of Two Mountains, the famous Sulpician mission near Montreal which was started in 1676 and still exists. As this was the principal Sulpician Mission its history must be told. The original location was the fort of the Mountain of Montreal; the first fort being built in wood in 1676 as a reservation for the Indians.

This was burnt in 1694 and rebuilt in stone by Vachon de Belmont, the Sulpician historian. In 1696 the greater part were removed to Sault-au-Récollet whence in 1720-21 two hundred "savages" were removed to the Lac des Deux-Montagnes. As for the Mountain Fort known also as the Fort des Messieurs or the Priest's farm, this was demolished in 1857 when the Grand Séminaire was built there. As told, two of the original four Martello like towers of 1694 still remain on Sherbrooke Street, the other two being destroyed when the Grand Séminaire was built.

### The Seigneurs of Montreal

There remains to be recorded the career of the Montreal Sulpicians as Seigneurs of the Island of

Montreal, a vocation not enterprised by the Sulpicians in France. This came about, thus: As is well known Mr. Olier was one of the original founders of the Company of Montreal. This Company secured the isle of Montreal as a Seigneurie independent of Quebec originally being given by the Great Company of One Hundred Associates and afterwards confirmed by the King.

This Company of Montreal supported the Montreal missionary venture, and never hoped to get a cent of dividends. They however had to govern the island, through their Governor, Paul de Chomédey de Maisonneuve, and at intervals they were put to great expense in supplying recruits and soldiers. Olier, with a number of his Sulpicians at Paris remained members, but after Olier's death in 1657, interest dwindled in the Montreal venture. Indeed there were great debts. In 1663, outside the five Sulpician members, there were only seven of its members left. In this extremity, these besought the Séminaire de Saint-Sulpice of Paris to take up the Charter and so save Montreal from ruin. After much prayer and hesitation, the transfer was accepted by the Sulpicians on March 31st, 1663.

The Sulpicians who had been at Montreal since 1657 thus became, although clergymen, the acting Seigneurs. They had the responsibilities of administering Justice with the duties of governing and improving the city, besides being the landlords and land agents. How they succeeded in this difficult task is well known — all historians speak with high praise of their rule.

### Lords of the Island

The Sulpicians as the new seigneurs and parish priests inherited the Iroquois perils which had faced

their predecessors, the Jesuit missionaries, the Governor Paul de Chomedey, de Maisonneuve, and his small garrison. First, Gabriel de Queylus, the superior, set to work to strengthen little Ville-Marie by building wells and erecting fortified farm-house redouts roundabout. With the reinforcement of over a hundred who came in 1659 were 60 soldiers, one of whom was probably Dollard des Ormeaux and two priests for the Seminary. These were soon to meet their deaths in 1661. This year Dollard and his sixteen companions fell at Carillon on the Ottawa River in the famous disaster which however saved Ville Marie and New France. At last arrived from France four companies of the famous Carignan-Sallières regiment. These invaded the Iroquois countries and with them as chaplain was the ex-soldier Dollier De Casson. After the subjugation of 1666, peace reigned for 17 years. Now began the work of the seigneurs to populate the island and fortify the vulnerable parts. Noble fiefs had already been given to Lambert Closse (1658), Vincent Hautmesnil — both are street names today. Another was given in 1667 at Lachine, near the St. Lawrence, to Robert Cavelier de la Salle, the famous explorer. Then to fortify posts against incursions, fiefs were given in 1671 at the east of the island, now Pointe-aux-Trembles; to the north to defend the Rivière-des-Prairies, two contiguous fiefs, to two officers of the Carignan regiment to settle their ex-soldiers. Verdun on the south west on the St. Lawrence became a fief in 1671. Four other fiefs were given to guard the west end of the island watered by Lake St. Louis and the Lake of Two Mountains. The modern names of Senneville and Belle-Vue date from this period. These and others indicate the origin of many of our suburban districts and earliest parishes. This wise policy was also followed by the Intendant Talon outside but near the island to protect the St.

Lawrence and Richelieu water approaches to Montreal. Names of parishes in the Montreal district (originally the fiefs of mostly ex-Carignan officers) such as Chambly, Sorel, St. Ours, Verchères, Berthier, Contrecoeur recall the feudal system in which the Sulpician seigneurs were then participating.

Within Ville Marie in 1672, town planning occupied Dollier de Casson, now the second Sulpician Superior. He as seigneur marked out our first streets — Notre-Dame, St. Joseph (now St. Sulpice), St. James, St. Francis (Xavier being added later), St. Lambert, St. Gabriel, St. Charles, names of the patron saints of the pioneers. On June 29, 1672, were laid the first five stones for the "Paroisse". All this was but the beginning of the works of the clerical Lords of the Island. They merited well so that when New France fell their services were remembered.

### A disaster averted

The intention of the British in the articles of Capitulation 1760 drawn up by General Amherst was to cripple the Catholic religious Orders of men so that they could not perpetuate themselves either by owning property or recruiting subjects. Thus the Jesuits and the Recolets (Franciscans) and the Sulpicians were doomed to extinction. This happened to the first two so that when the last Recollet and Jesuit died about 1800, the estates belonging to their orders were completely sequestered. But the Sulpicians were more fortunate. While it was true that their properties were held by their Head House in Paris, *de facto* the Sulpicians of Montreal had been among the founders of the city, they had built it up, had saved it from ruin, and they were permanent citizens since 1657. They were the parish clergy and had built and

conducted the parish church. They were a part of the city life.

Accordingly there was delay in ousting them. The Seminary at Paris signed an act of pure abandonment to the Seminary at Montreal which was registered at Quebec on June 11th, 1765. The Canadian Sulpicians' rights were at intervals contested after 1775, but in 1841 Lord Sydenham, Governor General, published a rescript which gave the final quietus to all opposition incorporating "the ecclesiastics of the Seminary of Montreal confirming them in their titles but providing for the gradual extinction of the Seignorial rights and dues within the Seignorial limits of the said fief and Seigniories". This was confirmed in 1859. No one who knows the history of their benefactions during two regimes will gainsay the justice of Sydenham confirming the Sulpician rights and retaining their corporate existence in Canada.

Their career in Montreal has been unique. No wonder their church on Notre-Dame Street is regarded as a city monument as also is their Seminary and former Manorial house where Governors and distinguished visitors, called on the Gentlemen of the Seminary. All Montreal to-day rejoices that the little Seminary of Vaugirard established in 1641 which afterwards was moved to St. Sulpice in Paris where it is to-day, has had such distinguished and flourishing offshoots in far off Montreal in Canada and the United States which are celebrating their tercentenary to-day just before the city, which they have largely contributed to upbuild, celebrates its own in 1942. *Palmam qui meruit ferat*. As the Paroisse, the Seminary, Seigneurs, and Lords of the Island of Montréal, Missionaries of Christianity and good citizens, Canada and Montreal owe the Messieurs of the Seminary a deep debt of gratitude. So do thousands of American citizens many of them distinguished Prelates who have passed through the halls of the Grand Seminary or the House of Philosophy in Montreal.

Note. — Consult Atherton's *History of Montreal, 1535-1914* (2 vols) and *The Storied Province of Quebec*, 2 vols, 1930, where Atherton's *History of Montreal* is printed as a second edition and brought up to

1930. These books, and others of the Author, now out of print, can be consulted at the "Bibliothèque Publique de Montréal" (Municipal Library, Sherbrooke St E.).

William Henry Atherton K.S.G.  
Historian of Montreal.

(Reproduit de la *Montreal Gazette*,  
des 20 et 21 novembre, 1941.)

## SAINT-SULPICE DANS LE MONDE .

Il s'agit ici des pays où les Sulpiciens ont établi leurs oeuvres, en laissant de côté le Canada dont il est traité dans d'autres articles.

I. FRANCE. — Comme on le sait, Paris est le berceau de la Compagnie. Le Séminaire fondé par M. Olier en 1641 a pris, aux XIXe et XXe siècles, un développement considérable. A Paris même, rue du Regard, nous trouvons la maison destinée aux diacres qui se préparent à la prêtrise. Ils sont environ soixante-dix. Mais c'est à Issy, près Paris, que bourdonne la grande ruche ecclésiastique de la capitale. Là, dans une belle maison, qui a remplacé la villa de Marguerite de Valois, quatre cents séminaristes, répartis en philosophes et en théologiens, se forment à la science et aux vertus de leur état. Ils viennent de Paris d'abord, mais aussi de tous les diocèses de France. On compte également parmi eux bon nombre d'Américains, d'Anglais, d'Ecossais, d'Irlandais. On y trouve même des Orientaux, voire des Chinois et des Japonais. Communauté admirable, où règne un grand esprit ecclésiastique, et où la fraternité entre jeunes gens venus de pays si différents forme le caractère en élargissant les idées.

En province, les Sulpiciens dirigent vingt-six séminaires. Tous leur sont chers, mais en tenant compte de l'importance des villes, et du nombre d'élèves, je désignerai en particulier: Lyon, siège du primat des Gaules; Marseille, aujourd'hui seconde ville de France pour la population, et porte ouverte sur l'Orient; Bordeaux, métropole de l'Aquitaine; Toulouse, ville universitaire, et ville des fleurs; Rodez, peu importante par le chiffre de ses habitants, mais possédant un séminaire nombreux d'où sortent beau-

coup de missionnaires; Angers et Nantes, forteresses sulpiciennes de l'Ouest, qui ont donné beaucoup de sujets à Montréal; enfin, Bayeux et Coutances, dans cette Normandie dont se réclament tant de familles canadiennes.

Dans ces dernières années, Saint-Sulpice s'est conformé au désir de Pie XI, qui voulait que toutes les congrégations fussent missionnaires, et il a fondé deux séminaires en Extrême-Orient: l'un à Hanoï, au Tonkin, et l'autre à Yun-Nan-Fu, en Chine. Parmi ses directeurs, ce dernier compte un sulpicien chinois, ancien élève du séminaire de Paris.

### Pépinière de prêtres et d'apôtres

Toutes ces maisons ont fourni et continuent à fournir leur contingent de prêtres et d'apôtres. Qu'il me soit permis de faire remarquer en particulier que le Séminaire Saint-Sulpice de Paris a formé une bonne partie de cet épiscopat d'Ancien Régime qui s'est montré si héroïquement fidèle au Pape pendant la Révolution française. Dans les temps modernes, bon nombre d'évêques daignent se rappeler avec reconnaissance qu'ils ont puisé à cette source les principes de leur éducation sacerdotale. Entre tous, comment ne pas mentionner ici notre grand archevêque, Mgr Bruchési, qui aimait Saint-Sulpice, et que Saint-Sulpice aimait?

A côté des évêques, il faut placer les fondateurs sortis de la maison: Mgr de Mazenod, lui-même évêque de Marseille, disciple chéri de M. Emery, fondateur des Oblats de Marie Immaculée; le P. Lacordaire, restaurateur de l'Ordre de Saint-Dominique en France; le P. Moreau, fondateur de la Congrégation

de Sainte-Croix. C'est un souvenir d'autant plus opportun à rappeler que les premiers religieux de ces communautés envoyés au Canada venaient de France.

Les Supérieurs généraux de Saint-Sulpice ont tous rempli avec zèle, plusieurs avec éclat, la charge qui leur était confiée. Je ne puis m'arrêter que sur les sommets. Après M. Olier, c'est M. Tronson, homme de doctrine et de gouvernement, qui a tant fait pour la colonie de Montréal, et en particulier pour les Soeurs de la Congrégation. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe siècle, c'est M. Emery qui, avec une intrépidité et une sagesse admirables, a fait face à la Révolution, et n'a pas craint de tenir tête à Napoléon lui-même pour défendre les droits du Saint-Siège. Au XXe siècle, c'est M. Garguiet, qui, par son intelligence, sa patience et sa bonté, a reconstitué la famille sulpicienne dispersée par la loi de séparation en 1905, et a mérité par là d'être appelé par le nonce apostolique "troisième fondateur de la Compagnie" (après M. Olier et M. Emery). C'est enfin le Cardinal Verdier, l'honneur de Saint-Sulpice, dont les dix années d'épiscopat ont, entre autres oeuvres, doté la banlieue de Paris de cent-dix églises nouvelles.

### Travaux ecclésiastiques de marque

Les professeurs ne se sont pas bornés à donner l'enseignement quotidien, plusieurs d'entre eux ont publié des ouvrages qui ont fait marque dans la science ecclésiastique. Dans le domaine de l'Écriture sainte, M. Le Hir était un hébraïsant de première force, et Renan, devenu, hélas! disciple infidèle, n'a pu s'empêcher de lui offrir le tribut de son admiration. M. Vigouroux a continué les travaux de son devancier. Pendant une vie de travail acharné, il a publié les ouvrages suivants: Manuel biblique — La Bible et la critique rationaliste — La Bible et les découvertes modernes — La Cosmogonie mosaïque

— La Bible polyglotte — un Dictionnaire de la Bible. Sa compétence reconnue l'avait fait appeler à Rome par Pie X en qualité de secrétaire de la Commission biblique. Dans le même ordre de travaux, il faut mentionner la grande oeuvre de M. Louis-Claude Fillion: un Commentaire de la Bible en 8 volumes.

En Théologie, M. Carrière, devenu plus tard Supérieur général, a donné des traités sur la Justice, les Contrats et le Mariage qui ont joui d'une grande autorité. M. Tanqueray, professeur à Baltimore, puis à Paris, a rendu aux séminaires un service signalé en composant son excellente Théologie dogmatique et morale, en six volumes. Il y a ajouté un Précis de théologie ascétique et mystique, en français, universellement apprécié dans le clergé et les communautés religieuses.

Pour le Droit canon, nous avons M. Icard avec son manuel en trois volumes. Ce prêtre éminent, mort Supérieur général en 1893, avait passé soixante ans de sa vie au Séminaire Saint-Sulpice de Paris. Au Concile du Vatican, il avait été théologien du Cardinal Bernadou, archevêque de Sens, et l'un des Cardinaux-légats l'avait félicité du rôle de conciliation que son autorité et ses amitiés lui permirent alors de jouer entre les différents groupes des évêques français. Après lui vient Mgr Many avec ses trois précieux volumes: "de Missa", "de Locis sacris", "de sacra Ordinatione", oeuvre de maître que la nouvelle législation ecclésiastique de 1918 laisse subsister presque en entier. Lui aussi fut appelé à Rome par Pie X pour travailler au Code de droit canonique, et il devint, en outre, auditeur de Rote.

La science historique s'est enrichie des neuf volumes de l'"Histoire de l'Église" publiés par M. Mourret.

M. Jean Guibert, particulièrement appliqué aux sciences, a publié ses leçons d'Apologétique scientifique: "Les Origines" (du

monde et de l'homme) et un manuel d'histoire naturelle. Dans l'ordre de l'éducation et de la spiritualité, il a composé "L'Éducateur apôtre", une "Retraite spirituelle" très appréciée, un volume sur "L'Éducation des Clercs" et des "Méditations". Il a laissé une marque profonde de son influence au séminaire d'Issy et à l'Institut Catholique de Paris.

Enfin M. Sauvé a publié de nombreux volumes dans lesquels il expose le dogme et la vie spirituelle: "Dieu intime", "Jésus intime", "L'homme intime", etc. De l'énumération un peu sèche qui précède, il résulte du moins que Saint-Sulpice a fourni à la science ecclésiastique une importante contribution.

La liberté de l'enseignement supérieur, laborieusement obtenue en 1875, a permis aux évêques de France de fonder cinq Universités catholiques ou Instituts. Après de ces Universités, il fallait établir des maisons où seraient réunis les jeunes prêtres destinés par leurs évêques aux études supérieures. Les Sulpiciens sont chargés de la formation spirituelle dans quatre de ces "séminaires universitaires" à Paris, à Lyon, à Toulouse et à Angers. Plusieurs d'entre eux occupent aussi une chaire de professeur dans les Facultés.

Toute société religieuse possède un noviciat. Bien que les Sulpiciens ne soient pas des religieux proprement dits, puisqu'ils ne font pas de vœux, ils sont appliqués pendant un an à la formation spirituelle dans une maison appelée "Solitude", et située à Issy.

#### Paroisse à Paris, maison à Rome

La paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, dont M. Olier a été curé, reste sous la direction des Sulpiciens. Cette paroisse compte aujourd'hui 30,000 âmes, et est desservie par seize prêtres. Au XVII<sup>e</sup> siècle, elle était beaucoup plus vaste encore, et l'histoire nous rapporte que la religion n'y fleurissait guère.

Aidé de nombreux auxiliaires, M. Olier la transforma, et en fit une des meilleures paroisses de la capitale. Les œuvres établies par le saint curé y exercent encore, après trois siècles, leur influence profonde.

Il était impossible que la Compagnie ne fût pas représentée à Rome. C'est M. Captier qui, en 1878, donna à cette représentation sa stabilité en organisant la Procure de Saint-Sulpice, "alle Quattro Fontane". Cette maison, anciennement "palazetto" de la famille Albani, est la résidence du Procureur général de Saint-Sulpice près le Saint-Siège, chargé de toutes les affaires de la Compagnie à Rome. Elle reçoit une vingtaine d'étudiants: jeunes Sulpiciens et jeunes prêtres de différents diocèses, qui suivent les cours des Universités romaines. M. Captier, particulièrement estimé de Léon XIII, a su créer à la Procure une situation honorable dans la Ville éternelle. Son successeur, Mgr Hertzog, y maintient depuis près de cinquante ans les meilleures traditions. Il a eu, en 1899, l'honneur, plus grand qu'on ne pouvait alors le soupçonner, de recevoir pour ses retraites d'ordination, celui qui, en ce temps-là, s'appelait don Eugenio Pacelli, et qui aujourd'hui se nomme Pie XII, glorieusement régnant. Quant à Mgr Hertzog lui-même, ses nombreux amis savent quels services il a rendus, et comment, par sa connaissance du milieu romain, par son obligeance et par son sourire, il a résolu plus d'un problème diplomatique.

Tel est le bilan de Saint-Sulpice de France et des maisons qui en relèvent directement. L'établir en toute objectivité ne constitue pas une faute de sottise vantardise, mais un acte de simple justice envers l'œuvre et les ouvriers.

#### Aux Etats-Unis

II. ETATS-UNIS. — La Compagnie a constitué aux Etats-Unis une province composée de sept mai-

sons. Les premiers Sulpiciens sont arrivés à Baltimore en 1791: ils célèbrent donc en cette année 1941 le "sesquicentenary" de leur venue. De concert avec Mgr Carroll, alors seul évêque de cet immense pays, M. Emery, supérieur général, avait formé le dessein de fonder un séminaire pour assurer à la nation grandissante un clergé indigène. La tâche fut très dure, car pendant les dix premières années, à peu près personne ne se présentait, et en cet espace de temps on ne réussit à donner que quelques prêtres. Pour ne pas rester inactifs, les Sulpiciens se livraient aux missions, et c'est ce qui explique que, dans la première moitié du XIXe siècle, dix d'entre eux aient été élevés à l'épiscopat.

Mais M. Emery n'avait envoyé ses prêtres en Amérique que pour fonder un séminaire, et, voyant que le projet menaçait de ne pas aboutir, il avait résolu de les rappeler. Le pauvre évêque en était désolé. Devant ses supplications, le Supérieur général se décida à profiter du séjour de Pie VII à Paris, à l'occasion du sacre de Napoléon, pour lui soumettre ce cas angoissant. Le Pape répondit: "Mon fils, laissez, laissez subsister ce séminaire qui portera son fruit dans le temps. En rappeler les directeurs pour les employer en France dans d'autres maisons, ce serait dépouiller saint Pierre pour revêtir saint Paul". Et c'est ainsi, grâce à Pie VII, que le séminaire de Baltimore fut sauvé.

La bénédiction du Souverain Pontife a fécondé l'entreprise. Aujourd'hui, la Compagnie compte aux Etats-Unis une centaine de membres répartis comme il suit. A Baltimore, trois maisons: le vieux séminaire qui abrite les philosophes, le nouveau et superbe séminaire de Roland Park, séjour des théologiens, et le Petit Séminaire Saint-Charles, situé dans la banlieue, à Catonsville. Ce Petit Sémi-

naire a une histoire intéressante. Il a d'abord été bâti en 1848, sur un terrain donné par Charles Carroll, un des signataires de l'Acte d'Indépendance. L'édifice ayant été consumé par un incendie en 1911, on transféra l'institution dans une localité plus rapprochée de la ville. Seuls les aspirants à l'état ecclésiastique y sont admis. La générosité du clergé et des fidèles, la munificence de l'archevêque de Baltimore et les sacrifices de la Compagnie ont permis de donner au diocèse et aux régions voisines un séminaire digne de sa destination. On y admire surtout la splendide chapelle, don de la famille Jenkins, à laquelle appartenait un des supérieurs de la maison.

Le séminaire de Baltimore s'est dilaté. Au cours du XIXe siècle et en celui-ci, il a donné naissance aux séminaires de Boston (Brighton) et de New-York (Dunwoodie). Pour diverses raisons, Saint-Sulpice n'a pas gardé la direction de ces maisons. Par contre, on a fondé à Washington un séminaire universitaire (Caldwell Hall) destiné aux jeunes prêtres étudiants — plus récemment un autre séminaire de plein exercice, rattaché, lui aussi, à l'Université Catholique.

Saint-Sulpice a essaimé jusque dans le Far West. A San-Francisco, il a ouvert un séminaire complet de théologie et de philosophie, St. Patrick's Seminary — et un Petit Séminaire, St. Joseph's Seminary. Enfin, Grand et Petit Séminaire, St. Edward's Seminary, existent depuis dix ans à Seattle. Toutes ces maisons représentent en bloc environ 1600 élèves.

Telle est l'activité de la Compagnie de Saint-Sulpice en Europe et aux Etats-Unis. En remerciant Dieu des grâces passées, elle lui demande celle de pouvoir continuer son oeuvre pour le bien de l'Eglise et du clergé.

Henri GARROUTEIGT, P.S.S.

## LES SUPERIEURS PROVINCIAUX A MONTREAL

Ils sont au nombre de dix-neuf. Pas tous également brillants. Non, certes. Mais tous également bons, généreux, pieux, dévoués à leur tâche, travaillant à étendre dans les âmes et sur le pays qui était ou qu'ils avaient fait leur pays, le règne de Jésus-Christ. Noble but, but très élevé et très chrétien. Ce fut leur but, le terme de leurs efforts, de leurs fatigues, et, ce but atteint, la récompense de leur zèle. Leur vie, par là même, s'enveloppe d'un rayonnement de gloire et, pour quelques-uns, d'un nimbe de sainteté. Ils furent, sans lésiner jamais sur le temps, le péril, la souffrance, des fondateurs, des éducateurs, des découvreurs, des constructeurs, des missionnaires, des héros, des martyrs. Ils le furent simplement, humblement, courageusement. Pour la plupart, les voix aimées qui avaient bercé leur enfance et encouragé leur jeunesse, s'étaient tuées. Une voix les dominait. Elle guidait leurs démarches, elle stimulait leur travail. C'était l'appel des âmes. D'où qu'elle vint, de la montagne, de la forêt ou de la plaine; de la ville ou de la campagne; du wigwam ou de la maison rustique, il n'importait. Cette voix les conviait au sacrifice en leur indiquant le labeur sacré. C'était assez. Alors quoi? Le séminaire cessait d'avoir des charmes, la ville naissante avec sa population confiante ne les retenait plus. Il fallait partir. Et l'on partait. Vers les contrées encore inconnues, vers les peuplades païennes et cruelles, à travers neiges et vents et lacs et rivières. On allait porter Dieu aux âmes et avec Dieu on portait la vérité, la paix, le salut.



Voici la liste des supérieurs provinciaux:

1. Gabriel de Queylus.. 1657-1661
2. Gabriel Souart ..... 1661-1668
- Gabriel de Queylus.. 1668-1671
3. François Dollier de  
  Casson ..... 1671-1674
- Gabriel Souart ..... 1674-1678
4. François Lefebvre .. 1678-1678
- François Dollier de  
  Casson ..... 1678-1701
5. François Vachon de  
  Belmont ..... 1701-1732
6. Louis Normant de  
  Faradon ..... 1732-1759
7. Etienne Montgolfier. 1759-1791
8. Gabriel-Jean Brassier 1791-1798
9. Jean-Henri-Auguste  
  Roux ..... 1798-1831
10. Jospe - Vincent Qui-  
  blier ..... 1831-1846
11. Pierre-Louis Billau-  
  dèle ..... 1846-1856
12. Dominique Granet .. 1856-1866
13. Joseph-Alexandre  
  Baile ..... 1866-1881
14. Frédéric-Louis Colin 1881-1902
15. Jean-Marie-Charles  
  Lecoq ..... 1902-1917
16. Narcisse-Amable  
  Troie ..... 1917-1919
17. René Labelle ..... 1919-1931
18. Roméo Neveu ..... 1931-1938
19. Eugène Moreau .... 1938-



Dire de chacun de ces supérieurs tout ce que l'on en sait serait trop long. Ce serait fastidieux. Je prends plutôt l'ensemble. Je fais un partage. Dans une première série je mets ceux qui ont marqué les événements de leur influence. Dans une seconde série je range ceux que les événements ont dirigés sans les dominer et surtout sans les égarer.

La scène est la même pour tous. La forêt vierge d'abord. Ce jour de mai où les barques remontant le fleuve longèrent la rive, elle s'éta-

la aux yeux émerveillés des colons, admirable comme aux temps de Jacques Cartier et de Champlain. Tous les deux ils avaient vu l'endroit favorable où pouvait se faire un établissement solide et prospère. En 1657 l'aspect de ce lieu n'a guère changé. Des maisons s'élèvent près du rivage. Un fort, une chapelle défendent et portent à la prière les premiers défricheurs. A travers les champs qui se défrichent, à l'orée des bois, des sentiers courent vers les hauteurs ou vers les limites prochaines de la ville naissante. C'est tout. Ils sont quatre qui arrivent alors, trois prêtres et un diacre. Ils sont venus, conduits par l'esprit qui avait animé le fondateur de leur communauté, pour établir, étendre, glorifier le règne de Dieu sur cette terre d'élection.

### Dollier de Casson

Le premier ouvrier, celui qui arête tout d'abord les regards, c'est Dollier de Casson. D'autres ont travaillé avant lui, d'autres travailleront après lui. Lui les domine de toute la tête. C'est un soldat. Il en a l'allure, la bravoure, l'endurance. C'est un fondateur. Il voit loin. Il pose des actes à longues et durables conséquences. Puis rien ne l'arrête. Il ne connaît pas la peur. On lui donne une taille et une force extraordinaires. Légende peut-être. Mais fondée sur l'histoire. Et l'histoire est là d'ailleurs pour témoigner.

Les randonnées de Casson ont quelque chose d'épique. A peine arrivé au pays, il cherche et atteint les sauvages. C'est pour eux qu'il est venu. Il ne connaît pas leur langue. Il l'apprendra. Ils ne sont pas à Ville-Marie. Il ira dans leurs forêts. Il vivra de leur vie, connaîtra leurs misères, partagera leurs dangers. Il leur parlera du Grand Esprit. Ces courses aventureuses ne l'empêcheront pas de secourir les soldats. Soins du corps et soins de l'âme, il leur donnera largement tous les encouragements. Là-bas, sur les confins du pays qui se civilise ils dé-

fendent les colons et leurs demeures contre les incursions ennemies. Il est bien juste qu'on les aide. Ce drapeau de la France dont ils déroulent au-dessus du territoire évangélisé les plis glorieux, Casson en portera les couleurs sur les bords du lac Ontario, le long de l'Ohio, jusqu'au Mississipi. Il accompagne alors Cavalier de la Salle.

### Audace et sagesse

Mais à l'audace qui brave les difficultés il joint la sagesse qui organise le présent et prépare l'avenir. L'avenir! Que sera-t-il pour ce coin de terre où déjà les premières moissons mûrissent? Il l'ignore. Il a toutefois le pressentiment de grandes choses. Le grain de sénévé, dont à l'origine de la ville on a parlé, a percé le sol. Il grandit et des nids s'accrochent à ses branches. Ville-Marie compte à peine une centaine de maisons. Ces maisons, il faut les aligner, les relier, ménager de l'air et de l'espace. Bref, il faut penser à demain. Et ce sera fait. Les rues seront ouvertes, elles seront nommées. Ces noms évoqueront plus tard le souvenir de ceux qui vinrent les premiers et, les premiers aussi, se donnèrent à la tâche ardue et douloureuse de fonder et de faire vivre. Et plus que cela. Le fleuve en amont de la ville est impraticable à la navigation. Puis il faut de l'eau pour les moulins. Aux deux fins il faudrait un canal. Projet gigantesque. Casson ne le croit pas irréalisable. Alors il se met à l'oeuvre et commence une entreprise qui ne sera complétée que beaucoup plus tard.

Lorsque épuisé il retourne en France pour y mourir bientôt, il peut contempler au moment où se détachent les amarres qui retiennent encore son bateau, la ville qui progresse, les maisons qui se sont multipliées, sa chère église, l'église qu'il a voulue, dont il a hâté la construction et qui maintenant éclaire, guide, console le peuple auquel il aura donné sa vie, et dont il écrira l'histoire.

### Vachon de Belmont

Vachon de Belmont est de la même lignée, lignée de soldats, de missionnaires, de héros. Peut-être est-il encore plus complet comme supérieur. Ses dons sont plus variés et plus éclatants. Il est non seulement fort et courageux, entreprenant et audacieux. Il est aussi orateur, artiste. Dans son travail il met avec du courage et de la persévérance, l'amour du beau, même du gracieux et du charmant. La mission de la montagne en témoigne hautement. Sans doute il la protège contre les incursions toujours à redouter des Iroquois. Mais que de choses il y met qui vont élever et ennoblir l'âme des sauvages. La chapelle est ornée de tableaux peints par lui. Il fait chanter, et le chant sera accompagné par des instruments de musique.

Idée de génie qu'il a eue là : rassembler les sauvages déjà convertis, les soustraire aux aléas de la famine et du chômage, les défendre contre les dangers de la ville et les fréquentations des méchants, les maintenir dans une atmosphère de piété et de tranquillité salutaires. Dans leurs forêts il est difficile de les atteindre. Lorsque vient la saison de la chasse, il est impossible de continuer auprès d'eux le ministère commencé. Près des villes, l'eau-de-vie les guette avec ses ivresses cruelles et souvent sanglantes. La Montagne, le Sault, Oka remplaceront Kenté, La Galette, La Présentation, l'Île-aux-Tourtes. Ce sera durant bien des années une sorte d'oasis, un petit paradis. Hurons, Algonquins, Sioux, Renards, Têtes-Plates y vivront heureux et chrétiennement.

### Pendant que la ville grandit

De là-haut, de la montagne qu'il a peuplée, Monsieur de Belmont suit les progrès de sa ville. Il lui a donné sa richesse. Il lui a consacré sa vie. Par des sentiers que les colons ont peu à peu tracés et élargis il y descend souvent, se rendre

compte de tout ce qui s'y fait. Sous son impulsion, la ville s'entoure de fortifications, elle redresse ses rues, elle rend plus solides ses maisons. Il continue, pour en rendre les approches plus faciles, le creusage du canal de Lachine.

Aussi quelle influence! Influence, religieuse d'abord, comme grand vicaire de l'évêque de Québec, influence du curé, influence de l'orateur, influence du citoyen et du seigneur. Ensemble magnifique. Il servira à développer la ville, à faire aimer la France et l'Eglise. Tout autour de Ville-Marie les paroisses qui se sont lentement établies sont desservies par des Sulpiciens. Dans l'histoire de la communauté il n'y a peut-être pas de période plus prospère et plus glorieuse.

\* \* \*

Des années passent et ce sont des années heureuses. Les administrations du premier Vaudreuil et de Duquesne sont des périodes de paix et de prospérité. La population augmente, les rives du fleuve s'embellissent de villages dominés par des clochers et des flèches. Le commerce des fourrures, les industries locales apportent aux habitants des villes le confort que l'agriculture répand dans les campagnes. Puis voici venir les épreuves, les luttes, les suprêmes défaites. Les colonies anglaises, ambitieuses et puissantes, menacent, attaquent, ruinent la colonie. C'est alors qu'apparaît Monsieur Montgolfier.

### M. Montgolfier

Il est grand, il est bel homme, il est de manières distinguées, affable. Il est surtout dévoué, courageux, persévérant. Situation difficile et embarrassée que la sienne. Rester? Partir? Dilemme douloureux. Dans ce naufrage de tout, à quelles épreuves se raccrocher? Pas un instant il n'y eut chez lui le découragement. Agir, agir vite, agir pourtant avec prudence et circonspection, ce fut là son programme. Encourager

la population, se mettre en relations avec les vainqueurs, tirer parti des circonstances défavorables, il sera capable de toutes les initiatives pour arriver au résultat désiré, pour sauver ce qui reste des institutions d'autrefois. La séparation se fera d'avec Paris, les bien reviendront à la communauté de Montréal. Ils sont quarante au Séminaire. Ils ne seront plus que vingt-huit. Ce nombre ira en diminuant toujours à cause des dispositions hostiles du gouvernement anglais. Les paroisses seront sans curés, les communautés auront peine à subsister. Désarroi partout. Lui est toujours sur la brèche. Il parle, il écrit, il va à Londres, il va à Paris, il demande, supplie, fait appel à toutes les pitiés. Un instant le rôle prépondérant qu'il remplit le porte jusqu'à l'épiscopat. Il refuse. Il travaillera jusqu'à sa mort. Mort en-deuilée: dans sa communauté ils ne sont que deux prêtres. Mais il aura sauvé l'avenir.

#### MM. Roux et Quiblier

L'avenir! Qui donc dans ces conjonctures aurait pu y penser sans frémir! Mais l'orage ne dévaste pas toujours. Il féconde. Les arbres, ébranlés jusque dans leurs racines, reverdissent après la tempête. Lentement la communauté se reconstitue. On se replie vers Montréal. Vraie mesure stratégique. Les paroisses lointaines, puis les paroisses près de la ville sont abandonnées les unes après les autres. On y laisse seulement le souvenir des travaux, des fatigues, des vertus de ceux qui les administrèrent. Toute une époque, celle qui va du commencement du XIXe siècle jusqu'à 1831, est remplie par le nom et les oeuvres de Monsieur Roux. C'est ensuite le gouvernement de Monsieur Quiblier.

Ce fut un supérieur de valeur. Il eut à faire face à de grandes difficultés. Elles lui vinrent d'où, semblait-il, elles n'auraient jamais dû surgir. Les événements s'enchaînent

et se déroulent souvent contre toutes nos prévisions. Longtemps le supérieur de Saint-Sulpice avait connu l'honneur et joui du privilège d'être le premier à Montréal. Il traitait de pair avec les plus grands personnages, avec les gouverneurs, sous l'un et l'autre régimes. Son avis était non seulement écouté. Il était demandé, recherché. On lui rendait visite comme au seigneur et au maître. La fin vint de tous ces hommages. Mais le prêtre restait. Il savait le devoir qui lui incombait. Devant lui s'étendait la voie tracée par ses devanciers. Il n'avait qu'à y marcher. Et c'est bien ce qu'il fit. Il le fit avec noblesse, avec esprit de foi. Entre ses mains l'oeuvre sulpicienne continuera de se développer. Oeuvre paroissiale, oeuvre d'éducation, oeuvre chrétienne. Lui aussi avait grande allure. A sa distinction naturelle il ajouterait au déclin de sa vie une dignité plus haute: celle de la souffrance chrétiennement supportée.

#### La tâche de M. Colin

Il appartenait à Monsieur Colin d'opérer la transition entre le régime des premiers temps et celui des temps modernes. Saint-Sulpice avait connu une ère d'omnipotence. On était seigneur, on exerçait la justice, on concédait les terres, on faisait les lois. Dans la région de Montréal la voix qui se faisait entendre, la seule, c'était celle des souverains incontestés de la région. Il en fut ainsi longtemps. Puis l'autorité s'effrita, grugée par des autorités ou semblables ou hostiles ou supérieures. L'adaptation au nouveau régime se fit lentement, douloureusement, avec des regrets et des retours vers le passé. Elle était nécessaire pourtant. Ce fut Monsieur Colin qui parvint à la faire. De cela il faut lui être reconnaissant. On n'y pense peut-être pas assez. Il avait pour cette oeuvre des dons merveilleux. Il savait vouloir, attendre, se taire, se taire surtout, saisir les occasions, puis, l'heure

venue, agir. Il savait aussi voir loin et grand. L'influence perdue ici il la retrouverait là avec cette différence que ce qu'on appelait dans un cas usurpation on devrait l'appeler maintenant activité légitime et fidélité à la vocation. Grand orateur, orateur parfois fulgurant, il était surtout un manoeuvrier incomparable. Il touchait juste, au point faible de l'interlocuteur. Celui-ci concédait la victoire sans trop se rendre compte comment il avait été retourné. La question des paroisses, le Collège Canadien de Rome, l'Université, bien d'autres grandes affaires et difficiles questions: ce sont là des titres à sa gloire. Que ce soit aussi des motifs d'honorer sa mémoire dans un souvenir reconnaissant.

### Esprit de foi et dévouement

Dans cette galerie bien des portraits n'apparaissent pas. Leurs images se confondent avec celles qui ont été mises en lumière. Elles se ressemblent. C'est partout le même esprit de foi, c'est toujours le même dévouement à l'Eglise et au pays. Je résume leur travail dans les deux considérations qui suivent.

Pour les sulpiciens qui vécurent aux origines et dans les années qui suivirent immédiatement il s'agissait de maintenir coûte que coûte un vrai esprit sacerdotal. Monsieur Olier n'avait pas pensé en fondant son séminaire que les membres de sa communauté seraient un jour des découvreurs, des curés, des architectes et des bâtisseurs. Ils furent tout cela pourtant. Ils le furent car ils devaient l'être. Dans les régions inexplorées où ils venaient travailler, vivre et mourir, tout était à faire. Quelle erreur si au lieu d'accepter la tâche telle qu'elle

se présentait, ils avaient dit: "Ce n'est pas là notre vocation", et si, après ces paroles, ils avaient tout quitté. Non, cela ne pouvait pas être. Mais avec cette forme inattendue d'activité et de zèle naissaient des dangers dont il eut été imprudent de nier la gravité. L'esprit qui avait conduit et amené les premiers missionnaires, qui les avait attachés à leur dure besogne, cet esprit, les distances, les courses, les absences, l'éloignement, bref un ensemble de circonstances favorables au relâchement, cet esprit risquait de s'évaporer, de s'amenuiser, de se dissoudre, de disparaître. Le conserver, le fortifier, l'adapter aux régimes nouveaux, ce devait être le devoir des supérieurs. C'est ce qu'ils firent. Des caricatures représentent la sulpicien de 1830 mal vêtu, inélegant, engoncé, rustaud même. Peut-être. Mais prêtre, certes, prêtre à fond, sans réserve, partout, toujours. Ce n'est pas un mince mérite.

Restait pour les temps plus rapprochés de nous une autre oeuvre importante elle aussi. L'adaptation. Le mot venait souvent sur les lèvres du cardinal Verdier. Il en faisait le leit-motiv de ses exhortations aux prêtres de son diocèse. Adaptez-vous. Les circonstances, les conditions, les moeurs, les besoins, les méthodes, tout est changé ou en voie de changement. Ne murmurez pas, ne dites pas: c'est affreux, c'est triste. Non, non! Mais allez au devoir, au travail, à la tâche, au sacrifice, gaiement, crânement, bravement, pour Dieu, l'Eglise, les âmes. Dieu vous aidera. Programme magnifique. C'est à le réaliser que s'employèrent dans ces toutes dernières années les supérieurs que nous avons connus, celui que nous avons le bonheur de vénérer.

Henri GAUTHIER, P.S.S.

## SULPICIENS ET ELEVES DE SAINT-SULPICE ELEVES A L'EPISCOPAT

### I

Un article des Constitutions de Saint-Sulpice commence ainsi: "Ils n'accepteront aucune dignité ecclésiastique..." Il n'y aurait donc pas lieu de parler de sulpiciens devenus évêques. Tout au plus pourrait-on mentionner les noms de ceux qui ont eu la possibilité de refuser l'épiscopat. En fait, cette liste, si elle pouvait être un jour complétée, serait probablement aussi longue que celle des sulpiciens devenus évêques. Elle remonte au fondateur même de Saint-Sulpice.

*Monsieur Olier* (1608-1657) donna lui-même l'exemple en refusant un évêché sur les conseils du Père de Condren, son directeur spirituel. C'était la conviction de ce dernier que Monsieur Olier était appelé par la Providence à fonder l'Oeuvre des grands séminaires en France.

*Monsieur Tronson* (1622-1700), deuxième successeur de Monsieur Olier comme supérieur de Saint-Sulpice, refusa en 1676 l'évêché que lui offrait Colbert, comme il avait refusé précédemment en 1668 l'évêché de Grenoble. Il alléguait dans les deux cas qu'il servirait plus utilement l'Eglise en travaillant au séminaire à former de bons prêtres et même de saints évêques.

Il en fut de même pour *Monsieur Emery* (1732-1811), neuvième supérieur de Saint-Sulpice, qui refusa trois fois, pour *Monsieur Carrière* (1795-1864), treizième supérieur, pour *Monsieur de la Chetardye* (1636-1714), curé de Saint-Sulpice de Paris, pour *Monsieur Dulau d'Allemans* (1710-1791), oncle de Mgr Dulau, archevêque d'Arles, l'illustre victime du massacre des Carmes en 1792, pour *Monsieur Antmé*

(1757-1829) qui refusa l'évêché de Marseille, pour *Monsieur Galitzin* (1770-1840) qui refusa plusieurs évêchés aux Etats-Unis, pour *Monsieur Dowd*, desservant puis curé de Saint-Patrice de Montréal de 1859 à 1891, qui refusa l'évêché de Toronto, et pour plusieurs autres.

Si plusieurs sulpiciens refusèrent l'épiscopat, d'autres durèrent l'accepter par obéissance ou pressés par les circonstances. Il en est même quelques-uns qui, ayant quitté Saint-Sulpice pour une raison ou pour une autre, arrivèrent dans leur nouvelle carrière jusqu'à l'épiscopat.

En fait, en vertu de l'article des Constitutions, cité plus haut, ceux qui étaient encore sulpiciens au moment de leur élévation à l'épiscopat, devaient quitter la communauté. Ce qui contribuait dans certains cas à augmenter l'insistance qu'on mettait à refuser un honneur qui entraînait une telle conséquence.

*Mgr Flaget* semble avoir été le premier à rompre avec cette tradition. Nommé en 1808 évêque du nouveau diocèse de Bardstown, devenu depuis l'archidiocèse de Louisville dans le Kentucky, il passa en France, espérant faire agréer son refus plus facilement. N'ayant pas réussi à convaincre Monsieur Emery, alors supérieur de Saint-Sulpice, il en obtint au moins de rester membre de la communauté, et consentit à se laisser sacrer évêque.

Tout récemment et comme pour sanctionner ce nouvel état de chose, S. E. le Cardinal Jean Verdier, bien que devenu archevêque de Paris et cardinal, continua de rester

jusqu'à sa mort supérieur de Saint-Sulpice.

Si maintenant nous essayons de dresser la liste, forcément incomplète au moins pour la France, des sulpiciens devenus évêques, nous trouvons une vingtaine de noms pour la France, une dizaine pour les Etats-Unis et neuf pour le Canada.

## EN FRANCE

En France, on voit, au tout début de Saint-Sulpice, un compagnon même de Monsieur Olier devenir évêque, *Monsieur de Caulet* (1610-1680) que le Père de Condren avait associé à Monsieur Olier pour faire des missions en Auvergne et ailleurs. Il était chargé plus spécialement du séminaire de la paroisse Saint-Sulpice, quand Louis XIV, en 1644, sur présentation de saint Vincent de Paul, le nomma malgré ses résistances évêque de Pamiers.

Puis l'on voit successivement:

*Monsieur Joly* (1610-1678) évêque d'Agen en 1664.

*Monsieur de Champflour* (1646-1724), évêque de La Rochelle en 1703.

*Monsieur de Sabatier* (1654-1733), évêque d'Amiens en 1706.

*Monsieur de Montmortin* (1691-1770), évêque d'Aire en 1722, de Langres en 1734.

*Monsieur de Lussan* (1703-1769), archevêque de Bordeaux en 1743.

*Monsieur d'Albaret* (1736-1800), évêque de Sarlat en 1777.

*Monsieur de Verclous* (1733-1801), évêque de Mariana en Corse en 1791.

*Monsieur Fournier* (1760-1834), évêque de Montpellier en 1806.

*Monsieur Fraysin* (1765-1841), premier aumônier du roi, vicaire général de Paris, Grand Maître de l'Université, ministre, membre de l'Académie française, cardinal élu, évêque d'Hermopolis in partibus infidelium.

*Monsieur Tharin* (1787-1843), évêque de Strasbourg en 1823.

*Monsieur Affre* (1793-1848), archevêque de Paris en 1840, frappé

à mort sur une barricade durant la révolution de 1848.

*Monsieur Lacroix* (1793-1882), évêque de Bayonne en 1838.

*Monsieur Rousselet* (1795-1881), évêque de Sées en 1843.

*Monsieur Foulquier* (1798-1882), évêque de Mende en 1849.

*Monsieur de Pompignac* (1802-1877), évêque de Saint-Flour en 1857.

*Monsieur Baudry* (1817-1863), évêque de Périgueux en 1861.

*Monsieur Dabert* (1813-1901), évêque de Périgueux en 1863.

Nous arrivons ainsi à *Monsieur Jean Verdier* (1864-1940), l'ami des Canadiens. Il naquit à Lacroix, dans le diocèse de Rodez, le 19 février 1864. Ordonné prêtre à Rome en 1887, il remplit plusieurs fonctions sulpiciennes durant quarante-deux ans. Il était supérieur du séminaire de l'Institut Catholique de Paris lorsque, en 1929, en six mois, il devint successivement vicaire général de Paris, supérieur de Saint-Sulpice, archevêque de Paris et cardinal. On le vit à Montréal en 1932.

*Monsieur Auvity*, né en 1874, est le seul sulpicien évêque actuellement vivant en France. Il fut agrégé à Saint-Sulpice en 1900. En 1933 il était élu auxiliaire de Bourges. Trois ans plus tard il devenait évêque de Mende.

## AUX ETATS-UNIS

Aux Etats-Unis on voit, tout au début de l'indépendance américaine, *Monsieur Flaget* (1763-1850) devenir premier évêque de Bardstown. Comme plusieurs autres sulpiciens, il avait été chassé de France par la Révolution. Arrivé à Baltimore en 1792, il devint évêque en 1808.

*Monsieur David* (1761-1841) était arrivé en Amérique avec Monsieur Flaget. Il l'accompagna lorsqu'il fut nommé évêque de Bardstown et devint son coadjuteur en 1818. Il avait précédemment refusé deux fois l'épiscopat.

*Monsieur Maréchal* (1768-1828) fit un premier stage en Amérique de 1792 à 1803. Rappelé en France par Monsieur Emery après le Con-

cordat de Napoléon, il retourna aux Etats-Unis lorsque Saint-Sulpice fut supprimé en 1811. Il réussit en 1814 à refuser l'évêché de Philadelphie, mais dut obtempérer aux instances de Rome et devenir en 1817 archevêque de Baltimore.

*Monsieur Dubourg* (1766-1833) arriva aux Etats-Unis en 1794 et fut admis à Saint-Sulpice l'année suivante. Il fut sacré par le Pape lui-même évêque de Nouvelle-Orléans en 1815. Onze ans plus tard, épuisé, il rentra en France, mais devenait bientôt évêque de Montauban et deux mois avant sa mort archevêque de Besançon.

*Monsieur Dubois* (1764-1842), arrivé à Baltimore par la Havane en 1791, ne fut sulpicien que de 1808 à 1824. Deux ans après sa sortie de Saint-Sulpice il fut nommé évêque de New-York. Il y justifia, par son énergie à lutter contre les abus, le surnom de "Petit Bonaparte" qu'on lui avait donné durant son temps de collègue.

Il faudrait placer ici, par ordre d'élection, si élection il y a eu, *Monsieur Gabriel Richard* (1764-1832). Il fut de 1798 jusqu'à sa mort le grand organisateur religieux et social de la région de Détroit, habité par beaucoup de Canadiens. Ses admirateurs l'éluèrent même au Congrès de Washington en 1823, seul prêtre qui eût jamais cet honneur aux Etats-Unis. On assure qu'il avait été nommé évêque de Détroit, ou tout au moins qu'il avait été question de lui pour le nouveau diocèse, lorsqu'il mourut dans l'exercice de son dévouement auprès des victimes de l'épidémie de 1832.

*Monsieur Bruté de Remur* (1779-1839) fut d'abord brillant médecin des hôpitaux de Paris avant de devenir prêtre. Admis à Saint-Sulpice en 1808, il fut quand même réclamé par son évêque. Il réussit au bout de deux ans à obtenir la permission de passer aux Etats-Unis. Son oeuvre comme théologien et comme publiciste fut considérable. Il devint en 1834 premier évêque du diocèse de Vincennes, devenu depuis le diocèse d'Indianapolis.

*Monsieur Chabrat*, décédé en

1868, n'était que sous-diacre lorsqu'il fut amené de France par Mgr Flaget en 1810. Lorsque son premier coadjuteur, Mgr David, se retira en 1834, Mgr Flaget le demanda comme coadjuteur. Monsieur Chabrat devint évêque de Bardstovne en 1841 et se retira en 1847.

*Monsieur Chanche* (1795-1852) commença la liste des sulpiciens, devenus évêques, nés en Amérique. Il était natif de Baltimore et fut baptisé par Monsieur Dubourg, ordonné par Mgr Maréchal. Pour faire revivre en Amérique les traditions sulpiciennes, il refusa successivement les coadjutoreries de Baltimore, de Boston, de New-York et n'accepta en 1841 d'être premier évêque de Natchez qu'à la condition de rester membre de Saint-Sulpice. L'on ajoute qu'en considération de circonstances particulières cette faveur lui fut accordée.

*Monsieur Eccleston* (1801-1851) était aussi américain mais de parents protestants. Sa mère, devenue veuve, s'étant remariée à un catholique, se convertit et l'amena à se convertir à son tour en 1814. Il fut admis à Saint-Sulpice en 1827 et devint cinquième archevêque de Baltimore en 1834.

*Monsieur Vérot* (1805-1876), le dernier en date des sulpiciens des Etats-Unis devenus évêques, était venu de France en 1830. Chose apparemment contradictoire, il excellait en mathématiques et en bons mots. Il fut nommé vicaire apostolique de la Floride en 1858. Trois ans après, on ajouta à sa charge le diocèse de Savannah en Georgie. En 1866, il était déchargé de ce diocèse et devenait évêque de Saint-Augustin en Floride.

Nous verrons plus bas un autre évêque des Etats-Unis, Mgr O'Farrell, de Trenton, mais il appartenait comme sulpicien à la province du Canada.

## AU CANADA

Au Canada, le premier à devenir évêque fut *Monsieur de Cicé* (1850-1708), dix-neuvième sulpicien arrivé de France. Il ne resta que quelques années au pays. Rentré en France, il repartit bientôt comme missionnaire en Chine. Il fut nom-

mé en 1699 vicaire-apostolique du Siam et du Japon.

*Monsieur Dosquet* (1691-1777) était né en Belgique. Il fit un premier stage de deux ans au Canada de 1721 à 1725, puis quitta Saint-Sulpice pour passer aux Missions Étrangères de Paris. Nommé vicaire-apostolique aux Indes, il échangea en 1729 son vicariat pour la coadjutorerie de Québec. Devenu évêque de Québec par la démission de Mgr Mornay en 1734, il démissionna à son tour cinq ans plus tard et se retira à Rome.

*Monsieur du Bril de Pontbriand* (1708-1760) dont les restes reposent dans le cimetière sulpicien sous la chapelle du Grand Séminaire de Montréal, fut le dernier évêque de Québec sous le régime français. Il était né à Vannes, en Bretagne, fit ses études classiques au collège de La Flèche et ses études théologiques à Saint-Sulpice de Paris. Il quitta Saint-Sulpice au bout de dix ans pour devenir vicaire-général de Saint-Malo. En 1740 le roi le désigne pour l'évêché de Québec et le Pape Benoît XIV confirme cette nomination.

*Monsieur Lartigue* (1777-1840) fut le premier sulpicien, né au Canada, à devenir évêque. Natif de Montréal, il fit ses études classiques au Collège de Montréal, puis commença l'étude du droit. Prêtre en 1800, il fut admis à Saint-Sulpice six ans plus tard. Il fut nommé auxiliaire de Québec et vicaire général à Montréal en 1821. En 1836 il devenait premier évêque de Montréal.

*Monsieur Phelan* (1795-1857), né en Irlande, fut ordonné prêtre par Mgr Lartigue puis agrégé à Saint-Sulpice en 1825. Il fut coadjuteur de Kingston en 1843 et administra ce diocèse pendant quatorze ans en l'absence de Mgr Gaulin qui s'était retiré. Il ne devint évêque titulaire de Kingston qu'un mois avant sa mort.

*Monsieur de Charbonnel* (1802-1891), fut un sulpicien original. Un an après son ordination il refusa de devenir aumônier de la duchesse de Berry et se fait admettre

à Saint-Sulpice. Il refuse successivement de devenir vicaire-général à Bordeaux, à Autun, au Puy. Pour éviter plus sûrement les honneurs qui le poursuivent sans cesse, il s'enfuit aux États-Unis. C'était tomber de Charybde en Scylla. Il eut à refuser un évêché, puis la coadjutorerie de la Nouvelle-Orléans. Il vint alors à Montréal pour être plus en sûreté. Mais, étant tombé malade, il alla se reposer en France. Nouvel assaut! Il lui faut refuser une candidature à l'Assemblée Nationale. Enfin Pie IX le mande à Rome, le nomme évêque de Toronto et le sacre lui-même en 1850. Mgr de Charbonnel réussit à faire accepter sa démission en 1860. Voyant que son titre de sulpicien ne l'a pas suffisamment protégé contre les honneurs, il entre chez les capucins. Mais là encore, pour n'en pas perdre l'habitude, il refuse un évêché en Algérie. Sur la fin de sa vie, il dut cependant accepter encore le titre d'archevêque-évêque in partibus infidelium.

*Monsieur Pinsonnault* (1815-1883), naquit à Saint-Philippe de Laprairie, étudia au Collège de Montréal. Il fit sa Solitude à Paris où il fut ordonné prêtre en 1840. Il quitta Saint-Sulpice en 1849 et devint chanoine de Montréal. En 1856 il fut élu premier évêque de London, mais dut démissionner en 1866 pour cause de surdité.

*Monsieur O'Farrell* (1832-1894), était né en Irlande. Il étudia la théologie à Paris et s'y agrégea à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à Limerick en 1855, il fut envoyé au Grand Séminaire de Montréal comme professeur de Dogme. Sa santé ayant fait défaut, il passa au ministère à Saint-Patrice, à Sainte-Brigide et devint curé de Sainte-Anne. En 1869 il quitta Saint-Sulpice pour aller à New-York où il fut vicaire puis curé à St. Peter. En 1881 il fut sacré premier évêque de Trenton.

*Monsieur Emile Yelle*, né à Saint-Remi de Napierville, le 4 avril 1893, étudia à Joliette et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre en 1917, il alla étudier deux

ans à Rome et fit son année de Solitude à Paris. Il fut professeur durant sept ans, puis supérieur durant six ans au Grand Séminaire de Montréal. En 1933, il était nommé archevêque coadjuteur de Saint-Boniface. Sa santé ayant fait défaut, il s'est retiré à l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1941.

## II

### Les anciens à travers le monde

Calculer le nombre des anciens élèves de Saint-Sulpice qui sont devenus évêques à travers le monde n'est pas chose facile. Aussi devons-nous nous contenter de chiffres approximatifs.

Pour ce qui est de la *France* nous trouvons deux affirmations dans "Les Sulpiciens", par Monval. A la fin du dix-septième siècle, soixante ans à peine après la fondation du premier séminaire sulpicien, on comptait une quarantaine d'anciens élèves de Saint-Sulpice devenus évêques. Durant le dix-huitième siècle il y en aurait eu plus de deux cents.

Parmi ces évêques, il en est qui nous intéressent particulièrement. Anciens de Saint-Sulpice de Paris. Mgr Dosquet, coadjuteur puis évêque de Québec, de 1730 à 1739, Mgr Pourroy de l'Auberivière, évêque de Québec, en 1740, décédé à son arrivée, Mgr du Breil de Pontbriand, successeur des précédents de 1741 à 1760, Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, de 1850 à 1860, Mgr O'Farrell, évêque de Trenton, de 1881 à 1894. Mgr Fabre, coadjuteur, puis évêque, puis archevêque de Montréal, de 1873 à 1896, et Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, de 1897 à 1939, étaient anciens du séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Mgr Pascal, O.M.I., vicaire apostolique puis évêque de Prince-Albert, de 1891 à 1920, était ancien du séminaire de Viviers. Mgr Legal, O.M.I., coadjuteur puis évêque de Saint-Albert, puis archevêque d'Edmonton, de 1897 à 1920, était ancien de Saint-Sulpice de Nantes. Mgr Jamot, vicaire apostolique puis évêque de Peterborough, de 1874 à

1886, était ancien de Limoges. Mgr Coudert, O.M.I., coadjuteur du vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert, depuis 1936, est un ancien du grand séminaire de Clermont.

*Aux Etats-Unis*, Saint-Sulpice ne date que de 1791. A cette époque, il n'y avait en tout et partout que quelque 25,000 catholiques et un seul diocèse, celui de Baltimore. Cela explique que le séminaire de Baltimore n'ait compté de 1791 à 1849 que cent quatorze élèves ordonnés prêtres. De ce nombre il y avait onze évêques. A partir de 1850 le progrès fut plus rapide. En 1891, cent ans après la fondation, on comptait vingt-deux anciens élèves devenus évêques. Parmi ceux-là il faut mentionner tout spécialement S. Em. le cardinal James Gibbons, archevêque de Baltimore. Il termina sa théologie et fut ordonné en 1861.

Actuellement on voit, parmi les quelque cent vingt-cinq évêques vivant aux Etats-Unis, trente-trois anciens élèves de Saint-Sulpice, dont trois de Saint-Sulpice de Paris et six de Saint-Sulpice de Montréal. Les anciens élèves du Grand Séminaire de Montréal sont: Mgr Mathias Lenihan, archevêque titulaire de Preslavo, doyen de l'épiscopat américain, Mgr J. Schrems, archevêque-évêque de Cleveland, Mgr J. McGrath, évêque de Baker City, Mgr Thomas O'Leary, évêque de Springfield, Mgr Henry Rohiman, évêque de Davenport, Mgr Armstrong, évêque de Sacramento.

### Ceux du Grand Séminaire

Même pour le *Canada*, la liste des anciens élèves de Saint-Sulpice devenus évêques n'est pas encore complétée. Le Grand Séminaire de Montréal, qui existe comme tel depuis 1840, a déjà donné à l'Eglise quatre-vingt-sept évêques. On trouve quatre-vingt-trois noms dans l'Album souvenir du centenaire du Grand Séminaire. A cette liste il faut ajouter: Mgr H. O. Chalifoux (1850-1922), qui étudia au Grand

Séminaire de septembre 1873 à décembre 1874 et devint auxiliaire de Sherbrooke en 1914. Son nom avait été omis par mégarde. Mgr Georges Cabana, archevêque-coadjuteur, de Saint-Boniface, Mgr Conrad Chaulmont et Mgr Lawrence Whelan, auxiliaires de Montréal.

A ces quatre-vingt-sept il faudrait ajouter les noms de ceux qui ont étudié à Saint-Sulpice de Montréal, avant même la fondation du Collège de Montréal, en 1767, tel Mgr Pierre Denaut, coadjuteur puis évêque de Québec de 1794 à 1805. Il y aurait aussi les noms de ceux qui ont étudié au Collège de Montréal avant la fondation du Grand Séminaire, soit de 1767 à 1840. Nommons entre autres: Mgr J.-O. Plessis, coadjuteur, puis évêque, puis archevêque de Québec, de 1797 à 1823. Mgr J.-N. Provencher, auxiliaire de Québec pour l'Ouest, puis évêque de Saint-Boniface, de 1820 à 1853. Mgr M. Power, premier évêque de Toronto, de 1841 à 1847. Mgr Pinsonnault, premier évêque de London, de 1856 à 1866. Mgr Gillis, évêque d'Edimbourg, Mgr D. W. Bacon, évêque de Portland, de 1855 à 1874. Mgr Fitzpatrick, évêque de Boston, de 1846 à 1866. Mgr Lartigue, auxiliaire, puis évêque de Montréal, de 1820 à 1840.

Il y aurait également les noms de ceux qui, ayant étudié au Collège

de Montréal, ont fait ailleurs leurs cours de théologie. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal. Mgr Conroy, auxiliaire puis évêque d'Ogdensburg, de 1912 à 1939. Mgr Ubald Langlois, O.M.I., vicaire apostolique de Grouard depuis 1938.

Enfin il serait intéressant de connaître tous les anciens du Collège Canadien à Rome qui sont devenus évêques. Ici la liste serait assez longue. Mentionnons seulement quelques noms. Mgr J. T. McNally, archevêque d'Halifax, Mgr J.-A. Langlois, évêque de Valleyfield, Mgr J. T. Kidd, évêque de London, Mgr A.-O. Corntois, évêque des Trois-Rivières, Mgr J.-G.-A. Courchesne, évêque de Rimouski. Mgr A. Leblanc, évêque de Hearst. Mgr A. Douville, auxiliaire de Saint-Hyacinthe.

Actuellement, des quelque cinquante-cinq évêques vivant au Canada, plus de la moitié sont à un titre ou à l'autre anciens de Saint-Sulpice. Deux sont anciens de Saint-Sulpice de Baltimore: Mgr Coudert, O.M.I., et Mgr Brodeur, évêque d'Alexandria. Si on parvenait à compléter la liste c'est certainement beaucoup plus d'une centaine d'évêques qui sont anciens de Saint-Sulpice de Montréal.

**Georges-Henri LACASSE, P.S.S.**

## MONSEIGNEUR LARTIGUE

A la Compagnie de Saint-Sulpice revient l'honneur — et c'était justice — d'avoir formé et longtemps compté parmi ses membres le premier évêque de Montréal; Mgr Jean-Jacques Lartigue. Entre tant d'évêques que Saint-Sulpice a donnés à l'Eglise, il a droit, croyons-nous, à une place de choix et à un traitement d'honneur.

### L'enfance et la jeunesse

Jean-Jacques Lartigue naquit à Montréal, le 20 juin 1777. Son père était médecin; par sa mère, Marie-Marguerite Cherrier, il était le cousin de Louis-Joseph Papineau et de Denis-Benjamin Viger. Fils unique, et longtemps attendu, il ne fut pas gâté, mais élevé au sens le plus chrétien du mot. L'amour des pauvres, qui fut comme la caractéristique de son apostolat, existait déjà chez l'enfant. "Les plus petites particularités dans la vie de ceux que la divine Providence a chargés de quelque haut ministère, écrit Mgr Bourget, sont toujours poignantes d'intérêt, quand ensuite on fait certains rapprochements avec d'autres faits qui sont d'une nature éclatante dans la vie d'un grand homme. Eh bien! l'immortel fondateur de l'épiscopat à Montréal, quand il était petit enfant, avait un désir, c'était de pouvoir aller nu-pieds dans les rues, quand il voyait passer de pauvres enfants sans souliers. Plus tard, et lorsqu'il exerçait le saint ministère dans cette ville qui fut son berceau comme elle a été son tombeau, sa charité a expliqué ce que voulait dire ce sentiment si digne d'un bon cœur, car on l'a vu sacrifier au soulagement des pauvres, d'abord, tous ses reve-

nus patrimoniaux. Puis, comme ils ne suffisaient pas à sa charité, il vendait sa montre et les autres objets dont il pouvait se passer absolument. Et après cela, il dépouillait sa tendre mère qui, comme on le sait, ne vivait que pour lui."

Après de brillantes études au Collège de Montréal, il se destine au barreau et commence son droit. Il n'oublie pas cependant que la science de sa religion est le premier devoir de l'intellectuel catholique. Et, devenu évêque, il pouvait écrire, en toute vérité: "J'étais aussi capable de soutenir les intérêts de la religion contre l'impunité des philosophes, pendant que j'étais dans le monde que maintenant".

### Le prêtre et le sulpicien

En 1797, il décide de se faire prêtre. L'ordination sacerdotale a lieu à Saint-Denis-sur-Richelieu, le 26 septembre 1800. L'avenir prouvera et prouvera surabondamment que l'abbé Lartigue n'était pas de ceux qui reculent quand ils ont une fois dit aux pieds des saints autels: *Promitto oboedientiam*. Ami du silence, de l'étude et de la prière, le jeune prêtre veut se faire Sulpicien; mais Mgr Denaut, qui l'a déjà nommé secrétaire du diocèse, ne consent pas à se priver d'un auxiliaire si précieux. A la mort de Mgr Denaut, le désir de M. Lartigue est toujours bien vivant, et, avec la permission de Mgr Plessis, il entre enfin à Saint-Sulpice (1806).

"Pendant quinze ans, lit-on dans sa notice nécrologique, il fut l'ornement de cette communauté par son zèle infatigable, par son rare talent pour la prédication, son ardeur incomparable pour la conver-

sion des pécheurs et sa grande charité envers les pauvres. Malgré les nombreuses occupations qui devaient, ce semble, absorber tout son temps, il mettait un si bel ordre dans l'accomplissement de ses devoirs qu'il trouvait toujours le loisir de visiter régulièrement les faubourgs dont on l'avait chargé, d'y maintenir l'ordre, comme l'attestent les personnes qui ont eu le bonheur d'être sous son administration, de passer une partie considérable de la journée au confessionnal, d'étudier avec profit la théologie et l'Écriture Sainte, comme le prouvent les manuscrits qu'il a laissés, de se tenir au courant de toutes les affaires de son pays qui l'intéressa toujours bien vivement."

### L'Évêque de Telmesse et l'Évêque de Montréal

Lorsque Mgr Plessis voulut, en 1819, diviser son vaste diocèse qui s'étendait de la Nouvelle-Ecosse aux Montagnes Rocheuses, l'abbé Lartigue devenait évêque de Montréal. Par suite de l'opposition du gouvernement anglais, le démembrement du diocèse de Québec fut ajourné.

Sacré évêque de Telmesse, le 21 janvier 1821, Mgr Lartigue administra le district de Montréal, en qualité de vicaire général. Nous n'avons pas à raconter les quinze années de souffrances qui suivirent et où le légitime représentant de l'évêque de Québec à Montréal vit son autorité discutée et méprisée. Disons seulement—car il faut être juste—que s'il avait incontestablement pour lui la justice et le bon droit, il était d'une époque où les procédés conciliants étaient trop souvent méconnus; et autant que tout autre, il était de son époque. En 1836, les circonstances ont changé; et c'est avec joie que Mgr Lartigue est salué par tous comme premier évêque de Montréal.

L'église Saint-Jacques et la résidence épiscopale qu'il avait, en grande partie, construites de ses deniers, deviennent la première ca-

thédrale et le premier évêché (angle des rues Saint-Denis et Demonigny). Il avait encouragé, dès la première heure, et il ne cessa de bénir l'oeuvre alors naissante de Madame Gamelin; en 1837, il introduit au Canada les Frères des Ecoles Chrétiennes; il érige dans le diocèse l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et devient ainsi le père du grand mouvement missionnaire qui portera ses fruits sous l'épiscopat de Mgr Bourget. Celui-ci d'ailleurs, dans son mandement d'entrée, rendait pleine justice au premier évêque de Montréal: "Enfin, ce qui Nous inspire un vrai courage, c'est que toutes les oeuvres que Nous allons entreprendre pour votre salut éternel ont été depuis de longues années, projetées par notre illustre prédécesseur. Car, dans son vaste génie, qui embrassait plusieurs siècles, et dans ses immenses calculs pour le bien de son cher troupeau, il a prévu tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur. Aussi, est-ce dans le sein de la confiance dont il nous a honoré que nous avons puisé tout ce que Nous avons à faire dans notre Episcopat... C'est surtout dans les derniers jours de sa vie que, ranimant toutes ses forces et laissant parler toute sa tendresse pour ses brebis, il nous a tracé la marche que nous avions à suivre, pour la réforme des abus et l'établissement des solides vertus". Toujours Mgr Bourget aima à se donner comme le continuateur de Mgr Lartigue, l'exécuteur de ses grands desseins. Il l'était en effet. Quand il institue le chapitre de la cathédrale, quand il fonde les *Mélanges Religieux*, quand il invite Mgr de Forbin-Janson à prêcher des missions dans le diocèse, quand il rappelle les Jésuites au Canada, il ne fait que donner suite à des projets de son prédécesseur.

### La mort et le pieux souvenir de Mgr Bourget

Mgr Lartigue mourut le 19 avril 1840. Voici ce qu'on peut lire dans

les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal*: "Dans la nuit du Samedi-Saint au Dimanche (18-19 avril), Monseigneur Bourget veilla auprès du malade... Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir. Monseigneur Bourget, qui ne l'avait pas quitté un seul instant, commença le *Subvenite*; mais ne pouvant continuer à cause des sanglots qui lui coupèrent la voix, il fit signe à M. Joseph Crevier, jeune ecclésiastique, de continuer à sa place, il se retira dans sa chambre où nous le vîmes prosterné devant son crucifix".

Comme il est touchant de voir Mgr Bourget jusqu'à la fin de sa vie parler avec émotion de son maître et de son ami! En 1863, il encourage et bénit le projet d'élever un monument au premier évêque de Montréal; il veut faire beau et grand. Dans une lettre, datée de Rome, le 19 avril 1870, il commence par rappeler la mort de Mgr Lartigue, survenue à pareille date trente ans plus tôt. Ah! c'était un grand évêque, écrit-il, il me faudrait l'imiter. Même souvenir dans une lettre aux religieuses de l'Hô-

tel-Dieu, huit ans plus tard: "Toutes ces choses me sont présentes comme si elles se passaient aujourd'hui; voilà pourquoi je sens le besoin d'épancher mon cœur dans celui des bonnes religieuses Hospitalières qui surent si bien comprendre le cœur de ce grand Evêque, en lui procurant tous les secours dont il avait un si pressant besoin". Le 20 juin 1877, il écrit, de la Maison Saint-Janvier, à Mgr Fabre. Avant de parler affaires, il veut satisfaire sa dévotion et note que ce jour marque le centième anniversaire de la naissance de Mgr Lartigue.

L'exemple de Mgr Bourget devrait être pour nous un exemple entraînant. Trop longtemps, nous avons oublié, sinon méconnu les grands mérites de Mgr Lartigue. Comme il était plus près de la vérité celui qui écrivait en 1841: "Là repose le premier des évêques de Montréal, que l'histoire placera sans doute à un rang bien élevé, parmi les pontifes qui ont illustré la chaire épiscopale sur ce continent". Paroles qui, après cent ans, ne nous paraissent pas exagérées.

Léon POULIOT, S.J.

## LE GRAND SEMINAIRE

La fin spéciale de la Compagnie de Saint-Sulpice, fut dès l'origine, de préparer les jeunes gens à la digne réception des Saints Ordres, et de les former à la science et aux vertus requises par le Sacerdoce et le ministère des âmes.

Les premiers prêtres, envoyés par M. Olier lui-même l'année de sa mort, 1657, tout en prenant part aux travaux apostoliques dans l'île de Montréal, ne perdaient pas de vue l'oeuvre par excellence de l'éducation des clercs, selon les vues de leur fondateur.

Dès les dernières années du XVIIe siècle, on enseignait les humanités au Séminaire de Ville-Marie. Plus tard, nous savons, par une lettre de M. Montgolfier à Mgr Briand, évêque de Québec (31 octobre 1760), que cette première école de latin s'était maintenue dans la communauté sulpicienne, et que, de plus, deux conférences, l'une de philosophie, et l'autre, de théologie, étaient données à une dizaine d'élèves. Pour eux, le supérieur demande à l'évêque le port de la soutane afin de les maintenir plus sûrement dans la modestie ecclésiastique.

Deux ans plus tard, on voit trois jeunes clercs, habitant au Séminaire, occupés à enseigner dans les écoles de la ville, et en même temps, recevoir des leçons de théologie. Il y a aussi les "régents" du collège, qui emploient le temps que leur laisse l'exercice de leurs fonctions à l'étude de la théologie en vue de leur sacerdoce prochain. Parmi ces régents, il faut signaler M. Joseph Comte, qui deviendra prêtre de Saint-Sulpice et exercera les fonctions de procureur du Séminaire pendant 40 ans.

Dès 1825, Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, fonda une "Eco-

le de Théologie", dans son palais épiscopal situé à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue Saint-Denis, tout près de la cathédrale Saint-Jacques. Cette école se développe lentement; en 1840, elle ne comptera encore qu'une quinzaine d'élèves.

Parmi les directeurs de cette école, on remarque M. Pierre Viau, qui deviendra plus tard grand vicaire de l'Evêque de Montréal, M. Jean-Charles Prince, futur coadjuteur de Mgr Bourget, et ensuite, premier évêque de Saint-Hyacinthe, MM. Alexis-Frédéric Truteau, Jean-Baptiste Dupuy, et enfin, Etienne Lavoie.

### Le concordat de Mgr Bourget

En 1840, le Séminaire, dont la situation s'est améliorée par suite de la reconnaissance officielle de ses droits à la possession de ses biens, pourra accepter la proposition de Mgr Bourget, et accomplir enfin l'oeuvre qui est vraiment la sienne. Le 7 novembre 1840, un Concordat est passé, en vertu duquel "l'Evêque de Montréal confie au Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal l'éducation ecclésiastique des aspirants au Sacerdoce de son diocèse pour être dirigée selon les règles et les usages de ladite Compagnie. Et cela, pour toujours, et irrévocablement. Il sera pourvu aux pensions des élèves par les ressources de leur famille, ou par les secours diocésains. Ont signé: Ignace, Evêque de Montréal, et Joseph Quiblier, s.s., supérieur".

Pour ces nouveaux séminaristes, il fallait trouver un logement. On y pourvut en les recevant dans le Collège de Montréal, situé rue Saint-Paul, et aujourd'hui abandon-

né. Le Grand Séminaire fut installé dans l'aile gauche de cette maison où l'on parvint à loger 19 séminaristes en 1840, 31 en 1841, et 40 en 1855; ce qui, avec les 266 collégiens, donnait un total de 306 élèves. Les deux communautés avaient la même chapelle et le même réfectoire.

De cette première période de l'histoire du Grand Séminaire on peut dire qu'elle ne fut pas sans gloire. Dès le début, on s'efforce de pourvoir à la bonne formation, morale et intellectuelle, des aspirants au Sacerdoce. Le bon ordre et le recueillement nécessaires à la piété et à l'étude sont assurés par la mise en vigueur d'un règlement, le même que celui du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris dans ses grandes lignes, avec adaptation aux conditions locales. C'est encore celui qui est lu et observé de nos jours, sauf certaines formules archaïques et certains usages périmés.

Le personnel, peu nombreux au début, s'accroît peu à peu. Les deux premiers Directeurs sont MM. Billaudèle, 1841-1846, et Baile, 1846-1866. Les premiers professeurs s'appellent MM. Villeneuve, Granet, Barbarin, Carof, O'Farrell, Giband, Larue.

On y enseigne les sciences ecclésiastiques strictement nécessaires: dogme et morale, en suivant le manuel alors en usage dans beaucoup de Séminaires français, Mgr Bouvier, évêque de Mans; Ecriture Sainte, Liturgie; on y donne des répétitions de cérémonies et des exercices de chant. Quant à la prédication, on se borne d'abord à la critique de quelques sermons, donnés à la place de la lecture spirituelle; mais, dès 1854, il y aura un cours régulier, à l'aide du Manuel de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice de Paris.

### Des séminaristes d'un peu partout

Les séminaristes n'appartenaient pas tous au diocèse de Montréal; il en vint de Kingston, de Boston et

d'autres diocèses des Etats-Unis; ce qui donnait déjà au Séminaire de Montréal le caractère de Séminaire interdiocésain, ou régional, qu'il a encore aujourd'hui.

La formation de plusieurs de ces élèves fut inégale ou incomplète. Un certain nombre avaient déjà commencé leurs études théologiques, ou bien, les continuèrent, dans les collèges, tout en enseignant; et ils ne passaient qu'un, deux ou trois ans à Montréal.

Durant la période qui nous occupe, de 1840 à 1857, 338 élèves furent inscrits au Grand Séminaire, représentant 21 diocèses: 145 restèrent au moins un an; 85, deux ans; 96, trois ans; 7, quatre ans. Sur ces 338 séminaristes, 246 étaient d'origine canadienne, 32 venaient des Etats-Unis, 43, d'Europe, et quelques Irlandais. 239 devinrent prêtres, dont 8 furent évêques; 15, religieux; et 20 Sulpiciens.

Parmi les plus connus, on remarque: Damase Dandurand, oblat, mort âgé de 102 ans; Alexandre Taché, 1er évêque de Saint-Boniface; John Farrell, évêque de Hamilton; Pascal Lajoie, supérieur des Clercs de Saint-Viateur; Adolphe Maréchal, grand vicaire de Montréal; Peter Balte, James Healy, Francis McNierny, évêques d'Alton, de Portland et d'Albany; James Rogers, évêque de Chatham, John Walsh, de London, et enfin, Antoine Labelle, le futur "roi du Nord".

Mais l'installation du Séminaire de Théologie au Collège n'était que provisoire; il fallait l'établir définitivement ailleurs. On voulut d'abord le rapprocher du Séminaire Notre-Dame, le presbytère actuel, et la construction d'un nouvel édifice fut commencée, sans être continuée. Car, après l'incendie de la cathédrale Saint-Jacques avec l'évêché et l'école, qui détermina Mgr Bourget à se fixer dans un autre quartier et à confier la paroisse S.-Jacques aux Sulpiciens, ceux-ci songèrent à placer le Grand Séminaire auprès de leur église. Ce projet

n'eut pas de suite, non plus que celui de la terre Dufresne.

C'est alors que l'on se dirigea vers la Ferme des Prêtres ou Fort de la Montagne pour un établissement définitif.

Là, dès 1669, nos missionnaires Sulpiciens avaient fondé une mission pour les sauvages. En 1676 seulement, l'un d'entre eux vint s'y fixer. Cinq ans plus tard, M. de Belmont y construisit une maison et y organisa tout un village, qui fut incendié en 1692, mais reconstruit en pierre, en 1694. Les murs d'enceinte sont garnis de meurtrières et flanqués d'une tourelle à chaque angle. Au centre, s'élève la maison des Missionnaires, en face de laquelle, la chapelle, dédiée à Notre-Dame des Neiges. Un enclos spacieux abrite les femmes et les enfants. Soeur Marguerite Bourgeoys y tient école pour les petites filles.

Les Indiens partent à la fin du XVIIe siècle; et le Fort devient le Château des Messieurs, qui fut embellí et réparé à plusieurs reprises. Telle est l'histoire du site choisi pour la construction du nouveau grand Séminaire.

C'est à la visite, faite par M. Failon, P.S.S., en 1854, que les plans sont soumis à l'assemblée de nos Messieurs, et approuvés le 10 mai 1855. Le 8 septembre de la même année, M. Billaudèle pose la première pierre; et deux ans après, à pareille date, la bénédiction du nouvel édifice s'accomplit par Mgr Joseph LaRocque, coadjuteur de Mgr Bourget, en présence d'un nombreux clergé et des séminaristes, qui devaient faire leur entrée le soir même.

Le bâtiment que l'on vient de bénir comporte un corps de logis central reliant deux ailes parallèles. A l'extrémité de l'aile gauche, vers 1862, il y aura une porte extérieure servant d'entrée et ouvrant sur le parloir. L'aile droite sera destinée à la Chapelle dont l'intérieur n'est pas encore aménagé. En attendant, une chapelle provisoire occupera le fond de l'aile gauche à l'intersection du corps principal,

où se trouvent actuellement la statue du Sacré-Coeur et l'horloge. (Quant au château des Messieurs, occupant la cour intérieure, entre les deux ailes, il sera démoli en 1860).

La maison contient 130 chambres, et il n'y a que 46 séminaristes en 1857, et de 80 à 98, les neuf années suivantes. On y est donc à l'aise. Mais elle allait bientôt se remplir. La guerre est menaçante entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne; et celle-ci envoie à Montréal des régiments qu'il s'agit de loger. Pour cela, on réquisitionne le collège. Vers la fin de 1861 et au début de l'année suivante, les Collégiens trouvent l'hospitalité au Grand Séminaire où ils demeureront jusqu'en 1870. Les séminaristes se contenteront de l'aile gauche du bâtiment et de la moitié du second étage.

Il fallait bien, pourtant, achever la grande chapelle. Dès 1862, les fenêtres sont ouvertes, les plans élaborés, les travaux commencent vers la fin de janvier 1864 pour s'achever en octobre. Tout est prêt, sauf la décoration, pour le 17 de ce mois, jour de sa consécration. La dédicace en est accomplie par Mgr Joseph Larocque, évêque de S.-Hyacinthe, en présence des évêques de Hamilton, Ottawa, Kingston et Toronto. Et dès ce moment les deux communautés peuvent y célébrer les offices du dimanche, chacune se contentant de sa chapelle particulière pour la semaine.

Cette nouvelle chapelle n'avait pas la même orientation qu'aujourd'hui; la façade donnait sur la rue Sherbrooke, et le sanctuaire se trouvait à la place qu'occupe actuellement le jubé de l'orgue; on entrait par le côté, par une porte ouvrant sur la sacristie. La chapelle était voûtée en cintre surbaissé. L'autel, décoré d'une "Cène eucharistique" en haut-relief, se détachait entre deux colonnes à chapiteaux composites supportant un cintre parfait. Un tableau représentant la "Pentecôte", copie de celui de Lebrun qui orne la chapelle du Séminaire de Paris, occu-

paît le mur du fond. Le sanctuaire, plus étroit que la nef, se terminait par deux pilastres cannelés, supportant eux aussi un cintre plus ouvert que celui de l'autel. Enfin les cintres surbaissés de la nef reposaient sur des corbeaux fixés à mi-hauteur des murs entre les fenêtres. Sur les murs, les statues des douze apôtres, posées sur des consoles, surplombaient les stations du Chemin de la Croix; statues et stations ornèrent plus tard la chapelle de Philosophie.

La chapelle de Théologie servait encore aux élèves du Collège, jusqu'en 1884, année de l'achèvement de leur propre chapelle.

Mais on devait faire davantage, au Grand Séminaire, pour la maison de Dieu. Notre chapelle était devenue trop petite pour le nombre croissant d'élèves, et ceux-ci ont à apprendre au Séminaire la science, le goût, l'amour, le sens traditionnel de la beauté qui convient à nos églises et au culte divin.

On ne voulait pourtant pas détruire un temple liturgiquement consacré à Dieu; les murs resteront intacts, la voûte disparaîtra; on aura une basilique couverte en charpente apparente dans le style du VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècles. On prit possession de la chapelle ainsi agrandie et embellie le jeudi-saint de l'année 1907. (M. Thibeault en fait la description dans un article qu'on trouvera plus loin).

Mais reprenons l'histoire de notre Séminaire. Le nombre des élèves allait croissant; il fallut agrandir la maison, et cela, à deux reprises. D'abord, en 1875, on prolongea de 120 pieds le corps principal vers le sud-ouest jusqu'à la salle actuelle des exercices, ce qui donna 80 nouvelles chambres; et ensuite, en 1900, il y eut un nouveau prolongement dans la même direction, qui comporta une salle de lecture spirituelle et 64 cellules. Enfin, dans le soubassement de l'aile Saint-Marc, on installa, en 1909, les religieuses, Petites-Filles de Saint-Joseph, chargées de la cuisine.

Nous avons vu, dans ces lignes, comment l'oeuvre de la formation des jeunes clercs a été fondée à Montréal, et quels en ont été les premiers développements. Depuis lors, elle n'a pas cessé de se perfectionner. A mesure qu'elle s'allongeait, la maison s'est remplie. Les élèves sont venus en grand nombre; maintenant que le Saint-Siège a rendu obligatoire le séjour des séminaristes dans un grand Séminaire, ceux du Canada sont plus nombreux; par contre, deviennent moins nombreux les étrangers, car de nouveaux séminaires ont été construits.

### Fidèles serviteurs du clergé

Aux premiers Supérieurs, MM. Billaudèle et Baile, d'autres ont succédé: MM. Larue, Delavigne, Colin, Lecoq, Lelandais, Urique, Dorveaux, Yelle et Lesieur. Chacun avait sa physionomie propre, mais tous ont été animés du même esprit, qui est celui de Jean-Jacques Olier, formé lui-même à l'école de Jésus-Christ, Souverain Prêtre. Aidés de confrères très zélés, dans une grande unité de vue, ils ont travaillé tant qu'ils ont pu au service du clergé. Ils se sont efforcés de préparer pour l'Eglise des prêtres pieux et instruits, ayant l'intelligence des besoins du temps présent, ne reculant pas devant la tâche ardue, et s'oubliant eux-mêmes pour ne voir que Dieu à faire aimer et à faire servir.

Ont-ils réussi, et dans quelle mesure? Dieu seul le sait; mais ils y ont mis tout leur savoir-faire et tout leur coeur. Et ils ont été encouragés par la docilité et la bonne volonté des disciples. On a toujours remarqué le souvenir reconnaissant des anciens élèves, leur attachement sincère au berceau de leur jeunesse cléricale, combien volontiers ils y reviennent prendre conseil de leurs anciens maîtres ou retremper leur âme dans une nouvelle ferveur.

Depuis, le champ d'action du Grand Séminaire s'est élargi. Sans parler de la Faculté de Théologie qui a déjà son histoire, et dont le programme s'est enrichi récemment de nouvelles disciplines, il y a : la formation au vrai chant d'église par les mélodies grégoriennes, le cercle d'études sociales, le bu-

reau des missions, l'initiation aux oeuvres de jeunesse, l'Institut Pie XI, dont d'autres plumes décriront les activités. Tout cela doit contribuer à la formation du prêtre complet et parfait, tel qu'il en faut de nos jours plus que jamais. Et cela, pour l'Eglise et les âmes; à la plus grande gloire de Dieu!

**Barthélemy GATTET, P.S.S.**

## LA CHAPELLE DU GRAND SEMINAIRE

Le jeudi saint de l'année 1907, il y a donc maintenant trente-quatre ans, la chapelle actuelle du Grand Séminaire fut ouverte au culte. Elle remplaçait l'ancienne chapelle devenue trop petite pour le nombre toujours grandissant d'étudiants qui venaient faire leur théologie au Séminaire de Montréal.

C'est la coutume, dans un cas comme celui-ci, de garder dans une nouvelle construction quelque chose de l'ancienne, ne fût-ce qu'une pierre. Ici, il fut décidé de conserver les murs extérieurs, ce qui imposait à l'architecte la largeur du nouvel édifice. La nécessité d'agrandir, avec la seule permission d'allonger vers la rue Sherbrooke et d'élever la voûte, fit chercher à M. Marchand la solution du problème, dans l'application du style le plus ancien de la chrétienté, la basilique romaine. L'idée fut des plus heureuses et permit au jeune architecte d'alors de réaliser le chef-d'oeuvre que nous allons décrire en quelques lignes.

Il est facile d'y retrouver les principales parties d'une basilique antique. Ainsi on arrive tout d'abord dans un vestibule qui présente tout à fait la forme et la proportion du narthex. Les ornements en sont, outre le dallage en marbre, un robuste autel surmonté de la statue de Notre-Dame-des-Victoires, un buste de la Vierge, et un bronze de M. Olier. On passe ensuite par une splendide grille en fer forgé exécutée par Regaudy, pour pénétrer dans le pronaos, sur lequel donne la sacristie, et d'où partent les ministres pour faire leur entrée à travers toute la longueur de la chapelle jusqu'au chœur. Deux énormes bénitiers appuyés sur les massives colonnes de marbre noir qui supportent la tribune de l'orgue

vous avertissent que vous êtes au bas de la nef, d'une longueur de 145 pieds.

Deux autres colonnes de même couleur attirent aussitôt votre attention, parce qu'elles terminent la nef à l'avant, en s'élançant jusqu'au haut de la chapelle, pour soutenir l'arc triomphal de l'entrée du chœur. Tout dans cette nef va maintenant vous arrêter les yeux, depuis la mosaïque du pavement jusqu'à la charpente apparente de la voûte, qui est la couverture par excellence des basiliques. En pin de la Colombie, cette charpente à la décoration fine et discrète vous repose de ces plâtres ou de ces toles gauffrées, auxquels sont parfois obligés de se résigner les architectes.

Examinons un peu les murs qui sont revêtus de pierre de Caen, dont la blancheur de pur calcaire n'est qu'une des très avantageuses qualités qui la recommandent. Elle s'offre très tendre au ciseau, mais elle durcit avec l'âge et gagne en solidité à mesure qu'elle vieillit. Six baies ou fenêtres de chaque côté laissent pénétrer des flots de lumière, à laquelle cependant de trop modestes verrières ne réussissent pas à donner ces chaudes couleurs qui se marieraient bien dans la longue nef si élancée. C'est dans les travées que sont sculptés les groupes du chemin de la croix.

Des deux côtés de la nef trois rangs de stalles en chêne massif se font face, et il faut les voir remplies de leurs trois cents séminaristes en surplis immaculés pour en apprécier l'heureuse disposition. Quel recueillement lorsque règne le silence, quelle douceur lorsque l'orgue se fait entendre, mais surtout quelle richesse de prière lorsque les mélodies grégoriennes s'échappent avec enthousiasme de ces

trois cents coeurs! Oh! la bénie atmosphère!

Nous montons maintenant par 6 degrés de marbre jusque dans le chœur, qui se confond avec l'abside de la basilique. Dans celle-ci d'ordinaire tout converge vers le trône de l'évêque, car c'est autour de lui que viennent se placer les prêtres et les diacres, qui n'existent et n'agissent que par lui et avec lui. Le pontife accomplit une partie des cérémonies de la messe en restant avec son clergé au fond de l'abside, sans venir à l'autel, qui ne doit pourtant pas le cacher aux yeux des fidèles. C'est pourquoi, dans une basilique, l'autel paraît toujours de dimensions restreintes, mais il est par contre richement orné d'une voûte d'abri portée sur quatre colonnes, qu'on appelle ciborium. La décoration du ciborium n'est non plus jamais trop belle.

Dans notre chapelle, il n'y a ni cathedra, ni presbyterium, puisque le clergé occupe toute la nef, et c'est ainsi l'autel seul qui devient le centre d'attraction de toute l'église. Malheureusement, il attend encore son complément nécessaire, le ciborium, ce qui nous le fait trouver un peu grêle. Mais il n'en est pas moins digne de notre admiration. La table repose sur quatre solides colonnes de granit, et le devant est agrémenté d'une riche mosaïque à fond d'or. Il n'y a pas de rétable. Les chandeliers et le tabernacle en constituent le seul ornement, et sont du meilleur goût.

Les somptueuses basiliques européennes auxquelles nous aimons à nous reporter ont leur abside décorée d'une mosaïque, qui est peut-être ce qu'elles offrent de plus grandiose. Notre chapelle n'a pas ce luxe papal, et la voûte de l'abside comporte une toile de l'artiste St-Charles, dont le sujet nous est cher, puisque la scène reproduite par le peintre n'est autre que la Présentation de Marie au Temple de Jérusalem.

Chaque année, le 21 novembre réunit au Grand Séminaire pour la fête patronale un grand nombre

d'anciens élèves de différents diocèses. On chante l'hymne: "*Quam pulchre graditur filia Principis*", qu'on nous a conservée de l'Office de la Présentation, propre à Saint-Sulpice. "Que sa démarche est belle, à la fille du Prince, dans sa hâte de franchir le seuil du Temple!" Tels sont les premiers vers de l'hymne dont la mélodie vous reste si profondément empreinte dans l'âme, tels aussi ils semblent à jamais fixés sur la toile. Vous voyez Marie, la tendre enfant de trois ans, qui abandonne ses parents Joachim et Anne, pour s'élançer vers le représentant de Dieu qui lui ouvre ses bras. Il n'y aurait qu'elle dans tout le tableau, et l'on verrait le sujet tout entier, tant son allure est enfantine, dégagée, toute pleine d'élan surnaturel. Son pas léger, ses petits bras qui se tendent, son regard qui la précède, la joie qui rayonne de tout son corps, l'attrait qui la soulève et l'emporte, l'effacement de tout ce qu'elle quitte et l'éclat de ce qui l'attire, tout nous fait comprendre la perfection de son offrande et l'enthousiasme avec lequel elle l'accomplit. Oui, cette toile nous fait bien oublier l'absence de la riche mosaïque que d'aucuns désireraient, mais où une disposition plus symétrique des personnages, qui est de règle dans ce genre de composition, n'arriverait pas à nous émouvoir aussi sûrement.

Voilà certes une chapelle que peu de personnes connaissent, en dehors du clergé, et qui pourtant mérite l'attention. Elle fait l'honneur de son auteur, qui l'a longuement et amoureuxment travaillée. Elle offre à nos cérémonies liturgiques et au chant grégorien un cadre qui a la valeur d'un lien toujours vivant avec toute la tradition chrétienne. Elle nous fait voir une réalisation concrète du "*Dilexi decoram domus tuæ*", et on est toujours sûr d'y prier dans de la beauté.

Ethelbert Thibault, P.S.S.

## LE COLLEGE DE MONTREAL

M. Pierre Deguire, le supérieur du temps, dans un discours prononcé en 1885, devant 1200 anciens élèves, parle ainsi des débuts du Petit Séminaire: "Vous le savez, messieurs, à l'époque de la fondation du collège de Montréal, l'avenir du Canada français et catholique apparaissait à l'horizon sombre et menaçant. C'était le lendemain de l'acte qui nous faisait passer sous la domination anglaise. L'éducation était dans l'état le plus précaire et le plus inquiétant. Le recrutement du clergé par les prêtres venus de France ne pouvait plus se faire. Les RR. PP. Jésuites, ces éducateurs si habiles et si dévoués, traqués par les parlements de l'Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, allaient bientôt être renversés par le flot toujours grossissant de la tempête. Leur collège à Québec, sans être détruit, avait cessé d'exister et un autre essayait de le remplacer. Un grand nombre de familles françaises retournaient dans leur patrie et c'était la classe la plus élevée et la plus instruite. Le pays sortait à peine du chaos d'une guerre longue et désastreuse et se trouvait en face d'une crise des plus terribles".

C'est au milieu de ces circonstances pénibles, en effet, que M. Jean-Baptiste Curatteau de la Blaiserie, originaire de Nantes, et prêtre de Saint-Sulpice, ouvrit son collège, au printemps de 1767, dans une petite annexe de son presbytère, à la Longue-Pointe, près de Montréal. Et de loin, quand on considère les admirables développements de son oeuvre, M. Curatteau fait figure de sauveur, et c'est à juste titre qu'on l'a surnommé "le père de la jeunesse, la colonne de l'éducation, le sauveur de la patrie". Mais

son entreprise ne se fit pas sans difficultés et sans critiques. "On le tournait en ridicule, nous dit une chronique du temps, et on prétendait qu'il ne pourrait réussir. On craignait que son établissement ne fût du tort au Petit Séminaire de Québec. N'était-ce pas assez d'un collège, disait-on, dans un pays pauvre et de population si peu nombreuse?" Mais, M. Curatteau ne se laissa pas décourager. Il s'adjoignit quelques maîtres pour l'aider dans son oeuvre et il se trouva bientôt un nombre assez considérable de jeunes gens qui donnèrent quelque réputation à son pensionnat. Il dut se mettre à l'étroit dans son presbytère pour y loger les élèves que l'annexe ne pouvait plus contenir et on finit pour le second de tous côtés.

A la mort de M. Curatteau, en 1790, le collège avait déjà subi un premier déplacement. A cause du nombre toujours grandissant des élèves et à cause de la distance de la ville surtout, on avait dû quitter, au bout de six ans, le presbytère de la Longue-Pointe. Le nom de M. Curatteau, donné à la rue qui longe le nouveau presbytère, et une statue du Sacré-Coeur, érigée en 1915 par les soins de Mgr Georges LePailleur, un ancien élève, rappellent seuls aujourd'hui les humbles commencements du collège de Montréal.

### Au château de Vaudreuil

Le changement de local se fit en 1773. L'ancien château de Vaudreuil, rue Saint-Paul, à Montréal, fut mis alors en vente et les marguilliers de Notre-Dame, aidés par le Séminaire et la population tout

entière, l'achetèrent pour la somme de £19,500 et l'offrirent à M. CuratEAU, qui s'y transporta aussitôt avec ses élèves. Il y en eut plus de 100 dès la première année, et le nombre s'accrut jusqu'à 150, vers 1800. C'est là que Mgr Plessis fit ses humanités et qu'il enseigna, autour de 1780, les classes de Belles-Lettres et de Rhétorique. La maison portait alors le nom de Collège Saint-Raphaël, qu'elle garda jusqu'à l'incendie de 1803. Le collège fut détruit alors en entier ainsi que l'ancien couvent des Jésuites et tout le quartier, devenu depuis la place Jacques-Cartier et le champ de mars.

Les élèves durent alors se réfugier au Séminaire de Notre-Dame, comme avant 1767, et il fallut trois ans pour reconstruire, cette fois en dehors des murs du vieux Montréal, dans le prolongement vers l'ouest de la même rue Saint-Paul, un peu plus loin que la rue McGill actuelle, sur les bords d'un ruisseau bientôt surnommé le Styx par les élèves. Le nouveau bâtiment, tout en pierres, avait grande allure et servit plus tard de modèle à Nicolet et à Saint-Hyacinthe. "Ce collège ferait honneur à une grande ville d'Europe, et est supérieur de beaucoup à plusieurs établissements de la même espèce, qui ont de la réputation chez nos voisins des États-Unis", écrivait M. Viger, un ancien élève de cette époque. La maison, en effet, était entourée de jardins, de vastes cours de récréation, abondamment pourvue de jeux, et les élèves eurent beaucoup de peine de la quitter, en 1861, quand on la réquisitionna pour loger les troupes venues de Londres, à cause de la fameuse affaire du navire *Le Trent*, qui faillit mettre aux prises l'Angleterre et les États-Unis.

### A l'ancien Fort de la Montagne

Cette fois, c'est au Grand Séminaire, construit depuis 1857 sur les flancs de la montagne, sur les lieux mêmes de l'ancien fort établi pour

les Indiens en 1676, que les élèves se réfugièrent. Le changement se fit autour de Noël et les élèves eurent alors des vacances du jour de l'an pour la première fois dans l'histoire du collège. Les grands et les petits séminaristes se tassèrent tant bien que mal, jusqu'à ce que le collège se fût lui-même construit, à côté et dans le même style que le Grand Séminaire, en 1870. C'est là qu'il se trouve encore, parmi les beaux arbres, les jardins et les cours.

Le développement merveilleux de l'oeuvre de M. CuratEAU évoque naturellement le souvenir de ceux qui en furent les auteurs. Ce qui frappe d'abord à ce sujet, c'est la disette des professeurs, au moins jusqu'en 1794. Elle fait ressortir d'autant plus l'audace et le dévouement du fondateur qui inaugure sa maison à un moment où les prêtres sont débordés par le ministère et où l'Eglise doit penser d'abord à guérir ses blessures et à réparer les ruines causées par la conquête. Malgré 140 ordinations faites au pays, de 1766 à 1794, le clergé reste à peu près stationnaire, à cause des nombreux décès. On ne compte que 146 prêtres au pays, en 1790, et il y a alors 75 paroisses sans pasteur. On conçoit que dans ces conditions M. CuratEAU ait eu de la difficulté à recruter son personnel et que très souvent plusieurs professeurs et tous les régents fussent des séminaristes occupés en même temps à l'étude de la théologie.

Une telle situation influença alors grandement l'organisation du collège de Montréal. Le supérieur était en plus économe et professeur et le cours ne durait que quatre ans. "Il semble même, ajoute un historien, que chaque professeur faisait chaque année une classe différente, selon un système de roulement. Quand on trouve, dans un Palmarès, mention de la Rhétorique, les humanités sont absentes: si la 3e et la 5e sont nommées, la 4e et la 6e manquent; et vice versa". Un événement cependant allait bientôt se produire qui devait changer la face des choses et donner au collège de Montréal la phi-

sionomie qu'il a gardée depuis; il s'agit de l'arrivée des "Onze".

### Précieux apport des "Onze"

On désigne ainsi un groupe de onze sulpiciens déportés par la Révolution française et à qui l'Angleterre permit de se rendre au Canada en 1794. Il y avait parmi eux M. Roux, futur supérieur de S. Sulpice à Montréal, deux prochains supérieurs du collège, MM. Chicoisneau et Roque, et quatre professeurs, qui se firent dans la suite une grande réputation, MM. Rivière, Houdet, Satin et Thavenet. Ce fut comme une infusion de sang nouveau pour le collège de Montréal.

Le cours d'alors était calqué sur celui de Québec, donné par les Jésuites avant la conquête. Il eût été d'ailleurs imprudent d'en pratiquer un différent, puisque, par la force des choses, les élèves de Montréal devaient aller compléter leurs études à Québec. Les nouveaux venus ne révolutionnèrent rien cependant. Natifs de Lyon, pour la plupart, et peut-être aussi anciens élèves du Collège de la Trinité, tenu par les Jésuites dans leur ville natale, ils furent vite au courant des études et se contentèrent de les renforcer, surtout M. Houdet, en Philosophie, et M. Rivière, en Rhétorique. Ils y restèrent l'un et l'autre pendant plus de vingt ans, inaugurant ainsi la longue théorie des professeurs de carrière, qui ont tant contribué au succès des études et à la réputation du collège de Montréal.

Avant et depuis cette époque surtout, les études n'ont jamais cessé de s'y améliorer. On trouve, par exemple, deux professeurs d'anglais au collège en 1790, on y possède un cabinet de physique dès 1799, et les mathématiques sont inscrites au programme à partir de 1790 également. Une école anglaise attenante au Collège posséda même une classe de commerce autour de

1796. Et cette école était si florissante, écrit encore Mgr Hubert, que les écoles protestantes furent obligées de fermer leurs portes. Elle est disparue depuis 1830 et avec elle la classe de commerce, mais l'anglais, les mathématiques et les sciences n'y ont pas perdu pour autant. Ces trois matières tiennent plus que jamais une place honorable dans les programmes du Collège, et les élèves qui veulent s'y appliquer pendant six ans les possèdent assez bien à la fin de leur cours. C'est ainsi que cinq d'entre eux occupaient, il y a quelques années, le premier rang dans les cinq années successives de l'École Polytechnique de Montréal. Quant aux langues grecque et latine, on s'est appliqué surtout à en perfectionner les méthodes d'enseignement. Car la valeur de l'humanisme dépend bien plus des méthodes que des programmes ou, si l'on veut, c'est à la fois une question de programmes, de professeurs et de méthodes. Il faut y ajouter la religion et la discipline, qui se traduisent l'une et l'autre, dans un collège, par le règlement.

### Premier but de la maison

Le règlement du collège de Montréal est celui d'un Petit Séminaire. Le premier but de la maison a toujours été et demeure encore celui de préparer les jeunes gens à l'état ecclésiastique. Mais on n'a jamais refusé, comme s'exprime un prospectus de 1880, "les jeunes gens laïques qui acceptent l'esprit et la règle de la maison". Par la force des choses cependant, le règlement du collège s'est transformé, mais lentement, car la tradition, si forte à Saint-Sulpice, est là plus qu'ailleurs peut-être immuable. Il y a eu progrès tout de même. C'est ainsi que le prince-albert d'autrefois a fait place, en 1905, au simple habit carré, plus commode et moins dispendieux, et que le képi rond avec monogramme du collège n'est plus de rigueur depuis dix ans. La

nourriture des élèves s'est notablement améliorée aussi et le soin des dortoirs et des réfectoires de la cuisine surtout a beaucoup gagné depuis que les soeurs en sont chargées. La plus importante modification peut-être de toutes, c'est le mélange des externes avec les pensionnaires. Les premiers vivaient depuis 1870 dans les quartiers à part et même, depuis 1905, dans une bâtisse séparée, située de l'autre côté de la rue Sherbrooke, en face du collège, et leur contact avec les pensionnaires était réduit au plus strict nécessaire. Mais cette bâtisse vient d'être démolie et les externes font maintenant partie de la maison; personne ne s'en plaint. La plupart d'ailleurs sont demipensionnaires et passent la journée au collège qu'ils ne quittent qu'à 6 heures du soir, excepté trois après-midi par semaine, le mardi, le jeudi et le dimanche, où ils sont libres dans leurs familles.

Pour le reste, le règlement d'autrefois, écrit un ancien de 1880, était à peu près celui d'aujourd'hui, surtout pour les exercices de piété, les réunions religieuses et l'étude du catéchisme. Même les séances se réduisaient comme de nos jours à des fêtes de famille où rarement le public est admis. On fit une exception toutefois, en 1895, pour la représentation d'Antigone en grec, avec les choeurs de Mendelssohn et l'orchestre. Les journalistes du temps témoignent que le spectacle dépassa tout ce qu'on avait osé attendre de nos enfants, et l'un d'entre eux, un Anglais, affirme que ce fut "a thing of beauty". C'est là en effet le souvenir qui en est resté aux heureux spectateurs. Cette tragédie grecque avait attiré tout ce que Montréal comptait de gens instruits et d'artistes. Mais ce fut la seule réunion de ce genre dans l'histoire du Collège. Les autres réunions, qui sont souvent plus impressionnantes par le nombre et toujours plus touchantes par les souvenirs, sont réservées aux anciens.

### Couronne d'un brillant éclat

Les anciens du Collège de Montréal sont sa plus belle couronne. Ils étaient déjà nombreux, en 1825, au dire de Viger, "dans tous les rangs et dans tous les états". Même en 1773, dans une lettre à Mgr Briand, M. Etienne Montgolfier affirme "qu'une très grande partie des prêtres qui sont dans ce diocèse ont reçu dans l'École latine du Séminaire les premiers principes de la latinité". Aux fêtes de M. Roque, qui avait été 22 ans supérieur du Collège et qui célébrait son 50<sup>e</sup> anniversaire de sacerdoce, en 1835, 500 anciens élèves environ, dont plus de 100 prêtres en surplus, se pressaient dans la nef de Notre-Dame. Et ils étaient plus de 1200 réunis autour de M. Colin et de leurs anciens professeurs, à la grande convention de 1885. A l'occasion du grand banquet offert à M. Henri Garriguet, supérieur général de Saint-Sulpice, en 1910, Mgr Olivier Maurault s'exprime ainsi: "Nous ne parlons pas du menu, mais des hommes de marque qui y prirent part et des paroles que l'on y prononça à l'heure des toasts. Sans énumérer nos évêques et nos curés, nos avocats et nos médecins, nous comptions alors treize juges sur le banc, dont huit ou neuf étaient présents. On fut très impressionné de cette extraordinaire assemblée, et ce fut certainement un bonheur pour ces messieurs du Collège de présenter à leur Supérieur général tant d'hommes d'Eglise ou d'hommes du monde, formés par eux et donnant dans leur vie des preuves éclatantes de l'excellente formation qu'ils avaient reçue." Ce fut un spectacle semblable, sinon plus grandiose encore, qui se répéta en 1934, lors de la mémorable visite du cardinal Verdier, resté, malgré la pourpre, supérieur général de Saint-Sulpice.

L'oeuvre accomplie par les anciens du Petit Séminaire est immense, et il serait facile de faire ressortir le rôle des Plessis et des Lartigue, des LaFontaine et des Cartier, des Viger et des Meilleur,

des Holmes et des Girouard, car on trouve des anciens du Collège de Montréal à tous les tournants de notre histoire et toujours aux premiers rangs. Il s'en est même rencontré six pour fonder des collèges dans cette province, à la suite de leur Alma Mater; aussi bien, la tradition se continue de nos jours, là, comme ailleurs à Saint-Sulpice. "Et la plus douce récompense du Séminaire, disait encore M. Colin en 1885, en s'adressant aux anciens, est de participer comme par droit de famille à l'honneur qui leur ap-

partient et qui est le beau fruit de leurs mérites."

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du Collège de Montréal. Et si, comme on l'a dit, "notre vrai, notre seul titre de noblesse, dans ce coin d'Amérique, c'est d'être des Français et des Catholiques", il faut reconnaître que le Collège de Montréal aura puissamment contribué, pour sa part, à nous conserver, selon la belle expression de Taine, "la grande paire d'ailes" indispensable à la poursuite de nos destinées nationales.

**Jean-Baptiste VINET, P.S.S.**

## LE SEMINAIRE DE PHILOSOPHIE

Perché très haut sur les pentes de la montagne, le Séminaire de Philosophie est certainement, de toutes les maisons de Saint-Sulpice à Montréal, celle qui pourrait le moins rester cachée; et pourtant, elle est peut-être la plus ignorée du grand public. Bien sulpicienne, à ce compte, puisqu'elle a toujours voulu faire le bien sans bruit.

Vouloir continuellement garder un tel silence et une telle modestie ne cadrerait pas cependant avec le but d'une oeuvre d'éducation, qui devrait toujours se proposer d'étendre la sphère de son influence, pour mieux répandre la vérité. Quoi qu'il en soit, le Séminaire de Philosophie a une petite histoire qu'il convient de tirer de l'oubli.

### La fondation

Rattacher les classes de philosophie au grand séminaire, c'était la formule européenne, voire surtout romaine (c'est encore celle du droit canonique); elle ne pouvait que sourire au plus romain, peut-être, de nos évêques canadiens, Monseigneur Ignace Bourget.

Et donc, en 1876, avec l'approbation et les encouragements de l'évêque de Montréal, Saint-Sulpice détacha du Petit Séminaire de Montréal les deux années de philosophie et fonda le Séminaire de Philosophie, dont il confia la direction, d'abord au regretté Monsieur Lecoq, puis, en 1881, à Monsieur Delavigne.

Pendant 18 ans, on trouva un logement pour les philosophes dans la partie est du grand séminaire: des salles et une petite chapelle à part (dans la crypte, sous la grande chapelle), permettant une vie de communauté autonome.

### Nouvelle maison

Mais bientôt, les philosophes, trop nombreux, se sentirent à l'étroit dans leurs quartiers. C'est alors que l'on construisit la maison actuelle, un peu plus haut sur la montagne, au milieu des pommiers.

On mit près de trois ans, dit-on, à cette construction; on y célébra la première messe le 8 septembre 1894, dans la chapelle de Lorette; l'entrée des élèves eut lieu 12 jours après, le 20 septembre. Dans la suite, surtout depuis l'entrée en fonctions de M. Gagnon, l'économiste actuel, diverses améliorations, plantations d'arbres, "colline", grotte de Lourdes, gicleurs automatiques contre l'incendie, eau courante dans les chambres, (entreprise qui vient de se commencer), vinrent compléter le cadre primitif.

Et depuis 1894, la vie du séminaire se poursuit toujours dans la "nouvelle" maison, d'abord sous M. Delavigne, jusqu'en 1900, puis sous MM. Louis Lepoupon (1900-1927), Eugène Moreau (1927-1938), et Hormidas Boudreau (1939-1941).

### L'enseignement

Le séminaire se fait gloire d'avoir eu, comme professeurs de philosophie, S. Exc. Mgr Joseph Charbonneau, Mgr Philippe Perrier, M. Oscar Gauthier, M. Alexandre Archambault, et parmi les sulpiciens, Mgr Léonidas Perrin, MM. Ernest Savignac, Aurèle Allard, Edouard Gouin, Emile Filion, et bien d'autres encore, auxquels il rend un hommage bien mérité.

L'enseignement des sciences devait être bien fait aussi, avec des professeurs tels que MM. Orban,

Larue et Dupret (une variété de mousses porte le nom de ce dernier). Mais les programmes alors imposés partout étaient loin d'être complets. Cet enseignement, un peu étriqué, s'élargit bientôt sous l'impulsion de Mgr Léonidas Perrin, — qui introduisait courageusement, dans nos programmes d'enseignement secondaire, l'étude de la physiologie animale, comme complètement obligé de la psychologie rationnelle, — puis surtout sous les professorats successifs de MM. Pierre Dupaigne et Wilfrid Labrosse.

Lors de sa séparation d'avec le Collège de Montréal, le Séminaire de Philosophie a hérité d'une précieuse collection de minéraux, constituée par le célèbre abbé Haüy, fondateur de la cristallographie: la maison se propose de la remettre bientôt en valeur.

Quant aux professeurs actuels, ils n'ont pas besoin qu'on les recommande. Notons seulement que le manuel de physique adopté dans presque tous les collèges de la province est l'oeuvre de l'un de nos professeurs, M. Georges Perras, et que, dans l'histoire du chant grégorien en notre pays, notre séminaire se réclame de deux noms, ceux de MM. Louis Lepoupon et Ethelbert Thibault.

### Derniers développements

Dans ces derniers 15 ans, trois faits saillants sont venus transformer quelque peu l'aspect intérieur de notre communauté.

D'abord l'admission d'élèves externes, en 1927, à la demande de S. Exc. Mgr Gauthier, et aussi du Collège de Montréal, qui voyait avec peine quelques-uns de ses meilleurs élèves désertir la formation sulpicienne, pour ne pas accepter le pensionnat obligatoire. Ce n'était pas chose absolument nouvelle en

notre maison: entre 1876 et 1901, il y avait eu presque tous les ans 3 ou 4 élèves externes. Mais, comme le remarque un ancien supérieur, "on a discontinué d'avoir des externes, parce que ces élèves obtenaient peu de succès, et que l'organisation manquait pour les faire réussir". A quoi il dut y avoir de nobles exceptions: comme par exemple le dernier externe de 1901, M. Edouard Montpetit.

Dix ans plus tard, en novembre 1937, la S. Congrégation des Séminaires demandait l'établissement en notre pays d'une année préthéologique pour tous les candidats au sacerdoce. Cette mesure ajoutait une année au cours d'études des étudiants en théologie; et comme, normalement, on ne pouvait compter sur le Grand Séminaire, déjà à l'étroit, pour recevoir cette nouvelle année, on eut recours à la philosophie, qui disposait alors d'un assez grand nombre de chambres. Depuis septembre 1938, les préthéologiens font donc partie de notre maison.

Enfin, le printemps dernier, on jetait les bases de l'Ecole Normale secondaire. Le Séminaire de philosophie se montra alors hospitalier, ce qui lui valut l'honneur de posséder l'école chez lui, en octobre de cette même année, et même de lui fournir son premier supérieur, M. Georges Perras, P.S.S., notre professeur de physique.



L'avenir est entre les mains de Dieu. Mais en ce troisième centenaire de Saint-Sulpice, le Séminaire de philosophie jette un regard de fierté sur son passé trop oublié et se propose de faire rayonner toujours davantage la Vérité qui vient de Dieu. C'est sa mission. Et c'est ce que le Christ demande à tous ses disciples: "Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita" (Matt. V, 14).

Jean-Paul LAURENCE, P.S.S.

## L'EXTERNAT CLASSIQUE SAINT-SULPICE

Si le mot histoire évoque en vos esprits le récit de lutttes prolongées et de succès souventes fois renouvelés, j'aurai bien du mal à vous satisfaire. En fait, jusqu'ici, l'Externat Saint-Sulpice n'a vécu que la période pleine de promesses de l'organisation première et des premiers développements. Fondé en 1927, il entre à peine dans sa quinzième année. Il vit dans le présent et dans l'avenir bien plus que dans le passé.

Dévouement et charité, désir de servir l'Eglise et la Patrie ont présidé à la naissance de cet externat classique. Avant la grande dépression économique de 1929, la ville poussait ses quartiers toujours vers le nord. Son Excellence Mgr Gauthier s'emut des besoins de la population entièrement catholique de ce district. Les Messieurs de Saint-Sulpice voulurent répondre à l'appel de leur Pasteur et décidèrent la fondation d'un collège dans cette partie de la métropole. Encore une fois le clergé s'imposait des sacrifices pour assurer l'éducation d'un groupe canadien-français. Afin de pouvoir fournir au nouveau collège le personnel et les fonds nécessaires, la Compagnie de Saint-Sulpice supprima l'école sacerdotale Saint-Jean-l'Evangeliste qui occupait un bâtiment situé entre le Grand Séminaire et le Séminaire de Philosophie. C'est donc principalement pour faciliter les études secondaires aux enfants du nord de la ville que l'Externat Saint-Sulpice fut fondé.

### Martyr natif de Montréal

L'Externat Classique de Saint-Sulpice est né sous le nom de "Collège Grasset", pour plusieurs, il

garde encore ce nom. En plaçant cette nouvelle institution sous la protection du bienheureux Grasset les Sulpiciens voulaient honorer la mémoire d'un ancien Montréalais martyrisé en France.

André Grasset de Saint-Sauveur est né à Montréal, le 3 avril 1758. Dès le lendemain, il était baptisé à la paroisse Notre-Dame. Devenu chanoine du diocèse de Sens où ses parents avaient élu domicile après leur retour en Europe, il dut se réfugier à Paris, en 1791, après la suppression des Chapitres par la Constituante. Prisonnier au Couvent des Carmes, il refusa de prêter le serment à la Constitution civile du clergé, et, le 2 septembre 1792, il fut martyrisé avec trois évêques et cent quatre-vingt huit prêtres par un groupe de révolutionnaires sous la conduite de Maillard. Pie XI a béatifié tous ces héros de la foi le 17 octobre 1926. (1)

Le nouveau collège s'est d'abord installé dans un vieux presbytère et une vieille église de la rue Boucher, et dans une maison voisine, rue Saint-Denis.

Depuis 1929, l'Externat est établi plus au nord, sur le domaine de Saint-Sulpice, à l'angle des rues Crémazie et Saint-Hubert. Le bâtiment qu'il occupe n'est pas un palais; mais il est moderne, solide, complètement à l'épreuve du feu, hygiénique et plein de lumière. Bien que l'édifice ne soit pas encore terminé, il a déjà coûté plus d'un demi-million de dollars.

Le cours complet comprend huit années, dont six consacrées aux

(1) Olivier Maurault, *Le Bienheureux André Grasset de Saint-Sauveur et sa Famille.*

études de grammaire-lettres et deux aux études de philosophie-sciences. En 1939 a été ajoutée une classe préparatoire.

d'été dans le nord des Laurentides, près du Lac Gémont, dans le voisinage de Morin Heights.

### Exclusivement voué aux externes

La maison n'admet que des externes. Tout y est organisé en vue de cette catégorie d'élèves. Les jeunes gens peuvent ainsi acquérir une solide éducation religieuse, morale, intellectuelle, sociale et même physique sans se priver des avantages incontestables de la vie de famille. Ce régime contribue très efficacement à développer chez les jeunes des qualités d'initiative et de responsabilité.

Le programme des études de l'Externat Classique de Saint-Sulpice n'a pas voulu être révolutionnaire. Il a simplement voulu essayer, si possible, de répondre sans retard et dans une mesure jugée raisonnable, aux désirs maintes fois exprimés dans certains milieux. Sans compromettre l'enseignement classique traditionnel, on a fait plus large la part de l'anglais, des mathématiques, des sciences naturelles et du dessin. Les philosophes, en plus des classes de lettres et de sciences, suivent des cours de sociologie et d'histoire des beaux-arts, sans oublier l'histoire de la philosophie qui a toujours été au programme.

Il convient aussi de mentionner, parmi les organisations particulièrement florissantes, la J.E.C., une troupe scout dont sir Percy Everett disait jadis "qu'elle est comparable à n'importe quelle troupe anglaise", un cercle des Jeunes Naturalistes dont les membres peuvent herboriser à deux pas du collège dans le domaine de Saint-Sulpice, véritable paradis des botanistes, un bureau des missions qui fait sa part pour la grande oeuvre de la Propagation de la foi. Le "Saint-Sulpice", journal entièrement rédigé par les élèves, a fêté l'an dernier son dixième anniversaire de naissance. Pour la période des vacances, le collège a ouvert un camp

### En contact avec l'Université

Un ancien supérieur de l'Externat, devenu Recteur de l'Université de Montréal, s'exprimait ainsi lors de la bénédiction du nouveau collège: "Nous aurons d'étroites relations avec l'Université; pourquoi n'accepterions-nous pas ses mots d'ordre, pourquoi n'utiliserions-nous pas la compétence de ses maîtres? N'y a-t-il pas là un idéal capable de nous tenter?" De fait, l'Externat Saint-Sulpice maintient, depuis toujours, dans la mesure où ses finances le lui permettent, la collaboration de quelques universitaires spécialisés.

Depuis six ans, le collège reçoit environ 300 élèves chaque année. En septembre dernier, l'inscription a atteint 348. Le corps professoral compte, actuellement 31 professeurs dont trois sont des anciens élèves de l'Externat; 22 sulpiciens, 3 prêtres séculiers, 1 frère chargé du cours préparatoire et 5 laïques.

Dès le lendemain des premiers examens de Philosophie-Sciences, les dirigeants de l'Externat ont fondé une amicale des anciens élèves. Nous voulons, grâce à ce groupement, garder un contact suivi avec nos anciens et leur fournir la chance de nous offrir des suggestions utiles. Les problèmes qu'ils affrontent, nous voulons les connaître afin de préparer davantage nos élèves à se lancer dans la vie. Nous désirons ardemment la collaboration de nos aînés et nous l'apprécions hautement.

L'Externat demande aussi, avec instance, la collaboration des parents. Un des plus précieux avantages qu'offre le régime de l'externat, c'est précisément de permettre aux parents de participer d'une manière constante et immédiate à la formation de leurs fils. Nous les supplions donc de prendre conscience de leurs responsabilités et nous sommes prêts à ac-

cepter leurs raisonnables suggestions. C'est d'ailleurs pour répondre à leurs désirs que les directeurs du collège ont pensé à l'organisation d'un "Comité des Parents".

### Vers l'orientation professionnelle

Bien que nous ne soyons pas prêts à admettre l'opinion ridicule de certaines gens qui prétendent que les collèges classiques ont négligé d'aider leurs élèves dans le choix d'une carrière, nous reconnaissons volontiers que certaines améliorations s'imposent. Pour cette raison un bureau d'orientation professionnelle fut ouvert à l'Externat Saint-Sulpice, dès septembre 1939. Nous voulions utiliser des techniques qui rendent d'immenses services dans les autres pays. Encouragés par le don princier du Kiwanis Saint-Laurent et la sympathie non équivoque du supérieur de l'Externat, M. Aurèle Alard, P.S.S., enthousiasmés par l'accueil bienveillant des autorités religieuses de Montréal et d'ailleurs, secondés par un groupe de jeunes gens qui se livraient à la pratique

de l'orientation depuis quelques années, conseillés judicieusement par les meilleurs spécialistes de la cité, les directeurs de ce bureau rêverent d'une organisation complète, intégrale de l'orientation professionnelle de façon à pouvoir aider le directeur de conscience et l'élève à résoudre le problème de la vocation de la meilleure manière possible. En septembre 1940, le bureau d'orientation professionnelle de l'Externat se dédoublait et l'Institut Canadien d'Orientation Professionnelle offrait ses services aux différents collèges de la province de Québec. Plusieurs collèges de la région de Montréal et de la région de Québec ont déjà bénéficié des services de l'Institut, soit pour classer les élémentaires, soit pour aider les finissants dans le choix de leur vocation.

Telles sont, brièvement exposées, l'histoire, la nature et les espérances de l'Externat Classique de Saint-Sulpice. Ses débuts sont encourageants. Puisse Dieu l'aider à réaliser son idéal, afin que, à l'exemple des autres collèges de la province, il serve la religion et la patrie.

**Gérard CHAPUT, P.S.S.**  
Professeur à l'Externat Saint-Sulpice.

## LE COLLEGE CANADIEN

Il y a cinquante-deux ans que le Collège Canadien à Rome a été fondé. Depuis longtemps l'épiscopat canadien sentait le besoin d'une pareille institution au centre de la catholicité, où presque toutes les nations, grandes ou petites, sont représentées. Mais c'est au cardinal Howard, protecteur de Saint-Sulpice auprès du Saint-Siège, que nous devons la première idée d'un collège pour le Canada. L'idée eut vite fait de traverser les mers; et M. Colin, alors supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, allait s'en emparer pour en faire son oeuvre et son chef-d'oeuvre. Lui qui voyait grand et loin entrevit tout de suite les immenses avantages qui en viendraient à l'Eglise dans notre pays; une union plus étroite avec le Saint-Siège, un accroissement de bienveillance et de confiance de la part de la cour romaine, le bien du clergé dans la Province et dans tout le Dominion, par l'unité de formation et par des études sérieuses, enfin un centre de ralliement pour les évêques et les prêtres d'un pays immense, tels étaient les bienfaits qu'on était en droit d'attendre de cette fondation. Mais cette fondation, si loin de Montréal, allait nécessiter de grandes dépenses, et le procureur, M. Larue, n'est pas donnant. Qu'à cela ne tienne; M. Colin suggère la vente d'un petit terrain qui avoisine Bonsecours. "Cela, dit-il, nous mettrait en mains plus de cent mille piastres". C'était à peine le tiers de ce que devait coûter l'entreprise, mais beaucoup plus qu'il ne fallait pour acheter d'abord le terrain sur lequel bâtir un collège. Ce terrain s'appelait le Jardin du Grec, parce qu'un Grec de Chio, à l'époque de Clément VIII, y avait récolté le premier céleri

qu'on ait vu à Rome. Il était situé sur le versant sud-est du mont Quirinal, un des quartiers les plus agréables et les plus salubres de Rome, à l'angle des rues Quatre-Fontaines et Saint-Vital, sur les ruines des palais de la Rome Impériale, et précisément à l'endroit où s'élevait la maison des Flaviens (Vespasien, Titus, Domitien). Il y aurait là désormais un sanctuaire de recueillement et d'étude, où des jeunes prêtres de l'Eglise canadienne, déjà formés aux vertus et à la discipline de leur état, allaient devenir doublement saints et doublement instruits.

### Avant la fondation du Collège

Il n'est que juste cependant de rappeler ici que bien avant le Collège Canadien, Rome avait vu souvent de jeunes ecclésiastiques canadiens fréquenter ses universités. Ils se retiraient dans les différents collèges de la ville; ceux de langue française, au Séminaire Français—*Sta-Chiara*, — ce fut le cas pour plusieurs de nos évêques: le cardinal Taschereau, le cardinal Bégin, Monseigneur Bruchési, Monseigneur Emard, Monseigneur Archambault, Monseigneur Pâquet, de Québec, en était aussi, et plusieurs autres prêtres. Mais enfin nous allions nous mettre chez nous, et la construction du Collège allait commencer incessamment. Les plans sont de l'architecte Carimini. Voici ce qu'en disait la *Semaine Religieuse* de Montréal, du 8 décembre 1888, dans un article de l'abbé Bruchési qui avait accompagné à Rome l'archevêque de Montréal, Mgr Fabre, pour l'inauguration du collège: "L'extérieur, par ses arcades, ses larges galeries, son élégante colonnade,

rappelle un peu le splendide palais de la Chancellerie. L'intérieur est admirablement distribué et le confort de nos maisons canadiennes s'y ajoute aux splendeurs des beaux escaliers de pierre, des mosaïques romaines, des colonnes de marbre et de granit. Le réfectoire a quelque chose de monacal; la chapelle sera un véritable bijou". C'est en effet un superbe édifice. Un vaste corps de logis flanqué de deux ailes qui se prolongent jusqu'à la rue Saint-Vital et qui encadrent le beau jardin, que l'ancien économiste, M. Vacher, cultivait avec tant de soin; en janvier, parmi les massifs de lauriers, les oranges pendent aux arbres, et les camélias et les rosiers sont en fleur. Mais la plus grande gloire du jardin est aujourd'hui son immense palmier qui bientôt voudra couvrir de ses plantureux rameaux presque tout l'espace entre les deux ailes. A l'intérieur les corridors sont larges et très hauts, ornés de portraits de nos évêques et, au rez-de-chaussée, d'un très beau buste en marbre du fondateur, M. Colin, et qui reproduit si fidèlement sa fine tête de diplomate et d'orateur. La chapelle est le petit bijou qu'annonçait l'abbé Bruchési alors qu'elle n'était pas encore achevée. Elle offre un coup d'oeil ravissant avec sa voûte ogivale supportée par d'élégantes colonnes et ses sept autels en marbre tous ornés de très beaux tableaux. La maison peut recevoir une soixantaine d'étudiants. Les cours de théologie, de droit canon, de philosophie, etc., se donnent en dehors de la maison, dans les quatre grandes institutions romaines connues du monde entier: la Propagande, l'Apollinaire, le Collège Romain et le Collège Angelico. Les professeurs de ces universités sont choisis parmi les hommes les plus éminents dans l'Eglise. On conçoit quel profit doivent retirer de leurs savantes leçons des prêtres qui ont à coeur de s'avancer dans les sciences ecclésiastiques. Ajoutez-y le rare avantage de vivre dans une atmosphère scientifique, de voir et d'en-

tendre tant de personnages distingués, de causer même avec un bon nombre d'entre eux. Quand ces jeunes prêtres ont conquis leurs degrés et qu'ils reviennent au Canada, c'est pour eux un merveilleux relief parmi le reste du clergé que d'avoir vu et entendu, que d'avoir appris et de savoir. Durant les mauvais jours que nous traversons, ces prêtres sont pour l'Eglise, leur Mère, un grand réconfort et une des grandes espérances de l'avenir. Aussi nos évêques tiennent-ils au Collège Canadien comme à la prunelle de leurs yeux.

### Institution des plus importantes

Mgr Racine, ancien évêque de Sherbrooke, disait: "Il n'y a pas un Canadien, prêtre ou laïque, qui ne doive adresser à Dieu de ferventes prières pour le succès de cette fondation, l'une des plus importantes de notre temps pour le Canada." Il disait cela en 1892. Que ne dirait-il pas aujourd'hui devant la splendide fécondité de notre Collège Canadien, pépinière de prêtres instruits, théologiens, canonistes, romains jusqu'aux moelles, et qui sentent (pensent) avec l'Eglise, comme disent les papes dans les audiences qu'ils nous accordent. Tout cela s'annonçait déjà, semble-t-il, dès l'inauguration du Collège, le 11 novembre 1888. A lire les contemporains, on sent que cette inauguration a dû être un très grand événement, très solennel et même grandiose. Le cardinal-vicaire, Mgr Parocchi, présidait entouré d'archevêques et d'évêques: Mgr Jacobini, secrétaire de la Propagande; Mgr Fabre, archevêque de Montréal; Mgr Riordon, archevêque de San-Francisco; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa; Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe; Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac; Mgr B. Pâquet, recteur de l'Université Laval de Québec; le R. P. Turgeon, recteur du Collège Sainte-Marie de Montréal, puis le chargé d'affaires de Sa Majesté britannique; M. le juge Baby, de Montréal; l'abbé Bru-

chési; M. Palin d'Abouville, supérieur du Collège Canadien. Enfin le supérieur de Montréal, M. Colin, le fondateur de la nouvelle institution, pour laquelle il avait tant travaillé, ne pouvait ne pas être là, lui aussi. Il y était, et il y fit, à la fin du dîner, un magnifique discours qui fut vivement applaudi. La réponse du cardinal Parocchi est empreinte de la plus aimable sympathie pour le nouveau Collège et pour notre pays. Mgr Fabre parla au nom de tout l'épiscopat canadien. Avec une délicatesse exquise, il fit ressortir la part immense qui revenait à Saint-Sulpice de Montréal dans cette fondation. Enfin, dans un discours plein de sympathie, M. Kennedy confirma les espérances exprimées par le cardinal-vicaire, par Mgr Fabre et par M. Colin. — "Que de grands et chers souvenirs, écrivait l'abbé Bruchési, nous laisse cette journée du 11 novembre 1888! La nature elle-même semblait prendre part à la fête. Il faisait une douce température d'été et Rome, baignée dans la lumière, déployait au-dessus de ses temples et de ses palais le plus bel azur de son ciel". Le 15 novembre suivant, Léon XIII recevait en audience les évêques du Canada alors présents à Rome, les directeurs et les douze premiers élèves du Collège Canadien. Le Pape était rayonnant. Mgr Fabre lui offre comme cadeau de son jubilé sacerdotal le Collège que les Sulpiciens du Canada viennent de fonder à Rome. "Il nous manquait le Canada, répond le Pape: eh bien! le voici; qu'il soit le bienvenu. Ce m'est une douce consolation, au milieu des épreuves que traverse l'Eglise, de voir les jeunes clercs accourir à Rome de toutes les parties de l'univers en plus grand nombre que jamais. Mes enfants, sachez apprécier la faveur immense que le Seigneur vous a faite. Profitez bien de votre séjour à Rome, afin d'acquérir les trésors de doctrine dont vous ferez un jour bénéficier vos frères. Gardez une

reconnaissance éternelle à vos évêques qui ont fondé ce collège, oeuvre si belle et si importante pour votre patrie." Le cardinal Simeoni rappelle alors au Saint-Père que l'oeuvre était due principalement à la compagnie de Saint-Sulpice de Montréal, qui en avait fait tous les frais, et dit que le supérieur, M. Colin, était présent. "Colin, Colin, répartit Léon XIII, oh! approchez. Je vous bénis et vous félicite de votre noble entreprise. J'espère que vos prêtres dirigeront le Collège Canadien à Rome comme ils dirigent tous leurs autres séminaires. En France, l'épiscopat est unanime à se louer de Saint-Sulpice." M. Colin, très ému, demande pour le Collège Canadien, le benjamin de la famille sulpicienne, la bénédiction du patriarche. "Oui, oui, répond le Pape, je le bénis de tout coeur." Chacun est ensuite présenté à Sa Sainteté. Et l'on quitte le Vatican en rendant grâce à Dieu pour tout ce que l'on vient de voir et d'entendre.

Cela se passait il y a cinquante-deux ans. Le Collège Canadien est maintenant depuis longtemps majeur. Il est même vénérable depuis que, il y a quelques années, il est devenu Collège Pontifical; dans le style officiel, c'est *Il venerabile Collegio Canadese* qu'on le nomme. Il est désormais sous la coupe directe de la Congrégation des Séminaires et Universités, laquelle se réserve la nomination du Recteur, sur présentation par Saint-Sulpice de Montréal. Cela implique aussi sans doute la protection du Saint-Siège en cas de difficultés politiques, en temps de guerre, par exemple. Mgr Perrin est depuis quatre ans Recteur du Collège pour la seconde fois, et M. Victor Robin en est l'économie émérite. Ils habitent en ce moment une maison vide d'élèves mais remplie d'aumôniers militaires, à cause de la guerre. Espérons que la Providence ramènera bientôt le Collège à la tranquille activité de ses jours heureux.

Philippe LAJOIE, P.S.S.

## L'ECOLE SACERDOTALE SAINT-JEAN L'EVANGELISTE

Dans le bilan des oeuvres de Saint-Sulpice au Canada, le Comité des fêtes du troisième centenaire désire relever la courte existence de l'Ecole Sacerdotale Saint-Jean l'Evangeliste. Ces lignes répondent tout uniment à la demande expresse du Comité.

L'Ecole Saint-Jean, fondée grâce au zèle de S. E. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et de M. Charles Lecoq, supérieur provincial de Saint-Sulpice, ouvrit ses portes le 2 octobre 1911, pour les fermer le 21 juin 1927.

On ne doit pas considérer pareille initiative comme une innovation à Saint-Sulpice. En France, M. Tronson, vers 1698, M. Emery, en 1786 et M. Teyssseyre, en 1814, réussirent, par étapes, à mettre sur pied la Petite Communauté des Clercs de Saint-Sulpice. Aux Etats-Unis, trois petits séminaires sulpiciens prospèrent actuellement de façon remarquable.

A Montréal, la fondation d'un petit séminaire au sens strict ne constitue pas un fait isolé. Dès 1867, on songea maintes fois à convertir le Collège de Montréal en petit séminaire pur. On obvia aux difficultés du projet par la fondation, en 1875, du Séminaire de Philosophie. Il faudra attendre jusqu'à 1911 pour voir naître un petit séminaire authentique dans notre ville.

Cette idée apparaît, à l'origine, comme le fruit du renouveau de ferveur envers l'Eucharistie et le Sacerdoce déjà sensible au cours des années préparatoires à l'inoubliable Congrès de 1910. En effet, la fondation, en principe, de l'Ecole Sacerdotale remonte au printemps 1909. Dans la pensée des fondateurs, l'Ecole Saint-Jean devait se confiner au rôle d'école

presbytérale, c'est-à-dire, réunir des enfants désireux de se faire prêtres, sonder leurs dispositions, amorcer leur formation puis les disperser dans nos maisons d'enseignement secondaire. Mais le jour de l'inauguration, le 2 octobre 1911, l'idée première avait évolué et le diocèse possédait un petit séminaire proprement dit avec son organisation particulière et son orientation spécifique.

En dehors de la Compagnie, l'initiative prise à Montréal en 1911 semble avoir frayé la voie à d'heureuses imitations. Dès 1909, Mgr Langevin, ami intime de Mgr Bruchési, ouvrait un petit séminaire à Saint-Boniface. Cette maison céda ses locaux au collège des Jésuites lors de l'incendie de celui-ci en 1922. En 1913, Mgr Bégin instituait, dans le diocèse de Québec, l'Ecole Apostolique Notre-Dame. Cette maison avait pour supérieur, en 1940, M. l'abbé Douville, promu, depuis, à la dignité d'évêque auxiliaire de Saint-Hyacinthe. En 1920, Mgr Léonard fondait à Rimouski une école apostolique logée sous le toit du collège diocésain. Des circonstances particulières imposèrent bientôt la fusion des deux communautés. En 1925, Mgr Forbes, ami très sympathique de l'Ecole Saint-Jean, décrétait la fondation à Ottawa de l'Ecole Vianney. Il en confiait l'organisation aux mains expertes d'un jeune prêtre récemment revenu de Rome, M. l'abbé Joseph Charbonneau, aujourd'hui archevêque de Montréal.

Pour loger l'Ecole Saint-Jean, on fit preuve d'un goût remarquablement averti. Mgr Maurault, dans "nos Messieurs" p. 64, fait du site de l'oeuvre nouvelle une description à la fois sobre et nette.

La maison pouvait recevoir environ soixante élèves. Le premier

supérieur chargé de mettre en marche l'institution naissante accomplit son oeuvre d'un seul geste, par l'acceptation chrétienne d'une mort prématurée. M. Saint-Jean, P.S.S. mourait en effet quelques mois avant l'ouverture de la maison. Il eut comme successeur M. Dosithee Lalanne, professeur adjoint en rhétorique au collège de Montréal. En 1914, M. Lalanne remplaçait à la tête du collège, M. René Labelle nommé curé de Notre-Dame. M. Eugène Moreau devint le troisième supérieur de l'École; il gardera ce poste jusqu'en 1927. Il prendra alors la direction du Séminaire de Philosophie jusqu'à son élection comme supérieur provincial en 1938.

Aux côtés de M. le Directeur (ainsi s'appelaient, à cette époque, les chefs de nos maisons d'enseignement), se trouvaient, en 1911, MM. Moreau, Bouchard, décédé en 1914, et Leclerc, aspirant à Saint-Sulpice. M. Gagnon, économiste au séminaire de Philosophie, ajoutait à cette charge le soin matériel de l'École. M. l'abbé Henri Jasmin, professeur au Grand Séminaire, venait dispenser aux élèves sa science remarquable du chant grégorien, puisée à la source pure de Solesmes.

La note caractéristique de l'École Saint-Jean provient de l'uniformité d'aspiration des élèves. Tous, d'un pas plus ou moins assuré, se dirigent vers le sacerdoce, et le jour où un jeune homme se trouvera en mesure de discerner et de faire connaître un changement dans son orientation, il se sentira porté à chercher ailleurs le complément de sa culture. On devine aisément l'atmosphère d'une communauté ainsi constituée. On peut la résumer ainsi: l'idéal sacerdotal informe chacun des actes de la vie quotidienne, et l'accomplissement surnaturel du moindre devoir devient la voie la plus directe pour atteindre cet idéal.

Dix-sept années durant, l'École Saint-Jean s'est efforcée d'imprégner de cet esprit les enfants confiés à ses soins. Dans le domaine de la formation spirituelle, les directeurs adaptent aux jeunes âmes

la spiritualité sulpicienne: contact direct avec l'Évangile, convictions et pratiques assises sur la base solide des dogmes "générateurs de la piété". On leur apprend, dans la prière, à élargir les horizons de leurs préoccupations, à s'intéresser aux intentions de l'Église et du diocèse auquel ils désirent consacrer leur vie. On exploite à fond les richesses de la liturgie; étude détaillée des cérémonies, connaissance pratique des livres et du mobilier sacrés, exécution du chant grégorien vivifiée par la traduction et le commentaire du professeur. Les dimanches et fêtes, la communauté entière revêt la soutane et le surplis pour la grand-messe et les vêpres. L'entretien de la chapelle, le jeudi, se fait en soutane afin de faire remarquer aux enfants la ressemblance de ce travail avec les pouvoirs de l'ordre mineur de portier. Bref, le futur prêtre acquiert graduellement l'esprit de religion, caractéristique de la spiritualité de M. Olier.

Les études à l'École Saint-Jean se maintiennent à un niveau intéressant. Chaque année, plus d'une centaine de candidats se présentent pour obtenir une des quelque vingt places disponibles. De là, un choix facilement heureux. A ces jeunes talents, on propose l'ambition de préparer à l'Église un clergé dont le prestige intellectuel favorise la diffusion de la vérité. Aussi ces enfants saisiront-ils toute la portée de ces mots: le devoir d'état.

A partir de 1915, par suite du départ d'un certain nombre de professeurs français appelés sous les drapeaux, les quatre classes supérieures suivront les cours au collège de Montréal. Une fois familiarisés avec ce milieu, les "joannites" obtiennent bientôt certains succès, voire parfois les premières places. Le palmarès du collège en porte chaque année plus d'une attestation. Dans les rapports de l'Université, on relève quatre fois le nom d'un élève de l'École, titulaire du prix Colin. De ce fait, il résulte, entre les élèves des deux maisons, une émulation cordiale et des ami-

tiés dont les liens subsistent encore.

Un mot de la discipline. Dans une maison de ce genre, la surveillance, on le conçoit, se réduit au minimum. En effet, toujours au nom du même idéal, on met déjà les enfants en face du "Promitto" du Pontifical.

Cet esprit, l'École Saint-Jean le doit dans une très large mesure à la sollicitude exceptionnelle de ses deux fondateurs. Il faut lire, dans la correspondance de M. Lecoq, les nombreux billets adressés au supérieur local, dans lesquels le vénéré fondateur prévoit jusqu'à la minute les moindres détails des usages successivement inscrits au coutumier. On peut juger de la constance de ce zèle par la fidélité du saint vieillard à venir présider la lecture des notes de chaque jeudi, en dépit de la température et d'une santé déjà chancelante.

Mgr Bruchési témoignait la même affection à sa chère École. Il ne laissait pas passer un mois sans aller dîner avec ses enfants. Parfois Monseigneur arrivait sans s'être annoncé. Il ouvrait alors la porte du réfectoire et de sa voix claire, il lançait un joyeux "Deo Gratias!" Après le repas, Monseigneur faisait approcher les enfants tout près de

la table et il s'abandonnait alors à une causerie d'un charme inimitable où il faisait passer les conseils les plus variés.

Voilà, résumée, à grands traits, la physionomie de l'École Sacerdotale Saint-Jean l'Évangéliste. Ainsi constituée, elle a donné en dix-sept ans, au diocèse et aux missions, 75 prêtres, soit, 75% du nombre de ses finissants. Elle poursuivait ce travail avec une vigueur toujours croissante lorsque, en 1927, l'ordre vint de tout interrompre. Des problèmes d'une particulière gravité se posaient en haut lieu. Il s'agissait de s'emparer des points stratégiques de l'immense métropole et d'y élever des bastions. On offrait à Saint-Sulpice un poste d'honneur dans cette entreprise et la fondation de l'Externat, dans le nord de la ville, devenait un fait historique. Mais il s'agissait de recruter un personnel et de réunir des ressources. D'autre part, l'École Saint-Jean, vu son développement, réclamait des agrandissements et de nouveaux professeurs. Il fallut donc pourvoir aux besoins les plus urgents, et le 8 décembre 1927, l'École Saint-Jean passait le flambeau à l'Externat Classique Saint-Sulpice. Depuis lors, la plus jeune fondation sulpicienne au Canada accomplit noblement le magnifique labeur.

**Edgar PELTIER, P.S.S.**

## L'INSTITUT PIÉ XI

Pie XI de glorieuse mémoire venait de lancer le mot d'ordre qui doit rallier tous les catholiques: il faut réorganiser la société sur une base corporative et la remoraliser par l'Action catholique. En termes énergiques il avait décrit l'état lamentable d'une société retournée au paganisme à bien des points de vue, mais surtout au point de vue économique; il avait indiqué le seul remède à opposer à un tel mal: la réforme des institutions et de la conscience sociales. "La justice, avait-il dit, doit pénétrer complètement les institutions mêmes et la vie tout entière des peuples; son efficacité vraiment opérante doit surtout se manifester par la création d'un ordre juridique et social qui informe en quelque sorte toute la vie économique. La charité doit être l'âme de cet ordre que les pouvoirs publics doivent s'employer à protéger et à défendre efficacement" (1). Enfin, pour faire pénétrer dans la société la justice et la charité, pour y faire régner le Christ, il avait indiqué, non sans inspiration divine, l'action catholique, c'est-à-dire l'action d'apôtres laïcs, choisis et instruits par le clergé et agissant sous le mandat de la hiérarchie (2).

Pour obéir au Souverain Pontife, il fallait commencer par éclairer les esprits sur la nature et la technique de l'Action catholique, non moins que sur les grands principes de justice et de charité qui constituent la doctrine sociale de l'Eglise. Aussi, à la demande de Son Exc. Mgr Georges Gauthier, alors administrateur du diocèse de Montréal, la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal institua des

cours publics sur l'action catholique et la doctrine sociale de l'Eglise. Pendant un an ces cours donnés tous les jeudis après-midi et répétés le soir attirèrent un grand nombre de prêtres, de religieux et de laïcs de toute condition et de tout âge. Les autorités romaines informées d'un tel succès daignèrent en féliciter Mgr le Recteur de l'Université de Montréal. "Nous vous félicitons, vous et les professeurs de la Faculté de Théologie, lui écrivait, le 25 mai 1938, Mgr Ruffini, préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités, de la très heureuse idée que vous avez eue de diffuser plus largement la doctrine catholique et les enseignements du Saint-Siège.

### Pour former les consciences

On s'en rendit compte, ces cours répondaient à un besoin pressant. Son Excellence Mgr l'Archevêque insista auprès de la Faculté pour qu'elle groupât autour de ces deux cours l'enseignement des autres sciences religieuses nécessaires aux laïcs pour former leur conscience et les préparer à restaurer le règne du Christ dans la société; on se rendit à ses désirs en fondant l'Institut Pie XI dont le conseil de l'Université de Montréal reconnut immédiatement l'existence officielle comme école annexée à la Faculté de Théologie, et qui commença ses activités au mois d'octobre 1939.

L'Institut Pie XI est une école universitaire; c'est l'école d'Action catholique et de sciences religieuses de l'Université de Montréal. C'est plus qu'une école où l'on enseigne l'Action catholique; c'est une école d'Action catholique des plus complètes; on y enseigne cette matière, mais aussi toutes les autres

(1) Quadragesimo Anno, No 95, ed. Spes.

(2) Ibid. No 153.

sciences nécessaires aux laïcs pour faire de l'Action catholique, comme aussi pour compléter leurs connaissances religieuses.

Le cours de doctrine sociale y est intimement lié à celui d'Action catholique parce que pour remoraliser une société en partie retournée au paganisme, surtout dans le domaine social et économique, il faut connaître la seule doctrine capable de réformer le régime économique et social, qui, à l'heure actuelle, est un obstacle au salut éternel d'un nombre considérable d'hommes (3). Et puisque pour faire de l'Action catholique il faut avoir, comme l'écrivait, le 26 septembre 1940, Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, le nouvel archevêque de Montréal, au directeur de l'Institut Pie XI, "des idées nettes sur les vérités de foi, de morale chrétienne, sur la vie spirituelle. L'Écriture Sainte, l'Apologétique et la législation ecclésiastique", on y enseigne les autres principales sciences sacrées.

### Diffusion de la saine doctrine

Tous les cours sont publiés une semaine à l'avance, dans une revue "Nos Cours" qui sert de manuel aux élèves de l'Institut Pie XI et qui va dans tous les milieux, non seulement de la province et du pays, mais aussi des États-Unis, porter la saine doctrine.

En plus de ses cours, l'Institut Pie XI a un cercle d'études qui se réunit tous les 15 jours, le samedi à 2 heures 30. On y étudie, d'abord en cellules de six, puis en assemblée plénière, les problèmes concrets de la vie actuelle.

Ses diplômés qui dépassent déjà la soixantaine sont constitués en association sous le nom: "Les Diplômés de l'Institut Pie XI". Entre autres buts l'association des diplômés de l'Institut Pie XI s'est assigné de diffuser dans les paroisses et partout où on les demandera la doctrine sociale de l'Église. Elle a une équipe d'une quinzaine de

laïcs qui ont déjà commencé à aller dans les salles publiques donner des conférences et établir des forums. Avec la grâce de Dieu, cette oeuvre éminemment nécessaire grandira et ira par toute la ville et plus loin, encore diffuser aux foules l'enseignement que l'Institut Pie XI donne à une élite.

Cette année, l'Institut Pie XI a ajouté à ses activités une entreprise qu'il convient de signaler: des cours spéciaux pour les syndicats catholiques. Il l'a fait pour répondre à une demande pressante du Conseil Central des Syndicats catholiques de Montréal qui désire donner à ses chefs une connaissance encore plus approfondie de la doctrine sociale de l'Église, comme aussi de leur religion et après en avoir conféré avec Son Exc. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal. Tous les mardis, à 8 heures p. m., il leur donne un cours de doctrine sociale de l'Église; ce cours est réparti sur trois ans; et à 9 heures un cours de religion; de morale, la première année, de dogme la deuxième année, et d'Action catholique la troisième année.

### La modicité des moyens

Nous croyons en la mission de l'Institut Pie XI. Dieu a sur lui des vues spéciales. Le contraste entre la modicité de ses moyens et ses succès, comme aussi les obstacles qu'il rencontre, nous en sont un gage. Il est pauvre. Comme le Fils de l'Homme, il n'a pas une pierre où reposer sa tête. Jusqu'ici, il a été reçu gratuitement par l'École Polytechnique d'abord, puis pour un modique loyer par le Mont-Saint-Louis; cette année, en plus, quatre paroisses lui donnent l'hospitalité: Saint-Stanislas le lundi soir, Saint-Alphonse d'Youville le mercredi soir, Saint-Edouard le jeudi soir; et, pour le cercle d'études, Saint-Viateur le samedi après-midi. A toutes ces institutions il est très reconnaissant. Mais n'empêche que ce manque de local en rend trois fois plus difficile la direction et en

(3) Ibid. No 141.

paralyse le développement. Aussi espérons-nous que bientôt, — par quel miracle de la divine Providence et quelle générosité inattendue, nous l'ignorons — il aura son immeuble à lui, avec ses salles de cours, sa chapelle, sa bibliothèque et ses bureaux.

Nous espérons également que bientôt un nombre encore plus considérable de laïcs voudra bien profiter de l'enseignement que ses professeurs, tous hautement qualifiés dans les matières qu'ils enseignent, préparent et donnent avec tant de soin et tant de zèle.

Nous espérons que, le travail difficile de l'organisation terminé, il pourra établir avec chacune des facultés de l'Université des relations plus étroites; et qu'il verra à certains de ses cours, par exemple à ses cours de Droit ecclésiastique, un groupe régulier d'étudiants de l'Université.

Enfin, nous espérons qu'il restera toujours fidèle à l'esprit qui l'a fait naître et sera constamment un instrument docile entre les mains de la hiérarchie!

**J.-B. DESROSIERS, P.S.S.**

Directeur de l'Institut Pie XI.

## LES COURS DE LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ

L'une des initiatives les plus heureuses que l'enseignement mont-réalais doive à Saint-Sulpice, c'est sans contredit la création, à l'Université Laval de Montréal, du cours de littérature française.

Que ce cours tire son origine de la Compagnie, la discrétion seule du texte ci-après suffirait à l'insinuer, tant il reflète la procédure habituelle aux enfants de M. Olier:

*"Délibération de la Faculté des arts, 16 novembre 1898.*—Le doyen (M. Colin, p.S.-S.) signale très particulièrement les avantages qu'on doit espérer d'un cours spécial de littérature française qui sera inauguré cette année même. Il propose que la Faculté demande au Conseil universitaire (de Québec) l'agrégation de M. Pierre de Labriolle, chargé de ce cours.

Le secrétaire,  
G. BOURASSA".

A lire ces lignes, on soupçonnerait difficilement que le créateur et le bailleur de fonds de ce nouveau cours s'identifiaient avec le proposeur, le supérieur provincial de Saint-Sulpice. Le voile sera levé cinq ans après la mort du fondateur, survenue en 1902. Le 1er mai 1907, le secrétaire écrira ces lignes, où l'on ne perçoit plus la dic-tée de M. Colin: "La Faculté saisit de nouveau l'occasion (nomination de M. Louis Gillet) de remercier le Séminaire de Saint-Sulpice, qui est seul aujourd'hui à supporter les frais de ce haut enseignement litté-raire et qui donne là un admirable exemple d'encouragement effectif à l'avancement de notre Faculté".

### Comment l'idée prit naissance

Comment cette idée avait-elle germé dans l'esprit des *Messieurs*? Faute de documents, à l'Université du moins, nous sommes réduit là-dessus aux conjectures. Si nos souvenirs sont exacts, c'est en 1895 que M. René Doumic était venu prononcer ici même une série de conférences sur Lamartine. M. Alfred Croiset, qui le suivit en 1896 ou 1897, avait parlé de la civilisation antique, surtout grecque. En 1898, croyons-nous, M. Brunetiè-re les remplaçait, dans une chaire qui s'annonçait comme devant s'établir à demeure.

Tous ces maîtres venus de France trouvaient chez M. Colin, on l'imagine sans peine, un accueil fraternel. La création définitive ne serait-elle pas sortie tout naturellement des conversations tenues entre ces quatre intelligences de première valeur? Pour ce qui est de la part prise par le supérieur de Saint-Sulpice, on la connaît sûrement par cet extrait de délibération, qui est du 5 décembre 1902, presque au lendemain de sa mort: "M. Colin, en fondant et dotant le cours de littérature française, a créé une oeuvre d'un intérêt éminemment national au point de vue canadien-français et concilié à l'Université la faveur et la reconnaissance des amis des lettres et des admirateurs de notre langue".

Quant à l'intervention des autres, de M. Brunetiè-re au moins, on peut la déduire de cet autre texte, celui-là tiré du premier Annuaire de l'Université (1902-03): "Son suc-cesseur (à M. Laurentie) sera M. Augustin Léger, que recommande

la désignation très particulière de M. Brunetière, dont la sympathie reste fidèle à un enseignement qu'il a patronné à ses débuts".

### Une chaire de sommités

Cette sympathie du grand critique expliquerait deux choses: pourquoi, tant qu'il vécut (sa mort est de 1906), il constitua, d'après la tradition, avec MM. de Foville ou Vigourel et l'évêque des candidats, le comité chargé de désigner les titulaires successifs; pourquoi encore ceux-ci, tant qu'il fut là au moins, furent toujours choisis parmi ses plus brillants élèves de l'École normale supérieure. Il eut en tout cas la main heureuse, si l'on en juge par la liste des jeunes agrégés auxquels il fit confier la chaire de Montréal: 1898-1901, Pierre de Labriolle; 1901-1902, François Laurentie; 1902-1905, Augustin Léger; 1905-1907, Louis Arnould.

Après ces premiers maîtres, sur le choix desquels la voix de M. Brunetière eut certainement à se prononcer, la chaire fut occupée par MM. Louis Gillet (1907-1910), René Desrois du Roure (1910-12), René Gautheron (1912-14, 1916-19), Georges Le Bidois (1919-21), Henri Dombrowski (1921-34). Les émoluments de tous ces professeurs, payés par Saint-Sulpice seul, après avoir été de \$2,500 par année, furent portés à \$3,000 en faveur de MM. Le Bidois et Dombrowski, puis, lors de la crise de 1929, à \$4,000 en faveur de M. Dombrowski.

Lors du départ de ce dernier (juin 1934), la Faculté des lettres, qui avait succédé à l'ancienne Faculté des arts pour toute la partie littéraire de son enseignement, fut prévenue de deux choses: qu'elle ne pouvait plus compter sur des maîtres de France pour sa chaire de littérature française; que Saint-Sulpice, à cause des circonstances, ne pourrait plus à l'avenir défrayer les émoluments du professeur cana-

dien qui serait désigné. En conséquence, le doyen du temps, qui avait déjà suppléé M. Gautheron retenu par la guerre (1914-16), accepta de suppléer également M. Dombrowski (1934-36). A la date de 1936, l'abbé Arthur Sideleau, professeur au séminaire de Sherbrooke, que M. Le Bidois avait désigné lui-même à Paris en 1927 comme le meilleur candidat possible, prit la chaire qu'il continue d'occuper depuis lors.

### Palmarès des plus brillants

On ne saurait exagérer l'influence qu'a exercée, sur la culture intellectuelle à Montréal, la création du vénérable M. Colin.

Pour juger de cette influence, il suffit d'abord d'aligner quelques noms de ceux qui furent primés à la suite des concours de fin d'année. Le tout premier fut le regretté Aegidius Fauteux, conservateur successivement de la Bibliothèque Saint-Sulpice et de la Bibliothèque municipale. Parmi ses successeurs, on note le juge Edouard Surveyer, Albert Charbonneau, J.-P. Labarre, le chef de nos Archives fédérales Gustave Lanctôt, Mgr le recteur Olivier Maurault, P. Girard, la Ryde Mère Marie Gérin-Lajoie, Mme Eustache Letellier de Saint-Just, Son Excellence Jean Désy, le sénateur Mercier-Gouin, Mlle Camillia Gauvin, pour nous arrêter à 1920.

Cette influence provint aussi du caractère pratique qui fut imprimé au cours dès les débuts. Sans doute, les conférences publiques ou *Mercurets de Laval* fournissaient aux professeurs l'occasion de synthèses brillantes, par lesquelles ils attireraient l'attention de notre population sur les courants, les Ecoles ou les époques de la pensée littéraire en France. Mais c'est par leurs leçons didactiques surtout, vu les contacts immédiats avec des élèves choisis et peu nombreux, vu aussi les exercices littéraires rédigés, corrigés et expliqués avec soin, que les titulaires du cours formèrent la

génération de disciples sérieux dont nous avons mentionné quelques-uns. Appliquant des méthodes de première valeur acquises à l'École normale supérieure, surtout par ceux qu'avait dirigés le maître Brunetière, ils pourvurent leurs élèves de ces qualités éminemment françaises en matière d'expression littéraire: l'esprit critique, le goût, le sens de la mesure.

Mais leur influence vint surtout de leur caractère personnel. Sortis en tête de liste des meilleurs lycées de France, détenteurs souvent des premiers prix dans les concours généraux entre ces lycées, choisis de ce fait pour devenir des maîtres à leur tour après avoir subi l'entraînement pédagogique de l'École normale, désignés pour Montréal parce que justement ils s'étaient classés au premier rang dans cette École aussi, ces jeunes maîtres appliquèrent à leur tâche tout l'éclat d'un talent transcendant, toute la compétence due à une culture sans égale, tout le zèle d'un professeur qui inaugure sa carrière. Ils se dépensèrent sans compter pour que les élèves canadiens suivissent au moins de loin, dans la carrière des lettres, les étudiants des grandes institutions de la France.

### Vif essor de perfectionnement

Le résultat, ce fut avant tout, chez notre public, une préoccupa-

tion plus grande des choses de l'esprit, avec le souci de perfectionner l'expression de sa pensée. Chez nos intellectuels, les maîtres parisiens éveillèrent l'ambition de devenir des auteurs à leur tour, des propagandistes du prestige littéraire de la France. Nos libraires, voyant venir de cette source des manuscrits mieux rédigés, ouvrirent à nos écrivains un marché que la disette de livres français, occasionnée par la guerre présente, a rendu vraiment attrayant. La littérature canadienne-française tout entière bénéficie de cet essor, si tant est qu'elle s'accroît en nombre d'ouvrages et en valeur d'art.

Et, comme l'une des raisons incontestables de ce progrès est le cours universitaire de littérature française; comme ce cours, tant que ses finances le lui ont permis — et cela veut dire pendant trente-cinq ans, — c'est Saint-Sulpice qui l'a sustenté: il convenait, à l'occasion de son troisième centenaire, de lui renvoyer tout le mérite de cette institution.

A cette reconnaissance pour sa générosité nous avons le devoir d'ajouter le témoignage de l'admiration que nous inspirent les Messieurs de Saint-Sulpice, surtout parce qu'ils ont toujours laissé ignorer à leur main gauche ce que versait si libéralement leur main droite.

Le doyen des Lettres,

Emile CHARTIER, P.D.

## L'OEUVRE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DES SULPICIENS AU CANADA

"Histoire littéraire d'une Compagnie peu lettrée par un homme qui ne l'est pas du tout"; c'est ainsi que M. L. Bertrand commence la préface de son ouvrage intitulé: "Histoire littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice". Et il continue en disant que "ce trait, quoique malicieux, et peut-être méchant, n'en renferme pas moins une part de vérité".

Il trouverait bien cette parole encore plus vraie, je pense, s'il n'avait considéré que l'oeuvre de Saint-Sulpice de Montréal. Et ceci s'explique facilement; en effet, ce n'est pas pour y cultiver les belles-lettres que Monsieur Olier envoya quatre de ses disciples au Canada en 1657, mais pour y évangéliser les Indiens et prendre la direction de la paroisse de Ville-Marie. Pendant un siècle, cette double tâche absorbe presque toute l'activité des prêtres de Saint-Sulpice au Canada. Aussi, la production littéraire est-elle pratiquement nulle. Les quelques sulpiciens qui trouvent le temps de prendre la plume se contentent de rédiger hâtivement des rapports, d'écrire des mémoires nullement destinés à la publication.

### Des relations d'un vif intérêt

Le Séminaire de Paris a gardé avec soin ces documents précieux pour l'histoire de notre pays et de notre ville en particulier. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, on en a publié quelques-uns au Canada. Le plus important est "L'Histoire du Montréal" de M. Dollier de Casson. Ce sulpicien arriva au Canada en 1666 et il y mourut en 1701, après avoir

été d'abord missionnaire-explorateur, de 1667 à 1671, puis supérieur, de 1672 jusqu'à sa mort. C'est vers 1673, pendant une longue convalescence, qu'il aurait composé son ouvrage, destiné à ses confrères de Paris. Pour leur édification, il raconte les événements héroïques survenus à Ville-Marie, depuis sa fondation jusqu'en 1672. C'est donc la première histoire de Montréal, écrite par un homme qui a pu connaître la plupart des acteurs des événements qu'il rapporte; document de toute première importance. Resté manuscrit jusqu'en 1868, ce mémoire fut publié presque en même temps par la Société Historique de Montréal, dans la série de ses Mémoires, et par la Société Historique de Québec, dans la Revue Canadienne, en 1871. En 1928, M. Ralph Flenley donna une nouvelle édition, la meilleure, accompagnée d'une traduction anglaise.

Trois contemporains de M. de Casson ont laissé des relations qui ont été jugées dignes de la publication: M. de Belmont, M. de Galinée et M. Jean Cavelier de la Salle. M. François Vachon de Belmont (1645-1732) vint au Canada en 1680; de 1681 à 1700, il est missionnaire au Fort de la Montagne qu'il construisit à ses frais; en 1700, il remplace M. de Casson comme supérieur et le reste jusqu'à sa mort, en 1632. La Société Historique de Québec a publié de lui, en 1840, deux documents: une "Histoire du Canada", 1608-1700, dédiée à M. le Pelletier, supérieur général de Saint-Sulpice à Paris; et "l'Histoire de l'eau-de-vie en Canada", mémoire écrit pour appuyer Mgr de Laval dans sa lutte contre la vente des boissons alcooliques aux Indiens.

M. René de Brehant de Galinée arriva au Canada en 1668. Il accompagna M. de Casson dans son voyage d'exploration au Sault Sainte-Marie, en 1669. Il écrivit la relation de son voyage que la Société Historique de Montréal publia en 1875, dans la série de ses Mémoires.

M. Jean Cavalier de la Salle demeura au Canada dix ans seulement, de 1665 à 1676, comme vicaire à la Paroisse. En 1684, il accompagna son frère, Robert Cavalier de la Salle, dans son expédition par mer au golfe du Mexique. L'on connaît le résultat de ce malheureux voyage; Robert est assassiné en 1687; ses compagnons se dispersent et la plupart périssent; son frère Jean réussit à atteindre Ville-Marie, en 1688; après y avoir liquidé les affaires de son frère, il retourne en France. En 1690, il écrivit le récit de son voyage qu'une société d'édition américaine à Albany imprima en 1858.

Et nous avons là à peu près tous les ouvrages écrits avant la conquête et publiés dans la suite.

### Il faut pourvoir à l'enseignement

Au début du régime britannique, un événement assez important vint modifier la vie de la petite communauté de Montréal; c'est la fondation du Petit Séminaire, en 1767. Désormais, une partie des membres de la Compagnie devra se consacrer à un ministère plus exclusivement intellectuel. Mais il va s'écouler encore plusieurs décades avant que l'on puisse trouver le temps de se livrer à un travail intellectuel purement désintéressé. On est gêné par le manque de livres. Chaque professeur doit composer son manuel. MM. Houdet, Roque et Rivière écrivent une grammaire latine; M. Larkin, une grammaire grecque et un recueil de morceaux choisis d'auteurs grecs; M. Quiblier, un précis d'histoire ecclésiastique et profane; M. Séry, deux manuels de littérature, un pour la classe de Belles-Lettres et un autre

pour la Rhétorique. A part quelques opuscules de piété, ce sont là à peu près toutes les publications des 80 premières années du Régime britannique.

### M. Etienne-Michel Faillon 1799-1870

Il faut donc attendre jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle avant d'apercevoir un véritable mouvement littéraire dans la Compagnie. Les visites de M. Faillon y sont-elles pour quelque chose? S'il n'a pas déclenché le mouvement par ses exhortations, il a dû, au moins par son exemple, inciter les autres au travail. Pendant les trois séjours qu'il fit au Canada, en 1849 et en 1854 comme visiteur, puis de 1857 à 1862 comme convalescent, il consacra tous ses loisirs à fouiller les archives de Québec et de Montréal et à composer ses ouvrages. Comme fruit de son labeur, il nous a laissé deux grandes oeuvres. La première est intitulée "Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'Eglise de l'Amérique du Nord"; cette étude comprend cinq volumes: les deux premiers ferment la "Vie de la soeur Bourgeois", les deux autres, la "Vie de Mademoiselle Mance et L'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie en Canada"; le dernier la "Vie de Madame D'Youville, fondatrice des soeurs de la Charité de Ville-Marie dans l'Île de Montréal en Canada". Comme complément à cette première série, il ajouta, en 1860, "La Vie de Mademoiselle Le Ber". — Son deuxième ouvrage est "L'Histoire de la Colonie Française en Canada", 3 vol., Paris, 1866. Le 3<sup>e</sup>me volume nous conduit seulement jusqu'en 1672; dans l'intention de l'auteur ce travail devait comprendre dix volumes et se rendre jusqu'à la conquête anglaise. M. Faillon n'eut que le temps de réunir les matériaux nécessaires à la poursuite de son histoire. Il ne faut pas oublier, en effet, que la composition de ses volumes d'histoire canadienne

n'est qu'une partie du travail qu'il s'imposait. Il publia en France une quarantaine de volumes d'histoire religieuse et de spiritualité et il laissa environ dix ouvrages manuscrits. Oeuvre gigantesque qui était bien de nature à pousser les confrères du Canada à écrire.

### Bibliothèque, cercle d'étude, revue

Un autre événement a pu aussi susciter le mouvement intellectuel du milieu du 19<sup>e</sup> siècle; c'est la fondation de l'Institut Canadien, en 1844. Cette société littéraire et scientifique s'inspira de Voltaire et prit bientôt les allures d'une société secrète hostile à l'Église. Pour préserver la jeunesse de l'influence dangereuse de cette institution, il va falloir lui offrir un aliment intellectuel aussi attrayant que solide. C'est M. Louis Regourd, vicaire à Notre-Dame, arrivé de France en 1850, qui va s'en charger. Il réorganise la bibliothèque paroissiale, lui trouve un local plus spacieux, lui annexe un cabinet de lecture et porte le nombre des volumes à 10,000. De plus, il fonde pour les jeunes gens un cercle littéraire dont les séances deviendront bientôt publiques. Puis, pour que l'influence de ce mouvement s'étende au loin, il publie une revue: "l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial", qui dura 14 ans, de 1859 à 1873.

C'est ici surtout que va se manifester le réveil littéraire. Les conférences du Cercle sont insuffisantes à remplir les pages de la Revue. M. Regourd sollicite la collaboration de quelques-uns de ses confrères. Et alors nous les voyons se révéler, les uns historiens, comme M. Desmazures, M. Rouxel, M. Rousseau; d'autres apologistes, comme M. Giban; d'autres pédagogues, comme M. Nercam. Un autre, M. Moyen, tient la chronique scientifique; un autre, M. Barbarin, la chronique politique et religieuse; enfin, il y aura même un poète, M. Flavien Martineau, dont les oeuvres furent recueillies plus tard en volume. après sa mort, en 1888.

### L'histoire tient le premier rang

Il est sorti de ce mouvement plusieurs autres oeuvres qui méritent au moins une mention. M. Desmazures avait écrit dans l'Echo du cabinet de Lecture un grand nombre d'articles sur divers sujets d'histoire du Canada; il en réunit plusieurs en volume en les complétant. En 1879, il publia une biographie de M. Faillon intitulée "M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, sa vie et son oeuvre"; la même année, une étude sur "Colbert et le Canada", rééditée en 1889; en 1880, une "Notice de 36 pages sur "Notre-Dame de Montréal"; en 1890, une "Histoire du Chevalier d'Iberville" de grande valeur; la même année, un Cours d'Archéologie, donné à l'Université Laval de Montréal, sur les Indes, l'Égypte, l'Assyrie, la Palestine.

Tout comme pour M. Desmazures, c'est l'histoire qui retint l'attention de M. Pierre Rousseau (1827-1912). Tout en étant professeur au Collège de Montréal, puis vicaire à Notre-Dame, il enseigna l'histoire à l'Université Laval de Montréal et fit partie de la Société Historique de Montréal. La plupart de ses études sont restées manuscrites. Parmi celles qui ont été publiées, on mentionne surtout une Vie de Maisonneuve, une vie de saint Georges et "Saint-Sulpice et les Missions catholiques", ouvrage édité en 1930 par les soins de Mgr Olivier Maurault.

Dans le domaine de la littérature proprement dite, il ne nous reste plus à signaler que quelques oeuvres, publiées au début du 20<sup>e</sup> siècle. En 1910 paraissait à Montréal un volume intitulé "La Race française en Amérique", par Adé-lard Desrosiers, de l'École Normale, et P.-A. Fournet, prêtre de Saint-Sulpice. M. Fournet (1867-1918) était au Canada depuis 1893. Quand le volume parut, il venait de quitter le Collège de Montréal, où il avait enseigné les Belles-Lettres, pour devenir chapelain de l'Hôtel-Dieu. "La Race française en Amérique" est un ouvrage remarquable.

Après quelques chapitres d'introduction sur le milieu et le passé des Français d'Amérique, les auteurs donnent en 200 pages une description détaillée de l'état social et religieux des Canadiens français et des Franco-Américains au début du 20e siècle. Cette étude connut le succès qu'elle méritait, car, dès 1911, elle était rééditée et portée à 6,000 exemplaires.

Vers la même époque, M. Arthur Guindon (1864-1923) publiait deux recueils de poésies: "En Mocassins" et "Aux Temps Héroïques"; il y décrit des scènes de la vie des Indiens et raconte les événements héroïques des premiers temps de Ville-Marie. Nous connaissons de lui encore "Les Trois Combats du Long-Sault", étude critique sur le Combat de Dollard, qu'il avait écrite d'abord pour la revue l'Action Française.

### L'étude des langues indigènes

Les Sulpiciens avaient été envoyés au Canada pour y évangéliser les Indiens; leur devoir d'état leur commandait d'étudier les langues indigènes. Plusieurs d'entre eux, tels M. Gay (1688-1725), M. Guen (1714-1760), M. Picquet (1709-1781), M. Mathevet (1717-1781), composèrent des lexiques, des grammaires, écrivirent en algonquin ou en iroquois des instructions, des cantiques, des livres de prières, etc. Mais la grande majorité de ces ouvrages restèrent manuscrits. Il faut attendre M. Cuoq, au milieu du 19e siècle, pour voir paraître les premières études philologiques de quelque importance.

M. Jean-André Cuoq arriva à Oka en 1847, à l'âge de 26 ans, et il y mourut en 1898. Si l'on excepte 5 ou 6 années au Collège de Montréal et à Notre-Dame, toute sa vie se passa au milieu des Algonquins et des Iroquois de la réserve du Lac des Deux-Montagnes. Il commença par publier en algonquin, après les avoir retouchés et complétés, les livres religieux composés par M. Mathevet. Il donna successivement,

en 1852 "Le livre de la Prière", en 1854, "Catéchisme et Cantiques", en 1859, un résumé de l'Histoire de l'Ancien Testament, en 1860, une vie de Jésus-Christ, en 1861, un pa-reïssien iroquois, noté en plainchant.

A cette date, ses études s'orientèrent dans une autre direction. A la demande de M. Le Hir, son ancien professeur d'Ecriture Sainte à Paris, il réfuta la thèse de Renan, qui prétendait prouver la fausseté de la doctrine de l'unité de l'espèce humaine par l'abîme qui sépare les langues européennes des langues américaines. Il montra d'abord les affinités entre les deux groupes de langues et établit ensuite que l'esprit humain raisonne de la même façon des deux côtés de l'Atlantique. Son étude intitulée "Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages" eut un retentissement considérable et connut deux éditions, l'une en 1864 et l'autre en 1870.

Ses ouvrages de philologie proprement dite commencèrent en 1866 avec la publication des "Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique". En 1882, il publia un lexique de la langue iroquoise; en 1886, un lexique de la langue algonquine; de 1891 à 1893, une grammaire de la langue algonquine, insérée dans les Mémoires de la Société Royale du Canada.

Hautement apprécié par les savants de son temps, M. Cuoq fut invité à faire partie de plusieurs sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, dont la Société Royale du Canada et la Société Ethnologique de Washington. Encore aujourd'hui son oeuvre conserve une certaine valeur.

### Les ouvrages scientifiques

Dans le domaine des sciences naturelles la production littéraire de Saint-Sulpice est très réduite. Le premier sulpicien que nous rencontrons dans cette ligne est M. Jean Moyen (1823-1899). Il vint au Canada en 1858 et il n'y demeura

que 16 années, passées toutes entières au Collège de Montréal comme professeur de sciences. C'est la Botanique qui semble l'avoir intéressé d'avantage. En 1871, il publia un manuel de Botanique et Flore du Canada, préparé par 6 années d'étude et d'herborisation à travers tout le Canada de l'époque, les provinces actuelles de Québec et d'Ontario. Ce manuel était destiné à l'enseignement dans les collèges classiques. Aussi, rien de très scientifique; les descriptions des différentes espèces de plantes sont réduites aux seuls caractères distinctifs importants. Bien que très dépassé aujourd'hui, ce livre peut rendre encore des services à cause de la perfection des clefs analytiques.

M. Moyen publia aussi un cours de géométrie dans l'espace, une géométrie analytique et une grammaire anglaise. Dans l'Echo du Cabinet de Lecture, il écrivit des articles sur à peu près tous les sujets scientifiques: Zoologie, Botanique, Physiologie, Hygiène, Ethnologie, Géographie, Cosmologie, Météorologie, etc., etc.

De retour en France en 1874, il continua l'enseignement des sciences et l'étude de la Botanique; en 1889, il publia un traité élémentaire et pratique de Mycologie, qui reçut du monde savant l'accueil le plus favorable.

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, deux autres sulpiciens, récemment arrivés de France, s'orientent vers l'étude des sciences naturelles; ce sont MM. Hippolyte Dupret (1853-1932) et Julien Simon (1863-1938). Tous deux passèrent leur vie dans l'enseignement, l'un de la philosophie, l'autre, des humanités. Ce sont donc leurs loisirs et surtout leurs vacances qu'ils devront consacrer à approfondir leurs connaissances. Un des collaborateurs de la revue de l'Institut Agricole d'Oka, qui les a vus à l'oeuvre, nous les présentait ainsi en 1927: "Nous savons que parmi les messieurs de Saint-Sulpice qui viennent passer leurs vacances à la maison de campagne que possède

la vénérable institution à Oka, il est des savants modestes et cachés comme la source dont on ne soupçonne pas tout le travail souterrain, qui charment leurs loisirs par la pratique de l'une ou l'autre branche des sciences naturelles, telles que la Botanique, la Minéralogie, la Géologie, etc., etc. Il faut des hommes de cette trempe pour enrichir le patrimoine de nos acquisitions scientifiques du fruit de leurs laborieuses et patientes recherches; ne continuent-ils pas tout simplement la lignée des abbé Faÿ, fondateur des lois de la cristallographie..., Grégorius Mendel au génie subtil duquel nous sommes redevables de la solution du problème de l'hérédité, et de tant d'autres moines et ecclésiastiques qui se sont distingués au cours des siècles, par des travaux scientifiques de plus ou moins grande importance?"

#### Les travaux de MM. Dupret et Simon

Sans être un abbé Faÿ ou un Grégorius Mendel, MM. Dupret et Simon ont contribué cependant à étendre quelque peu le champ de nos connaissances, le premier, en Botanique, le second, en Géologie.

M. Dupret se spécialisa dans l'étude des mousses de la région de Montréal. En collaboration avec les spécialistes les plus réputés des deux continents, il a pu approfondir l'étude de certains groupes, assez pour y découvrir quelques espèces ou variétés nouvelles. Il a laissé un herbier de mousses assez complet et une Etude sur les Mousses de la région de Montréal qui a été jugée digne d'être publiée dans la série des Mémoires de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal.

Monsieur Simon se consacra à l'étude de la géologie. Durant les 45 années qu'il passa au Canada, il employa presque toutes ses vacances à explorer les environs de Montréal et surtout le mont Royal, la colline de Rigaud et celles d'Oka. Il a laissé au Collège de Mont-

réal une collection minéralogique importante, la plus complète que nous possédions à Montréal, au dire des connaisseurs. De plus, il a écrit une étude, encore inédite, où il expose une théorie nouvelle sur l'origine des collines de la région montréalaise. M. Adhémar Mailhot, l'ancien directeur de l'Ecole Polytechnique, à qui il avait demandé de lire son manuscrit, lui rendit le témoignage élogieux que voici: "Vous avez fait là une étude vraiment magistrale que vous faites bien de mettre sur le papier pour l'enseignement et l'édification de ceux qui aiment la géologie."

\* \* \*

Ce n'est pas notre intention de parler des vivants. Mais on ne peut

s'empêcher de remarquer, avec la variété et la valeur des sujets traités, le nombre croissant de ceux qui se hasardent à publier: ce sont, en Théologie, MM. Ferland, Fournier, Yelle; en Spiritualité, Mgr Yelle, M. Duchain, M. Bouhier; en Sciences sociales, M. Desrosters; en Philosophie, M. Filion; en Histoire, Mgr Maurault, M. Gauthier; en Philologie, M. Blanchard; en Sciences, M. Perras. En plus des livres, deux périodiques: Le Séminaire, organe des anciens élèves du Grand Séminaire, et Nos Cours, publié par l'Institut Pie XI.

Cette simple énumération suffit, je pense, à nous montrer que la génération actuelle a bien l'intention de continuer la Tradition

**Antonio DANSEREAU, P.S.S.**

## LA BIBLIOTHEQUE DE SAINT-SULPICE

Les Messieurs de la Compagnie de Saint-Sulpice, fidèles à la mission d'éducateurs qui leur fut confiée dès leur arrivée à Ville-Marie, ne négligèrent aucun des moyens propres à remplir leur mandat. Et comme l'un de ces moyens les plus efficaces est la fondation de bibliothèques, ils ne tardèrent point à mettre à l'usage du public un judicieux choix de livres: la Bibliothèque du Cercle Ville-Marie, dont l'*ex-libris* portait en sous-titre: "Oeuvre des Bons Livres". C'est dire, en peu de mots, tout le programme de ce nouveau centre de culture intellectuelle.

Certes, le local était fort peu luxueux; mais nos bibliothèques canadiennes n'avaient pas encore songé à s'abriter dans un temple digne de leurs hôtes. Il convenait que les Messieurs de Saint-Sulpice s'en avissent les premiers, étant pour l'ordinaire très en avance sur leur époque, ce qui ne nuit en rien à leur fidélité à la Tradition. Leur culte de la Tradition semble, en effet, lié à leur nom même, parce que, étant "classiques" au sens profond du mot, ils savent qu'en la vénérant, ils s'appuient sur la sagesse et sur l'expérience du passé. Ils furent, à Montréal, les précurseurs de la pensée et de l'activité intellectuelle.

Dès la fin du XIXe siècle, Montréal entra dans une ère de prospérité et de développements financiers vraiment remarquables. Les familles, — les meilleures familles de la ville, — groupées autour de la Paroisse, — durent peu à peu s'éloigner pour faire place aux bureaux, aux banques et au commerce. La bibliothèque, dépaycée, se trouvait singulièrement isolée de son public. Il était temps d'aviser.

Les Messieurs de Saint-Sulpice choisirent minutieusement le site de la future bibliothèque qu'ils projetaient de construire: elle serait installée rue Saint-Denis, en plein centre, facile d'accès.

Ainsi ce projet que le Conseil de Ville débattait depuis des années dans la plupart de ses séances, Saint-Sulpice l'exécuta sans tapage et dota Montréal de sa première grande bibliothèque publique. A la suite d'un concours proposé aux architectes, M. Eugène Payette fut chargé de la construction. De style Renaissance française rappelant d'assez près le Petit-Trianon, élégante et claire, la Bibliothèque fut terminée en mai 1914. Elle coûte près d'un demi-million à ses généreux donateurs.

### Aegidius Fauteux, bibliothécaire

Les Messieurs de Saint-Sulpice qui s'y connaissent en hommes, et qui avaient formé l'intelligence de celui-là, choisirent pour tenir le rôle de bibliothécaire ce fin lettré, ce bibliophile éclairé, ce savant que fût M. Aegidius Fauteux. Pendant que s'érigeaient lentement au-dessus du sol les hautes murailles de la future bibliothèque, lui, dressait à sa manière les fortes assises intellectuelles qui devaient donner tant de prestige à cette oeuvre sulpicienne.

Après huit mois d'études dans presque tous les pays de l'Europe et en Amérique, M. Fauteux revint, riche du bagage scientifique, technique et intellectuel recueilli dans les plus importantes bibliothèques du monde. La nouvelle institution fut dotée d'un système entièrement moderne. La classification de

Dewey et celle de Cutter, qui la complète; le système de catalogue — dictionnaire sur fiches, succédant aux catalogues imprimés, volumineux et toujours incomplets; un choix important d'ouvrages de première valeur; voilà autant de profit pour la bibliothèque nouvellement fondée.

Le personnel fut minutieusement recruté. En maître prêt à verser sur autrui, à la française, les richesses spirituelles qu'il était allé puiser aux bonnes sources, M. Fauteux éduqua ses aides-bibliothécaires et les initia à l'art subtil et compliqué de dresser un catalogue renfermant ces trois conditions essentielles: clarté, précision, exactitude.

Tout est prêt. Le 11 septembre 1915, vers quatre heures de l'après-midi, Mgr Paul Bruchési vint bénir ce nouveau temple de l'intelligence humaine, dans la plus stricte intimité.

Le lendemain dimanche, la Bibliothèque Saint-Sulpice ouvrit pour la première fois ses portes. Dans sa vaste salle des conférences, une fête brillante, — une vraie fête de l'esprit! — réunissait le tout-Montréal intellectuel autour de MM. Lecocq, Supérieur de Saint-Sulpice, et Fauteux.

Dans les discours qui s'imposaient, les conférenciers comparèrent la bibliothèque à un nouveau flambeau qui s'allume et qui éclaire, guide, réchauffe; à une hôtellerie où chacun reçoit le pain dont il a faim et le vin dont il a soif; à une pharmacie où l'on trouve remède à l'accablement de l'âme et de l'esprit; à un temple où l'intelligence apaisé se recueille; à une école où l'on vient s'instruire au contact du génie et de la vérité.

### La jeunesse accourt s'instruire

Dès les premiers jours, les étudiants en droit et en médecine, favorisés par la proximité de la nouvelle bibliothèque, quasi voisine, prirent l'habitude d'y venir étudier entre leurs heures de cours. Ils formaient un public jeune, d'une relative sagesse tenue en respect par

l'incontestable autorité du bibliothécaire, très studieux à l'approche des examens... et édifiant alors les abonnés qui n'apercevaient plus que des nuques courbées sur de graves bouquins, des fronts pressés par des mains moites d'angoisse, une immobilité de statue... A la sortie des collèges, leurs cadets venaient à leur tour consulter fébrilement l'Enéide ou l'Odyssée, histoire de comparer leur thème et leur versino avec la traduction littérale...

Nous sommes toujours en 1915, et c'est la guerre. Mais en dépit des difficultés de s'approvisionner en Europe, la Bibliothèque Saint-Sulpice était largement et richement garnie. Outre le vieux fonds, admirablement composé, qui lui venait de la bibliothèque du Cercle Ville-Marie, les Messieurs de Saint-Sulpice avaient ouvert à leur bibliothécaire, avec une libérale confiance, un généreux crédit lui permettant d'acquérir, au cours de son voyage à travers l'Europe, tous les volumes propres à intéresser aussi bien le grand public que le plus fin lettré.

Certes, il en usa abondamment: ce public un peu spécial de la Bibliothèque Saint-Sulpice, délicat à coup sûr, dilettante, d'une éducation intellectuelle déjà heureusement commencée... Public nuancé, intéressant, agréable à satisfaire parce qu'il avait des goûts précis, comme quelqu'un ayant conscience de soi. Quant au fin lettré, il fut toujours, — et il reste, — la rare exception: le chercheur, l'érudit, le savant, le sympathique "rat de bibliothèque" l'est tout autant... Par bonheur, il y avait quelques précieux "rats" de cette sorte à la Bibliothèque.

— Et ce furent les belles années d'après guerre, où les livres minutieusement et amoureuxment choisis ne risquaient plus de ne connaître que le fond des océans... La Bibliothèque Saint-Sulpice comptait maintenant plus de trois mille abonnés. Il arrivait certain jour que sa grande salle était trop petite... Certaines figures familières de cette époque semblent si bien s'identifier aux murs mêmes

de la maison qu'on ne peut parler de Saint-Sulpice sans les revoir . . .

Il est dans les bibliothèques une heure tout simplement exquise: celle qui précède immédiatement la chute du jour. Une clarté de plus en plus imprécise tombe des verrières armoriées du plafond et des bas-côtés. L'ombre sournoise danse déjà dans les angles: c'est l'heure d'allumer les lampes. C'est l'heure violette. Un flot de lumière vive jaillit soudain des grands lustres de bronze de la nef et des galeries. Le lecteur inconsciemment courbé sur son bouquin se redresse. Il semble alors qu'avec la clarté revenue, le souffle de l'esprit passe sur les cerveaux attentifs. Heure pensive et recueillie; heure de digestion intellectuelle lente et calme, dans le silence total de la grande salle de lecture où l'on parle bas, comme dans une église.

### Premier acte d'un drame

Mais déjà la jeunesse de la Bibliothèque Saint-Sulpice est passée et l'âge est venu pour elle de connaître l'épreuve. Nous sommes en février 1926. Les autorités qui veillent sur son existence, pour des raisons majeures qui sont le signe déjà de l'épreuve finale qui l'attend, décident de supprimer la circulation. Aussi, la vaillante et pacifique armée des livres rentre à son quartier pour n'en plus sortir désormais. Le public s'étonne; les bibliothécaires s'inquiètent. La Bibliothèque Saint-Sulpice ne servira plus qu'à la lecture en salle. C'est le premier acte du drame.

— 31 juillet 1931! —

Bien des larmes secrètes ont été versées déjà sur le sort inévitable qui attend la Bibliothèque Saint-Sulpice. Beaucoup de paroles, — même éloquentes — ont été dites pour qu'elle continue de vivre, mais pas un geste efficace n'a été fait pour la tirer de la mort.

Notre pays entre dans ces dures années où les fortunes les plus solides s'écroulent. La Bibliothèque

Saint-Sulpice pèse lourd, à cause des frais, réduits pourtant, qu'elle entraîne encore: ces Messieurs, qui ont assumé, pendant dix-sept ans, la charge accablante de supporter de leurs deniers une institution de cette envergure, se voient dans la nécessité tragique de lui retirer leur main.

Beaucoup s'étonnent de ce geste inattendu; plusieurs s'en scandalisent, mais il s'en trouvait fort peu, au temps où la bibliothèque ouvrait libéralement ses portes au public montréalais qui furent éblouis de ce don royal que lui faisaient ces Messieurs.

On se souvient ailleurs; ici, on oublie... A tel point qu'un proverbe serait exact qui dirait: "Il est plus normal de recevoir que d'apprécier!"

Et le 31 juillet 1931, fut donc la dernière journée de la Bibliothèque Saint-Sulpice. Le dernier lecteur s'est retiré. Les portes de verre se sont à jamais refermées sur lui. Le bibliothécaire a réuni son personnel dans la salle du catalogue. Des larmes amères et silencieuses coulent sur les visages désolés. Et l'on songe malgré soi à "La dernière classe" de Daudet, alors que le vieux maître accablé, se tournant vers son auditoire brisé d'émotion, le congédie d'un geste: "C'est fini: Allez-vous en!"

Pour la Bibliothèque aussi, c'est la dernière classe. Que deviendra sa riche collection de "Canadiana" si rare, provenant des fonds réunis des collections Baby et Sicotte, si intelligemment enrichies par M. Fauteux?

Et son trésor littéraire si complet, si merveilleusement composé? Et sa superbe collection d'Histoire, — la Grande et la Petite, — comprenant tant d'oeuvres choisies avec un soin minutieux, toute lourde de faits, d'oeuvres, de vie? Et ses nombreux volumes de philosophie, de religion, de science et d'art?

Les livres dorment... parce que peut-être ceux qui devaient les dé-

fendre du sommeil ne se sont pas éveillés à temps... Et ils dorment depuis dix ans, les beaux volumes coquettement reliés, sans qu'un prince, — hélas! les princes sont rares en démocratie! — brise les serrures pour leur redonner la joie du réveil! Et qui sait?

Quand le public passera devant la Bibliothèque Saint-Sulpice humiliée dans son silence et son abandon, il faut qu'il songe aux gestes larges, — des gestes de grands seigneurs généreux, — que furent si souvent les gestes des Messieurs de Saint-Sulpice.

**Cécile LAGACE**

autrefois de la Bibliothèque  
Saint-Sulpice.

## NOTRE-DAME — "LA PAROISSE

L'église Notre-Dame a été longtemps le centre de la ville, centre topographique, centre commercial, centre social. De loin on voyait son modeste clocher et, plus tard, ses deux tours. On y venait de partout recevoir la lumière et la consolation. Ses nefs, le dimanche, débordaient, ses galeries se remplissaient. Les grandes cérémonies attirèrent le peuple chrétien. C'était magnifique. Puis la ville bougea, se déplaça, gravit les coteaux. D'autres églises s'élevèrent. Elles groupèrent autour d'elles des populations qui y vinrent prier et s'attachèrent à leur culte et à leur vie. Notre-Dame vécut alors de ses souvenirs glorieux. Elle continua de vivre des cérémonies toujours belles que les fêtes nationales et religieuses y célébraient.

Le 17 mai 1642 après neuf jours de navigation, quatre chaloupes s'arrêtaient sur le Saint-Laurent devant l'endroit appelé par Champlain autrefois du nom de Place-Royale et des chants de reconnaissance saluaient l'emplacement de Ville-Marie. Le lendemain les mains pieuses de Mademoiselle Mance et de Madame de la Peltrie ornaient l'autel où le sang de l'Agneau devait couler depuis lors sans interruption. Une tente d'abord puis bientôt une cabane d'écorce, puis plus tard le toit et les murailles du fort abritèrent cet autel. Là devait résider pour conduire le peuple naissant au progrès et à la gloire Celui qui est à la fois le chemin et le but. En 1655 les colons reconnaissants offrirent au Dieu Rédempteur un séjour plus digne de sa gloire et de leur foi. Cette année-là, en effet, fut construite la première église paroissiale, annexée à l'hôpital pour qu'elle pût servir à la fois aux citoyens et aux malades. Ce modeste temple dura jusqu'en 1678 où fut ouverte

au culte une église plus vaste. Mais cette deuxième église paroissiale, devenue elle-même trop petite pour la population toujours croissante, devait à son tour disparaître et céder la place en 1829 à la troisième église, celle d'aujourd'hui.

### Un sermon qui fait du bruit

Dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, c'est la vie ordinaire d'une paroisse. Des maisons se sont bâties autour du petit temple et le dimanche c'est toute la population qui afflue à l'église. On y fera les cérémonies aussi imposantes que possible. Or ce dimanche-là, le dimanche de Pâques 1674, la messe est chantée par le curé de la paroisse. Le sermon sera fait par Monsieur de Fénelon. Il circule dans le peuple des rumeurs étranges. Le prédicateur va faire un scandale. Entendons-nous. Il doit dire, répêteton, des choses désagréables à l'adresse du gouverneur. Ils ne s'aiment pas beaucoup. Monsieur de Frontenac est l'ennemi de Perrot, l'ancien gouverneur de Ville-Marie, et Fénelon est son ami. Celui-ci ne se gêne pas pour accuser le vice-roi de malversations, de commerce illégal d'eau-de-vie. Et il doit le dire en chaire. Aussi affluence de monde. Messe solennelle avec diacre et sous-diacre. Puis Monsieur de Fénelon en chaire. "Femme, pourquoi pleurez-vous?" C'est là le texte. Une première partie: nécessité de mourir avec Jésus-Christ passe bien. On semble content. La deuxième partie; nécessité de ressusciter avec Jésus-Christ, éveille davantage l'attention. Lorsque le prédicateur en vient à parler des personnes constituées en autorité, qui troublent le commerce d'un pays, maltraitent ceux qui ne leur don-

nent pas une part à leurs bénéfiques, oppriment les peuples par des corvées injustes et inutiles, on se dit: il veut désigner Frontenac. La Salle, qui est au fond de la chapelle, se lève, fait des gestes, interpelle ses voisins, s'adresse au célébrant. La messe finie, c'est la lutte qui commence. La Salle dénonce Fénelon. Frontenac, irrité au sujet du sermon, l'est bien davantage lorsqu'on lui dit que Fénelon, durant la semaine qui a suivi, est allé de porte en porte recueillir des signatures en faveur de Perrot pour obtenir sa mise en liberté. Citation devant le Conseil Souverain. Explications de Fénelon, ses protestations. Frontenac ne veut rien entendre, rabroue dans sa colère tous ceux qui cherchent à défendre Fénelon et à expliquer son action, même à l'excuser. Appel au roi. Départ de Fénelon.

### Aspect de la première église

En 1672, les paroissiens assemblés résolurent de construire une autre chapelle, ou plutôt, cette fois, une église. C'était le 6 juin. Le 19 du même mois on choisissait le maître maçon et on fixait son salaire; le 20, le terrain était donné par le supérieur du Séminaire, Monsieur Dollier de Casson; le 21 on commençait à creuser les fondations: huit jours plus tard la croix était plantée à l'endroit où on devait travailler; le grand concours de peuple qu'avait provoqué cette cérémonie se renouvelait encore le jour suivant, quand on posait les cinq premières pierres de l'édifice futur. Ce fut d'abord un beau zèle. Dans le désir de voir bientôt la construction achevée, chacun y mit les ressources dont il disposait: argent, matériaux, journées de travail. Puis l'ardeur s'attiédit. Les assemblées de fabrique "tenues à l'issue des vêpres paroissiales" témoignent de cette apathie de la population. On réclame le paiement des souscriptions, le bois promis et non encore fourni. Lentement, à

cause de tous ces obstacles, le temple s'élève. Il a ses murs, son toit, sa lampe d'argent, sa cloche, dont Monsieur de la Barre et Madame de Longueuil ont été le parrain et la marraine, ses châssés dorées. Plus tard il aura ses bancs, ses chapelles latérales, ses stalles dans le chœur. Il aura, à l'extérieur, reçu son complet embellissement quand sa tour carrée s'élèvera avec son portail; puis par-dessus sa tour, son clocher et, au sommet de son clocher, sa croix surmontée du coq traditionnel. Pour les pieux habitants de Ville-Marie, il aurait manqué quelque chose à leur église, si le souvenir de la Reine du ciel ne l'eût consacrée. Aussi, le 30 août 1778, mettaient-ils avec joie au faite du portail la statue de Marie, bénite solennellement la veille.

Temple magnifique pour l'époque et pour le lieu. Les voyageurs, Kalm, Held, Bouchette, le pensent et l'écrivent. Peut-être notre impression serait un peu moins favorable. Nous trouverions l'ensemble inélégant et lourd, le portail pas assez dégagé, la tour, avec ses meurtrières, sombre et froide.

L'église était alors au centre de la ville, c'est-à-dire au centre de la ville officielle, dont la porte de Québec, la rue Saint-Pierre, le fleuve et la rivière Saint-Pierre, formaient les limites dans tous les sens. Au delà, il n'y avait plus que les faubourgs, faubourgs Saint-Anoine, Saint-Laurent, le coteau à Baron, les faubourgs Saint-Louis, Saint-Pierre et Québec.

L'église resplendissait aux grandes fêtes. Tout se simplifiait pour les dimanches et les fêtes de moindre rite, mais toute la splendeur du culte se retrouvait dans les processions extérieures. La procession du Saint-Sacrement surtout présentait un déploiement incomparable.

Tout Montréal assistait à ces fêtes. Montréal avec ses citoyens riches, Foretier, Franchère, Dezery, Viger, Tabeau, Guy, Chaboillez, Leprohon, Perreault, Larivée, Berthelet, de Salaberry, de Longueuil, avec aussi

les humbles artisans et les modestes ouvriers. La ville qui croît et qui prie.

### Les débuts de l'église actuelle

Au tour maintenant de la grande église actuelle. Elle date de 1820. Le 7 juin de cette année, Monsieur Roux, malade, invalide, se fit transporter, à l'aurore, dans la nef silencieuse. Il en fit la bénédiction. Le même jour, Monsieur Jean Richard dit la première messe, sans grande solennité. Ce ne fut que le 15 juillet suivant que l'ouverture et l'inauguration se firent avec pompe. Monseigneur Lartigue chanta la grand'messe, Monsieur Quibbler prêcha. Dans l'auditoire se trouvaient sir James Kemp, administrateur du Bas-Canada, son état-major, les diverses corporations de la ville. Durant soixante ans l'église allait connaître une prospérité inouïe. Tout n'était pas encore complet dans sa structure et ses décorations. Avec les années et peu à peu, ce qui manquait devait être fait. Ainsi la tour de l'épître, Persévérance, fut construite en 1841 et bénite par Monseigneur de Nancy; la tour de l'évangile, Tempérance, fut terminée en 1842. On démolit alors la tour et le clocher de la vieille église. Les dix cloches arrivèrent à Montréal le 24 mai 1843. Elles furent bénites le 21 juin par Monseigneur Bourget. On les hissa dans la tour de la Tempérance au mois de juillet et elles sonnèrent pour la première fois le 19 juillet, à midi. Tout se passa plutôt tranquillement. Il en fut autrement pour le bourdon. Il avait été donné par les marchands, les artisans et les cultivateurs et fondu à Londres dans les ateliers de *Mears & Co.* Arrivé à Montréal le 21 octobre, il fut débarqué le 24, bénit le 29 par Monseigneur Bourget et nommé Marie-Jean-Baptiste. Monsieur de Charbonnel prêcha en français et en anglais. Le 29 novembre, il fut monté dans la tour de la Persévérance par

Ambroise Matte, entrepreneur. L'opération dura de 8½ à 10 heures. La veille de Noël, il sonna à midi pour la première fois. Au mois de mai 1845, il est brisé, descendu ensuite et expédié en Angleterre pour refonte. En 1847 le second bourdon arrive à Montréal, le 17 septembre. Il est bénit le 18 juin 1848 sous le nom de Jean-Baptiste, monté le 21 juin dans sa tour. Il était mis en branle par un système de câbles, ce qui rendait nécessaire le travail d'un grand nombre d'hommes. Aujourd'hui il est mû par l'électricité. Il n'a rien perdu de sa sonorité. Par temps calme ses vibrations se répandent au-dessus de la ville et sur les rives du fleuve.

\* \* \*

Notre-Dame a vu se dérouler dans son enceinte les fêtes et les cérémonies les plus solennelles qui soient. Chaque dimanche d'abord était d'une incomparable splendeur. L'église se remplissait dans ses nefs et galeries. Elle fut longtemps "la paroisse". D'autres églises, des chapelles s'étaient construites, ouvertes au culte. Autour de ces temples des familles s'étaient établies. Mais Notre-Dame gardait son charme. On y revenait. Et pour se séparer d'elle il fallait le motif impérieux de la distance.

C'est à Notre-Dame que les zouaves vinrent, au moment de quitter le sol de la patrie, recevoir les dernières bénédictions. C'est à Notre-Dame que le vénéré Pie IX eut son service solennel. C'est à Notre-Dame que Monseigneur Bourget fêta son cinquantenaire de sacerdoce; à Notre-Dame encore que sir Georges-Etienne Cartier eut ses funérailles. C'est à Notre-Dame que se fit entendre Monseigneur de Forbin-Janson; là encore que furent sacrés des évêques et des abbés; là enfin que, durant huit jours, en 1880, dix religieux missionnaires prêchèrent cette fameuse retraite qui émut, ébranla, transforma toute la ville.

Notre-Dame eut ses grands prédicateurs. Elle entendit leur voix, tressaillit d'enthousiasme à leurs accents pieux. Elle fut fière des Colin, des Martineau, des Deschamps, des Gibaud, des Lévesque, des Sorin, de bien d'autres. Sans doute la prédication d'alors avec ses longueurs et ses artifices ne plairait plus de nos jours. Elle avait alors des charmes. Le peuple chrétien, moins attiré au dehors, se complaisait dans ces discours où on lui parlait dans une langue qu'il comprenait, de son âme et de Dieu.

### Les prédicateurs de France

Et, pour finir, elle eut depuis 1888 son carême, les sermons des prédicateurs venus de France. Les plus anciens se rappellent la joie des auditeurs lorsqu'il leur fut donné d'entendre, ce premier dimanche du carême, Monseigneur Soulé. Bel homme, certes, grand, robuste, sans être obèse. Et c'était un évêque. Prestige plus grand. Et la voix était douce, sonore, entendue de partout dans le vaste édifice. Et cette prononciation, un peu nouvelle pour la plupart des oreilles, était une mélodie. De retour à la maison, le père, charmé, redisait à la famille ses impressions profondes. Ah, non ! il ne manquerait pas un sermon. Et l'église continua d'être surpléine. Les prêtres occupaient les stalles du vaste sanctuaire. Dans les nefs tous les bancs étaient remplis. Vraie fête. Elle devait se renouveler chaque année. Chaque année, en effet, un prédicateur vint de France. Ils n'étaient pas tous des Bossuet. Mais tous ils parlaient un langage clair, correct, élégant, plus ou moins imagé. Des retraites suivaient pour hommes d'abord, pour femmes aussi plus tard. En général l'église, dans les nefs et dans les galeries, ne présentait qu'une masse compacte d'auditeurs, attentifs durant une heure, se gardant bien de tousser, sinon au passage d'une partie à une autre. Les plus doués parmi ces orateurs, ceux qui ont laissé longtemps après leur départ le souvenir le plus durable, ne sont

pas très nombreux. Je rappellerai d'abord le Père Plessis. J'entends le Père Plessis première manière. Lorsqu'il revint, en 1906, il n'était plus le même. Les coups de voix, les évolutions de son manteau noir sur sa soutane blanche, le déploiement de ses bras, sentaient trop l'artifice. Mais, en 1889, il était dans toute la force et la beauté de son admirable talent. C'était vraiment un grand orateur. Il l'était par son imagination, son intelligence, sa belle stature, sa gesticulation facilement dramatique, un ensemble de dons plutôt extraordinaires.

Le Père Gaffre était plus et mieux doué encore. Il prêchait à Saint-Joseph lorsque le prédicateur qui venait d'arriver de France tomba malade gravement. On lui demanda de le remplacer. Il parut accepter avec plaisir. Il avait sur le Père Plessis l'avantage d'une grande spontanéité, d'une parole acérée comme un dard, d'une action pleine de fougue. Peut-être en chaire paraissait-il un peu acteur. Mais il mettait dans son débit un brio, une vie qui l'imposait à la fois à l'attention et à l'admiration.

De tous, celui qui, à distance et par comparaison, semble avoir été le plus cultivé, c'est l'abbé Vignot. Malheureusement il n'a pas été compris, encore moins apprécié. Il y avait dans sa manière un peu de subtilité. Il fallait pour le suivre et le goûter une culture et un degré d'intelligence qui ne sont pas communs. A Paris il était parmi les tout premiers prédicateurs. Eût-il vécu plus longtemps que ses amis l'auraient porté jusqu'à l'Académie. Ici son auditoire s'effrita. Il s'en aperçut, en eut de la peine et s'en vengea dans sa conférence d'adieu par une petite malice dont tout le monde, les femmes surtout, eurent le bon esprit de s'amuser.

Je ferme cette galerie par le portrait de celui qui, à mon sens, fut le premier de tous, de Monseigneur Rozier. Ce que j'ai admiré, admiré sans réserve dans Monseigneur Rozier, c'est le parfait équilibre de ses dons merveilleux. Aucun ne dé-

tonnait. L'imagination, le coeur, l'intelligence, la voix, le geste, la tenue en chaire: tout était ce qu'il fallait, pas plus, pas moins. La voix ne s'éraflait pas, aussi claire, aussi sonore au bout d'une heure qu'au commencement du sermon. Ceux qui n'avaient jamais fait le voyage de Terre Sainte y vivaient avec lui, s'asseyant sur la margelle du puits de Jacob, voyaient venir la Samaritaine. Pas un tressaillement dans l'immense auditoire, toujours plus nombreux chaque dimanche. Les yeux levés vers lui le suivaient dans

une sorte de ravissement. J'ai entendu bien des orateurs dans ma vie. Je donnerais volontiers la palme à Monseigneur Rozier.

Notre-Dame continue de faire du bien. Elle a des fêtes et de belles fêtes encore aujourd'hui. Elle est pieuse et recueillie. Entrez-y à n'importe quel moment du jour. Vous trouverez facilement un coin d'ombre et de silence où vous pourrez prier. Rien d'étonnant. Dieu est ici. Puis les murs de l'église sont imprégnés de la piété d'un peuple croyant.

Jean DOMBREVAL

## NOTRE-DAME — L'ÉGLISE

Tout le monde connaît la célèbre et historique église de Notre-Dame de Montréal.

L'église de Notre-Dame est un monument imposant de 260 pieds de long par 132 de large, avec deux tours carrées de 215 pieds de hauteur. Dès qu'on en franchit le seuil on est frappé par les vastes proportions de la nef, par le magnifique et monumental maître-autel qui remplit tout le fond du sanctuaire, et par l'incontestable beauté de l'ensemble.

On admire ces faisceaux de colonnes élégantes qui s'élançant du sol pour aller soutenir le vaste ciel étoilé de la voûte. Elles soutiennent aussi les deux rangées superposées de galeries qui font le tour de l'église et doublent sa capacité. Il y a environ 5,000 places permanentes; mais l'église, avec ses galeries et ses larges allées, peut contenir 12,000 personnes.

Elle est entièrement et somptueusement décorée en couleur; on y a prodigué l'or. Ces riches décorations, faites avec science et avec goût, furent exécutées de 1874 à 1880, par les soins de M. Victor Rousselot, curé de Notre-Dame.

### Autel des plus imposants

*L'autel.* — Le grand autel, fait d'un bois précieux admirablement ouvragé, présente un caractère vraiment imposant. Il est né de la collaboration d'un architecte canadien, Victor Bourgeau, et d'un célèbre sculpteur angevin, le statuaire Henri Bouriché. Il date de 1878.

Au-dessous du riche tabernacle est un bas-relief représentant la Cène. Des deux côtés sont des groupes d'anges adorateurs. Au-dessus se dresse un grand Christ; Marie est au pied de la croix, avec saint

Jean et sainte Madeleine. A droite et à gauche sont représentés les sacrifices de l'Ancienne Loi, figure du sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Et au sommet on voit le couronnement de la Sainte Vierge dans le ciel.

A l'entrée du sanctuaire, à droite, sur une colonne de marbre, s'élève une blanche et gracieuse Madone, en marbre très pur, don du Pape Pie IX à M. Rousselot, en 1872.

De l'autre côté, faisant le pendant, se trouve la statue de sainte Jeanne d'Arc en marbre, par Corbière, donnée par l'Union Nationale Française, lors de la canonisation de la sainte, en 1920.

*La chaire.* — La chaire de Notre-Dame mérite notre attention, non seulement à cause des grands orateurs qui s'y sont fait entendre, mais aussi par sa valeur d'art. Elle a été dessinée par l'architecte Victor Bourgeau. Elle est très élevée; et elle est ornée de statues qui sont l'oeuvre du grand sculpteur canadien Philippe Hébert.

### Un instrument monumental

*L'orgue.* — Quand on lève les yeux vers le jubé, on est impressionné par ce monumental instrument dont la masse imposante occupe tout l'espace entre la seconde galerie du fond et la clef des voûtes.

Il fut commandé en 1885 par M. le curé Sentenne, qui en confia la construction à la célèbre maison Casavant, de Saint-Hyacinthe. Commencé en 1887, il fut terminé en 1891 et inauguré par Frédéric Archer, de Chicago. C'était alors le plus considérable, le plus complet et le plus moderne de l'Amérique.

Il a été plusieurs fois remanié depuis. On y a introduit les innova-

tions et les inventions qui devaient contribuer à révolutionner la mécanique de l'orgue. Mentionnons la "combinaison Duval", qui depuis a fait le tour du monde: la pédale de crescendo, les réservoirs à pressions diverses, les boîtes d'expression mues par des appareils pneumatiques, les claviers placés à distance de l'instrument, etc. Originellement le vent était fourni par quatre moteurs hydrauliques; mais on a remplacé ce système par une puissante soufflerie électrique qui fait le travail de dix hommes.

Une réfection, devenue nécessaire après un demi-siècle de service, et un nettoyage complet ont été faits en 1939.

L'orgue de Notre-Dame possède 85 jeux parlants ou 163 avec accouplements. Il compte 6,779 tuyaux de toute dimension, depuis le tuyau minuscule de 3 lignes (3 huitièmes de pouce) jusqu'au grand tuyau de 32 pieds. Il est le seul en Amérique qui contienne des tuyaux de 32 pieds en façade.

Cette énumération ne donne qu'une faible idée de la richesse et des ressources presque inépuisables de ce merveilleux instrument. Grâce à la belle sonorité de l'église, soit que ses voix s'enflent en une immense clameur, soit que ses timbres menus ne fassent entendre qu'un doux et harmonieux murmure, il produit de très beaux effets et provoque l'admiration. S'il en est aujourd'hui de plus considérables, on en trouverait difficilement un plus brillant et un plus parfait.

### Les chapelles des bas-côtés

*Les chapelles.* — En suivant les bas-côtés, sous les galeries, on trouve différentes chapelles. Chacune d'elles mériterait une étude spéciale.

Ce sont, à droite: la chapelle de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, vrai lieu de pèlerinage, très fréquenté; l'autel, en chêne sculpté, a été inauguré en 1930; — la chapelle des Bienheureux martyrs de la Révolution; huit étaient sulpiciens;

un autre, André Grasset de Saint-Sauveur, était né à Montréal; — la chapelle de Saint-Amable; l'autel, oeuvre de Louis Quévillon, est l'ancien maître-autel de la vieille église; — la chapelle de Saint-Joseph; — la chapelle du Rosaire; le bas-relief en bois, de Bouriché, représente la Présentation de Marie au Temple; le tableau, copie de la célèbre toile d'André del Sarto, nous montre la Reine du ciel donnant le rosaire à saint Dominique, tandis que l'Enfant Jésus pose une couronne d'épines sur la tête de sainte Catherine de Sienne; sur la porte du tabernacle, une exquise petite madone, peinte sur fond d'or, chef-d'oeuvre acquis à Florence, en 1872.

Dans le bas-côté de gauche se trouvent les chapelles du Sacré-Coeur, de Sainte-Anne, des Ames du Purgatoire et de Saint-Roch.

*Les verrières.* — L'église de Notre-Dame s'est enrichie, dans le cours des années 1930 et 1931, de magnifiques verrières.

Celles du rez-de-chaussée représentent les principaux événements religieux de l'histoire de Montréal. L'artiste J.-B. Lagacé en a fait des esquisses au crayon; et le célèbre peintre verrier Francis Chigot, de Limoges, les a admirablement traités sur de beaux verres antiques de premier choix, d'un coloris superbe et d'une profondeur de tons qui permet de très jolis jeux de lumière.

### Verrières consacrées à l'histoire

Ces vitraux nous montrent: Jacques Cartier lisant l'évangile sur le chef d'Hochelaga; — la fondation de Ville-Marie à Notre-Dame de Paris par Jean-Jacques Olier et Jérôme Le Royer de la Dauversière; — la première messe à Ville-Marie; — Maisonneuve portant une croix au mont Royal; — l'arrivée des Sulpiciens; — le sacrifice de Dollard et de ses compagnons; — la Milice de la Sainte Famille et la Confrérie de la bonne mort; — Jeanne Mance et la fondation de l'Hôtel-Dieu; —

Marguerite Bourgeoys, avec Jeanne Le Ber et Catherine Tekakwitha; — Marguerite d'Youville et les Soeurs de la Charité; — la construction de l'église de Notre-Dame.

Dans la première galerie se trouvent dix-sept autres belles verrières. Elles représentent les Saints et Saintes les plus en honneur au Canada. Elles sont l'oeuvre d'un autre grand artiste, M. Mauméjean, de Paris. L'art et la perfection du dessin, la beauté des traits des personnages, la grâce et la dignité de leur attitude, la richesse et la variété des couleurs, font de ces verrières de véritables chefs-d'oeuvre.

*Les tableaux.* — L'église de Notre-Dame est riche en tableaux. Sans parler des 14 tableaux du chemin de la Croix, peints à Paris vers 1876, et qui sont d'une bonne exécution, on en trouve à chacune des chapelles; quelques-uns sont remarquables.

Aux Fonts baptismaux, édicule spécial en dehors de la nef, décoré par Osias Leduc, on aperçoit un magnifique tableau de Minocheri représentant le baptême de Notre-Seigneur.

De belles toiles ornent aussi les panneaux extérieurs du choeur. A droite, une excellente copie de saint Ignace recevant de la Sainte Vierge les règles de son ordre, de Mignard, et une Présentation de Marie au Temple. A gauche, une Adoration des bergers et une Présentation de Jésus au Temple.

Sur les deux panneaux du fond de la seconde galerie sont deux belles copies de l'Assomption, de Murillo, et du Couronnement de Marie, de Vélasquez, par soeur Jérôme de la Croix. Puis, peints sur les murs de cette seconde galerie, se trouvent douze tableaux racontant la vie de la Sainte Vierge.

Dans le couloir qui passe derrière le maître-autel on peut voir un grand tableau de la Béatification des Martyrs de la Révolution, par Georges Delfosse, la Mort de saint François Xavier, de Dulongpré, et saint Roch guérissant les pestiférés.

Enfin la vaste sacristie est également ornée de nombreux tableaux, entre autres, au plafond, la belle Assomption, de Lebrun, peinte par Berckzy.

### Chapelle de Notre-Dame du Sacré-Coeur

Cette chapelle, grande comme une église, (elle a 90 pieds de long, 85 de large au transept et 55 de haut), date de 1888-1891. Elle est due à M. Sentenne, curé de Notre-Dame. Elle est entièrement construite de bois du pays et se réclame du gothique fleuri. Svelte, très originale, lumineuse, elle forme un contraste frappant avec la sombre majesté de la grande église. La lumière y pénètre uniquement par le haut, et éclaire directement une véritable galerie de tableaux.

Au-dessus du maître-autel, la Descente du Saint-Esprit sur la Sainte Vierge et les Apôtres est une copie de Lebrun, qui ornait autrefois l'ancienne chapelle du Grand Séminaire. Ce sujet avait été inspiré à Lebrun par M. Olier.

Au-dessus de la porte d'entrée on aperçoit le beau Christ mourant sur la croix, de Léon Bonnat, copie de Soeur Jérôme de la Croix.

Il est surmonté par une immense copie de la Dispute du Saint-Sacrement, de Raphaël, par Ludger Larose.

Tout autour, au-dessus des fines et riches boiseries de cette chapelle, se trouve toute une suite de tableaux, oeuvres de jeunesse de peintres canadiens: Ludger Larose, Charles Gill, Joseph Saint-Charles, J. Charles Franchère et Henri Beau.

### Le Musée Notre-Dame

Le Musée Notre-Dame a été inauguré le 6 juin 1937. On a dit que c'est "un écrin de perles ignorées".

Comme les vieilles cathédrales d'Europe, l'église de Notre-Dame possédait son trésor, formé d'ornements et de vases sacrés d'une

grande valeur; ces richesses étaient conservées dans la sacristie. Le Séminaire de Saint-Sulpice, de son côté, possédait beaucoup de souvenirs précieux et d'un grand intérêt historique.

De tous ces trésors réunis on a fait le Musée Notre-Dame.

En transformant l'ancienne salle des enfants de chœur et celle des sacristines, en arrière de l'église, du côté de la rue Saint-Sulpice, on a pu trouver l'espace nécessaire pour aménager ce musée, qui comprend des souvenirs historiques de toute sorte, des peintures, des sculptures, des ornements, des vases sacrés, des objets d'art, des collections diverses, etc.

On ne saurait énumérer toutes les pièces intéressantes qui s'y trouvent et qui souvent émerveillent le visiteur.

Dès l'entrée on voit un grand Christ de 9 pieds de haut, en bois sculpté, par Antoine Labrosse, en 1738.

On peut remarquer le grand crucifix et les chandeliers donnés par Louis XIV; — une Madone d'argent, don de Louis XV; — une vierge d'ivoire, ayant appartenu à Maisonneuve et léguée par lui au Séminaire; — un beau brûle-parfums d'argent; — une horloge en cuivre ciselé et doré, époque Louis XV, vers 1760, qui marche encore et sonne les heures; — de vieux Christs d'ivoire; — une couleuvrine de 1460; — un manuscrit du 13<sup>e</sup> siècle (1291) avec les sceaux de neuf abbés de Thuringe. — L'article le plus ancien, datant sans doute de plusieurs siècles avant J.-C., est un vase trouvé dans les fouilles de Carthage.

Dans le département de la peinture, (il y a une trentaine de tableaux), on peut signaler la très belle toile de saint François écoutant la musique d'un ange, attribuée à Alonzo Cano (1601-1667); — saint Jérôme, de Pierre Dulin (1669-1748); — saint François en extase, peint à Québec par Claude François dit Frère Luc, en 1671; — la Cène, très belle toile, de Michel-Ange Challes (1718-1778); — le

couronnement de la Vierge, signé de Simone Memmi (1284-1344); — les très curieuses peintures d'Arthur Guindon, illustrant les légendes iroquoises: l'Ascension d'Agohao, le Fléau des têtes, le Dieu du tonnerre, le Serpent foudroyé, le Bicéphale et la fièche enchantée, le Fléau des géants, le Bain des squelettes, le Monstre chantant.

### Souvenirs de Mgr de Pontbriand

Le dernier évêque du régime français, Mgr de Pontbriand, retiré et mort au Séminaire en 1760, a légué de nombreux et précieux souvenirs: ses ornements, sa mitre, sa crosse en argent massif semée de fleurs de lis, ses livres, son argenterie, enfin les broderies de soie sur peluche rouge du dais et du trône des évêques de Québec.

Parmi les vases sacrés, les objets d'art et les nombreuses pièces d'orfèvrerie, on remarque un grand ostensor d'argent, du poids de 35 livres. Derrière ce bel ostensor s'étend le manteau de la célèbre Vierge Noire, de Notre-Dame du Puy, France. Et parmi les ornements d'église, chapes, chasubles, dalmatiques, il faut signaler les ornements brodés par la célèbre recluse Jeanne Le Ber (1662-1714), tout spécialement son riche et magnifique antependium ou parement d'autel, qui est la pièce maîtresse du Musée.

On trouve enfin des collections diverses: collection de livres très anciens, manuscrits, autographes et ex-libris des Sulpiciens des premiers temps de Montréal; — collection de médailles; — collection d'anciennes monnaies grecques et romaines; — collection d'autographes: lettres de J.-J. Olier, de Maisonneuve, de Marguerite Bourgeoys, Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier, Henri de Bourbon, père du Grand Condé, Jean Talon, Chevalier de la Barre, Frontenac, d'Ailleboust, Saint-Alphonse de Liguori, Cardinal Wiseman, Ernest Renan, Albert de Mun, François Coppée, etc.

La vitrine réservée à la vieille argenterie de table contient de nombreux articles portant les armoiries des familles nobles des premiers Messieurs du Séminaire ou le "Maria", chiffre de Saint-Sulpice. Une coupe porte les armes de l'abbé d'Urfé, qui fut curé de Sainte-Anne de Bellevue, de 1677 à 1687. D'autres articles portent les armes

de Montcalm, du marquis de la Jonquière, du baron de Saint-Castin, le fameux chef des Abénaquis, etc.

Le Musée Notre-Dame est ouvert tous les jours de 9 heures à 6 heures.

On y peut passer des heures agréables et intéressantes au milieu de ces souvenirs, évocateurs d'un glorieux passé.

**Louis BOUHIER, P.S.S.,**  
ancien curé de Notre-Dame.

## NOTRE-DAME — SES ARCHIVES

Se rappelant sans doute un article publié dans le Rapport 1934-1935 de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique, le comité du IIIe Centenaire de Saint-Sulpice m'invite à dire un mot sur "les Archives de Saint-Sulpice".

Je me rends à cette demande, bien que je sois très éloigné et dépourvu de documentation immédiate, car je considère comme un devoir de faire revivre pour la circonstance ces documents de Notre-Dame, enfouis dans les sombres voûtes du "Vieux Séminaire" et peut-être ignorés du grand public, mais de quelle valeur et de quelle utilité pour qui sait les apprécier!

C'est à cette source principalement qu'il faut puiser pour connaître la vie et les oeuvres de Saint-Sulpice à travers les trois siècles de son existence au Canada.

L'histoire des "Archives de Saint-Sulpice" au Canada commence avec la fondation de Montréal même. Montréal est fondé en 1642. Dès cette époque, donc dès avant l'arrivée des Sulpiciens, un premier registre des baptêmes, mariages et sépultures est tenu par les RR. PP. Jésuites. M. Souart est le premier sulpicien à faire un acte de baptême à Montréal: il s'agit de celui de Michelle, fille de Gilles Lozon, en date du 29 septembre 1657.

C'est avec fierté que les Messieurs de Notre-Dame aiment à montrer aux visiteurs cette pièce vraiment intéressante et précieuse de leurs archives.

Du XVIIe siècle, mentionnons également à titre d'intérêt des autographes de Maisonneuve et des premiers gouverneurs français, les registres des délibérations de la Fabrique de Notre-Dame et les registres de comptes des marguilliers de

la même paroisse à partir de 1657, des documents administratifs, tels que titres, contrats et autres papiers seigneuriaux.

Notre-Dame conserve avec vénération deux écrits de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice: une lettre autographe, en date de 1655, et un commencement de brouillon, probablement autographe, d'un écrit intitulé: "De la Folie et Sagesse des Enfants de Dieu".

En somme, les documents du XVIIe siècle sont peu nombreux. A cette époque, on ne se souciait pas d'amasser des souvenirs pour les générations futures; on ne se contentait que de conserver les papiers jugés nécessaires pour la bonne administration de la petite communauté d'alors.

On pourra toutefois se documenter abondamment sur cette époque en parcourant la volumineuse collection Faillon de 15 ou 16 gros cahiers manuscrits in-folio. M. Faillon avait résolu d'écrire dans le détail l'histoire de la Nouvelle-France. C'est pourquoi, on le vit parcourir pendant plusieurs années les dépôts d'archives publiques et privées tant en France qu'au Canada. Il faisait transcrire par des copistes les documents qu'il trouvait.

Les lettres autographes et les instructions de M. Tronson constituaient aussi une source inépuisable de renseignements sur la vie de la colonie à la fin du XVIIe siècle. Ces documents n'existent plus, mais, comme M. Tronson gardait toujours un brouillon de ses lettres, M. Aegidius Fauteux a pu se procurer une copie des lettres de l'ancien supérieur de Saint-Sulpice de Paris.

Les archives du XVIIIe siècle sont plus abondantes que celles du siècle précédent. Elles font bien

voir la vie sulpicienne dans ses oeuvres, non seulement à Montréal, mais aussi dans plusieurs territoires du Canada et même des États-Unis.

### Fondations paroissiales

Nous apprenons que les Sulpiciens ont fondé ou dirigé plusieurs paroisses de la province de Québec. Mentionnons Lachine, Pointe-aux-Trembles, Longue-Pointe, Sault-au-Récollet, Saint-Laurent, Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île, Pointe-Claire, l'Île-Jésus, Laprarrie, l'Assomption, Boucherville, Sorel, Repentigny, Contrecoeur, Lavaltrie, Batiscan, Champlain, Longueuil, Verchères, Terrebonne, le lac-des-Deux-Montagnes, Saint-Jacques-de-l'Achigan, Saint-Eustache, Saint-Benoît, La Présentation (aujourd'hui Ogdensburg), l'Île Dupras, Sainte-Geneviève, Chambly, Châteauguay, etc. Toutes ces paroisses trouveront à Notre-Dame des documents concernant leurs relations avec le Séminaire.

Les Sulpiciens ne bornèrent pas là leur zèle, mais allèrent aussi au loin porter la semence de la parole divine, tant au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles. Ce sont, au Canada, les missions de Kenté, de l'Ottawa, des Lacs Temiscamingue et Abitibi, de l'Acadie, de Gentilly, de la Montagne et de la Petite-Lorette; aux États-Unis, celles de l'Ohio, du Mississipi et des Illinois. Il est intéressant de lire les relations des tournées d'apostolat des anciens Sulpiciens. Voyons par exemple dans le livre de M. Pierre Trudelle: "L'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui" celles de M. Charles de Bellefeuille au sujet de ses missions des lacs Temiscamingue et Abitibi.

Epuisés de fatigue par leurs voyages extraordinaires, les missionnaires venaient finir leur vie à Notre-Dame et y laissaient leurs manuscrits hurons, algonquins ou iroquois, renfermant des sermons, des catéchismes, des traductions de la bible, des cantiques, les prières du

matin et du soir, des grammaires, des dictionnaires et des lexiques.

Citons encore, comme documents relatifs au XVIII<sup>e</sup> siècle, des manuscrits de littérature, de sciences, de théologie et de philosophie, des sermons, des catéchismes, des retraites, des conférences, des méditations, des examens particuliers, etc.

La plus belle pièce de l'époque est sans doute une lettre de Saint-Alphonse de Liguori, en date du 17 avril 1766, dictée et signée par lui-même.

### Mine de précieux souvenirs

A mesure qu'on se rapproche du temps actuel, les archives deviennent beaucoup plus nombreuses. Ce sont des souvenirs personnels de certains Sulpiciens qui intéressent le plus: lettres de famille, conférences, sermons...

Il ne faudrait pas omettre de citer un extrait d'un sermon de M. Roux, qui exhorte les Canadiens à la guerre de 1812-1813. "Nous tenons à l'Angleterre, dit-il, à cette puissance qui se soutient avec dignité, au milieu de tant de trônes abattus, à cette puissance qui soutient les trônes qui subsistent encore, en relève plusieurs déjà renversés et donne l'espoir à tous. Il me semble ne plus voir que deux nations en Europe: la France, pour détruire les royaumes, et l'Angleterre, pour les couronner et les rétablir. Nous tenons à l'Angleterre, à cette puissance qui a couvert de ses trophées les terres et les mers... et vous trembleriez avec cette puissance qui rassure l'Europe tremblante."

Ce sont les documents concernant le temporel du Séminaire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ils furent très bien conservés: comptes de la Procure, de l'Economat, du casuel du Séminaire et de quelques paroisses de Montréal.

Les procureurs de Saint-Sulpice étaient d'honnêtes gens et tenaient à leur bonne réputation. Lisons ce qui suit, tiré du cahier de l'un

d'eux. "Livre de comptes tenu par le procureur du Séminaire de Montréal, dans la chambre où il demeure. — Commencé en avril 1820, an I de Georges IV. — *Ubi manus multae sunt, claudet; et quodcumque trades, munera et appende, datum vero et acceptum omne describe... Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est*"...

Il y a aujourd'hui plus de 100 paroisses dans Montréal. Il n'en a pas toujours été ainsi, chacun le sait; mais l'origine de ces paroisses au siècle dernier est-elle bien connue? Consultons les "Archives de Saint-Sulpice" et... la lumière historique se fera.

L'importance des documents sulpiciens est telle que tous les historiens aiment à les étudier. Deux Sulpiciens, MM. Daniel et Rousseau, après les avoir lus et relus, ont laissé plusieurs manuscrits non encore publiés sur l'histoire des origines canadiennes.

Et nombreux sont les volumes publiés grâce à ces vieux trésors de Saint-Sulpice. Si l'on veut s'en convaincre, que l'on consulte la liste des ouvrages de Mgr Olivier Maurault et du regretté Aegidius Fautoux, et l'index alphabétique des volumes ou articles publiés par les Sulpiciens canadiens.

**Raoul BONIN, ptre curé**  
(La Motte, Abitibi).

## NOTRE-DAME-DE-BONSECOURS

— Depuis vingt-cinq ans, il n'y a eu aucun changement à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, nous a dit M. H.-E. Legrand, P.S.S., chapelain de cette petite église montréalaise, dont la fondation remonte aux premiers temps de la colonie. Les seules choses nouvelles sont l'accroissement des pèlerinages pendant la belle saison, surtout pendant le mois de Marie, et celui du nombre des ex-voto.

— Combien avez-vous eu de pèlerinages en mai dernier et quels sont vos derniers ex-voto?

— Nous avons eu plus de soixante-dix pèlerinages seulement en mai 1941. C'est quatre fois plus qu'autrefois. Ces pèlerinages viennent de toutes les paroisses de la ville. Ce sont ou des pèlerinages d'enfants, ou des pèlerinages de femmes, ou des pèlerinages d'hommes. Des sociétés, des congrégations les organisent. Nombreux sont ceux qui viennent s'agenouiller dans la chapelle de Bon-Secours pour obtenir des grâces toutes particulières et les obtiennent, en effet, à preuve les centaines d'ex-voto qui couvrent les murs de la chapelle sous forme de plaques, de coeurs de bronze ou sous forme, plus pittoresque, de petits navires suspendus à la voûte.

— On a souvent dit que Bon-Secours est la chapelle des marins et des débardeurs...

— Des débardeurs, elle le reste toujours, mais des marins, un peu moins.

— Combien avez-vous d'ex-voto sous forme de petits bateaux?

— Huit, je crois: trois de chaque côté de la nef et deux au centre. Savez-vous de qui vient le dernier ex-voto-bateau?

— Non...

— De deux personnages qui ont fait une dangereuse traversée de l'Atlantique il y a plusieurs mois: Son Excellence M. Jean Désy, aujourd'hui ministre du Canada au Brésil, et le comte H. de Kérillis, capitaine-aviateur.

### Flamme qui ne s'éteindra jamais

M. Legrand nous entraîne dans la chapelle et nous fait voir ce dernier ex-voto, qui a l'aspect d'un transatlantique moderne et constitue une gracieuse miniature du navire qui a vraisemblablement transporté en Amérique notre distingué compatriote et son compagnon français. M. Legrand nous signale aussi l'ex-voto des Zouaves pontificaux, muni d'une veilleuse qui brûle à perpétuité. Un détachement de Zouaves a failli périr pendant une traversée et il avait fait vœu de donner un ex-voto à la chapelle de Bon-Secours. Au débarquement, les Zouaves n'ont eu rien de plus pressé que de s'acquitter de leur promesse, versant l'argent nécessaire à assurer la "flamme" à perpétuité.

— Vous voyez, fait remarquer M. Legrand, en sortant de la chapelle, ici, il y a toujours plusieurs personnes à prier, et n'importe quelle heure du jour, et des hommes surtout! Les jours de marché, les maraichers et leurs familles rendent visite à cette église, qui se dresse dans le cadre du marché et qui porte d'ailleurs le même nom.

Dans la sacristie, le vénérable desservant de Bon-Secours nous signale un tableau à la peinture, qui fait voir la chapelle telle qu'elle était autrefois avec ses échoppes qui lui font une sorte de couronne

ou de contreforts. Christophe Brodeur y a longtemps occupé une boutique au pied de la sacristie.

Brièvement, M. Legrand veut bien avoir l'obligeance de nous résumer l'histoire de la chapelle de Bon-Secours :

— L'année même de l'arrivée des Sulpiciens à Montréal, dit-il, en 1657, Marguerite Bourgeoys obtint la permission de bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Elle fit charroyer au printemps de cette année-là du sable et de la pierre. Le fondateur de Ville-Marie, M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, travailla lui-même avec les ouvriers à sa construction. Mais on n'alla pas plus loin que les fondations cette année-là, et les travaux ne furent repris qu'en 1670, à l'occasion de la guérison de Marguerite Bourgeoys, qui fit élever sur les fondations de 1657, "un petit bâtiment en bois, mais si dévôt que le peuple y allait comme à un asile assuré dans ses besoins". Ce fut, comme vous voyez, l'origine des pèlerinages à Bon-Secours.

— A quelle date se situe l'histoire de la statue miraculeuse ?

— La chapelle de bois de Marguerite Bourgeoys était bien exiguë. Dès 1675, M. Gabriel Souart, supérieur de Saint-Sulpice, posa la première pierre d'une chapelle aux murs de pierre, de dimensions deux fois plus grandes, afin d'y mieux conserver une statue miraculeuse de la Sainte Vierge, rapportée de France par la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. En 1754, la chapelle fut détruite par un incendie, mais on retrouva la statue miraculeuse intacte sous les cendres. Cette statue est toute petite : elle mesure six pouces de hauteur seulement et "est faite d'un bois miraculeux". A deux autres reprises, cette statuette de la Vierge échappa à l'incendie. Volée plus tard, avec les pierreries qui l'entouraient, on la retrouva intacte encore, à la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame.

— Qu'arriva-t-il de Bon-Secours après l'incendie de 1754 ?

### Reconstruite par M. Montgolfier

— La chapelle ne fut pas reconstruite immédiatement : le pays était en guerre contre les Anglais ; les gens étaient décimés et appauvris. Un second incendie, survenu en 1768, ne fit qu'aggraver les ruines déjà étalées. Les autorités nouvelles du pays voulurent même s'emparer du terrain pour y construire des casernes. Mais M. Montgolfier, supérieur de Saint-Sulpice, et les notables de la paroisse s'émurent et firent écarter le projet. Puis, dès 1771, grâce à des souscriptions, M. Montgolfier posa la pierre angulaire de la nouvelle chapelle, qui mesurait cent deux pieds de longueur, quarante-six de largeur, avec trente pour le chœur. C'est l'église actuelle, qui fait face à la rue Bon-Secours, elle-même prolongement de la rue Saint-Denis, et qui se dresse, rue Saint-Paul, près de l'immeuble principal du marché Bon-Secours.

— Voulez-vous signaler les derniers changements apportés à la chapelle ?

— En 1890, le peintre Meloche commença le monument qui domine le port et que tous les marins saluent avec respect, même les marins protestants. Trois ans plus tard, on installa un fac-similé de la sainte maison de Lorette. Vers la même époque, on ajouta deux clochetons de pierre aux angles et on construisit au centre une tour qui soutient un clocher plus élevé. Enfin, vers 1908, Bon-Secours eut ses autels, ses revêtements de marbre et ses mosaïques de verre, puis on plaça des vitraux de couleur aux fenêtres et on décora la voûte. La chapelle de Bon-Secours se trouve, en conséquence, passablement transformée. Mais depuis que j'en suis le chapelain, il ne s'y est fait aucun changement. Et voilà déjà vingt-cinq ans que je la dessers...

— La chapelle a-t-elle toujours eu un Sulpicien pour chapelain ?

— Toujours. Marguerite Bourgeoys demanda et obtint de Mgr de

Laval que cette chapelle fût annexée à l'église paroissiale (Notre-Dame), y restât attachée à perpétuité et ne pût être desservie par d'autres que par des prêtres de la paroisse "pour que les intentions des personnes qui avaient fait des dons fussent remplies, ainsi que celles des Soeurs de la Congrégation".

\* \* \*

Ajoutons que Bon-Secours est la chapelle du *Devoir*. Lorsque le *Devoir* organise une manifestation religieuse, comme ce fut le cas lors de la célébration du vingt-cinquième

me anniversaire, c'est à Bon-Secours que son personnel et les amis de la maison se transportent. En janvier 1935, c'est même le fils de l'un des plus anciens membres du personnel du *Devoir* qui célébra la messe anniversaire. Le Père Papin Archambault, défenseur de la presse catholique, prononça le sermon de circonstance.

Enfin, Bon-Secours est la chapelle que l'on désigne et que l'on fait voir aux touristes, comme l'une des plus précieuses reliques du vieux Montréal. C'est en effet un monument de grand prix du point de vue religieux et historique de la métropole.

Alfred AYOTTE

## SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR

La seconde et dernière des paroisses de Montréal confiées à la Compagnie de Saint-Sulpice est celle de Saint-Jacques-le-Majeur.

A ce sujet, une question se pose sans doute à l'esprit de plus d'un lecteur: comment se fait-il que les prêtres de Saint-Sulpice, qui ont tant fait pour Montréal, ne soient chargés aujourd'hui que de deux paroisses de cette immense ville qui en compte une centaine?

On trouve une réponse à cette question dans les Constitutions de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, à l'article 2. Il y est déclaré que le ministère paroissial n'est qu'une fin secondaire de la Compagnie, sa fin spéciale étant l'oeuvre des grands séminaires; également, que la Compagnie ne peut accepter de nouvelles paroisses sans une permission spéciale, préalable du Saint-Siège.

### Une paroisse récente

D'ailleurs — et si étrange que cela puisse paraître au premier abord, — Saint-Jacques comme paroisse sulpicienne n'est pas fort ancienne.

Il est bien vrai que la première église Saint-Jacques fut terminée et ouverte au culte en 1823, mais c'était une cathédrale et non une église paroissiale. Mgr Lartigue y pontifia jusqu'en 1840, année où il mourut. Puis ce fut Mgr Bourget jusqu'en 1852, année du "grand feu" qui rasa l'église jusqu'au sol.

Mgr Bourget ayant décidé de transporter son siège dans l'ouest de la ville, il abandonna aux sulpiciens le faubourg ou quartier Saint-Louis. Ceux-ci rebâtirent à leurs frais, en 1857, mais Saint-Jacques demeura une desserte rattachée (comme Sainte-Anne et Saint-Jo-

seph) à Notre-Dame, qui restait toujours "la paroisse".

Cet état de choses dura jusqu'à l'année 1866, qui marque un important changement de régime: Saint-Jacques devint alors paroisse, mais au sens canonique seulement. Elle avait son curé, et celui-ci ses vicaires, qui s'occupaient du spirituel; l'administration temporelle restait aux mains du Séminaire Saint-Sulpice.

Enfin le 28 avril 1904 — il n'y a de cela que 37 ans, — Saint-Jacques était incorporée en paroisse civile: elle sera désormais administrée au temporel par le conseil de fabrique, c'est-à-dire par un curé et des marguilliers.

### Les vicissitudes de l'église

L'église actuelle, reconstruite en 1936, trois ans après un troisième incendie — s'est incorporé bien peu de chose de cette construction gréco-romaine, due à Joseph Fournier, qui fut la première cathédrale de Montréal: les fondations et peut-être quelques pieds des murs primitifs.

Il nous reste de la seconde église, élevée en 1857 par John Ostell en un gothique sévère, la façade du clocher jusqu'à la première galerie. A peine achevé, cet édifice brûla à son tour en 1858.

Dès 1859 les Messieurs rebâtissent, toujours à leurs frais. L'architecte cette fois est Victor Bourgeau qui choisit encore le style ogival. Son oeuvre partiellement remaniée dans la suite, reçut sa flèche — trop haute, mais si élégante — en 1880 et tint bon jusqu'à l'incendie de 1933.

L'édifice mi-ogival, mi-moderne, bâti par Gaston Gagnier, qui abrite aujourd'hui les fidèles, fait envier

l'opulence de ses prédécesseurs, mais il est clair, spacieux, commode, et surtout c'est un chef-d'oeuvre d'économie et d'habileté.

### La population

A la moitié du siècle dernier, quand par exemple le grand incendie du 8 juillet 1852 détruisit 1112 maisons et jeta dans la rue 9042 individus, on trouvait encore sur le territoire actuel de la paroisse de vastes espaces inhabités, voire des champs où paissaient des troupeaux de bêtes à cornes.

La catastrophe n'arrêta pas le développement de la ville, elle le favorisa plutôt. Beaucoup se rebâtirent sur place: nous avons une foule de vieilles maisons qui datent de cette époque. La rue Sainte-Elisabeth était alors fashionable, on y trouvait des professionnels et des magistrats.

Cependant, un fort mouvement entraînant bon nombre de familles vers l'est ou le nord de l'église. Avant la fin du siècle, la rue Saint-Hubert était déjà bordée de ses spacieuses et solides maisons: les familles comptaient beaucoup d'enfants et on trouvait moyen alors de se loger grandement.

Ce fut ainsi jusqu'à la guerre de 1914. Durant la période de prospérité qui suivit, l'aisance ou la fortune porta bien des familles vers les quartiers neufs, où les logis sont plus modernes et l'air plus pur. Un exode qui dura dix ans, et qui ne fut arrêté que par la crise économique de 1929, enleva à Saint-Jacques des milliers de ses paroissiens.

Le chiffre de la population, cependant, n'a fait que s'accroître: il atteint maintenant les vingt mille et place Saint-Jacques aux tout premiers rangs, en importance, des paroisses de la métropole. Ce total comprend environ 3,800 familles et une forte proportion de célibataires des deux sexes, attirés par les avantages d'un quartier central, encore largement domiciliaire, où l'on a à la portée toutes les utilités.

### Les curés sulpiciens de Saint-Jacques

- 1.—M. Luc Pellissier, (deservant);
- 2.—M. Auguste Campion (1er curé);
- 3.—M. Jean-François Lacan;
- 4.—M. Antoine Mercier;
- 5.—M. Léon Sentenne;
- 6.—M. Victor Rousselot;
- 7.—M. Narcisse-A m a b l e Troie;
- 8.—M. Pierre Deguire;
- 9.—M. Stanislas Charrier;
- 10.—M. Henri Gauthier;
- 11.—M. Pierre Richard;
- 12.—M. Maximilien Lacombe.

### Le ministère — Les oeuvres

On conçoit que c'est une tâche formidable de donner le pain de la doctrine à tant de monde et d'y maintenir la pureté des moeurs.

Le clergé paroissial s'applique avant tout à maintenir en honneur les grandes dévotions léguées à sa Compagnie par Monsieur Olier: le Très Saint-Sacrement et la Sainte Vierge. Saint-Jacques a sa Confrérie de l'adoration diurne et une journée d'adoration par semaine.

La Sainte Vierge est honorée par les Congrégations des hommes, des jeunes gens dont la fondation retourne à leurs premières filles en date, téressaient et se dévouaient avant monte à 1878; et par la nombreuse Congrégation des Enfants de Marie.

Les mouvements d'action catholique s'établissent dans les écoles, le scoutisme a connu de beaux jours, un clan de routiers fonctionne avec vigueur, le guidisme est en pleine floraison. La J.O.C.F. accomplit discrètement un grand bien.

Le gros problème est celui de la préservation de l'enfance. On s'ingénie à le résoudre: le Patronage Sainte-Agnès, qui a été dirigé pendant vingt-cinq ans par de

dévouées demoiselles, offre aux Guides aînées le moyen de servir. L'ancien patronage Ôlier, pour les garçons, se voit continué au Mont-Thabor, où l'on perfectionne une technique nouvelle, en rapport avec les besoins du moment.

Enfin, dans un avenir prochain, Saint-Jacques aura ses mouvements d'adultes: sa L.I.C. et sa L.O.C. Quel beau champ d'apostolat pour les militants que cette paroisse où tout se coudoie et qui vaut à elle seule toute une ville!

**Julien PERRIN, P.S.S.**  
vicaire à Saint-Jacques.

## NOTRE-DAME-DE-LOURDES

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes est peut-être le sanctuaire de la Sainte Vierge le plus connu de la ville de Montréal. Elle n'a pas le parfum d'antiquité de la vénérable église de Bon-Secours, dans laquelle se reflètent les trois siècles d'histoire de notre ville. Mais elle a l'avantage d'être située sur une grande artère, la rue Sainte-Catherine, près de l'une des plus importantes avenues du nord, la rue St-Denis. Tout le monde circule par là, tout le monde un jour ou l'autre a passé devant sa jolie façade. Et qui n'a subi l'attrait irrésistible qu'exerce tout sanctuaire de Marie, et n'est pas entré pour répéter à la Vierge le salut de l'ange qui a annoncé la redémption à la terre?

Beaucoup de ceux qui entrent dans la Chapelle ont peut-être l'impression qu'elle est très ancienne; on donne toujours beaucoup d'âge à ce qu'on n'a pas vu naître. Elle est sombre, les couleurs sont un peu fanées, la poussière du temps paraît s'être déposée un peu partout. Pourtant elle n'a guère que 60 ans, ce qui n'est pas bien vieux même pour une jeune ville de trois cents ans. Vers 1870, il y avait dans la paroisse de Saint-Jacques une florissante Congrégation de la Sainte Vierge des hommes, établie par M. Campion, P.S.S., en 1862. La Congrégation avait ses réunions dans le sous-sol de l'église, où il y avait un autel dédié à l'Immaculée-Conception. On déplorait de ne pas avoir une chapelle assez vaste pour contenir tous les hommes. Les apparitions de Lourdes étaient encore récentes; le bruit des miracles qui s'accomplissaient dans la basilique élevée sur le lieu des apparitions arrivait jusqu'au Canada et tournait les esprits et les cœurs vers Lourdes. Il n'en fallait pas

davantage pour faire naître l'idée d'un sanctuaire à élever en l'honneur de la Vierge de Lourdes; on y honorerait l'Immaculée-Conception, Notre-Dame de Lourdes, et la Congrégation des hommes aurait une belle et spacieuse chapelle pour ses réunions. L'idée fit son chemin et le projet rencontra assez d'approbation pour que M. Lenoir, P.S.S., entreprit de le réaliser.

### Le don de M. Cherrier

Il y avait un terrain vacant vis-à-vis de l'église Saint-Jacques, presque en face du presbytère, qui paraissait tout désigné pour y élever la future Chapelle. Le propriétaire était un membre de la Congrégation des hommes, M. C. Cherrier. Il en fit généreusement le don. Le terrain fut cédé à la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice par contrat en date du 21 février 1872, "à condition qu'une chapelle y sera érigée et dédiée à l'Immaculée-Conception, laquelle chapelle servira aux réunions de cette Congrégation (Cong. des hommes de Saint-Jacques) et telles autres fins religieuses que jugeront à propos lesdits Ecclésiastiques". Les Prêtres de Saint-Sulpice sont ainsi devenus les propriétaires et gardiens de la Chapelle. Des contributions et des dons furent sollicités de tous les côtés. On garde encore le souvenir d'une grande tombola, qui paraît avoir fourni une certaine partie des fonds. Mgr Fabre, alors coadjuteur de Montréal, fit la bénédiction et la pose de la première pierre le 13 juillet 1873. Il ne fallut pas moins de 3 ans pour que le sous-sol, la chapelle inférieure, fût terminé. Le 30 avril 1876, la Congrégation des hommes, à qui il revenait à tant de titres d'avoir les prémices, s'y ins-

talla. Ce fut seulement 5 ans exactement plus tard que la chapelle supérieure fut achevée et ouverte au culte. La première messe y fut célébrée le 30 avril 1881 par M. Bayle, supérieur de Saint-Sulpice, et M. Colin, d'éloquente mémoire, prononça un sermon. Il y avait donc 60 ans cette année que la Chapelle a été ouverte. L'événement n'est pas passé inaperçu; il a été commémoré par une octave de solennités liturgiques, qui a été très remarquée et très goûtée.

### Un des rares beaux monuments

La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes est l'oeuvre d'un artiste de grand talent, M. Napoléon Bourassa, le père de l'homme politique bien connu, M. Henri Bourassa. A la fois peintre et architecte, non seulement il en a fait les plans et en a dirigé la construction, mais c'est lui qui en a fait la somptueuse décoration. Sans être géniale, l'oeuvre est certainement remarquable, et doit être classée parmi les trop rares beaux monuments de notre ville.

De modestes dimensions, la Chapelle ne donne pas l'impression de beauté majestueuse qu'on éprouve, par exemple, en pénétrant dans la chapelle du Grand Séminaire, mais elle s'impose immédiatement par son aspect gracieux et l'harmonie de ses proportions. Le plan est une croix latine surmontée d'une coupole. La nef principale se termine par une abside, ainsi que les deux bras de la croix. Ceux-ci étant peu développés, les absides donnent à l'extérieur l'apparence d'un entassement de coupoles. Un seul autel, dans l'abside de la nef. Au-dessus de l'autel, l'abside est percée par une immense niche carrée, éclairée par les côtés, où se dresse une magnifique statue de l'Immaculée-Conception du sculpteur Philippe Hébert. L'intention de l'artiste est évidente, il a voulu tout orienter vers la Vierge Immaculée, mise en très grand relief, mais si la piété y ga-

gne, l'architecture souffre manifestement de cette disposition, qui rompt l'unité du plan.

### Tableaux de grande valeur

La décoration mérite une attention spéciale. Elle n'est pas assez remarquée. Que de Montréalais sont venus prier à Notre-Dame de Lourdes et ne se sont jamais arrêtés à considérer les dessins et les tableaux dont l'artiste a profusément couvert les murs de la Chapelle! Nous n'avons pas l'intention de l'étudier ici en détail. Nous voulons en signaler la richesse symbolique et la valeur artistique. L'artiste s'est proposé d'écrire en style d'art la théologie de l'Immaculée-Conception. Les promesses faites à Adam, à Abraham, à Isaac, à Jacob, les prophètes qui ont laissé entrevoir l'Immaculée-Conception, Isaïe, Jérémie, David, Michée, les figures bibliques de la Vierge Immaculée, Sara, Rebecca, Rachel, Ruth, les Docteurs de l'Eglise qui ont plus ou moins clairement exposé le dogme de l'Immaculée-Conception, saint Cyprien, saint Pierre Damien, saint Bonaventure, saint Pierre Chrysologue, saint Jean Damascène, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Ephrem, saint Cyrille d'Alexandrie, sont là magnifiquement peints sur les murs dans un décor somptueux, et rendent hommage à l'Immaculée-Conception. De grandes compositions décorent les coupoles des absides, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité. Enfin dans la coupole du dôme est représentée la proclamation solennelle par le Pape Pie IX du dogme de l'Immaculée-Conception. Chacun de ces tableaux mérite d'être étudié. Qui n'admira le beau médaillon de Ruth? le portrait de saint Jean Damascène? Malheureusement l'artiste a peint sur un enduit de plâtre, et les couleurs ont perdu beaucoup de leur vivacité. L'oeuvre garde quand même une grande beauté, une beauté que beaucoup ignorent, que beaucoup de montréalais qui vont très loin pour cher-

cher de belles oeuvres ne se donnent pas la peine de venir admirer.

### Centre de dévotion à Marie

Les Prêtres de Saint-Sulpice voient dans la Chapelle dont on leur a confié le soin autre chose qu'une oeuvre d'art, quelque prix qu'ils lui attachent. C'est avant tout un foyer de piété mariale. Ils ont cherché à en faire un centre de dévotion à Marie pour toute notre population montréalaise. Ils l'ont fait sans bruit, sans réclame, et avec un grand succès. Peu d'églises sont aussi visitées que le pieux sanctuaire de la rue Sainte-Catherine.

Entrez à Lourdes à n'importe quelle heure du jour, et vous verrez toujours de nombreuses personnes de tout âge et de toute condition occupées à prier avec une ferveur évidente. Ce ne sont pas là des indifférents, ce sont de dévots serviteurs de Marie, qui la prient, lui rendent leurs hommages, lui recommandent leurs intentions, lui narrent leurs peines.

A certaines époques, la Chapelle a eu quelque peine à garder son caractère. Quelques curés de Saint-Jacques ont jeté un regard d'envie sur la jolie Chapelle en face de leur

presbytère, dont le chapelain était habituellement en même temps vicaire à la paroisse. Elle ferait assurément une délicieuse chapelle paroissiale, une chapelle idéale des mariages. Après l'incendie de l'église Saint-Jacques le 26 mars 1933, la Chapelle a servi d'église paroissiale jusqu'à la reconstruction de la nouvelle église. Le grand service qu'elle a rendu alors a un peu détourné le courant de piété qui y attire les fidèles de tous les coins de la ville. Mais ce courant se rétablit peu à peu. La population montréalaise a montré son affection pour le sanctuaire de Lourdes à l'occasion du 60e anniversaire de la Chapelle, célébré avec éclat au mois d'avril, ainsi que par les souscriptions faites pour la restauration du sous-sol, souscriptions qui sont venues non seulement de toutes les parties de la ville, mais d'en dehors également. "La Chapelle de Notre-Dame de Lourdes appartient à la population montréalaise, disait Mgr Philippe Perrier, V.G., lors du 60e anniversaire, et il manquerait quelque chose à sa piété, si elle disparaissait". La Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice ne faillira pas à sa tâche de garder à la ville qui a, d'abord, porté le nom de Marie, ce beau monument et cet attirant foyer de piété mariale.

**Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.**

chapelain de Notre-Dame  
de Lourdes.

## L'ANNONCIATION D'OKA

Si l'oeuvre de M. Olier est, avant tout, l'enseignement dans les séminaires et la formation du clergé, depuis longtemps, au Canada, elle s'épanouit magnifiquement dans nos collèges qui préparent des recrues pour l'Eglise et la Société. dans nos chapelnats de religieuses d'où rayonne l'esprit de notre fondateur, au Canada et aux Etats-Unis, dans nos paroisses sulpiciennes qui sont la mise en oeuvre de la formation donnée au Séminaire.

Une réalisation de ce genre est la mission indienne d'Oka, devenue plus tard la paroisse d'Oka: pour soustraire aux influences pernicieuses de la ville les Indiens du Sault-au-Récollet dont ils avaient la charge, les Messieurs de Saint-Sulpice décidaient, en 1721, de les transporter au Lac des Deux-Montagnes: La Mission d'Oka était fondée.

Cette mission se développa lentement, au milieu de vicissitudes que l'on connaît, et, en 1875, à l'époque où les Canadiens français y affluaient plus nombreux, fut érigée canoniquement la paroisse connue aujourd'hui sous le nom de "l'Annonciation d'Oka".

Depuis lors, on y voit une population indienne un peu stagnante, composée d'Algonquins et surtout d'Iroquois, puis, une population canadienne-française, qui se développe graduellement. La paroisse compte aujourd'hui environ 340 familles dont 300 canadiennes-françaises et quelques familles belges, et 35 indiennes.

L'église actuelle assure le culte aux deux populations et a été construite de 1878 à 1883, sur les plans des architectes Perrault et Ménard, pour remplacer la vieille église incendiée le 15 juin 1877. Elle se dresse majestueusement sur le bord

du lac, au milieu des grands arbres. On y remarque une magnifique Madone en argent massif, don de Louis XV, une bannière des Cinq-Nations, brodée par les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, et une très belle galerie de tableaux représentant les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Très Sainte-Vierge.

Oka occupe l'un des plus beaux coins de notre province: le lac enchanteur et la montagne avec sa plantation de pins, due à l'initiative de M. D. Lefebvre, P.S.S., ancien curé, ajoutent au pittoresque du village. Une campagne aux panoramas très variés, embellie par plusieurs très jolies fermes, notamment la ferme Saint-Sulpice, attire les cultivateurs qui admirent la richesse et la fécondité du sol: rien d'étonnant que la paroisse d'Oka se soit développée rapidement et présente aujourd'hui un aspect imposant.

Ce qui révèle davantage l'oeuvre sulpicienne, c'est l'organisation paroissiale que l'on trouve à Oka. Un culte bien soigné entretient la piété des fidèles que soutiennent de nombreuses congrégations pieuses chez les fidèles, la Mission des Petites-Filles de Saint-Joseph, dont la prière ardente féconde le ministère sacerdotal, et enfin la tradition deux fois séculaire du pèlerinage au Calvaire de la Montagne.

A Oka, l'enfance est l'objet de soins tout particuliers. Son organisation scolaire vise à préparer une jeunesse plus versée dans les sciences religieuses et profanes; et l'essor donné à l'instruction laisse entrevoir, dans l'avenir, une riche moisson de vocations sacerdotales et religieuses.

Ce mouvement vers l'instruction sera favorisé encore par la présen-

ce des Frères de l'Instruction Chrétienne, qui, en octobre 1940, ont fait l'acquisition d'une ferme, à environ deux milles de notre village sur le chemin conduisant à Saint-Placide, où ils projettent d'établir leur juvénat, et, probablement, plus tard, leur maison-mère

Cet immeuble sera le pendant du Monastère des RR. PP. Trappistes, fixés à Oka, depuis plus de 50 ans, où ils exercent une heureuse influence sur la foi de nos paroissiens par les exemples de piété qui se dégagent de ces saintes solitudes et donnent du relief à la paroisse

grâce à leur Institut Agricole où de nombreux jeunes gens des différentes provinces du Canada et même des Etats-Unis se préparent à l'agronomie ou à la Médecine Vétérinaire.

Bref, l'esprit sulpicien a formé et entretient, à Oka, une phalange de bons chrétiens et, en ce troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice, la paroisse est heureuse d'apporter l'hommage de sa reconnaissance aux fils de M. Olier, et de prier pour que leur apostolat s'étende toujours plus loin, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

**Hector NADEAU, P.S.S.,**  
Curé d'Oka

## GENTLEMEN OF ST. SULPICE AID ENGLISH-SPEAKING CATHOLICS

The announcement of the coming celebration of the Tercentenary of the founding of St. Sulpice brings to mind grateful recollections of the labors of the Gentlemen of St. Sulpice on behalf of the English-speaking Catholics of Montreal.

My memory brings me back to the spring of 1903. A representative group of the parishioners of St. Patrick's headed by Hon. Mr. Justice Curran paid a visit to the old Seminary of St. Sulpice adjoining Notre Dame Church. They were received by Very Rev. Charles Lecoq, Superior of the Order.

Their mission was to offer to the Sulpicians in the person of their venerable Superior the deep gratitude of our people for the long years of service of the Gentlemen of Saint Sulpice to the spiritual welfare of the English-speaking Catholic population of Montreal and to St. Patrick's congregation especially.

Judge Curran had evoked in his address the name of Father Dowd as being the outstanding figure of the long line of priests who had labored for the Irish.

### Deep sense of sorrow

The great Father Lecoq, scholar, saint and orator, was equal to the occasion, and after expressing the deep sense of sorrow felt by the Seminary in handing over officially to the Archbishop the care of St. Patrick's, assured his hearers that whenever they would ask anything in Father Dowd's name, St. Sulpice would not lend a deaf ear.

The annals of Saint Patrick's record that a few months previous to

this incident a pastoral letter had been read from St. Patrick's pulpit by Canon Gauthier (afterwards Archbishop) in presence of Father Lecoq who was celebrant of the High Mass. The letter set forth that owing to the small number of English-speaking Sulpicians, the Order was regretfully forced to relinquish the responsibility of furnishing priests for the care of the parish.

By a special arrangement between Archbishop Bruchési and the Seminary, Father Martin Callaghan was permitted to continue his service as Pastor and after him, Father McShane.

### Story unfolded

To retrace the story of St. Sulpice and its labors for our people one must go back in spirit to the little group of Irish immigrants, 30 in number, who assembled in 1817 in the chapel of Bonsecours to hear Father Richards, an American convert and a member of the Seminary.

Father Patrick Phelan next claims our attention. He was born in Ireland. As a youth he set sail for Boston whence Bishop Cheverus sent him to the Seminary of Montreal to prepare for Holy Orders. He was ordained priest in 1825 by the first Bishop of Montreal, Bishop Lartigue.

The Seminary felt the responsibility of shepherding the Irish and wrote to the Ordinary of Boston pleading for the release of Father Phelan that he might minister to the ever increasing number of Irish Catholics that came hither

from the old land. Father Phelan joined the Society of St. Sulpice and for seventeen years labored at the old Recollet Church on Notre Dame Street near McGill. In 1842, we see the good Pastor of the "Recollet" under pressure of the Bishop of Kingston assuming the office of Vicar General of Bytown, now Ottawa. Subsequently he became Bishop of Kingston.

### The first pastor

Then there looms the interesting figure of Father J. J. Connolly, Irish born, educated at Montreal College and the Grand Seminary, ordained to the priesthood in 1844 and later as a Sulpician becoming first Pastor of St. Patrick's.

Father Michael O'Brien, uncle of Col. W. P. O'Brien, was another Irish Sulpician who did good work. A born organizer, he helped to set up a system of aiding the people in the famine of 1847.

We must not omit the name of the popular and gifted Father O'Farrell who delivered from St. Patrick's pulpit the funeral oration of D'Arcy McGee. He afterwards left Montreal and became Bishop of Trenton, N. J.

But the "noblest Roman of them all" was Father Dowd who in 1847 left his native diocese of Armagh with two companions, Fathers O'Brien and McCullough to enter St. Sulpice. On June 21st, 1848, he arrived in Montreal and was appointed assistant to Father Connolly at St. Patrick's. A whole chapter could be written upon this great priest who until his death in December 1891, labored arduously and successfully for the Irish.

Twice he refused the mitre, once for the See of Toronto and then for the diocese of Kingston. On December 17th, 1882, he was named Bishop of Canea in partibus and Co-Adjutor of Toronto. The bulls appointing him to the high office are preserved in the vaults of Notre Dame. Father Dowd declined, preferring to remain with his

beloved congregation at St. Patrick's where he thought he could do more good. The death of Father Dowd marked the end of St. Patrick's Irish Pastors, the three incumbents that have followed, Father Quinlivan, Callaghan and McShane, being Canadian born.

### Tribute to memory

Before we leave the priests of Irish blood, we may be allowed to pay a tribute to their saintly memory with the following lines:

Dear holy priests of olden Irish way,  
Dear blessed heralds of eternal day!  
The spirit of your charity divine  
Still vigil keeps at our Apostle's shrine.  
While drifting from the ancient listening  
Sweet memory's music all your worth  
At old Saint Patrick's!

To Father Quinlivan we owe the complete renovation of the church and the foundation of the Catholic High School. Father Martin Callaghan, his successor had the church solemnly consecrated in 1906. Beloved by little children he was a gifted violinist and not infrequently used his instrument at attracting outsiders to the faith.

Father McShane, the present pastor, built Congress Hall, the new Catholic High School, the Father Dowd Memorial Home and Camp Kinkora. He began his pastorate in 1907.

And so we come to the end of this rapidly sketched story covering almost hundred and twenty five years.

And still adoring kneels the surging  
While yester years repeat their blessings  
Sweet treasured graces which God's love  
To magnify and strengthen watchful  
Such hearts as kept old Erin's faith aglow  
In dreams come true full many years ago,  
In old Saint Patrick's!

Gerald J. McSHANE, S.S.

—(Reproduit du *Montreal Star*, du 8 novembre 1941).

## SAINT-SULPICE ET LES COMMUNAUTES

Ce sont, avant tout autre, les Sulpiciens qui ont fait Montréal. On l'oublie trop parfois. Déjà, en 1642, l'année de la fondation de notre ville, le pieux M. Olier avait été mêlé, avec M. de la Dauversière, à la quasi mystique entreprise de l'établissement de Ville-Marie. A la vérité, de 1642 à 1657, ce sont les Pères Jésuites qui ont été nos premiers missionnaires. Mais, dès 1657, après quinze ans, les fils de M. Olier, venus au Canada de son vivant même, prirent la direction spirituelle de la colonie de M. de Maisonneuve et s'y sont maintenus, sous la juridiction des évêques de Québec, les seuls pasteurs, jusqu'à l'arrivée à Montréal du premier évêque résidant, Mgr Lartigue, en 1821, soit pendant cent soixante-quatre ans. Devenus bientôt, en plus, seigneurs temporels de toute l'île, ils ont vu à tout. Et il faut dire qu'ils se sont dépensés, avec un zèle et une générosité jamais lassés, à l'accomplissement de toutes les oeuvres de bien, entre autres celle de l'éducation des jeunes et celle de l'assistance aux malheureux.

Naturellement, "nos Messieurs", ainsi qu'on les appela, ne pouvaient tout faire seuls. La Providence a voulu qu'ils pussent compter en particulier sur l'aide précieuse des trois communautés de femmes qui s'établirent à Ville-Marie en ces temps lointains: dès les débuts les Dames de la Congrégation Notre-Dame pour l'éducation des jeunes filles et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu pour le soin des malades, puis, un siècle plus tard, les Soeurs Grises pour l'assistance aux vieillards et aux orphelins. Marguerite Bourgeoys, on s'en souvient, fonda la Congrégation l'année même de la venue des sulpiciens en 1657, les Hospitalières de Saint-Joseph prirent charge de l'hôpital de Mlle

Mance deux ans plus tard en 1659 et c'est cent ans après, en 1741, que Mme d'Youville établit son institut des Soeurs Grises. Or, ce sont "nos Messieurs" qui s'occupèrent, comme il convenait à leurs fonctions, de la direction de ces trois communautés. L'histoire de leurs relations spirituelles avec elles serait longue à raconter et, à plus d'un point de vue, intéressante et édifiante. En ce bref article, il me faut me borner à l'essentiel.

### Des maîtres en spiritualité

Le prêtre de Saint-Sulpice a pour vocation spéciale de travailler à la formation du clergé. C'est avant tout un directeur de séminaire et un directeur d'âmes. Il doit être, selon la pensée de M. Olier, le fondateur de la compagnie, et il est d'ordinaire, un homme de piété profonde, un savant modeste mais véritable, qui s'entend à communiquer son savoir, un modèle de régularité, de ponctualité et de vie parfaite. Je pense, en écrivant ces lignes, à nos vieux maîtres de jadis au grand séminaire, M. Colin, M. Lecoq, M. Delavigne, M. Rouxel, et je me dis que c'est bien ainsi qu'ils étaient tous.

Le sulpicien, parce qu'il est avant tout un excellent directeur d'âmes, devient, quand l'obéissance l'y appelle, dans le ministère du desservant de paroisse ou dans celui de l'aumônier de communauté, un maître pareillement à la hauteur de la fonction. La raison en est que, mieux que personne, il sait s'oublier lui-même, ce qui constitue la première condition pour être un prêtre modèle.

A la Congrégation, à l'Hôtel-Dieu, puis chez les Soeurs Grises, les sulpiciens d'autrefois furent, de cette façon, des maîtres en spiritualité à

peu près incomparables. Pendant longtemps presque tous Français de France, solidement formés aux plus hautes vertus, ardemment dévoués, ils s'attachaient à "élever" les âmes, à les anoblir, à les ancrer dans l'amour de Dieu et dans l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Leurs dirigées des communautés se montraient par suite, d'abord et avant tout, des femmes de devoir, assidues et fidèles à leurs tâches. Et elles étaient rudes, ces tâches, alors qu'on était loin d'être pourvu des améliorations et des commodités modernes. Les nécessités ou les besoins de la vie matérielle avaient de multiples exigences et, d'autre part, pour les oeuvres d'éducation, d'hospitalisation et d'assistance aux déshérités, on ne pouvait disposer que de moyens très restreints. Il fallait mettre en tout cela beaucoup d'esprit de renoncement et d'abnégation. Qui mieux que le sulpicien aumônier pouvait y encourager et y entraîner?

#### Floraison de communautés

Après l'avènement de Mgr Bourget en 1840, ce fut, dans Montréal, l'ère des fondations ou des établissements d'instituts nouveaux et de communautés nouvelles. Homme de Dieu, d'un grand esprit surnaturel, ayant sur l'avenir, on l'a redit souvent, comme un don de seconde vue ou de prévision de premier ordre, l'actif évêque ne se lassait pas de faire venir de France ou de fonder à même notre propre sol des instituts et des communautés. Aux yeux de plusieurs, il semblait parfois défier les lois de la prudence humaine. A Saint-Sulpice, on se tint d'une façon générale sur la réserve, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais, une fois les fondations nouvelles mises sur pied, on ne leur ménagea pas les générosités et les secours, et, en un sens très vrai, nos instituts et nos communautés, pour la plupart, furent bientôt redevables, d'une manière ou d'une autre, aux largesses sulpiciennes. Toutefois, comme il était naturel, "nos Messieurs" s'intéressaient et se dévouaient avant

tout à leurs premières filles en date, celles de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et des Soeurs Grises, dont d'ailleurs Mgr Bourget et ses successeurs leur ont laissé toujours, jusqu'à nos temps, la garde ou la direction spirituelle. J'ajoute, pour être moins incomplet, que sous cette direction sulpicienne, restée la même depuis trois cents ou deux cents ans, la Congrégation, l'Hôtel-Dieu et les Soeurs Grises ont magnifiquement prospéré au spirituel et au temporel.

Qui ne connaît pas, dans notre ville, par tout le pays et au delà, le type et la silhouette de la Soeur de la Congrégation? Son costume noir, simple et modeste, mais très seyant, enveloppe toute sa personne. Seule la cornette blanche encadre sa figure, comme en un losange, d'où percent le regard intelligent et le sourire discret. Et puis, dans son couvent et dans sa classe, bien chez elle, quelle digne maîtresse elle sait être la Soeur de la Congrégation! Depuis trois cents ans, il en est passé comme cela plus de cinq mille. Actuellement, elles ne sont pas loin de trois mille, comptent près de deux cents établissements au Canada et aux Etats-Unis, enseignent et éduquent soixante mille jeunes filles en chiffres ronds. Ce que cela leur demande de labeur et leur vaut d'influence! Qui pourrait justement le calculer?

Les Hospitalières de Saint-Joseph, dont la fondation, à la Flèche, en France, remonte à 1636, et qui vinrent à Montréal, au Canada, prendre charge de l'Hôtel-Dieu de Mlle Mançé en 1659, ne sont pas aussi nombreuses sans doute que les Soeurs de la Congrégation. Leur maison première à Montréal, notre superbe Hôtel-Dieu, a tout de même près de cent quarante professes, et une dizaine d'établissements hospitaliers sont nés ou sont sortis d'elle, qui ont leur vie propre et sont dispersés au Canada et aux Etats-Unis. Et l'on reconnaît que leurs divers hôpitaux se classent parmi les meilleurs, les mieux outillés et les plus perfectionnés qui existent. Ajoutons que, partout, leur personnel de médecins, choisis parmi les plus com-

pétents et les plus habiles, et celui de leurs gardes-malades, très en faveur de nos jours, leur font honneur et les mettent en un particulier relief.

Les Soeurs Grises de leur côté, et je ne parle que de celles de Montréal — l'on sait que plusieurs filiales se sont détachées d'elles, qui ont leur vie propre, à Québec, à Ottawa, à Saint-Hyacinthe, à Sherbrooke — ont cinq provinces, soixante-sept établissements et plus de quinze cents religieuses vocales ou auxiliaires, en activité de service auprès des vieillards et des orphelins, au pays et au dehors. Comme les deux autres, c'est là encore une communauté qui a, comme dirait l'autre, un beau "standard" de vie.

Je n'irai pas jusqu'à écrire que la direction sulpicienne est la cause première de la prospérité et des succès, dans les oeuvres de bien, de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et des Soeurs Grises. Mais, en fait, il est permis de croire qu'elle n'y a pas été étrangère. Nos sulpiciens, tout

simples et sans prétention, mais instruits et dévoués, si admirablement fidèles à leurs us et coutumes, mais amis du progrès bien entendu également, ont puissamment aidé, je le pense sincèrement, leurs dirigées des communautés à se maintenir dans la voie juste et droite. Et c'est là un fleuron de plus à ajouter à la couronne des mérites de "nos Messieurs" de Montréal.

Une autre communauté de pieuses enfants de Dieu, celle des Petites Filles de Saint-Joseph, fondée à Montréal en 1857 par le sulpicien Antoine Mercier, où l'on s'occupe du bien spirituel et temporel du clergé, est pareillement restée toujours sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice. Elles sont aujourd'hui près de deux cents, en service dans une douzaine d'institutions différentes. Je n'y insiste pas. Je me devais surtout, dans cette brève notice, de signaler à l'attention publique, ainsi qu'on me l'avait suggéré, l'oeuvre de "nos Messieurs" dans la direction des trois plus anciennes communautés de Montréal. C'est fait.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,  
*de la Société Royale du Canada.*

## LA RENOVATION GREGORIENNE

Si l'on écrit un jour l'histoire du chant grégorien au Canada, il faudra réserver une place de choix à trois noms bien connus: Messieurs Lepoupon, Garrouteigt et Thibault. Trois figures qui ne se ressemblent guère, trois maîtres qui possèdent en commun avec un profond amour de la prière chantée, du chant officiel de l'Eglise, une soumission fervente aux directives pontificales. C'est ce qui rend si intéressante leur attitude, et plus attachants peut-être, les souvenirs que nous essayons d'évoquer.

Les deux premiers, les pionniers, répondirent sans retard et sans chercher de compromis, à la voix de Pie X. Monsieur Lepoupon avait même devancé cet appel. On était en 1903. Des abus s'étaient introduits à demeure dans le domaine de la musique sacrée. Le nouveau Pape en souffrait depuis bien des années. Musicien lui-même et l'un des participants actifs du lointain congrès d'Arezzo, en 1882, il pouvait parler "d'expérience personnelle". Tour à tour vicaire, curé, puis vicaire général, évêque et patriarche de Venise, il avait préparé dans les limites de sa juridiction le renouveau qu'il devait consacrer.

Elu Pape le 4 août 1903, l'*Inquis ardens* veut éclairer aussitôt et réchauffer ce monde qui a tant besoin d'être restauré dans le Christ. Dès la fête de sainte Cécile, il parle musique à l'univers catholique. C'est son premier acte officiel. L'arc-en-ciel reluit enfin sur les grandes eaux de ce déluge qui, depuis trois siècles, avait emporté, ballotté, disloqué, au point d'en faire une épave pitoyable, l'arche grégorienne. A Montréal, deux prêtres de Saint-Sulpice écoutent dans la jubilation ce pape qui commande "de son mouvement propre et de

science certaine", deux de ces sages, dont parle le livre de l'Ecclésiastique, "cultivant l'art des saintes mélodies" (44,5).

### L'initiative du "Père" Lepoupon

Le "Père" Lepoupon est "aux anges". A lui, le Vicaire du Christ ne dit pas: "Réformez" mais "continuez..." Il a commencé, l'année précédente, à donner des cours de chant grégorien aux séminaristes de Philosophie. *Haec olim meminisse juvabit!* Ceux qui ont vécu cet heureux temps et leurs cadets après eux, n'ont pas oublié le maître original qui prêchait plus par l'exemple que par les principes abstraits, des exemples généreux présentés avec une formule bien à lui, l'invariable prélude: "Ainsi, voyez; c'est très facile". Ses disciples bénévoles ne sont guère familiers au rythme nouveau, souple et léger, qui flotte dans l'air au lieu de se traîner. Ils sont déroutés. Mais la méthode très rationnelle du "longum iter per praecepta, breve per exempla" fait fortune.

Le maître poursuit son initiation à la rythmique, aux modes si complexes, à la psalmodie. La lecture à vue manque d'audace, l'intonation fléchit parfois; vite il chante le *la* du diapason cinq fois de suite pour ensuite descendre la gamme jusqu'à *ré*, en ajoutant: "Continuez". Ce qui prouve son intuition, son savoir-faire très averti en matière de solfège grégorien. Et pour encourager ses jeunes grégorianistes, il ajoute, avec quel accent: "Je pourrais faire cela toute la journée".

Petit à petit le chant grégorien entre dans les habitudes musicales. L'oreille, le goût se forme, l'interprétation qui jaillit du texte passe

bientôt par le cœur. Des convictions s'implantent, car M. Lepoupon communique avant tout à ses disciples un esprit, l'attitude d'âme avec laquelle ils doivent "prier sur de la beauté".

De là-haut, ils descendent au Grand Séminaire, où les attend un maître-de-chapelle très estimé, Monsieur Garrouteigt. Il connaît bien Solesmes, les Solesmes exilé de l'île de Wight, où Dom Mocquereau continue son enseignement si personnel. Sur place, grâce à l'exemple quotidien, il s'est très vite assimilé cet art simple et subtil, qui fait le charme émouvant et divin de Solesmes. Il lui tarde de débiter. Les choristes de M. Lepoupon, devenus ses chantres, vont faciliter sa tâche auprès de leurs confrères. Aujourd'hui encore, M. Garrouteigt n'oublie pas de rendre hommage à la formation qu'ils avaient reçue.

#### Fructueux enseignement de M. Garrouteigt

Il n'y a pas un an que le Motu Proprio est paru, et déjà l'on "grégorianise". La méthode est sûre; les résultats, rapides et réconfortants. La satisfaction du maître peut s'épanouir. Pendant près de treize ans, soutenu dans sa tâche par Mgr Bruchési et Monsieur Le-coq, il continuera d'enseigner au Grand Séminaire le chant, comme on disait alors, de Solesmes.

Auprès du clergé qui n'a pas connu au séminaire le renouveau de Pie X, il fait oeuvre de propagande, avec une verve inimitable, pendant les retraites ecclésiastiques. Il rayonne aussi dans les communautés religieuses qui le consultent et demandent ses leçons. Une conférence mémorable donnée à l'Université, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Montréal, consacra devant le grand public la réputation du maître. Cette conférence, dont il existe un tirage à part, fut publiée dans la Revue canadienne, en 1909. C'est un exposé de la nature du Chant grégorien. Ces pages

d'un élan vigoureux n'ont pas vieilli. Il nous semble en les relisant entendre le conférencier spirituel, qui savait si bien parler à son auditoire et non pas "devant" un auditoire.

De Monsieur Garrouteigt nous possédons une autre conférence donnée en novembre 1928, à l'Institut Pédagogique, à l'ouverture de l'Ecole de chant liturgique. Il n'a donc pas dit adieu au chant grégorien. On nous permettra d'en citer quelques paragraphes où se reflètent sa manière directe et sa sensibilité toujours jeune.

"Tous et toutes nous nous rappelons quelque mélodie que notre mère nous chantait quand nous étions enfants, soit pour nous apaiser, soit pour donner une première expression musicale aux sentiments de notre petit cœur. C'était peut-être un cantique à la Sainte Vierge, ou un de ces vieux chants où les mères voient miroiter les rêves qu'elles font pour leur enfant; ou, plus simplement encore, "Il était un petit navire" et "A Saint-Malo, beau port de mer". Notre mère n'était peut-être pas artiste, sa voix n'avait peut-être ni étendue ni richesse de timbre; cependant, nous ne pouvons nous rappeler ce souvenir sans douceur et sans nous dire avec émotion: c'était le chant de ma mère. C'est ainsi que ma mère chantait! Eh bien! mes Soeurs et mesdemoiselles, le chant grégorien n'offre pas toutes les ressources de la musique moderne, et il ne produit pas d'impression aussi vive sur les sens. Toutes ses pièces ne sont pas également belles, (quelle musique peut se vanter d'en être là?) mais, dans son ensemble, il est admirable. C'est le chant de la foi pure, de l'invincible espérance, de l'ardente charité. C'est le chant de l'Eglise qui nous a enfantés à la vie spirituelle, et qui veut nous faire croître jusqu'à l'âge parfait. C'est le chant de notre Mère: aimons-le!"

"Dans une Constitution apostolique datée du 20 décembre 1928, "de notre prétrise la cinquantième an-

née", le Saint-Père ayant parlé de la diffusion du chant grégorien ajoute: "Que les religieuses et les communautés de pieuses femmes se montrent empressées à poursuivre ce but dans les divers Instituts d'éducation et d'enseignement qui leur sont confiés". Combien nous sommes heureux de pouvoir répondre: "Très Saint-Père, c'est fait, ou du moins c'est commencé. Donnez-nous une bénédiction jubilaire pour que nous réalisions toujours mieux notre devise: *Cantate Domino.*"

### Comme saint Grégoire sera content!

Il commente le programme et termine ainsi: "Oh! que voilà un beau programme! rien n'y manque, pas même l'exécution, du moins commencée. Et quels résultats nous en espérons! Du chant bien enseigné, diligemment étudié, soigneusement exercé, impitoyablement corrigé, artistiquement rendu, opportunément accompagné. Ce ne sera pas trop de l'assistance de sainte Cécile et des neuf chœurs des Anges pour le mener à bonne fin. Et saint Grégoire? Ah! le bon pape! comme il sera content! et comme il nous aidera! lui qui, exerçant en personne le chant liturgique, employait, dit-on, la férule pour rappeler à l'attention les petits Romains espiègles et distraits, verra qu'avec ses enfants du Canada, il n'est pas besoin de recourir à des armes aussi cruelles. Et je crois, ma parole, que, pour les mieux entendre, il se penchera avec quelque complaisance sur ses balustrades du ciel!"

Le Grand Séminaire et la Philo-sophie ne sont pas tout Saint-Sulpice. Il faut compter avec le Collège de Montréal et l'Externat Classique, dont les maîtres de chapelle respectifs, MM. Germain Lalonde et Charlemagne Séguin, sont des grégorianistes aussi avertis que convaincus. Les succès, qu'ils ont remportés aux concours de chant grégo-

rien, le prouvent assez. Au Collège, M. Bouchier fut autrefois figure de précurseur. Dès septembre 1903 (avait-il deviné lui aussi les intentions de Pie X?) il y établit le chant grégorien. Devenu maître de chapelle à Notre-Dame, il n'aura pas à recommencer. Dès 1905, le Père Guillaume y venait chaque semaine de La Trappe d'Oka donner une répétition de chant grégorien. Quant à Saint-Jacques, nous nous effaçons devant M. Frédéric Pelletier. Lui seul saurait rappeler, avec l'érudition qui nous manque, les souvenirs qui s'y attachent. Actuellement nous ne connaissons pas de paroisse où le chant grégorien soit interprété avec plus de piété, une expression plus juste et plus humainement vivante. L'exemple donné par la chorale a préparé une application plus complète des directives pontificales: le chant du peuple. A cette initiative récente, faite avec tact et fermeté, les grégorianistes souhaitent succès et rayonnement. Et nous retournons au Grand Séminaire.

En 1917, Monsieur Garrouteigt laisse à d'autres le soin de continuer sa tâche. Lui succéderont tour à tour pendant les dix années qui vont suivre: l'actuel directeur national de Saint-Pierre Apôtre, Mgr Jeannotte, puis M. Dubéau, aujourd'hui curé de Notre-Dame et M. Lapine, maintenant chapelain à l'Hôtel-Dieu. Pendant l'année 1910-1911, l'abbé Henri Jasmia, le linguiste bien connu, remplace M. Garrouteigt retenu en France.

### Leur inlassable de M. Thibault

Les années passent. Nous sommes en septembre 1927. On a procédé à des remaniements importants dans le personnel. Avec l'installation d'un nouveau supérieur, qui sera bientôt S. Ex. Mgr Emile Yelle, il faut signaler la nomination d'un nouveau professeur de chant, M. Ethelbert Thibault, qui revient d'Europe après plusieurs années

d'études. En plus des universités où il a pris ses degrés ès sciences naturelles, il a fréquenté les Instituts de musique sacrée. Habitué de Solesmes, il en rapporte les acquisitions techniques récentes, les derniers progrès de la méthode, des diplômes. Surtout, il s'est enrichi de convictions très fortes, que ni les événements, ni les hommes ne pourront ébranler pendant quinze années de travaux inlassables.

Monsieur Thibault recueille une double succession qui s'ajoute à son enseignement régulier de la chimie. En philosophie et au Grand Séminaire, il organise son programme sans se soucier de l'addition et de la multiplication par deux, des heures de travail: répétitions du chant à la Schola et à la communauté, cours méthodiques, soit généraux, soit spéciaux comme l'accompagnement, surveillance très active des leçons pratiques données par ses collaborateurs, examens qu'il tient à présider lui-même. Sa santé est inaltérable, son calme imperturbable, les critiques sont impuissantes à diminuer son zèle, à changer son attitude.

Le Grand Séminaire et la philosophie ne sont pas pour lui un champ d'action assez vaste. Il accepte l'invitation de Jean-Noël Charbonneau, qui sollicite ses services pour la Schola Cantorum. On lui demande des cours; il répond avec empressement: communautés religieuses, Apostolat liturgique, maîtres de chapelle parfois venus de loin, prêtres, religieux, laïcs. Au diocèse de Burlington, en collaboration avec Eugène Lapière, il fait école. Avec lui encore, il organise les concours annuels de chant grégorien. A l'Université de Montréal, ce sont des cours d'été, qui seront bientôt patronnés par la Schola Cantorum.

#### La Schola se révèle à la radio

A l'automne de 1930, au poste CKAC, il inaugure avec sa Schola de Philosophie, une émission de

chant grégorien. Ce programme dominical est une révélation. Les lettres affluent de partout. Et puisque les philosophes descendent en théologie, Radio-Schola suit le cours normal et passe avec eux au Grand Séminaire. L'émission fera partie intégrante de l'Heure Catholique. Surcroît de travail pour le chef, mais combien pour les choristes! Leur programme d'études n'est pas organisé surtout en fonction de la musique et leur laisse si peu de loisirs. L'oeuvre se maintiendra quand même.

Avant de quitter le Grand Séminaire en 1936, M. Thibault laisse son testament grégorien enregistré sur disques "voix de son maître". C'est l'album bien connu, qui eut un succès peu ordinaire. Radio-Schola est devenue silencieuse. Mais son directeur, en collaboration avec Arthur Lapière, cette fois, fonde pour la remplacer au micro, le Choeur Pie X. Trois années consécutives, il se fera entendre à CKAC, jusqu'au jour où, forcé de tempérer la durée de l'Heure Catholique, le poste laisse tomber son programme musical. Le directeur musical de l'Heure catholique, à regret, prend un repos bien mérité.

Il continue toujours, depuis l'établissement de l'année pré-théologique, à collaborer avec le Grand Séminaire. Suivant en cela l'exemple de M. Garroutelght, le directeur actuel du chant doit rendre à César ce qui lui appartient, à M. Thibault sa part dans les progrès remarquables de ces dernières années.

La Schola a déjà chanté aux Matinées d'Initiation symphonique. De plus en plus, on l'invite à participer aux célébrations liturgiques officielles, aux grands anniversaires. Autrefois le choeur du Grand Séminaire avait exécuté les parties propres de la messe au Centenaire de Notre-Dame, au sacre de Mgr Yelle. Cette année même, en février dernier, c'était la messe pour la Victoire, à Notre-Dame, puis en août, le sacre des Evêques auxiliaires de Montréal, et plus récemment encore, la messe d'ouverture des fêtes

du troisième centenaire. Et chaque fois, l'on n'a chanté que le plus pur grégorien. Personne ne s'en est plaint. Au contraire.

Pie X avait déclaré ce qui suit: "Tout le monde doit tenir pour assuré qu'une fonction ecclésiastique ne perd rien de sa solennité quand elle n'est accompagnée d'aucune autre musique que celle-là" (Motu Proprio). Bientôt, à Notre-Dame, le 23 novembre, on pourra constater encore une fois le bien-fondé de cette affirmation si déroutante, à première vue, pour certaines habitudes, mais si féconde pour l'art li-

turgique, disons pour l'art tout court.

Le travail des maîtres dont nous avons cherché à faire connaître les mérites n'a pas été vain. De plus en plus, on estime, on cultive avec un soin religieux le chant grégorien. Saint-Sulpice d'aujourd'hui continue leur oeuvre et fait comme eux de son apostolat grégorien un acte d'obéissance très joyeuse aux directives pontificales.

Au Grand Séminaire, il n'y a pas de voix discordante, c'est tout simplement de l'amour. Leur voeu s'est réalisé.

**Clément MORIN, P.S.S.**  
maître de chapelle au Grand  
Séminaire.

## L'OEUVRE PONTIFICALE SAINT-PIERRE- APOTRE

En 1919, dans une retentissante encyclique (l'encyclique *Maximum illud*), le Pape Benoît XV attirait l'attention du monde catholique sur la nécessité de la formation du clergé indigène dans les pays missionnaires, et il demandait l'érection immédiate de Petits et Grands Séminaires, aussi bien organisés que possible, surtout les Grands Séminaires, dans toutes les missions arrivées à un certain développement.

Les Séminaires ne poussent pas comme les champignons, en une nuit. Les maisons sont coûteuses, les dépenses entraînées par la très longue préparation des prêtres sont énormes. Benoît XV savait bien ce qu'il demandait aux évêques missionnaires, habituellement à bout de ressources. Il fallait leur procurer les ressources qu'alliaient exiger le recrutement intensif et la formation de nombreux candidats au sacerdoce. Il existait déjà une oeuvre particulière pour venir en aide aux Séminaires des missions, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, fondée en France en 1889, par deux pieuses dames de Caen. Le Pape la signala et la recommanda à la charité des fidèles. L'année suivante, en 1920, il la mettait sous l'égide pontificale et lui donnait comme secrétaire général son ami, Mgr Tiberghien.

L'existence de l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour la formation du clergé indigène des missions fut pour beaucoup une révélation, et la recommandation pontificale une surprise. Il y avait alors tant de préjugés sur le clergé indigène des missions.

Vers cette date, il y avait au Grand Séminaire de Montréal et

dans les autres maisons sulpiciennes quelques confrères qui cherchaient à provoquer la fondation d'un Séminaire des Missions-Etrangères à Montréal, à grouper des sulpiciens disposés à aller travailler dans des Séminaires établis dans les pays de missions, et enfin à établir au Canada l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre. Les démarches faites alors, à la suite d'une visite à Montréal de Mgr de Guébriant, supérieur des Missions-Etrangères de Paris, aboutirent à la fondation du Séminaire de Pont-Viau. Si la Compagnie de Saint-Sulpice n'y a pas eu une plus grande part, la cause doit être attribuée à des circonstances particulières et spécialement au mauvais état financier du temps.

Tout ce qui touche à la formation du clergé est dans le champ d'action de la Compagnie de Saint-Sulpice. L'Oeuvre de soutien des Séminaires des missions devait intéresser les Sulpiciens du Canada. Dès lors que les évêques ne prenaient pas l'initiative de l'établir au Canada, n'était-ce pas à eux de le faire? Le 15 avril 1925, un professeur du Grand Séminaire, l'auteur de cet article, réunit dans sa chambre deux séminaristes, qui sont aujourd'hui M. l'abbé Jasper Stanford, curé de Saint-Dominique à Montréal, et M. l'abbé Wilfrid Chartier, vicaire à Notre-Dame de Manchester, aux Etats-Unis, et leur proposa de fonder au Grand Séminaire l'Oeuvre encouragée par le Souverain Pontife, sous le nom d'Union Saint-Pierre.

### Début modeste, progrès immenses

Le 1er mai suivant, l'association commençait la publication d'un

Bulletin, dans lequel M. l'abbé Chartier et M. l'abbé Stanford lançaient un appel aux séminaristes, et elle annonçait fièrement qu'elle avait en caisse pour les Séminaires des missions la somme de \$3.25. Le succès fut immédiat au Grand Séminaire et au Séminaire de Philo-sophie.

En 1927, l'Oeuvre avait pris un tel développement, que le fondateur, après avoir pris l'avis de Mgr Gauthier, demanda et obtint l'autorisation de se consacrer entièrement à la propagande dans le diocèse de Montréal. Au cours de l'automne de cette année-là, Mgr Gauthier fit un voyage à Rome, et le secrétaire général de l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, avec qui le groupe de Montréal était depuis longtemps en relation, le pria formellement, au nom du cardinal van Rossum, préfet de la Propagande, d'établir l'Oeuvre dans son diocèse. Mgr Gauthier le fit dès le 6 janvier 1928. Le directeur était autorisé à prêcher dans les paroisses et à recueillir des aumônes pour le soutien des Séminaires des missions. La propagande commença le 22 février 1928 dans la paroisse de Saint-Stanislas, où était alors curé Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi. Le succès parmi les fidèles ne fut pas moins grand qu'au Grand Séminaire. A la fin de cette première année, les recettes s'élevèrent à tout près de \$10,000.00.

Le désir de la Propagande était que l'Oeuvre s'établît non seulement dans le diocèse de Montréal, mais dans tous les diocèses du Canada, et le 7 décembre 1928, le directeur de Montréal était nommé directeur général pour tout le Canada, avec mission d'établir l'Oeuvre dans tous les diocèses en y nommant, d'accord avec l'Ordinaire, des directeurs diocésains.

Depuis lors, l'Oeuvre a continué de se développer rapidement, et elle est établie aujourd'hui à peu près dans tous les diocèses, au moins dans l'est du Canada. Car, à partir de 1929, l'Oeuvre a reçu sa constitution définitive du Souve-

rain Pontife et elle a été coordonnée avec l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Les deux Oeuvres ont le même directeur national, et sont dirigées habituellement par un secrétaire national. En raison de circonstances particulières, peu de choses ont été changées à l'organisation canadienne. Pour les fins des Oeuvres missionnaires pontificales, le Canada est divisé en deux parties, l'est et l'ouest. Le centre de l'est pour l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre est à Montréal; le centre de l'ouest à Toronto.

### Quatorze années de labeur

L'Oeuvre du Clergé indigène des Missions, comme on doit l'appeler maintenant, achève donc sa 14<sup>e</sup> année depuis son érection officielle dans le diocèse de Montréal. Quels sont les résultats obtenus? Organisée en corporation civile dès le 27 février 1929, elle est devenue une puissante société possédant un actif de près de \$500,000.00. Les recettes annuelles sont depuis trois ans d'environ \$80,000.00, et dépasseront cette année cette somme.

La somme actuellement versée pour la construction ou le soutien des Séminaires des missions est de plus de \$270,000.00. Grâce à sa solide organisation financière, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre du Canada a été capable, cette année, de se charger de faire, au nom du Conseil central, les allocations destinées à beaucoup de Séminaires des missions, auxquels les conditions actuelles de la guerre empêchaient de rien faire parvenir de Rome. Les versements de cette année s'élèveront à environ \$60,000.

Il est très difficile, ou plutôt il est impossible de déterminer ce qui revient à l'aide canadienne dans le progrès du clergé indigène des missions depuis quatorze ans. Il suffit de dire que nous avons pu collaborer d'une manière importante à l'établissement des Séminaires et à la formation des prêtres dans les pays que les missionnaires

évangélisent et où ils s'efforcent d'établir solidement l'Eglise. Nous avons coopéré à l'oeuvre commune, qui est magnifique. Dans la dernière année dont nous avons les statistiques, avant la guerre, 350 prêtres ont été ordonnés dans les divers Séminaires des missions, et ce nombre devait aller en grossissant d'année en année. Certes, ce n'était pas suffisant, puisque pour les besoins actuels de la population catholique des pays missionnaires, environ 25,000,000, il faudrait au moins 800 ordinations annuelles. Mais, quel progrès avait été réalisé, quel élan avait été donné, quelles espérances on pouvait avoir!

A la lumière des événements tragiques qui se déroulent sous nos yeux, il est facile de comprendre

pourquoi les derniers Papes ont demandé avec insistance l'établissement du clergé indigène dans tous les pays missionnaires. Ils ont prévu les transformations que la guerre va infailliblement produire en Extrême-Orient et ils ont pris à temps, avec une sagesse merveilleuse, les mesures nécessaires pour y préparer l'Eglise. Les prêtres indigènes sont déjà et vont être de plus en plus l'espoir de l'Eglise en Extrême-Orient. L'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre du Canada a secondé le Souverain Pontife dans cette oeuvre de sagesse, si opportune pour l'Eglise. La collaboration qu'y a donnée la Compagnie de Saint-Sulpice doit être considérée comme un des plus grands services rendus au clergé dans ces dernières années.

**Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.**  
directeur de l'Oeuvre de  
Saint-Pierre-Apôtre

## LES RUES SULPICIENNES DE VILLE-MARIE

— M. Massicotte, combien d'années après sa fondation Ville-Marie aligna-t-elle et baptisa-t-elle ses premières rues?

— Une trentaine d'années, je crois.

Le conservateur des archives judiciaires de Montréal n'a pas besoin de jongler longtemps pour répondre avec exactitude à toutes les questions que l'on peut lui poser sur le Montréal du XVII<sup>e</sup> siècle. Après cette première brève réponse, M. E.-Z. Massicotte, les mains en pointe sous son menton, se recueille un instant, puis, se levant alertement, il relate la genèse des premières rues de Montréal, tout en marchant ou tout en s'arrêtant devant les multiples plans ou gravures du vieux Montréal, qui tapissent les murs de son bureau.

— Trente ans après la fondation de Montréal ou Ville-Marie, dit l'éminent archiviste, M. Dollier de Casson, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, représentant les nouveaux seigneurs de l'île de Montréal, décida de tracer les rues de la colonie dont Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, avait d'abord assis l'ébauche au confluent de la minuscule rivière Saint-Pierre et du maestueux fleuve Saint-Laurent.

### Aucune véritable rue avant 1672

— Il n'y avait aucune rue proprement dite dans Ville-Marie jusqu'à ce moment-là?

— Notre premier gouverneur avait bien concédé quelques emplacements dans le territoire assigné à la ville; cependant, il n'avait rien décidé quant à la voirie.

— Cela nous conduit à quelle date exactement?

— Aux années de 1672 à 1675. Jusqu'en 1672, Ville-Marie n'a que deux voies terrestres assez larges, toutes

deux dans le sens du fleuve: l'une nommée le "chemin de la grande rivière", de vingt pieds de largeur, servant, comme s'exprimait l'intendant Jean Talon, "tant pour communiquer par chevaux que pour remorquer les bateaux à la cordelle"; l'autre, qui s'étendait parallèlement au-dessus de la berge et qui prit le nom de Saint-Paul (l'actuelle rue Saint-Paul), ainsi désignée en l'honneur de Paul de Maisonneuve. Les seigneurs estimant le chemin de la grande rivière trop étroit obligèrent les particuliers riverains à l'élargir à trente-six pieds. En bordure de la deuxième voie, — Saint-Paul — se dressaient les premières maisons importantes de la ville naissante: le premier séminaire et manoir seigneurial de Montréal, les demeures des sieurs Le Moyne, LeBer et autres, l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, dont la chapelle servait d'église paroissiale aux fidèles, la salle d'audience du tribunal seigneurial, l'école de Soeur Bourgeoys, etc.

### Au temps des "chemins de pied"

— Et dans l'autre sens, il devait bien y avoir des petits "chemins de pied", comme disent les enfants à la campagne?...

— Pour aller d'une habitation à l'autre ou pour venir au Fort, au Château, au Marché, les colons, en effet, s'étaient tracé des chemins ou sentiers, selon leurs besoins ou leurs caprices. Mais trente ans après sa fondation, Ville-Marie commençait à compter un certain nombre d'habitants, et elle allait être dotée d'une église paroissiale, érigée au sommet du coteau, sis entre le fleuve et le ravin du ruisseau Saint-Martin (comblé par la rue Craig). Aussi le supérieur de Casson estima-t-il le moment venu d'aligner des rues avec symétrie.

— Existe-t-il des pièces officielles de cette première verbalisation des rues de Montréal?

— Oui. Montréal est précisément la seule ville de l'Amérique, fondée au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a l'heureuse fortune de posséder, malgré tous les incendies survenus au cours des temps, les documents officiels qui fournissent tous les renseignements désirables sur le bornage des premières rues. L'abbé Faillon les a déjà portées à la connaissance du public, en 1860, par la publication de son *Histoire de la Colonie*.

(Ce que M. Massicotte ne dit pas, mais que nous avons appris d'autre source, c'est qu'il a reproduit dans le *Bulletin des Recherches historiques* publié par M. Pierre-Georges Georges Roy, à Québec, ces pièces officielles, en raison de leur valeur pour les amateurs de l'histoire de la plus grande ville du Canada).

— Voulez-vous, M. Massicotte, avec l'obligeance et la patience que tout le monde vous connaît, donner la liste des rues verbalisées à la demande de M. Dollier de Casson?

— Il y en a une dizaine au plus, soit trois parallèles au fleuve, et les autres faisant angle droit avec les trois premières.

#### Rues parallèles au fleuve

"Tout d'abord, la rue Notre-Dame, ainsi nommée en l'honneur de la Sainte Vierge, patronne de la paroisse. Elle s'étendait de l'endroit où se trouve aujourd'hui la rue McGill jusqu'à la rue actuelle de Bon-Secours en faisant un crochet pour aller aboutir à la porte de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on faisait souvent des processions. La rue Notre-Dame décrivait cette courbe parce qu'à l'est, précisément où se trouve le Devoir, il y avait autrefois une église.

"Quant à la rue Saint-Paul, je vous en ai déjà passablement parlé. Elle partait de l'endroit où passe aujourd'hui la rue Saint-François-Xavier et allait se terminer à la rue

Saint-Charles. Je vous dirai tout à l'heure ce qu'était la rue Saint-Charles.

"Troisième et dernière rue parallèle au fleuve: la rue Saint-Jacques. Elle avait dix-huit pieds de largeur, s'amorçait à la rue Saint-Pierre et se continuait jusqu'à la place Jacques-Cartier, ou plus exactement, au monument Vauquelin. A remarquer qu'il n'y avait pas alors de palais de justice... Elle reçut le nom de Saint-Jacques en l'honneur de l'abbé Jacques Olier de Verteuil, fondateur de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice".

#### Les rues transversales

— Et maintenant les "rues d'équerre"?

— Si nous allons d'ouest en est, puis patiemment M. Massicotte, mais sur les hanches et la figure concentrée, nous avons d'abord la rue Saint-Pierre, qui doit son nom à l'abbé Pierre Chevrier, baron de Fancamp, selon l'abbé Faillon. Sur ce point, je ne suis pas de l'avis de cet excellent historien. Comment oublier que cette rue s'étendait sur le côté est de la terre de Pierre Gadois "premier habitant de Montréal" et très estimé de l'abbé Dollier de Casson? La rue Saint-Pierre allait de la rue Saint-Paul à la rue Notre-Dame, et Pierre Gadois est le premier colon qui reçut une terre de M. de Maisonneuve, (1648). J'opine que le nom de cette rue vient de Pierre Gadois plutôt que de Pierre Chevrier.

"La rue Saint-François, de 13 pieds de largeur comme la rue Saint-Pierre, doit son nom — c'est bien juste — à l'abbé François Dollier de Casson. Elle était aussi courte que Saint-Pierre sa voisine, n'allant que de Saint-Paul à Notre-Dame.

#### Une rue sur le papier

"La rue du Calvaire n'a jamais existé autrement que sur le papier, mais il convient d'en lire un mot.

Elle devait avoir 24 pieds de largeur, commencer à Notre-Dame, traverser la petite rivière Saint-Martin (rue Craig) et "aller vers la montagne de Montréal". Il ne faut pas oublier qu'à ce moment-là, si je puis m'exprimer ainsi, la montagne était bien plus proche du fleuve qu'aujourd'hui. La descente est accentuée de la rue Saint-Jacques à la rue Craig. En plus, de la rue Craig à la rue Sainte-Catherine, par exemple, la montée est assez raide et essoufflante par la rue Bleury. Et toute cette dernière pente était boisée, de sorte qu'aller à la montagne, à l'époque qui nous occupe, c'était aller à la rue Sainte-Catherine d'aujourd'hui, en somme. On pouvait évidemment s'aventurer plus loin.... Quant au nom de la rue du Calvaire, on a dit qu'on voulait la nommer ainsi "en l'honneur d'une communauté dont la soeur de l'abbé Dollier de Casson était prieure". Il me semble que c'est aller chercher bien loin le nom de cette rue. A l'encontre de cette conjecture, n'est-il pas permis d'en soumettre une autre très vraisemblable puisqu'elle découle du texte même du procès verbal de bornage? En effet, en 1672, n'y avait-il pas quelque part, près du mont Royal, une croix sinon un calvaire dont Marguerite Bourgeoys avait un soin pieux? Et M. le Supérieur de Saint-Sulpice ne songeait-il pas en rendre l'accès facile aux colons? Quoi qu'il en soit, la rue du Calvaire resta à l'état de projet et l'on adopta à la place le chemin allant de la rue Saint-Jacques vers la montagne.

"La rue Saint-Joseph, qui devait céder son nom à celui de Saint-Sulpice, parce qu'elle longe l'église Notre-Dame desservie par les Sulpiciens, avait à l'origine 18 pieds de largeur et faisait le joint entre la rue Saint-Paul et la rue Saint-Jacques, s'arrêtant au coin de la maison d'Urbain Tessier dit Lavigne. Elle s'appela Saint-Joseph en l'honneur du patron de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

"La rue Saint-Lambert, de 24 pieds de largeur, tenait son nom de Lambert Closse, valeureux sergent-major de la garnison de Montréal et ancien propriétaire du terrain sur lequel la rue fut ouverte. Elle allait de la rue Notre-Dame vers les Coteaux. Jusqu'à ces années dernières, les anciens désignaient encore la côte de la rue Saint-Laurent, entre Craig et Notre-Dame, la côte Saint-Lambert. Cette ancienne rue Saint-Lambert, d'après le procès-verbal, traversait la rivière Saint-Martin pour se diriger vers Saint-Laurent... D'où le nom du boulevard Saint-Laurent.

"La rue Saint-Gabriel allait de Saint-Paul à Saint-Jacques. Elle a reçu son nom, qu'elle a gardé, des abbés Gabriel Souart, propriétaire du terrain, et Gabriel de Queylus, tous deux Sulpiciens.

"La rue Saint-Charles reliait la rue Saint-Paul à la rue Saint-Jacques, à l'endroit où est aujourd'hui la place Vauquelin. Cette rue forme encore la partie est de la place Jacques-Cartier. Plus tard, elle a été convertie en place du marché et en abris pour les marchands. Il paraît difficile, fait observer M. Massicotte, de croire avec l'abbé Faillon que la rue Saint-Charles a été ainsi dénommée en l'honneur de Charles Le Moyne, vu que la nouvelle voie était ouverte sur l'emplacement du gentilhomme Charles d'Ailleboust des Musseaux, juge du tribunal des seigneurs à Montréal. D'ailleurs l'interprète, garde-magasin et négociant Charles Le Moyne, attachait de son côté son nom, au sud de la ville, à une pointe de terre (Pointe Saint-Charles) dont il était possesseur. Les deux Charles pouvaient donc être satisfaits.

"Voilà, conclut M. Massicotte, l'esquisse des premières rues de Montréal, au moment où l'on décida d'en faire la première verbalisation, ou homologation, comme on dirait aujourd'hui. On peut dire que ces dix rues se sont multipliées au centuple.

ALFRED AYOTTE

## LES CHARITES DE SAINT-SULPICE

Les Sulpiciens, modestes par tradition, souffriront sans doute de me voir faire la revue de leurs charités. Ils ont un goût marqué pour l'examen particulier: ils n'en ont pas pour la réclame. Mais nous, leurs amis, ne sommes pas tenus à la même discrétion. Dans une occasion comme celle d'un Troisième centenaire, il doit être permis de manquer au règlement....

Disons d'abord, que les Sulpiciens ne sont pas devenus Seigneurs de Montréal *gratuitement*. Ils ont acquis leur titre de la Compagnie de Montréal, afin de sauver Ville-Marie de la ruine et ils ont dû, pour cela, payer les dettes de la Compagnie, qui s'élevaient à une fortune.

Une fois la seigneurie en main, — domaine inculte à des milliers de lieues de la France, — les Sulpiciens s'empressèrent de le morceler au profit des colons, ne retenant pour eux que certains droits bien peu élevés. En revanche, leurs devoirs de seigneurs coûtèrent aux Supérieurs de Paris et aux confrères de Montréal une somme que l'on estime avoir été — faut-il le dire? — de sept millions de francs.

Il leur fallut, en effet, à plusieurs reprises aider tout le monde, construire des moulins, contribuer puissamment à l'érection des fortifications, loger et nourrir les Indiens des missions, soutenir les communautés chargées de l'instruction et de l'hospitalisation.

Ajoutons en passant que depuis les débuts jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, les Sulpiciens de Notre-Dame, de Saint-Jacques et d'Oka ont desservi ces trois paroisses sans recevoir de traitement.

Leur générosité, avons-nous dit, a été grande dans les œuvres d'en-

seignement. Ils ont soutenu les écoles primaires, sous le régime français; de même sous le régime anglais. Quand ils firent venir les Frères des Ecoles Chrétiennes, en 1837, ils se chargèrent de leur logement: cela dura jusque vers 1930. Même après la création de la Commission des écoles catholiques, en 1845, ils continuèrent de doter les écoles de la ville et des faubourgs.

### La dette de la petite école

L'enseignement secondaire leur doit beaucoup. Ils l'avaient commencé dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dans leur manoir de la rue Notre-Dame; ils reconstruisirent à leurs frais le Collège de Montréal en 1806 et en 1870 et ils établirent dans les mêmes conditions, le Séminaire de Philosophie, en 1895. Les déficits annuels de ces maisons et les bourses nombreuses accordées aux élèves, étaient soldés par le Séminaire qui enfouit là-dedans p.ès d'un million. La Faculté de Théologie, fondée en 1842, l'Université Laval établie dans ses meubles en 1895, l'Université de Montréal, dotée en 1919, lui coûtèrent à peu près la même somme. Gardons-nous d'oublier la Bibliothèque Saint-Sulpice qui, à partir de 1857, dans son bel immeuble du Cabinet de Lecture paroissial, rue Notre-Dame, et de 1915 à 1931, dans son palais de la rue Saint-Denis, émergeait au budget de la Compagnie: dépense somptuaire encore plus considérable que celles dont nous avons déjà parlé.

On se doute bien que Saint-Sulpice, fervent de charité intellectuelle, ne fut pas tiède en fait de charité corporelle. Ses diverses aumôneries des pauvres, les secours qu'il

accorda aux hôpitaux, aux hospices, aux orphelinats, aux incendiés de différentes villes, lui font le plus grand honneur. Dans "Nos Messieurs" publié en 1936 par Mgr Maura, on trouve une longue note où sont énumérés quelques-unes de ces charités. (p. 49)

Dans cette liste... pittoresque, certains item démontrent que le Séminaire vint en aide, dans un moment de crise, à des entreprises d'utilité publique, comme le Chemin de fer de l'Industrie, le Grand-Tronc, une compagnie de navigation sur l'Ottawa et même la "Cor-

poration" de Montréal, — sans oublier le Fonds patriotique et la Croix Rouge.... Saint-Sulpice donnait ainsi à la population de Montréal, une leçon de *civilité*.

En résumé, Nos Messieurs ont été, du point de vue matériel et intellectuel, aussi bien que du point de vue religieux, les plus grands bienfaiteurs de notre ville. Il convenait de le rappeler, au moins succinctement, en ce IIIe Centenaire. Qu'ils nous pardonnent, s'ils croient que nous avons trop insisté. Pour nous, nous avouons y avoir pris un plaisir très vif.

J.-H. RAINVILLE  
sénateur.

## REMINISCENCES D'UN DOYEN

M. le sénateur Raoul Dandurand, à quatre-vingts ans, n'est peut-être pas le plus ancien des anciens du Collège de Montréal. On peut toutefois le tenir pour l'un des doyens du groupe. En 1875, lors de son entrée au Collège, celui-ci, auparavant rue Saint-Paul, venait à peine de s'installer dans sa maison de la rue Sherbrooke, rue qui était dans ce temps-là un chemin à travers champs.

A titre d'ancien moi-même du Collège de Montréal, mais assurément pas mal moins ancien, j'avais demandé à M. Dandurand s'il voudrait bien écrire quelques pages de souvenirs pour la présente édition du *Devoir*, que nous projetions déjà de consacrer au troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice. M. Dandurand m'a exposé, par lettre, qu'il avait déjà rédigé quelques centaines de pages de "réminiscences" et qu'il mettait à ma disposition celles de ces pages qui ont trait à son entrée et à son passage au Collège de Montréal. Subséquentement, M. Dandurand m'a lui-même donné lecture des pages en question, au cours d'une visite à son domicile d'Outremont, chemin Sainte-Catherine. Lecture intéressante, car le sénateur a toujours la voix claironnante, comme il aime à le dire lui-même, d'un Méridional de France; de plus, le texte écrit depuis longtemps déjà et que nous reproduisons tel quel, suscitait à sa mémoire d'autres souvenirs qui constitueront plus tard l'un des premiers chapitres du livre que continue de préparer M. le sénateur Dandurand et auquel il a déjà donné le titre de *Réminiscences*.

### Le récit de M. Dandurand

Je vous communique ci-dessous les quelques souvenirs que vous m'avez demandés touchant mon entrée et mon passage au Collège de Montréal:

Mon père m'avait d'abord destiné aux affaires. Je suivis les cours de l'École du Plateau pendant six ans. Mes études commerciales terminées, je devais débiter tout au bas de l'échelle comme employé à la Banque d'Épargne, le premier septembre 1875. Mais un dimanche d'août nous rencontrâmes Joseph Doutre, un cousin de mon père, l'un des avocats les plus brillants de son temps, qui, au cours de la conversation, demanda à mon père à quoi je me destinais. "Mon fils est un banquier, fit-il, il entre en fonctions le mois prochain." "Pourquoi ne l'envoies-tu pas au collège? répliqua Doutre. Il est encore jeune, s'il veut étudier le droit, je le prendrai à mon étude." Là-dessus, nous nous quittâmes. Mon père et moi cheminions en silence. Mon père réfléchissait sans doute aux frais qu'entraîneraient de nouvelles études: je resterais une charge pour le budget familial, au lieu de lui être un secours... Nous nous dirigeons vers l'emplacement de la nouvelle cathédrale qu'allait édifier Mgr Bourget, au Carré Dominion; mon père me demanda enfin s'il me plairait de continuer mes études; ma réponse fut assez vague. J'avais peu réfléchi jusque-là et le côté sérieux de la vie ne m'était pas encore apparu. Enfant turbulent et agité, mes parents redoutaient toujours quelque espièglerie dangereuse de ma part. J'étais trop souvent sur les toits, à la cime des arbres ou dans l'eau, pour qu'on fût tout à fait rassuré sur mon sort. A l'école, je n'étais ni brillant, ni stu-

E. B.

dieux; j'étais souvent en "retenue" pendant une demi-heure, ce qui ne me laissait plus qu'une heure pour aller déjeuner. Ces retenues, d'ailleurs nuisibles à la santé des enfants, qui devaient courir chez eux engloutir leur repas pour revenir à temps à l'école, affectaient beaucoup ma mère, inquiète de ma santé; elle me glissait quelques pièces de monnaie pour que je pusse, en cas de punition, manger dans une pâtisserie voisine de l'école. Le remède était pire que le mal; je me nourrissais alors uniquement de gâteaux et de crèmes glacées.

### Rencontre avec M. Troie

La question que me posa mon père fut le premier problème que j'eus à envisager sérieusement: le sens de la responsabilité s'éveilla en moi. Mon père m'avait demandé s'il me plairait de devenir avocat. J'eus à vaincre la répugnance de la contrainte scolaire dont j'avais souffert pendant huit ans. J'étais réfractaire à la règle imposée; m'astreindre à une nouvelle servitude me semblait d'autant plus pénible que cette servitude serait désormais aggravée de l'internat. Je décidai le lendemain d'aller tourner autour de ma future prison, avant que de consentir à m'y enfermer. Je me dirigeai vers le Collège de Montréal, à la porte duquel j'eus la chance de rencontrer l'abbé Troie, qui devait devenir curé de Notre-Dame. Je lui dis mon désir de visiter le collège et lui racontai la conversation de mon père avec Joseph Doutre; ce nom l'intéressa car Doutre était le plus redoutable adversaire de Saint-Sulpice dans le procès engagé par la veuve de Guibord pour l'enterrement de ce dernier dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, propriété des Messieurs du Séminaire. Il me conduisit aimablement du dortoir au réfectoire, me fit traverser toutes les classes. Je crois que le bon sourire de l'abbé Troie fut pour beaucoup dans ma décision. Au frontispice de l'École du Plateau, on lisait ces mots: "Suaviter et fortiter". Or,

je n'avais connu là que le "fortiter", la règle toute nue, sans la moindre expression de sympathie ou de bonté. Hors de la classe, il ne s'échangeait pas un mot entre élèves et professeurs: seule la pierre de l'édifice connut la devise "Doux mais ferme". Au collège j'en appris enfin le sens et le bienfait. Je me décidai à y entrer, sans avoir poussé très loin l'étude des conséquences de mon acte.

Au bout d'un an seulement, je compris que je ne serais admis au Barreau qu'à vingt-cinq ans. Je décidai aussitôt de mettre les bouchées doubles; en même temps que je faisais ma syntaxe, je suivais les cours de la classe suivante — la méthode — où l'on commençait à apprendre le grec, et je consacrai mes deux mois de vacances à la préparation de l'examen qui me permettrait d'entrer en versification. Tous les matins, à huit heures, je me rendais à cheval au collège, où l'abbé Harel m'enseigna les premiers éléments du grec. J'entraî en classe de versification, non sans difficultés, car j'allais à l'encontre de la tradition.

### La bonté de M. Delavigne

Il était généralement admis que le Collège était un petit séminaire où l'on se préparait à la vie ecclésiastique; on nous répétait sans cesse que la Providence avait des vues sur nous en nous appelant au Collège; et, cependant, quelle hâte j'avais d'en sortir! Je dus plaider ma cause devant le Directeur et lui demander qu'on me traitât comme un nouveau venu qui aurait fait ses premières classes ailleurs. M. Delavigne était la bonté même. Il se rendit à ce raisonnement et c'est ainsi que je gagnai un an.

Encouragé par mon succès, je voulus répéter cette opération pour l'année suivante, en suivant chaque jour le travail qui se faisait en belles-lettres, et ma versification terminée, j'allai trouver l'abbé Chandonnet, professeur de théologie au Grand Séminaire de Québec,

qui alla prendre son titre de docteur à Rome et qui en revint avec un goût trop prononcé pour le bon vin. Il était venu à Montréal, où il donnait des cours privés. Il m'aida pendant les vacances à préparer l'examen d'entrée de la classe de rhétorique. Je travaillai ferme pendant ces deux mois sous son excellente direction. Ennemi du dictionnaire, il obligeait les élèves qui débutaient dans le latin et le grec à exercer constamment leur mémoire.

Aurais-je réussi à entrer en rhétorique si je m'étais présenté seul à l'examen? Je l'ignore, mais mon exemple avait été suivi: deux étudiants avaient à leur tour décidé de sauter une année. Le Directeur m'annonça que désormais on exigerait la poursuite régulière des études classiques. Ceci ne m'allait guère. Je racontai ma déconvenue à l'abbé Chandonnet: il m'offrit de m'enseigner en quatre mois le programme de l'année et de me donner, en même temps, des leçons de métaphysique et de logique suffisantes pour les examens du Barreau, en janvier suivant.

Je suivis avec ardeur son enseignement et j'eus la joie d'être reçu. J'avais atteint mon but en trois ans et demi, au lieu de huit. C'était un succès, évidemment, mais j'eus beaucoup à souffrir de ces études écourtées à la base desquelles ne se trouvait aucun élément des sciences. J'eus de ce fait une méfiance constante de mes forces et, dès mes débuts, je me persuadai que j'étais destiné à ne jouer que des rôles de second plan. Au Collège, j'avais connu des esprits supérieurs, des êtres pleins de talent, dont aucun cependant ne brilla dans la vie civile. Trois d'entre eux entrèrent dans les Ordres: l'un, chez les Jésuites, Jules Jetté, fils de sir Louis, un esprit des plus fins et des plus déliés, qui abandonna tout pour aller enseigner leur grammaire aux Esquimaux de l'Alaska; le deuxième, chez les Pères du St-Sacrement, Eugène Seers, qui fait aujourd'hui la critique littéraire, sous le nom de Louis Dantin; le troisième, Gustave Bourassa,

frère aîné d'Henri, avec lequel je restai lié et qui mourut curé de St-Louis-de-France.

### Elève du futur Mgr Langevin

Quels furent mes professeurs? J'ai dit que j'avais passé trois ans au collège; je n'eus en somme que deux professeurs importants durant ces trois années: Mgr Langevin, alors jeune ecclésiastique, qui m'enseigna les éléments latins et la syntaxe, et M. Harel, en versification. J'en eus d'autres qui venaient nous donner une heure d'anglais et de mathématiques, deux fois par semaine.

Le jeune ecclésiastique Langevin n'avait pas vingt ans; c'est dire que j'étais de six ans seulement plus jeune que lui. Intelligent, tout en finesse et en gaieté, l'abbé Langevin surpassait ses confrères par ses étonnantes qualités d'éducateur. Il expliquait toute chose avec une clarté patiente, empreinte de bonté. Il s'adressait à ceux de ses élèves dont l'esprit était lent, pour s'assurer qu'ils avaient bien saisi l'explication; s'il jugeait insuffisante leur compréhension d'un sujet il n'hésitait pas à le traiter de nouveau, et sous une forme différente, pour le faire pénétrer à fond dans ces esprits rebelles. Je ne le perdus jamais de vue et fus même invité plusieurs fois à passer la fin de semaine avec lui chez son père. Il entra chez les Oblats et se consacra à l'enseignement à Ottawa. Il devint ensuite professeur de théologie, puis quitta cette chaire pour occuper la cure de Winnipeg. Peu de temps après il était appelé au siège archépiscopal de Saint-Boniface, où il eut la malchance de tomber en plein milieu de la crise qui sévissait à cette époque au sujet des écoles du Manitoba. Je crois que je fus son principal correspondant jusqu'à son décès, dans ses relations avec sir Wilfrid Laurier. Mais il ne s'agit plus là du Collège de Montréal.

L'abbé Harel, professeur de versification, qui m'avait largement préparé à mon entrée dans sa classe

sans m'arrêter à la méthode, était de beaucoup plus âgé que l'ecclésiastique Langevin. Il s'intéressait vivement à ses élèves et les suivait de près dans leurs études. Bien qu'il fût assez peu accueillant, il avait l'estime de tous ses élèves, car il était animé d'un beau sentiment de justice.

**M. Bédard, providence des pauvres**

J'eus comme maître de discipline, chez les "petits", l'abbé Bédard, que nous aimions beaucoup. Je le revis souvent après ma sortie du collège à la banque que nous fréquentions. Il était à la paroisse Notre-Dame et ne pouvait pas résister aux demandes de ses anciens élèves qui avaient besoin de son aide. Il apparaissait chaque jour à la banque pour renouveler de petits billets de dix ou vingt dollars, qu'il avait endossés pour de pauvres

hères qui n'arrivaient pas à se débrouiller seuls. Il me disait que, bien que je fusse réfractaire à la règle du silence, il me devait de la reconnaissance pour le feu que je mettais dans les sports. Il était ainsi assuré, ajoutait-il, de la présence de tous ses poussins regardant avec intérêt la partie qui se jouait. "Comme vous n'étiez pas grand, disait-il, votre place dans la procession qui s'organisait pour aller à la salle à manger ou à l'église était vers le centre; je constatai que vous ne cessiez de parler aux élèves qui vous entouraient; aussi je vous avais placé à l'arrière, près de moi, afin que vous ne donniez pas le mauvais exemple à vos voisins. Je marchais immédiatement derrière vous mais vous vous tourniez sans cesse pour me parler." Voilà peut-être comment s'est établie, dans le cours des années, ma réputation d'être un grand bavard.

**Raoul DANDURAND**  
sénateur.

## "MON VIEUX COLLEGE"

La Compagnie de Saint-Sulpice célèbre le troisième centenaire de sa fondation par Monsieur Jean-Jacques Olier.

A cette occasion, des historiens raconteront les grandes oeuvres et rappelleront les hautes vertus des Sulpiciens, oeuvres et vertus qui ornent l'histoire de l'Eglise et font partie intégrante de l'histoire du Canada. Les messieurs de Saint-Sulpice ont, en effet, joué un rôle de tout premier ordre dans la formation sacerdotale et l'éducation, en France et en Amérique, Montréal, notamment, en est le témoin depuis près de trois siècles.

Ces fêtes sulpiciennes provoquent en moi beaucoup de souvenirs qui se rattachent à mon Alma Mater, le vieux collège de Montréal, qui comptera bientôt deux cents ans d'existence.

Comme plusieurs de mes contemporains, je puis dire que les attaches de ma famille au Collège de Montréal remontent à un lointain passé et se sont fortifiées de génération en génération. Il y a cent ans, mon père était un élève de l'ancien collège de Montréal, situé, alors, aux environs de la rue Saint-Paul. Trente ans après, mes frères aînés étudiaient au petit séminaire de la rue Sherbrooke. En 1885, j'y arrivais à mon tour. Maintenant, ce sont mes fils qui continuent la tradition familiale. C'est dire que le Collège de Montréal m'est cher à plus d'un titre.

Quand je retourne à mon vieux collège, la pensée de la tâche admirable accomplie depuis si longtemps par les Sulpiciens s'ajoute à mes réminiscences personnelles; et je suis alors enveloppé par le passé. Je ne puis, dans ce bref article, rappeler avec précision les nombreux événements de ma vie de collège qui, en dépit des années, ont

gardé dans ma mémoire toute leur fraîcheur. On comprend que chacune de mes visites au vieux collège de la montagne réveille le temps de ma jeunesse et ravive mon estime pour les Sulpiciens.

Je le demande à tous les anciens, restés fidèles à eux-mêmes et sensibles aux charmes du passé, comment échapper à l'émotion en revoyant le vieux collège peuplé de tant de souvenirs: souvenirs des anciens jours, des premières impressions de l'âme; souvenirs des professeurs d'autan, de nos compagnons d'études; souvenirs de notre vie d'écoliers dont la sérénité, quoi qu'on en ait dit et qu'on en dise, n'a jamais été égalée dans la suite des années? Dans les élèves d'aujourd'hui, je revois la gent écolière de mon temps. Aujourd'hui comme hier, quelle force dans cette jeunesse!... cette insouciance!... ces yeux qui regardent plus loin que l'obstacle et qui défient l'avenir! J'aime à les voir bien disciplinés sous la prudente et souple direction de Saint-Sulpice, emplissant la chapelle, "notre chapelle", chantant les cantiques que nous chantions accomplissant les mêmes cérémonies que nous, jouant dans nos vastes cours, étudiant les mêmes classiques, avec des heures qui alternent entre la gaieté et la tristesse, et regardant les gens graves avec l'air de dire: "Ce que nous ferons mieux, nous autres, demain!"

C'est ici surtout que l'histoire se répète.

### Figures aimées du temps jadis

Fermant les yeux, je me revois dans mon bon et vieux collège, regardant, moi aussi, l'avenir et avec quel printemps dans le coeur! Je pense aux directeurs du collège, à

cette époque déjà éloignée; le paternel Monsieur Pierre Dégère, puis le vif et minutieux Monsieur Lelandais. Je vois passer dans mon souvenir Monsieur Dupret, le parfait économiste; les rigides maîtres de discipline, Monsieur Bernard, Monsieur Hébert; les professeurs du temps: Monsieur Schlickling, en rhétorique, ami enthousiaste du Beau; en Belles-Lettres, Monsieur Laliberté, pédagogue qui mettait à l'épreuve le caractère de ses élèves; Monsieur Chevrier, qui "repré-  
*renait*" avec énergie le lecteur, au réfectoire; Monsieur Charrier, causeur abondant, professeur plein de condescendance; Monsieur Henri Gauthier, professeur d'histoire, instruit et disert; Monsieur René Labelle, distingué, initiateur heureux, artiste entraînant sous la direction de qui la fanfare du Collège de Montréal connut des jours de célébrité. Je le sais bien puisque, j'y frappais la grosse caisse, alors que Joseph Fortier et Joseph Morin claironnaient sur le "cornet", que Léopold Guérin et Frédéric Pelletier pistonnaient leur trombone, que François-Xavier Massicotte faisait ronfler sa contrebasse, que Philippe Desjardins clarinettait, que Gustave Beaudoin turlutait sur le piccolo.

De tous les maîtres et professeurs de ce temps-là, deux seulement vivent encore: Monsieur Portier et Monsieur Lepoupon, maintenant octogénaires.

Comment ne pas se souvenir aussi des magnifiques "messes en musique" dirigées avec tant d'ardeur par Monsieur Schlickling et que j'accompagnais sur l'orgue amplifié par quelques instruments d'orchestre et le piano, que maîtrisait déjà Emillien Renaud. J'entends encore les belles voix de l'abbé Laforce, de Joseph et Zénon Morin, de Raoul Masson, d'Henri Labrosse.

Et nos inoubliables représentations théâtrales! Telles que *Louis XI*, personnifié par Perron, *l'Avare*, avec le gros Poissant comme vedet-

te, *Don Quichotte*, le chevalier à la triste figure, interprété d'une manière si amusante par Camille Paquette et son ineffable Sancho, Georges Gauthier!

### Toute une jeunesse qui revit

Aux camarades que je viens de nommer, je pourrais ajouter une longue liste où l'on verrait figurer des hommes bien connus et quelques-uns même devenus célèbres: Mgr Georges Gauthier, Mgr Aiphonse Deschamps, le juge Louis Boyer, le juge Brossard, Mgr Philippe Perrier, les abbés Roméo Neveu, Léonidas Perrin, Hormidas Gagnon, Dosithée Lalanne, Oscar Gauthier, Gerald McShane, J.-B. Ouellette, Jules Massicotte, MM. Esiof Patenaude, Charles Beaubien, Ubald Dupras, Joseph Lamoureux, Fortunat Bourbonnière, Yvon Lamontagne, Louis Derome, Aegidius Fauteux, Francis Fauteux, Oswald Mayrand, et tant d'autres. C'est tout un peuple d'amis dont le souvenir nous envahit lorsque nous retournons au beau temps de notre jeunesse.

Mais il me faut limiter cette vue rétrospective, pour ne pas allonger outre mesure cet article écrit à la bonne franquette.

Les Sulpiciens savent graver dans le coeur de ceux qu'ils forment une estime respectueuse et inaltérable pour eux et leur oeuvre éducative.

Il fait bon d'emporter avec soi, dans la vie, la mémoire de ces éducateurs dignes, de ces prêtres pieux, de ces religieux libéraux qui pratiquent la perfection évangélique. Leur fidélité à des traditions séculaires s'harmonise avec un esprit de progrès qui sait adapter la vie et le programme d'études du Collège de Montréal aux idées et aux besoins de notre époque.

Et mon vieux collège continue l'oeuvre noble entre toutes de formation intellectuelle et morale de Saint-Sulpice, qui remonte si haut dans le passé et qui se poursuit

sous la sage direction des supérieurs et des maîtres d'aujourd'hui.

Avec tous mes camarades de jadis, je garde une admiration profonde pour le Collège de Montréal, où les Sulpiciens ne donnent pas que l'instruction mais où ils s'occupent et se préoccupent de l'éduca-

tion, plus nécessaire encore que l'instruction.

"J'aime mieux forger mon âme que la meubler", a écrit Montaigne. Or, c'est ce que comprend et fait mon vieux collège où chaque visite rajeunit mon cœur et renouvelle mes forces morales.

Jules-Edouard PREYOST  
sénateur.

## "LE PLUS BEAU TEMPS"

J'évoque le vieux Petit Séminaire où j'arrivai en 1890.

Je ne savais rien de rien: un séjour chez les Soeurs de la Providence, rue Fullum, avait été rompu par une maladie banale, de même que mon passage au Gesù.

Le directeur, M. Lelandais, m'accueillit avec douceur. Je ne puis pas dire que je tremblais de tous mes membres. Au fond, je m'engageais dans une aventure que d'autres avaient décidée pour moi, sort commun des potaches.

Le directeur me dicta cette phrase: "Les pommes que j'ai mangées étaient bonnes". J'écrivis *mangé*, sans accord. Cela me classait. On m'inscrivit en préparatoire, la plus lointaine des préparatoires, celle que l'on venait de confier à des Frères enseignants.

Je doublai cette préparatoire: "Il est si jeune", avait-on dit. De fait j'étais jeune. Je n'avais même pas fait ma première communion: la cérémonie où je m'approchai de la Sainte-Table eut lieu à l'église Bon-Secours. Une photographie perpétue ce souvenir où j'apparais en redingote et ceint de bleu. Mon directeur de conscience, M. Henri Gauthier, mon parrain de confirmation, Mgr Philippe Perrier, sont restés deux profondes affections de ma vie.

Je traversai assez bien les *éléments*. Mais je doublai ma *syntaxe*. Toujours cette terrible jeunesse; car, à la vérité, j'aurais pu être admis en *méthode*. J'étais ce qu'on appelle en économie politique l'*élève "marginal"*, celui qui passe avec un point d'interrogation. Je n'acceptai pas le point d'interrogation, par crainte de le porter toute ma vie. La *syntaxe*, c'est la pierre

fondamentale. Autant valait solidifier la base. Chaque fois que j'ai, depuis, donné ce conseil à d'autres, j'ai eu la joie de les voir réussir.

Le reste de mes études n'offre pas plus d'intérêt; mais j'ai gardé du Séminaire et de mes maîtres un impérissable souvenir.

Combien sont venus nous dire à cette époque: "Vous vivez le plus beau temps de votre vie". Nous ne le croyions pas. Sans doute, il y a, après le collège, le rude apprentissage de la liberté et l'enivrement de l'action; mais rien n'efface les heures de paix et de recueillement, ni les joies, ni les ravissements de la première jeunesse.

### La discipline, don précieux

Ce qui nous reste de ces moments heureux, c'est une discipline. On avait, au collège, le souci constant de la discipline. Nous n'y comprenions guère, évidemment; nous bougonnions sans cesse contre la règle. Mais nous l'absorbions. Elle nous pénétrait. Elle ne nous a plus quittés. Et peu importe que nous n'y obéissions pas toujours: elle demeure sans que nous le sachions. C'est la plus précieuse présence que le collège nous ait imposée.

Ce qui nous émouvait encore, c'était l'étroite collaboration que nous sentions entre nos maîtres, ceux qui venaient de France, ceux qui étaient du pays. Car, à cette époque, beaucoup venaient de France, et tous devaient séjourner en France, à la *Solitude*. Quelle communion cela faisait dans la culture et l'esprit!

Les temps ont changé, pour plusieurs raisons. "Comme vous êtes

peu nombreux" disait-on à un vieux Sulpicien qui rétorquait en souriant: "L'oeuvre est trop belle!" Aujourd'hui, le nombre de ceux qui sont venus de France s'épuise rapidement.

C'est malheureux. Autrefois, l'enseignement, la chaire de vérité, les initiatives sociales, s'enrichissaient du zèle français ajouté au dévouement canadien. Le maître canadien atténuait certaines ardeurs, le maître français suscitait certains élans. Cela n'est plus.

Voilà pourquoi nous accueillons avec intérêt l'initiative de Stanislas, dominée, orientée, voulue et menée à bien par un ancien du Collège de Montréal, le sénateur Raoul Dandurand. Elle donnera des fruits et suscitera des imitations qui seront d'heureuses reprises. Elle a déjà provoqué, ou du moins préci-

pité, l'institution d'une *école normale secondaire* à laquelle Saint-Sulpice n'est pas étranger et où revivra sans doute l'ancienne formule franco-canadienne.

Respectueux de l'humilité sulpicienne, je n'ai pas nommé mes maîtres. Je les ai confondus dans mon affection. Il vaut mieux ainsi. Ceux qui vivent encore sentiront le sentiment qui les remercie profondément. Comment oublierions-nous les autres? J'évoque avec émotion, toujours, ces artisans de l'esprit, semeurs d'idées, fidèles aux plus hautes disciplines de l'âme et de l'intelligence. Ils dorment parmi nous du sommeil qui consacre la tâche accomplie, et leur souvenir conduit notre voix et soutient notre main sur l'outil qu'ils nous ont confié et où nous sentons encore la trace de leur fermeté.

Edouard MONTPETIT

## "LA CHAUVÉ-SOURIS"

Il n'y a pas de bête plus repoussante, parmi les mammifères ailés qui sillonnent l'espace, que la chauve-souris. Il est vrai que cet oiseau nocturne joue un rôle très utile, paraît-il, en pourchassant et en dévorant les insectes nuisibles, mais il n'y a rien de gracieux dans son vol et ses ailes armées de pointes meurtrières en font la terreur des enfants. Sa présence dans un paysage crépusculaire n'est guère mieux accueillie par les plus grands. Sa tête chenue, ses oreilles angulaires et ses petites dents voraces n'inspirent ni admiration, ni confiance, ni sympathie. Elle peut cependant, dans certains cas, faire la joie des écoliers espiègles et des collégiens en rupture de ban avec l'austère discipline du séminaire, comme le témoigne l'anecdote suivante.

C'était en l'an de grâce dix-neuf-cent-trois. La nature renaissante balançait aux branches des arbres ses bourgeons printaniers. Les élèves du Collège de Montréal venaient de faire la prière du soir en commun, avec leur recueillement habituel, dans la traditionnelle chapelle, suivant le règlement des Messieurs de Saint-Sulpice, et montraient prendre leur repos dans les grands dortoirs dont tous les anciens respirèrent la solennelle atmosphère. C'était donc l'heure du grand silence, silence que pas le moindre chuchotement ne devait briser... Voici que soudain, chacun ayant à peine regagné son lit, oreillers, draps, couvertures, culottes et que sais-je encore, commencent à s'entre-croiser dans l'espace, tandis que mille cris font retentir les échos scandalisés de ce sanctuaire du sommeil, au sein d'une hilarité générale. Est-ce grève ou révolution? Que non pas. Une innocente

petite chauve-souris, fidèle à la fonction à elle assignée par le Créateur, s'était tout simplement introduite dans le dortoir par une des fenêtres grandes ouvertes, sans se douter que son arrivée créerait une telle commotion chez ses hôtes d'un soir. Le surveillant préposé à la garde du troupeau tapageur que nous étions, le bon abbé Fournet, interrompt brusquement sa marche méditative entre les lits impeccablement alignés, fait demi-tour — à la manière d'un homme qui a fait son service militaire — et, face à la mitraille, lance d'une voix stridente... et qui résonne encore dans mes oreilles, ces fulgurantes paroles: "Se peut-il qu'une si petite bête en amuse quatre-vingt-dix autres!" L'effet fut immédiat. Nous fûmes tous cloués sur place par cette cinglante apostrophe et tout rentra dans l'ordre.

Inutile d'ajouter que je ne sais ce qu'il arriva à l'héroïne de cette fête éphémère, mais je suis certain que si Dieu par hasard lui prêta vie jusqu'à ce jour, elle ne sait pas encore la savoureuse contribution qu'elle fournit à mes souvenirs de collège... et encore moins la verte et durable leçon dont elle fit inconsciemment bénéficier les élèves de ma génération.

\* \* \*

L'incident raconté plus haut n'est qu'une petite tranche de vie collégiale. Il met en lumière, d'une part, la trop fréquente inclination d'étudiants par ailleurs assez sérieux à profiter de la moindre occasion pour rompre la monotonie de leur routine quotidienne, et, d'une autre, il fait ressortir l'esprit vif et pétillant d'un maître entraîné à saisir immédiatement la nature d'une situation, même imprévue.

Je pourrais laisser ainsi glisser de ma plume une foule d'autres anecdotes qui feraient revivre les professeurs aussi dévoués qu'érudits qui inculquèrent dans nos âmes d'adolescents les principes inspirateurs de toute vie chrétienne et bien disciplinée. Cela ne veut pas dire, certes, que tous les disciples de ces savants maîtres mettent totalement en pratique les leçons qu'ils en reçurent, en commençant par le modeste auteur de ces lignes. Le seul souvenir de leur piété, de leur dévouement, de leur humilité, de leur esprit de travail, de leur

délicatesse d'âme et de la grande régularité de leur vie créa cependant chez nous une impression que rien ne peut effacer. Aussi est-ce le devoir de tous les anciens élèves de ces grands éducateurs que sont les fils distingués de M. Olier, de leur adresser l'expression de leur cordiale reconnaissance et de leur filiale affection, à l'occasion de cette célébration du troisième centenaire de l'établissement de leur très méritoire Compagnie au Canada. Je remercie le *Devoir* de m'avoir facilité l'accomplissement de cette très agréable tâche.

Gustave LACASSE, M.D.  
sénateur.

## SOUVENIRS D'UN "PHILOSOPHE"

Au collège, c'est du matin au soir et du soir au matin la vie en commun, à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, au dortoir, en récréation. Je crois qu'à cause de cela les derniers ennemis du communisme se recruteront chez d'anciens collégiens.

Il y a deux autres élèves du Séminaire de philosophie au Devoir, MM. Edouard Biron et Etienne Gaultin. Tous trois nous nous accordons à dire que c'est un aspect accessoire de la vie de "philosophe" qui nous séduisait le plus: avoir sa chambre à soi.

Simple cellule blanche à la hauteur de cette chambre et meublée d'un lit étroit, qu'on devait faire soi-même, d'un lavabo, d'une bibliothèque juchée sur une table aux pieds grêles. Mais on avait sous la main sa malle personnelle aux compartiments secrets.

La règle proscrivait les images profanes et les murs hauts et blancs ne s'ornaient que de quelques photos familiales et de chromos de la rue "Saint-Sulpice" de Paris.

Propre, la cellule l'était tant qu'on le voulait: on n'avait qu'à manier soi-même balai et époussetoir. Mais telle qu'elle c'était un "home".

Le luxe incomparable de ces chambrettes, c'était la lumière. Accroché au flanc du Mont-Royal que les gratte-ciel n'escaladaient pas encore, l'édifice du Séminaire dominait la cité. Ah! les rayons d'or qui, les jours ensoleillés, inondaient les murs immaculés et attiraient vers la fenêtre le séminariste. Au loin, il voyait briller le fleuve, entre le joug noir des ponts à travers des nuages d'une paresseuse fumée qui effiloçait son crêpe aux flancs des élévateurs; plus près de lui, reliées par des vergers dé-

valants que l'automne piquait de points vermillon, la masse de pierres patinées du Grand et du Petit Séminaire. Là s'achevait l'élégante chapelle du Grand Séminaire et l'architecte, en pleine vogue, construisait en face la maison-mère des Soeurs de la Congrégation, élevant sur son dôme, en une assumption perpétuelle, la reine de Ville-Marie.

Tout n'était pas, à mon modeste avis, très esthétique dans la construction du Séminaire due, disait-on, à M. de Foville, ancien polytechnicien entré tard à Saint-Sulpice. Il fallait admirer de confiance une maison de belle pierre sans doute, mais au front ceint comme une Andalouse de son peigne, de floritures de tôle.

La propreté des cellules reflétait celle de toute la maison dont les parquets, miroirs périlleux, étaient cirés comme en France par des domestiques qui chausaient des broses à leurs pieds, dont les rampes vernies fulguraient d'éclairs; cependant qu'à chaque palier brillait, immaculé, une statue de la Vierge.

Dans toute la maison, quelque chose de discrètement cossu, introuvable dans nos collèges de campagne: ameublement moderne et astiqué, cabinets de physique et de chimie nantis de tout le bric-à-brac de laboratoires sérieux, réfectoire bien garni, tables solides et propres chargées de mets bien préparés.

\* \* \*

Je m'aperçois que j'ai surtout parlé du côté matériel de la vie de "philosophe". C'est rendre une bien fragmentaire justice à mes maîtres.

Car ce qui faisait surtout la "philosophie", c'était l'atmosphère. La règle était austère, mais facile à suivre dans les pas de maîtres qui s'y soumettaient de corps et d'esprit. De différences avec les élèves, il n'y en avait que d'insignifiantes: au réfectoire s'avérait, marquée par un quart de bouteille de "rouge" ou de "blanc", la présence de plusieurs professeurs français. Encore parmi ceux-ci, bon nombre se montraient-ils, par scrupule, abstinents à table ou bien, faisaient-ils, en compensation, bénéficier leurs voisins immédiats du faux-filet aux petits pots que la cuisine leur offrait plus souvent qu'à nous.

Dans peu de maisons, outre les sulpiciennes, existe cette intimité de vie entre élèves et professeurs: au réfectoire, en récréation, partout. C'était là l'un des charmes moraux de l'institution. A vingt ans comme à dix, on est enfant et sans pitié. Nous moquions les travers de nos bons maîtres et de ceux aussi qui avaient été leurs maîtres et dont les attitudes penchées ou cassées, dans les vieux cadres de la salle de lectures spirituelles, nous ont causé plus d'une distraction. (La seule exception dans la galerie était M. Olier, roté comme la justice et qui portait barbe de mousquetaire, frivolité éloignée de la mortification sulpicienne).

Mais quand nous étions accrochés en récréation et entraînés à faire les cent pas avec un professeur, nous étions forcés d'admettre in petto que nous avions la bonne fortune de causer le plus souvent avec des érudits qui avaient le savoir aimable des saints.

Et c'est ainsi que même les réfractaires — et il y en avait parmi 150 élèves! — gardaient et gardent quelque chose de leur passage à Saint-Sulpice, ne serait-ce que le souvenir de prêtres sacrifiés, clouant leur vie, par un acte volontaire quotidien — car le Sulpicien quitte la compagnie quand il veut — à une haute règle spirituelle.

De plus, quelques-uns, comme moi, eurent la chance d'avoir comme directeur et professeur un homme aussi versé dans les sciences exactes que dans les lettres. Ancien polytechnicien comme M. de Foville, il ne fit jamais de son élève un mathématicien ni même un laborieux; mais, avec un tact sans pareil, il aida l'entrée dans un monde où ce élève avait à se débattre seul. Ce sage, ce savant était mon aîné d'à peine quatre ans!

Comme le fait dans son article M. Montpetit, beaucoup de gens déploieront la disparition des professeurs français dont tous, il faut le dire, ne s'adaptaient pas, mais ils apportaient en compensation le fruit de longues traditions humanistes, un culte de la discipline qui semble être d'un autre climat un désintéressement qui est le restet du plus pur esprit religieux et, pour leurs élèves, sans le manifester jamais, en s'abstenant pudiquement même de faire semblant de les suivre hors des murs du Séminaire, une affection de grand frère.

Quel malheur que pendant tant d'années une sorte de pont-levis moral ait semblé se relever sur les élèves dès qu'ils sautaient de ces donces oasis sulpiciennes dans le "hièle".

Louis DUPIRE

## SOUVENIRS D'UN AUTRE "PHILOSOPHE"

Louis Dupire me pardonnera sans doute de plagier le titre de son actualité de samedi si je lui répète — le lui ayant déjà dit — qu'il n'est pas possible de décrire, avec plus de réalisme qu'il l'a fait, la vie au Séminaire de Philosophie. En le lisant, j'ai revécu les jours si non heureux — j'étais arrivé un peu désemparé au Séminaire de la montagne — du moins apaisants et salutaires que j'ai passés dans cette accueillante maison. Et si je livre ces lignes aux lecteurs du Devoir, ce n'est certes pas pour compléter la chronique, parfaite en tous points, de mon camarade, mais pour joindre aux siens les hommages que je dois à la vénérable Compagnie de Saint-Sulpice et à mes maîtres du temps, encore bien vivants, Dieu merci! Ces maîtres, c'était d'abord Mgr Léonidas Perrin, aujourd'hui prélat de la Cour de Rome, dont le verbe charmeur et les exposés lumineux surent me réconcilier avec les austères auteurs de philosophie que j'avais boudés antérieurement; et c'était aussi le souriant M. Dupaigne, professeur de sciences, que nous voyions évoluer avec tant d'aise au milieu de ses redoutables appareils de physique. Je m'en voudrais d'oublier le bon et paternel M. Lepoupon, dont les lectures spirituelles, semblait-il, nous laissaient meilleurs.

Si je n'avais à vous faire connaître, comme type de formation sulpicienne, que le scribe obscur qui griffonne ces lignes, le prestige des fils de M. Otter n'en serait guère relevé. Mais ma classe compte aussi, heureusement, des personnages qui ont fait grand honneur à leur Alma Mater. Pourquoi n'en pas nommer quelques-uns? Mgr Zéphyr Marois, venu comme moi de Québec et qui fut vicaire général de Regina; M. le chanoine Adélard Harbour, curé de

la basilique-cathédrale de Montréal, dont le seul nom évoque le prédicateur désert. (Son rang, en classe, était le premier. Il n'en démordait pas. Mais je doute qu'aucun de ses condisciples lui en ait jamais gardé rancune.) Dans le clergé, encore, M. l'abbé Gédéon Sanche, le jovial curé de Notre-Dame des Neiges, qui joignait à ses qualités déjà très prometteuses celles d'un magnifique chanteur; M. l'abbé Agis Choquette, un artiste et un érudit, mort il y a quelques années et regretté de tous. Puis, parmi les laïques, M. le sénateur Élie Beaugregard, M. Édouard Labelle, qui a fait sa marque dans le droit et la finance, M. Antoine Boileau, le modèle des tabellions, qui m'honore toujours de sa fidèle et précieuse amitié, M. Henri Comte, un confrère en journalisme doublé d'un consul. On m'excusera bien d'avoir accolé au mien les noms de ces condisciples de qualité: c'est une petite satisfaction d'amour-propre que je tenais à me payer.

De M. le chanoine Harbour, je voudrais rappeler un geste qui a eu du retentissement sur toute ma vie. Il vint un jour me prier, avec d'aimables instances, de faire partie de la Schola dont il était l'habile directeur. Je n'eus pas le courage de refuser. Et cela me procura le plaisir de "marier" mon humble voix à la belle basse-taille de mon ami Comte. Mais ce ne fut pas tout, puisque j'ai dû probablement trouver la finitition à cette carrière de maître de chapelle où j'ai "duré" subseqüemment pendant près d'un quart de siècle. Vous avez assumé cette fois-là, Monsieur le chanoine, une bien grave responsabilité!...

.....

Instruction, formation spirituelle, bons conseils prodigués avec une

*discrétion toute sulpicienne, — et le songe, en cet instant, à l'incomparable guide que fut pour moi le saint et regretté M. Volbart, — voilà ce que nous avons reçu de vous, chers et vénérés maîtres; et si tous n'en ont pas profité au même degré, cha-*

*cun du moins en a tiré assez de bon pour qu'il éprouve aujourd'hui le besoin de vous en dire sa gratitude et de souhaiter à votre très méritante Compagnie le prolongement, à travers les siècles, de son oeuvre si éminemment bienfaisante.*

Edouard BIRON

## SOUVENIRS D'UN RHETORICIEN DE 1888

Cher Monsieur Dupre,

Voulez-vous permettre à un Rhetoricien de 1888 de se joindre à vous et à M. Edouard Biron pour apporter la pierre de ses souvenirs à l'édifice de la reconnaissance qui s'élève à la gloire de Saint-Sulpice à Montréal?

Mes souvenirs du Collège de Montréal remontant à cinquante-quatre années, il est naturel qu'ils ne soient pas demeurés aussi vifs que les vôtres. Je me contenterai de poser certains jalons qui permettront aux anciens comme moi de mieux se rappeler le vieux collège de la rue Sherbrooke. En *Eléments Latins* et en *Syntaxe*, nous étions assez nombreux pour former deux classes. En *Sixième*, je fus l'élève de M. Elphège Filatrault, qui supporte encore allègrement sa quatre-vingtaine. Or il paraît que j'y fus un cancre. Mais en *Cinquième*, je passai sous la férule pas trop compatissante aux *péripéties* de M. Stanislas Charrier, que je devais revoir en 1910, alors qu'il m'engagea comme maître de chapelle à Saint-Jacques. M. Charrier me mania si bien qu'en *Méthode*, où les deux *Syntaxes* se fondirent, je rencontrai Arthur Curotte, aujourd'hui Monsignore et chanoine de Saint-Jean de Latran. Or Arthur Curotte prit tout de suite la tête de la classe et grâce au schooling reçu de M. Charrier, l'embottai le pas et me maintins bon second avec de bien rares relaps, jusqu'à la fin du cours. N'est-ce pas une fière reconnaissance que je dois à M. Charrier?

Un de nos professeurs les plus remarquables, pour diverses raisons, fut M. Jean-Pierre Schlickling. Né en Alsace, vicaire à Bitche pen-

dant la guerre de 1870-71 et échappé par miracle aux tenailles des quelque 50,000 Prussiens du Prince Rouge qui, pendant six semaines furent retenus par cette petite ville sans fortifications ni artillerie, ses récits ont dû passionner, comme nous l'étions, des centaines d'élèves.

Excellent musicien et bon chef, qui n'avait qu'un défaut, celui de s'exciter un peu à la direction, c'est lui qui conta l'*Antigone* de Sophocle avec les chœurs de Mendelssohn, dans la langue originale, car il était helléniste distingué. Le rôle d'*Antigone* était tenu par un enfant qui devint plus tard M. Dosithee Lalanne, Sulpicien et supérieur du collège pendant plusieurs années; celui de Cléon avait été confié à M. St-Cyr, plus tard juge, puis président de la Commission du Tramway. Vers 1890, M. Schlickling sortit de la Compagnie de Saint-Sulpice pour entrer chez les Trappistes; il mourut abbé de son ordre à Lérins.

M. Flavien LaLiberté, qui fut notre professeur de Seconde, n'aimait pas Victor Hugo. Pour l'avoir mis au premier rang parmi les poètes français du 19e siècle, je reçus une sermonne mi-fique, mi-paternelle, dont d'ailleurs je me tirai en réclant les fameux vers de Louis Veuillot que, pour les innombrables qui les ont sûrement oubliés, je citerai d'une mémoire longue d'un demi-siècle:

Jusques où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom;  
Rendu justice enfin que ne t'a-t-on;  
Quand donc au mont qu'académique on  
De roc en roc, grimperas-tu, rare homme?

De tout temps le chant grégorien fut en honneur dans une maison qui était un Petit Séminaire, mais avant 1900, il s'appelait Plain-Chant

et nous était enseigné par une méthode sise à la fin du Cantus qui était le résumé du Graduel-Antiphonaire officiel. Or cette méthode nous enseignait que plus la Fête était solennelle, plus il fallait chanter lentement. Tout s'y mesurait: la carrée étant un temps, la losange, un demi-temps, et la caudée, un temps et demi.

Un sulpicien musicien qui avait été maître de chapelle à Notre-Dame pendant plusieurs années, M. Calixte Desrochers, fut transféré au Collège où naturellement on lui confia la musique: c'est-à-dire le choeur et la fanfare. A celle-ci il donna tous ses soins et la conduisit à un assez haut degré d'efficacité. J'en héritai en mon année de Seconde, mais je passai la main l'année suivante à l'abbé Hermas Langevin, frère de l'Archevêque de Saint-Boniface, qui fut plus tard curé de la Nativité d'Hochelega.

De 1882 à 1888, les prêtres musiciens, d'étude ou d'instinct, ne manquèrent pas au Collège. En plus de M. Schlickling et de M. Desrochers, je dois mentionner M. René Labelle, qui était un remarquable pianiste, l'abbé Latraverse, aussi brillant cornettiste que n'importe quel professionnel, l'abbé Laforce, qui mourut curé de Chambly, l'un des plus beaux ténors que j'aie jamais entendus et qui, s'il fut resté dans le monde, eût pu être l'étoile de n'importe quelle salle d'opéra. L'abbé Delinelle qui se défroqua plus tard et qu'en 1891, je retrouvai clarinetiste-solo à l'École Militaire de Saint-Jean; c'était un excellent

organiste et feu Alexis Contant s'étant trouvé malade un jour qu'il devait accompagner à l'orgue la Sainte-Cécile, de Gounod, en un jour de grande fête, Delinelle le remplaça au pied levé, faisant, du moins c'est lui qui le dit, une lecture à première vue. L'abbé Hermas Langevin était aussi très bon musicien et chantait avec goût.

Notre classe, en dehors de Monsignore Arturo Curotte, canonico lateranense, n'eut qu'une illustration ecclésiastique, Mgr Emile Roy qui fut l'un des vicaires généraux de Mgr Bruchési, mais elle fournit près de la moitié de son nombreux contingent au clergé paroissial et missionnaire. La classe qui suivait la nôtre, la Rhétorique-1889, fut plus heureuse que nous sous ce rapport, puisqu'elle comptait Georges Gauthier, le futur archevêque, et Roméo Neveu, le futur supérieur de Saint-Sulpice.

Et hæc olim meminisse juvabit, dit le poète. En 1888, nous voulions bien, mais nous n'étions pas convinctus. En 1941, nous cherchons à ressusciter la jouissance du souvenir, mais nous ne le pouvons pas toujours. Il est une chose cependant que nous ne pouvons oublier: c'est le dévouement silencieux mais toujours enveloppant de nos maîtres et c'est pour cela que, depuis la fondation de l'Association des Anciens Elèves, je ne voudrais pour rien au monde, manquer de retourner au Collège de Montréal, dont quelques coins au moins sont restés pour nous rappeler ce qu'ont vu nos jeunes yeux.

Frédéric PELLETIER



Société de  
Généalogie de  
Drummondville

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

## TABLE DES MATIERES

AVERTISSEMENT . . . . .	4
PRÉFACE . . . . .	5
Olivier Maurault, P.D., P.S.S.	
FÉLICITATIONS ET BÉNÉDICTION de S. S. PIE XII	7
<b>A la radio</b>	
SAINT-SULPICE ET MONTRÉAL . . . . .	9
Adhémar RAYNAULT, maire de Montréal.	
M. OLIER ET LES SÉMINAIRES . . . . .	12
Mgr Philippe PERRIER, V.G.	
SAINT-SULPICE ET LES MISSIONS . . . . .	19
Olivier MAURAUULT, P.D., P.S.S.	
<b>Au Grand Séminaire</b>	
SERMON de S. Ex. Mgr ANTONIUTTI . . . . .	22
SAINT-SULPICE. - VILLE-MARIE . . . . .	32
Cantate de MM. Clément MORIN, P.S.S. et Robert PROVOST, eccl.	
DISCOURS de M. J.-E. MOREAU, P.S.S. . . . .	34
<b>A Notre-Dame</b>	
L'ŒUVRE DE M. OLIER . . . . .	36
Henri GARROUTEIGT, P.S.S.	
PRÉSENTATION . . . . .	40
Arthur DUBEAU, P.S.S.	
SERMON de Mgr Camille ROY, V.G. . . . .	41
<b>Au Cercle Universitaire</b>	
PRÉSENTATION . . . . .	48
J.-E. MOREAU, P.S.S.	
DISCOURS de M. Frs FAUTEUX . . . . .	50
DISCOURS de S. Em. le cardinal VILLENEUVE . . . . .	51
<b>Du journal "Le Devoir"</b> (Sauf deux articles en anglais.)	
JEAN-JACQUES OLIER . . . . .	54
Mgr Paul-Émile LÉGER, V.G.	
ST-SULPICE ET LA FONDATION DE VILLE-MARIE. . . . .	61
Marie-Claire DAVELUY	
THE SULPICIAN OF PARIS AND MONTREAL . . . . .	70
William Henry ATHERTON, K.S.G.	
SAINT-SULPICE DANS LE MONDE. . . . .	81
Henri GARROUTEIGT, P.S.S.	

TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINT-SULPICE

LES SUPÉRIEURS PROVINCIAUX A MONTRÉAL . . .	85
Henri GAUTHIER, P.S.S.	
SULPICIENS ET ÉLÈVES DE SAINT-SULPICE ÉLEVÉS À L'ÉPISCOPAT . . .	90
Georges-Henri LACASSE, P.S.S.	
MONSEIGNEUR LARTIGUE . . . . .	96
Léon POULIOT, S.J.	
LE GRAND SÉMINAIRE . . . . .	99
Barthélemy GATTET, P.S.S.	
LA CHAPELLE DU GRAND SÉMINAIRE . . . . .	104
Éthelbert THIBAUT, P.S.S.	
LE COLLÈGE DE MONTRÉAL . . . . .	106
Jean-Baptiste VINET, P.S.S.	
LE SÉMINAIRE DE PHILOSOPHIE . . . . .	111
Jean-Paul LAURENCE, P.S.S.	
L'EXTERNAT CLASSIQUE SAINT-SULPICE . . . . .	113
Gérard CHAPUT, P.S.S.	
LE COLLÈGE CANADIEN . . . . .	116
Philippe LAJOIE, P.S.S.	
ÉCOLE SACERDOTALE ST-JEAN-L'ÉVANGÉLISTE.	119
Edgar PELTIER, P.S.S.	
L'INSTITUT PIE XI . . . . .	122
J.-B. DESROSIERS, P.S.S.	
LES COURS DE LITTÉRATURE À L'UNIVERSITÉ.	125
Émile CHARTIER, P.D.	
L'ŒUVRE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DES SULPICIENS AU CANADA . . . . .	128
Antonio DANSEREAU, P.S.S.	
LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-SULPICE . . . . .	134
Cécile LAGACÉ	
NOTRE-DAME — « LA PAROISSE » . . . . .	138
Jean DOMBREVAL	
NOTRE-DAME — L'ÉGLISE . . . . .	143
Louis BOUHIER, P.S.S.	
NOTRE-DAME — SES ARCHIVES . . . . .	148
Raoul BONIN, ptre-curé	
NOTRE-DAME DE BONSECOURS . . . . .	151
Entretien avec M. H.-E., Legrand, P.S.S. — Alfred AYOTTE	
SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR . . . . .	154
Julien PERRIN, P.S.S.	
NOTRE-DAME-DE-LOURDES . . . . .	157
Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.	
L'ANNONCIATION D'OKA . . . . .	160
Hector NADEAU, P.S.S.	

TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINT-SULPICE

GENTLEMEN OF ST. SULPICE AID ENGLISH-SPEAKING CATHOLICS . . . . .	162
Gerald J. McSHANE, P.S.S.	
SAINT-SULPICE ET LES COMMUNAUTÉS . . . . .	164
Abbé Élie-J. AUCLAIR	
LA RÉNOVATION GRÉGORIENNE . . . . .	167
Clément MORIN, P.S.S.	
L'ŒUVRE PONTIFICALE SAINT-PIERRE-APÔTRE . . . . .	172
Mgr Henri JEANNOTTE, P.S.S.	
LES RUES SULPICIENNES DE VILLE-MARIE . . . . .	175
Entretien avec M. E.-Z. Massicotte — Alfred AYOTTE	
LES CHARITES DE SAINT-SULPICE . . . . .	178
J.-H. RAINVILLE, sénateur	
RÉMINISCENCES D'UN DOYEN . . . . .	180
Raoul DANDURAND, sénateur	
« MON VIEUX COLLÈGE » . . . . .	184
Jules-Edouard PRÉVOST, sénateur	
« LE PLUS BEAU TEMPS » . . . . .	187
Edouard MONTPETIT	
« LA CHAUVÉ-SOURIS » . . . . .	189
Gustave LACASSE, M.D., sénateur	
SOUVENIRS D'UN « PHILOSOPHE » . . . . .	191
Louis DUPIRE	
SOUVENIRS D'UN AUTRE « PHILOSOPHE » . . . . .	193
Edouard BIRON	
SOUVENIRS D'UN RHÉTORICIEN DE 1888 . . . . .	195
Frédéric PELLETIER	

*NIHIL OBSTAT :*

Irénée SAUVÉ, P.S.S.,  
*Censor deputatus.*

Marianopoli, die 25a novembris 1941.

*IMPRIMI POTEST :*

J.-E. MOREAU, P.S.S.,  
*Sup. Provincialis.*

Marianopoli, die 2a decembris 1941.

*IMPRIMATUR :*

† Joseph CHARBONNEAU,  
*Arch. Marianopolitanus.*

Marianopoli, die 4a decembris 1941.

Achevé d'imprimer le 20 décembre 1941

P A R

L'IMPRIMERIE POPULAIRE, LIMITÉE

— Éditrice du *Devoir* —

430-EST, NOTRE-DAME

Montréal





